

MÉMOIRES D'EXIL

OUVRAGES DE M. E. QUINET

—

OEUVRES COMPLÈTES — 10 volumes grand format in-8. 50 francs; format in-18, 25 francs. — *Pagnerre, Éditeur,* rue de Seine, 18.

Tome I. — Génie des Religions. 5e éd. — Origine des Dieux. 3e éd.

Tome II. — Les Jésuites. 9e éd. — L'Ultramontanisme. 4e éd. — Philosophie de l'Histoire de l'humanité. 4e éd. — Essai sur les œuvres de Herder. 4e éd.

Tome III. — Le Christianisme et la Révolution française. 4e éd. — Examen de la vie de Jésus-Christ. 4e éd. — Philosophie de l'Histoire de France. 1 éd.

Tome IV. — Les Révolutions d'Italie. 3e éd.

Tome V. — Marnix de Sainte-Aldegonde. 4e éd. — La Grèce moderne. 3e éd. Fondation de la République des Provinces-Unies.

Tome VI. — Les Roumains. 3e éd. — Allemagne et Italie. 3e éd. — Mélanges. 3e éd.

Tome VII. — Ahasvérus. 4e éd.

Tome VIII. — Prométhée. 3e éd. — Napoléon. 3e éd. — les Esclaves. 3e éd.

Tome IX. — Mes Vacances en Espagne. 3e éd. — Histoire de la Poésie. 3e éd. — Épopées françaises inédites du XIIe siècle. 3e éd.

Tome X. — Histoire de mes Idées. 2e éd. — 1815 et 1840. — Avertissement au Pays. — La France et la Sainte-Alliance. — OEuvres diverses. 3e éd.

—

MERLIN L'ENCHANTEUR. — 2 volumes in-8, 15 francs — *Michel Lévy frères, Éditeurs,* rue Vivienne, 2 *bis*.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1815. 3e éd. — 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. *Michel Lévy frères, Éditeurs.*

POLOGNE ET ROME. — Brochure in-8. — *Dentu, Libraire-Éditeur,* Palais-Royal.

LA RÉVOLUTION. — 2 forts volumes in-4. 4e éd. 15 francs. — 2 forts volumes in-18. 5e éd. 7 francs — *Librairie internationale.* 15 Boulevard Montmartre. *A. Lacroix Verboeckhoven et Cie Éditeurs,*

OEUVRES POLITIQUES. — 2 volumes grand in-18. 7 francs. — *A. Lacroix et Ce,* à Bruxelles.

CRITIQUE DE LA RÉVOLUTION. Brochure. 1 franc. — *Librairie internationale.*

FRANCE ET ALLEMAGNE. — Brochure in-18. 1 franc. — *Librairie internationale.*

FRANCE ET ITALIE. — Brochure in-8.

LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE AU XIXe SIÈCLE. 1 vol. in-8. — *A. Lacroix et Ce. à Bruxelles,* 1 franc.

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Brochure in-18. 1 franc.

Sous presse

LA CRÉATION. — *Librairie internationale.*

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

MÉMOIRES

D'EXIL

(BRUXELLES-OBERLAND)

PAR

Mme EDGAR QUINET

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868

LE VERGER DE VEYTAUX

A deux pas de l'habitation qui nous abrite depuis 1858 est un verger solitaire; l'ombre de la montagne y entretient jusqu'à midi une fraicheur délicieuse. Ce verger et la maison, situés à mi-côte, dominent le lac dans une incomparable exposition; protégés au nord par les pentes boisées du mont Sonchaux, à l'est par les rochers et les bois de Chillon.

L'œil embrasse un horizon demi-circulaire; le paysage, adouci par l'encadrement du feuillage, est à la fois plein de grâce et de grandeur. A gauche, la Dent du Midi, avec ses neiges éblouissantes; en face, les Alpes de Savoie, noires pyramides, impriment à la contrée un caractère de sévérité que tempèrent les vertes et riantes collines de Montreux, Clarens et les contours harmonieux du lac, découpé en golfes, en promontoires. Enfin la ligne bleue du Jura se dessine nettement au couchant, si le ciel promet de rester beau; elle se charge de nuées grises si le temps se gâte, car c'est de France que nous viennent les orages.

De ce banc adossé à la verte montagne, que voyons-nous à nos pieds? Un petit sentier qui mène du village au bois de Chillon, des prés inclinés où les arbres fruitiers plon-

gent dans des massifs de hautes herbes et de fleurs; plus bas, une allée de noyers ombrage la route escarpée et pierreuse qui monte de Chillon à Veytaux; puis des vignes étagées descendent jusqu'au niveau du lac, qui s'enferme ici dans un horizon plus intime pour ne laisser voir qu'une échappée sur un golfe de dix-huit lieues : lac de cristal bleu, d'or fondu ou de plomb, selon l'aspect du ciel.

De rares voiles latines, des barques de pêcheurs, des bateaux à vapeur glissent sur la lame étincelante; les branches de marronniers tamisent le miroitement du lac et la réverbération de feu des rochers.

Au nord-ouest, Glion (le Rhigi vaudois), Caux et ses noires forêts surplombent notre nid de verdure; au-dessus du ravin creusé par le torrent de Veraye surgissent deux cimes, orgueil de la contrée : la Dent de Naye aux âpres rochers et le cône vert du Chamosal, au collier de sapins.

Tel est l'horizon; telles sont nos frontières. Mais la pensée franchit sans cesse les murs crénelés qui séparent de son berceau l'enfant de la Bresse. C'est là-bas!... sur le revers de la Dôle qu'on distingue fort bien de ce verger, c'est là qu'habite notre cœur.

Pourquoi sommes-nous ici? Pourquoi si près et si loin d'une terre chérie? La reverrons-nous jamais? Ce n'est pas à moi à le dire. L'heure n'est pas encore venue de raconter les sept premières années d'exil à Bruxelles, si fécondes en douleurs. Mais en remontant le cours des seize années écoulées loin de France, la date de 1857 se détache plus sereine et légère sur le fond sombre et lourd d'un ciel étranger. J'y trouve pour toi des souvenirs consolants et doux; je n'en choisirai que les plus souriants; à toi seul appartient d'écrire les annales de l'exil.

Avant de rappeler comment la liberté et la grande nature nous ont attirés ici, jetons ensemble un regard sur l'année qui a précédé notre départ de Belgique.

PREMIÈRE PARTIE

SEPTIÈME ANNÉE

I

LES PROSCRITS EN BELGIQUE

Depuis le 12 décembre 1851, Bruxelles était le séjour assigné à l'exilé ; on devait d'abord l'interner à Bruges, situé au-dessous du niveau de la mer, ville morte, qui semble l'Herculanum de la Belgique.

Le climat pluvieux et brumeux de Bruxelles était la moindre des causes funestes qui détruisaient la santé. Aussi, après le travail acharné de l'année, quand on parvenait à s'échapper pour quelques semaines au bord de la mer ou à Spa, on respirait.

La libre nature pacifie le cœur ; sa toute-puissance ne va pas jusqu'à suspendre les saintes colères et les tristesses de la situation ; mais les flots de l'Océan, la vue d'un tapis de bruyères calmaient les agitations de l'âme et lui rendaient l'équilibre.

Dans l'humble village de pêcheurs flamands, comme sur les collines boisées des Ardennes, la baguette d'un enchanteur transformait l'univers. L'esprit prenait alors un vol plus serein ; dans son herborisation matinale, il s'imprégnait de la senteur des bois et des teintes de l'aurore. Rentré à la ville avec des forces nouvelles, amassées pour la lutte, on espérait conserver longtemps cette gerbe de fleurs dans toute sa fraîcheur.

Mais comment ne pas subir l'influence des lieux ?

L'amertume des pensées, les faits révoltants, les discussions envenimées troublaient une paix difficilement conquise. Aussi, la paix reconnue impossible, mieux valait se jeter résolûment dans la guerre, et on prenait même un âpre plaisir à savourer toutes les tristesses, les indignations que chaque heure soulevait.

C'est à l'approche de la mauvaise saison que les pensées sereines s'envolaient avec les oiseaux voyageurs, transmigrant avec eux vers l'Afrique et Cayenne.

On se renfermait alors dans l'horizon de la rue Traversière ; l'habitation, plus que modeste, était si étroite, si petite, qu'on s'y croyait à bord d'un navire : chambres, escaliers, tout était dans les proportions des cabines et passerelles. Heureusement, le ciel belge n'était pas avare de lumière envers un être avide d'air, d'espace et de liberté.

Le cabinet de travail bien éclairé rayonnait de ce même jour qui flamboie dans les tableaux hollandais. Au bout de la rue, on apercevait un peu de campagne, un bouquet d'arbres, un petit lointain. Du côté du nord, la vue s'élargissait par quinze riants jardinets ; ils environnaient le nôtre, que l'exilé se plaisait à soigner de ses mains. Là, dans un espace de onze mètres de long sur cinq de large, se pressaient autant de fleurs que la terre pouvait en faire éclore. Un lilas, quelques pêchers en espaliers, un peu de vigne cachaient les murs de l'enclos ; dans les plates-bandes nos touffes de marguerites, violettes, capucines, pieds-d'alouette ; sur la pelouse, deux corbeilles de géraniums et de rosiers. Au-dessus de ce domaine se penchaient les arbres du voisin et des treilles chargées de raisin toujours vert ; au printemps, un beau jasmin-lilas nous prêtait son ombrage et ses parfums ; ainsi, dans l'égoïsme universel, les hommes sont encore forcés de se faire plaisir les uns aux autres, malgré eux.

Matin et soir, le maître de céans puisait l'eau de la

citerne et arrosait les pauvres plantes, qui languissaient comme nous sous un ciel inclément; après quoi il remontait dans sa chambre de travail, meublée du strict mobilier du proscrit, bois de sapin verni, chaises de paille et (grand luxe) fauteuil de jonc. Sur la cheminée, la pendule du conventionnel Baudot marquait les heures de la Révolution et marchait encore très-bien; deux chandeliers en cuivre de l'enfant de Certines, un tapis bleu, venant aussi du foyer maternel; l'armoire pleine de manuscrits, les livres échappés au naufrage, c'était là tout notre avoir.

Cette pendule du conventionnel, on la consultait souvent comme un horoscope. Elle avait été achetée en 1815, lorsque Baudot partit pour son exil de Liége. Après quarante ans, elle suivait à son tour les traces de son ancien maître.

En la voyant en mouvement, peut-être on comptait trop sur elle. En réalité, les heures semblaient s'être arrêtées. Immobilité humiliante, intolérable, moments de calme plat pires que l'orage ; ce n'est ni la tristesse, ni la joie, mais l'*attente;* toutes les facultés y sont concentrées. Dans ces heures mortes, nous sentions fort bien que la seule chose possible pour nous, c'était d'être proscrits.

Les misères, les souffrances individuelles qui nous entouraient, ressenties en commun, empêchaient chacun de s'isoler dans ses propres maux. Nous avions pour spectacle l'abnégation, le noble sacrifice des nôtres. On va chez un ami, on apprend que sa femme est dangereusement malade à Paris; il ne peut la voir. Ce fils aimant n'embrassera pas son vieux père qui se meurt. Tel autre vient de perdre ses dernières ressources ; que devenir? Madame R. n'a plus de leçons. Ces jeunes femmes, ces jeunes filles, habituées à une vie heureuse, à une compagnie élégante, aujourd'hui privées du strict nécessaire, s'occupent ellesmêmes de l'humble ménage dans la pauvre mansarde ; en même temps elles se préparent à passer leurs examens

d'insititutrices. Minuit surprend la mère à l'ouvrage, les enfants à leur devoirs; dans cette maison, pas une minute perdue : l'étude, les travaux d'aiguille, le ménage, tout marche de front. Comme délassement, à la veillée, on lit Homère, Eschyle; voilà l'intérieur de ces farouches républicains, de ces Rouges abhorrés.

Qui ne serait pénétré de respect, d'attendrissement, en entrant chez ce vieux proscrit, vaillant lutteur, aujourd'hui accablé de maux, gisant sur un grabat, dans une méchante chambre, privé des soins les plus nécessaires, éloigné de ses chers enfants qui gagnent péniblement leur pain loin de lui! Ces cœurs, arrachés les uns aux autres, quand seront-ils réunis? Et pourtant jamais une plainte au milieu des épreuves les plus cruelles!

L'exil, peine terrible, vraie mort civile, châtiment dû aux traîtres; il remplacerait admirablement la peine de mort. L'exil efface l'exilé du souvenir de ses concitoyens, du cœur de ses parents; l'exil paralyse chez la plupart les facultés créatrices; toute carrière est brisée. Le commerçant, l'avocat, le notaire, l'avoué, le médecin, arrachés à leur centre d'action, ne peuvent exercer leur profession dans une société indifférente et même hostile. Le père de famille voit avec effroi l'avenir de ses enfants; s'il les garde près de lui, l'éducation morale est sauvée, sans doute, mais le lien avec le pays est rompu. Il ne mariera pas ses filles. Qui épouserait la fille d'un proscrit? Cela ne s'est pas vu une seule fois en huit ans d'exil.

Comment énumérer les privations, les luttes endurées? Non-seulement on est loin de son pays, de sa race, de son monde accoutumé, de la terre natale enfin, mais l'étranger est bien près de considérer le proscrit comme un être *hors la loi*, et de le mettre au ban du genre humain.

La France seule eut jadis la religion d'hospitalité pour les vaincus, les fugitifs de toute nation. Ce droit sacré

d'asile, comment l'exerce-t-on aujourd'hui envers les fils de la France?

Quel tribunal, quel ambassadeur défendrait le droit de l'exilé français? Qui s'intéressera à l'exilé, si ce n'est l'exilé? Qui remplacera la patrie absente, l'esprit et le cœur de la France, la famille? C'est aux proscrits à pratiquer entre eux la sympathie, la pitié, l'humanité, puisque tous les cœurs semblent s'être fermés à la fois.

Ah! que ne puis-je dire tous les dévouements que je voyais s'exercer silencieusement autour de nous! La France seule produit de ces sortes de caractères, mélange de fermeté, de noblesse d'âme, de fierté et de tendresse.

Les proscrits cachaient leurs désastres privés, non par orgueil, mais parce qu'ils savaient trop bien que la plainte est inutile. On ne découvrait que trop aisément où était la blessure de chacun.

Pendant ce long exil, tous les métiers possibles furent essayés; ces hommes de pensée et de combat se firent correcteurs d'imprimerie, commis de magasin, négociants en vin, maîtres de langues, répétiteurs, commissionnaires en librairie, épiciers, oui, épiciers, débitant la cassonade et la chandelle. Les spéculations réussissaient fort mal; les clients payaient peu ou point; les chevaliers d'industrie, gens à faillite, profitaient de l'inexpérience et de la probité de ces hommes, plus accoutumés au commerce idéal des principes et des choses de la Révolution qu'aux intérêts de l'arrière-boutique.

Quand la situation n'était plus tenable, la dispersion s'ensuivait; le père de famille était forcé de renvoyer en France femme et enfants, et lui-même s'en allait en pays plus lointain essayer une autre carrière, souvent aussi infructueuse.

Tout cela était douloureux. Et n'y pouvoir porter remède!

L'éternel honneur de la proscription, de tant de grands

cœurs, de tant de belles intelligences, c'est d'avoir pratiqué la solidarité dans les détails de la vie d'exil, comme dans le domaine des principes. Ils mettaient leur bonheur à rendre service aux plus déshérités, aux plus pauvres des naufragés, organisant le sauvetage avec une rare énergie, et une persistance de charité et de fraternité plus rare encore. Quelques-uns étaient si bien faits à ce rôle de chargés d'affaires de la proscription, qu'ils avaient l'air de s'occuper d'une fonction obligatoire. Tant de simplicité, si peu de paroles dans les actes, la main gauche ignorant les bienfaits de la main droite; il fallait tout deviner. En voyant ce sourire bienveillant, placide, l'absence de toute démonstration bruyante, vous finissiez par croire que c'était le devoir d'un tel, sa mission d'aplanir tous les embarras d'autrui, de courir au bout du monde pour vous tirer d'affaire.

« Ces jours affreux passeront, » disions-nous, et on s'efforçait de le croire. L'espérance n'est pas toujours une force, c'est un don, parfois une jeunesse de l'âme, félicité qui éclaire de sa lueur féerique les objets les plus sombres. Ceux qui gardent la foi ont un devoir envers les esprits attristés; elle devient alors une obligation stricte de charité. Répandez l'espérance, comme on partage le pain aux pauvres! Pour acquérir cette science humble et facile qui transfigure la vie, il suffit d'aimer.

A l'heure où je relis ces lignes, il y a seize ans révolus qu'Edgar Quinet a été arraché à son pays. Dans ce long espace de temps, il n'a jamais pris son parti de la léthargie de la France, pas un jour, pas une heure, pas un instant; et cette pensée fixe au milieu de la conjuration générale des choses, cette douleur croissante eût miné l'existence, si l'âme ne trouvait son refuge, un secours supérieur dans le travail.

Je m'étonne tous les jours que ce travail ait été possible et la sérénité maintenue au milieu de tant d'afflictions.

Comment n'aurait-on pas souffert? La vie était atteinte dans ses profondeurs, comme dans les détails intimes; on se sentait frappé au dedans et au dehors : l'ébranlement durait toujours.

Dans chaque existence d'exilé, les effets de la cause première se développaient par une loi de progression continue dans la souffrance.

La nuit cruelle où le proscrit passa la frontière durait toujours, et cette nuit, qui changea toutes les destinées, n'a pas eu d'aurore pour nous.

Quand le convoi quitta Quievrain, chacun se sentit déraillé, précipité dans une grande fosse.

Bruxelles fut et resta pour tous une station de chemin de fer.

Qui aurait pu croire à un séjour si prolongé, à une si longue suspension de vie? « Elle renaîtra demain, » disait-on, et on se faisait une existence provisoire. Ce provisoire dura huit ans. Ce qui peint ce *campement* au jour le jour, c'est que, sauf les livres, tous les effets restèrent dans les malles. Je puis dire qu'on ne déballa que le 30 août 1859, quand l'exilé répondit à l'amnistie par sa lettre et par son exil, désormais volontaire.

—

La situation des exilés était des plus précaires en Belgique. Dans ce pays libéral, des restrictions périlleuses furent consenties par le ministère qui céda à la pression d'un gouvernement étranger. La loi d'extradition venait d'être votée. Ce fut, on s'en souvient, à l'occasion des frères Jaquin, accusés de participation à un complot suivi

d'attentat. La chambre des mises en accusation de la Cour d'appel de Bruxelles se prononça contre l'extradition, et les frères Jaquin ne furent pas livrés; ils purent librement quitter la Belgique. Mais aussitôt le ministère porta devant les Chambres un projet de loi, que l'opposition combattit au nom de l'indépendance nationale, et qui fut néanmoins adopté par 61 voix contre 35.

Cette loi achevait d'ôter toute sécurité aux proscrits. C'était fait de l'inviolabilité de leur asile. Domicile, correspondances, liberté individuelle se trouvaient désormais à la merci d'une réclamation des agents étrangers.

La paix intérieure des familles en fut profondément troublée. On se croyait toujours à la veille d'une expulsion ; et où aller? Quel refuge en Europe offrait plus de garanties à ceux que la haine poursuivait? Où reposeraient-ils leurs têtes, si dans la libre Belgique ils étaient exposés à l'extradition?

Ce qui me confond, c'est qu'au milieu de tant d'angoissantes préoccupations et de profondes indignations, entretenues chaque jour par des faits nouveaux ; ce qui me confond, dis-je, c'est que les exilés aient pu conserver la sérénité nécesaire aux œuvres de l'esprit ; et qu'aux menaces perpétuelles, aux vexations dont ils étaient l'objet, ils aient répondu par des travaux intellectuels d'un ordre si élevé : livres, conférences publiques sur les grands sujets d'histoire, de philosophie et de littérature.

Ces conférences répandirent un éclat inusité dans la vie littéraire de Bruxelles, et créèrent parmi les Belges une noble rivalité.

La même pression étrangère essaya d'obtenir des modifications à la législation sur la presse, mais la fière réponse du ministre, l'énergique *jamais!* de M. Vilain XIV à l'interpellation de l'opposition raffermit la confiance dans la liberté de la presse, garantie par la constitution belge.

Un autre ennemi redoutable dont les proscrits sentirent l'attitude hostile, c'était le clergé belge. Rien ne peint mieux la situation respective du gouvernement et du clergé belges que la lettre pastorale de l'évêque de Bruges. Il déclarait que l'enseignement de l'État dans les universités de Bruxelles et de Gand était une « école d'impiété et de vice. » Le ministre de l'intérieur répondit qu'il déplorait ce souffle d'intolérance; se servir des seuls livres permis par la Congrégation de l'Index serait, dit-il, « préparer des générations de crétins. »

—

C'est en exil surtout que devient précieuse une vertu rare entre toutes : la bonne humeur, la sérénité dans l'extrême détresse.

En dehors du foyer, le plus triste des spectacles : nulle espérance à l'horizon; affaires publiques et privées en ruine; et pourtant on rit, on brave la mauvaise fortune.

S'imposer comme une loi de rechercher en toutes choses le côté consolant, dédaigner ce qui peut blesser, ne pas donner prise à l'ennemi qui guette jusqu'aux mouvements secrets de votre âme pour vous mieux faire sentir votre plaie, sauver ce qui reste, c'est-à-dire l'âme, conserver ses forces pour l'avenir...

— Et si l'avenir n'arrive pas? — Eh bien! on aura du moins gagné la sérénité du cœur, ce bonheur des justes qui fixe un moment fugitif et le fait rayonner au delà du présent.

—

La lecture des journaux révélait la profondeur du mal. Si douloureux que soit un événement, un fait brutal, le

sentiment public qui l'accueille avec indifférence est un malheur cent fois plus grand. Dans presque toute l'Europe, une presse factice donnait le change à l'opinion. La vérité n'osait ou ne pouvait plus se faire jour; la contagion de la panique avait succédé à celle des idées généreuses. Qu'il soit vrai ou non que l'esprit public se reflète dans les journaux, leur lecture est une obligation, une nécessité pour ceux qui sont loin de leur pays. On parcourait d'un coup une liasse et on revenait de cette revue funèbre stupéfié, le cœur navré, l'esprit vide.

Qui aurait cru jamais à la possibilité d'un désert pareil !

— L'idée marche quand même! dites vous. Conservez, si vous le pouvez, votre foi dans le progrès indéfini. Pour le moment, avouez que chaque mot du dictionnaire a perdu son sens. Le plus urgent travail serait de rétablir une terminologie exacte dans notre pauvre langue française renversée de fond en comble.

II

SITUATION MORALE ET RELIGIEUSE DE L'EUROPE

Adieu l'automne! voici les premières neiges; elles ensevelissent nos arbrisseaux. Le 2 novembre, de ma fenêtre, je vis la brusque transformation; le jardin est encore vert, la bise souffle, toutes les branches sont dépouillées, les feuilles jaunies tourbillonnent; en une heure c'est fini, et maintenant les moineaux sautillent sur la neige. L'hiver est là.

Eh bien! l'exilé ne s'en apercevait pas, il ne savait pas quel temps il faisait. Jamais âme ne se donna si entièrement à une œuvre; la sienne grandissait de jour en jour, embrassant, dans une spirale harmonieuse, toute la vie de la pensée et du sentiment, vingt ans de passion, d'expérience, de poésie. Enseignements pour l'homme et pour les peuples, joies fortifiantes dans la douleur, idéal de justice, de liberté et d'amour, promesses d'immortalité, printemps et lumière dans les brumes de l'hiver et de l'exil : voilà ce que ce livre me semblait renfermer. Avec ce talisman, je bravais la mort.

Nous rêvions à une sorte d'Odyssée française, roman poétique, conte de fée si l'on veut, livre populaire, tout de nature, de bon sens, de fraîche poésie. Dans aucun autre Edgar Quinet ne mit autant de simplicité et d'enjouement. Jamais sujet n'offrit à un auteur plus d'affinité avec sa

propre nature. Quel romancier ne s'est identifié avec son héros? Merlin, le grand enseveli, se prêtait merveilleusement à personnifier la vie de l'exilé. Merlin, que la légende appelle le Prophète des nations, se chargeait volontiers d'exprimer les douleurs patriotiques et les avertissements d'un cœur tout français.

Est-ce à dire que chaque mot du livre soit une allusion politique, une actualité ou une confidence intime? Faut-il le considérer comme les véritables Mémoires d'Edgar Quinet? Cela ne serait pas exact, et pourtant on serait ainsi mille fois plus près de la vérité que l'étrange interprétation symbolique de certains critiques; ils ont dénaturé le caractère d'une œuvre d'imagination et de sentiment, écrite avec le cœur.

Pauvre enchanteur, si jeune, si amoureux! Il s'endort sous un buisson d'aubépine fleurie et se réveille, il est vrai, dans un tombeau; mais sous ce tertre vert de Merlin il y a plus de joie et de bonheur que sous le soleil des vivants. Et quels rêves sacrés d'amour et de liberté! Quelle invincible espérance!

La figure de Merlin hantait déjà l'esprit de l'adolescent; je retrouve ce nom dans les lettres d'Edgar Quinet enfant; plus tard dans ses carnets d'Italie, de Rome. Merlin était avec lui au Capitole et dans les Thermes de Caracalla avant Ahasvérus.

Enfin, dans un voyage de Lyon à Paris, en 1840, cette création apparut nettement à l'auteur; il en fit la confidence à son compagnon de route, en ce temps là son ami, son disciple... le nommerai-je? il contre-signa le décret de proscription.

Aussi, dès que mon mari me lut la première ébauche, je sentis que Merlin, jadis le patron de la France, allait devenir le nôtre. Ce fut, en effet, le bon génie du foyer, à Bruxelles comme à Veytaux; on lui confiait tout, et il consentait à dire ce qu'on n'osait soi-même.

Désormais, nous eûmes entre nous comme un secret de franc-maçonnerie, car le nom de Merlin était un mystère : on ne le prononçait pas même en tête à tête, pour être plus sûr de ne pas le divulguer avant l'heure.

Pourtant j'osai le graver sur la *Coupe d'exil*, verre de cristal à huit médaillons, que j'avais donné à mon mari en arrivant en Belgique. Je me plaisais à y attacher une pensée superstitieuse ; à mesure que paraîtrait un ouvrage nouveau on inscrirait le titre dans un des médaillons, et quand ils seraient tous remplis, cela signifierait la fin de l'exil ; la coupe était vidée. Ces prévisions furent-elles réalisées à la lettre? Non, il faudrait un second verre pour y graver les noms des livres publiés depuis le 30 août 1859.

Ce doux travail soutenait au milieu de la lutte. L'enchanteur, ai-je dit, était le confident intime des pensées de chaque jour. Un fait odieux, une lettre, un journal, faisaient parfois déborder la coupe de colère, et Merlin entonnait alors des chants de justice. *La Malédiction du Barde* datait de l'année précédente ; maintenant les nouvelles hypocrisies libérales de l'Angleterre à Naples, sa tendre compassion pour les lazzaroni, tandis que les proscrits de 1851 n'avaient eu aucune de ses sympathies, ce revirement subit de l'opinion réveillèrent l'ancienne amertume contre Albion. Merlin exhala ses saintes colères dans les *Triades*.

Le 14 novembre, l'auteur me dit avec un noble enthousiasme : « Le magnifique sujet que je viens de trouver a échappé aux poëtes! ils en étaient bien près! » En effet, nulle inspiration plus haute dans toute la vie littéraire d'Edgar Quinet que celles des *Limbes*.

Jamais, depuis l'exil, je ne l'avais vu si heureux ; sa figure rayonnait; on eût dit que Merlin était sa première œuvre de jeunesse, l'épanouissement printanier d'une âme qui s'éveille à l'existence. Ce temps, depuis Spa, fut

le plus fécond en jouissances intellectuelles. Le soir en m'endormant, le matin au réveil, je pensais aux nouvelles inspirations de mon mari, aux embellissements projetés. Une injonction intérieure le forçait parfois d'ajouter des parties entièrement inattendues aux chapitres déjà achevés. L'heure du dîner sonnait ; on était servi depuis longtemps, on oubliait le repas, tant l'esprit s'absorbait dans les plans concernant notre cher Merlin. En ces moments-là, suspendue à ta parole, tous deux uniquement préoccupés de la vie de notre héros, nous négligions complétement la nôtre.

Vie de rêves, dira-t-on. Hélas, par certains côtés, l'exil n'est-il pas aussi la vie d'un songe? On n'existe que par l'idée, la cause sacrée, l'espérance des jours meilleurs, surtout par l'amer regret. Après le plus grand des malheurs, on aurait eu besoin des adoucissements qu'apporte le pays aimé. La vie d'exil n'offre guère de réalités consolantes; elle ne connaît que les joies stoïques, le bonheur austère. Aussi, pour tromper l'attente, on était trop heureux de s'abriter par instants dans cette œuvre de liberté qui renfermait une si large part de nos sentiments, de notre être entier.

Tant que l'Enchanteur régnait en maître sur nos matinées, la sérénité, la paix, habitaient la maison d'exil. Heureuse de me rendre utile aux travaux de mon mari, écrivant pour lui toute la journée dans une petite chambre au-dessous de la sienne, vers deux heures j'entendais le bruit de ses pas; c'était le signal de la réunion. Puis, après les visites d'amis, la promenade, on se retrouvait seuls au coin du feu.

—

Au commencement de décembre, il fut arraché à ces pensés sereines par une œuvre de combat. Adieu la fête du foyer, le doux recueillement. Mais l'exil ne vit pas tou-

jours les mains chargées de [illegible]. M. Quinet sentit que l'heure était venue de dire toute sa pensée sur la plus importante des questions; il écrivit la *Situation morale et religieuse de l'Europe*.

Acte très-grave, mûrement pesé. Les amis redoutaient les conséquences qui en résulteraient pour l'auteur : « Qu'importe ! s'écriait-il. Si mon nom a une signification, c'est surtout dans la question religieuse. Si l'officier ne peut plus se servir de son épée, ni l'écrivain de sa plume ; si les proscrits n'agissent jamais, comment la défaite ne s'éterniserait-elle pas? A quoi servirait l'exil? Autant vaudrait vivre à Paris, les pieds sur les chenêts, en bons bourgeois. »

Eugène Sue, qui venait de publier sa *Lettre* et auquel le ministère belge interdit l'entrée en Belgique, écrivait de La Haye : « Je vous en adjure, pensez à vous. Ne craignez-vous pas que nos ennemis communs vous inquiètent? Si glorieux que je sois de votre adhésion publique, je vous demande en grâce, réfléchissez bien à cela. L'on ne peut rien contre moi, habitant la Savoie, mais l'on peut tout contre vous, habitant la Belgique, et l'on serait peut-être ravi de vous faire payer pour nous deux. »

Mais l'occasion, si passionnément souhaitée, s'offrait. M. Quinet ne la laissa pas échapper. Dire sa pensée, du fond de sa conscience et de sa raison, en dépit des bâillons, et surtout alors que la situation personnelle s'en aggravait, quelle immense satisfaction ! J'en jouissais pour celui dont l'unique désir est le renouvellement de l'âme française.

Renouant la tradition du Collége de France, le cours sur les Jésuites et l'ultramontanisme, il lança ce manifeste qui mettait la démocratie en demeure. Une profonde conviction du péril lui arrachait ce cri d'alarme, ou plutôt ce cri de ralliement.

Comment ne serait-il pas entendu? Depuis trente ans,

Quinet signale le danger que l'antagonisme des croyances religieuses et des institutions politiques fait courir à une société. Tous les maux de la France naissent de sa fausse situation : rivée au passé par un vieux dogme auquel elle ne croit plus, entraînée vers l'avenir par l'esprit de liberté qui la soulève sur ses ailes.

Quinet adjure encore une fois la démocratie de faire son choix. Ceux qui n'ont plus la foi garderont-ils l'enseigne d'un culte dont ils se disent les adversaires? La démocratie ne peut plus se dispenser de dire oui ou non ; qu'elle déclare nettement si elle entend rester catholique de forme, voltairienne de fond.

Quelle âme droite consentirait à vivre plus longtemps sur un équivoque?

Du reste, l'auteur ne se faisait aucune illusion sur l'influence immédiate de cet écrit, sachant, par expérience, qu'on ne convertit pas aisément les hommes à une idée libératrice. Les coups de marteau répétés des événements inexorables, voilà quel fut toujours l'auxiliaire le plus persuasif d'Edgar Quinet.

Avec quelle ardeur on entra en campagne? Menaces d'expulsions, périls personnels, cela lui était bien indifférent.

Aussitôt qu'une vingtaine de pages étaient recopiées, on les livrait à l'imprimerie ; mon mari les portait lui-même jusqu'au boulevard du Midi; nos amis s'offraient aussi et le secondaient pour créer la plus large publicité.

Il fut question d'un tirage à vingt mille exemplaires en français et en flamand, à un sou.

Grande fête le jour où nous aperçûmes la brochure aux vitrines de la librairie Rosez, Montagne de la Cour.

Celui qui a souffert de l'horrible compression de la pensée humaine dans ces années néfastes, peut seul comprendre notre joie.

Petites feuilles diaphanes et légères! vous alliez frapper

à toutes les consciences, comme des génies ailés, précurseurs du réveil!

Vous heurtiez aussi aux portes du Vatican; tôt ou tard, vous les ferez crouler!

On entrait enfin dans une ère nouvelle, on quittait l'attitude muette et passive du vaincu, on redonnait les initiateurs, les juges; le signal était donné, la victoire semblait proche... Voilà ce qu'on croyait dans une heure d'enthousiasme!

Toutes les conversations d'exil roulaient maintenant sur la question religieuse. Vulgariser ces idées, lutter pour cette grande cause, y rallier tous les esprits, ce n'était plus seulement la vie de la pensée, c'était l'action.

On aurait pu craindre que l'appel de M. Quinet n'eût pas d'écho; tous répondirent, les uns par un cri d'espérance, les autres par une ardente discussion; si quelques-uns faisaient des réserves de détail, la plupart se rencontraient dans l'idée fondamentale : la liberté.

On argumentait sur les moyens pratiques. M. Quinet répondait : « La pensée humaine a des voies infinies devant elle; il ne faut que le souffle épuré de la liberté pour dissiper les nuages qui obscurcissent la masse des eprits. Préparez la voie, la direction. Le monde restera-t-il la proie du vieux passé? Ne vous immobilisez pas dans la vaine attente d'une révélation nouvelle.

Où est la foi qui fondera l'Église de l'avenir? Chez les âmes altérées de vérité qui ne veulent pas la chercher dans les traités scientifiques, dans les revues littéraires. Jamais la science ne remplacera le sentiment. La pure lumière répandue par des hommes de liberté retrempera chez tous le sentiment du divin.

Pourquoi la France démocratique n'aurait-elle pas sa légion de jeunes apôtres qui prêcheraient la religion de la liberté et de la raison, et porteraient dans les villes et les villages une parole d'affranchissement? La France

sceptique? dites-vous. Elle ne le fut pas toujours; elle eut son heure sublime de foi en 1789, 1830, 1848. Soyez sûrs qu'elle retrouvera l'enthousiasme avec les vertus d'une âme régénérée.

Que les gens raffinés, les heureux de la terre soient sceptiques, à la bonne heure; mais le peuple, toujours malheureux du berceau à la tombe, les femmes, qui ne peuvent se passer d'une consécration religieuse à la naissance, au mariage, à la mort, demanderont cette consécration au catholicisme si vous leur refusez un autre culte.

Aux heures d'angoisse et de douleur, tel qui se croit sceptique redevient croyant! Qui n'a eu un éclair de sentiment religieux dans sa vie? Et ne serait-ce pas un progrés immense pour l'esprit humain que d'arracher aux superstitions du moyen âge, aux miracles de la Salette, au culte de Marie Alacoque, aux institutions de Loyola, les populations de Bretagne, de Bourgogne, de Provence? Espérez-vous les faire entrer de plain pied dans la métaphysique de Kant ou de Hegel? Non, la science ne remplacera jamais le sentiment religieux inhérent à la nature humaine; une religion seule en remplace une autre. Appelez les masses dans les voies larges et simples où il y a place pour la philosophie et la pure morale évangélique.

— Vous conseillez donc les croyances de Channing?

— Je ne donne pas l'unitarisme comme le dernier mot de la philosophie religieuse; mais où serait le malheur, si un Channing français enseignait les droits et les devoirs moraux de l'humanité et ses immortelles espérances à une foule rassemblée? »

— Mais qu'est-ce que l'unitarisme? répétaient les récalcitrants. — Dernière transformation du christianisme affranchi par l'esprit de liberté, l'enseignement de Channing ne répugne ni à la raison, ni à la civilisation.

A Boston, devant cinquante mille ouvriers rassemblés,

il parlait de patrie, de fraternité, d'immortalité, aux mêmes heures où l'auditoire du Collége de France entendait le cours sur le Christianisme et la Révolution française.

Au delà des Océans, la grande République américaine a vu s'accomplir les œuvres de liberté parce que ses institutions reposent sur l'esprit affranchi, sur la liberté illimitée des sectes.

Pourquoi la parole du Collége de France ne se réaliserait-elle pas? Que la démocratie française quitte ses routines, ses vieilles ornières, qu'elle abandonne les vains simulacres du moyen âge, qu'elle rétablisse l'accord entre les grands principes de la Révolution et les mœurs de la liberté. Si elle persistait à méconnaître l'importance de la question religieuse dans les institutions politiques, si elle continuait ses pratiques surannées avec un esprit sceptique, le règne de la liberté serait ajourné à jamais.

Ouvrez l'enceinte des églises à des cœurs jeunes, enthousiastes, éloquents; laissez-les parler à la foule, et vous aurez fondé le culte qui transformera le vieux monde.

Les conférences de M. Bancel donnaient déjà l'idée de cette religion de liberté. Le recteur de l'université de Bruxelles venait d'offrir une chaire libre à celui des proscrits qui représentait avec éclat la tradition de l'enseignement du Collége de France.

Tous les mardis soir, M. Bancel électrisait l'auditoire par sa passion de vérité, son élévation de conscience. La jeunesse belge répondait par des applaudissements enthousiastes. Que nous étions heureux de ces succès!

L'impulsion était donnée; elle provoqua un mouvement extraordinaire. En Belgique, le résultat immédiat allait

être la fondation d'une Église unitaire; cent familles d'ouvriers y adhéraient déjà; le jour ne semblait pas loin où l'on inaugurerait dans un temple le culte de la conscience et de la liberté.

Chaque jour, la presse belge, italienne, suisse, nous apportait un écho; grande était la fermentation des esprits. De toutes parts affluaient les adhésions, et ce qui me rendait heureuse, c'était la preuve vivante que la parole d'Edgar Quinet réveillait les sentiments engourdis de tant d'âmes qui s'ignoraient elles-mêmes.

Naturellement des dissidences se produisirent; un écrivain italien, poëte distingué, publia une longue réponse : *Lettre d'un Croyant.*

Il eut même la sincérité de nous en offrir la lecture avant la publication; il ajoutait : « Je ne suis pas le seul; pendant un mois les lettres pleuvront. Quinet est la pierre angulaire de ce mouvement. »

Parmi tant de lettres reçues à cette occasion, il n'est pas inutile de citer les plus importantes; elles montrent l'accord des plus nobles esprits de la démocratie :

« Jamais appel plus nécessaire n'a été fait plus à propos; à cette heure où l'hypocrisie universelle laisse le champ libre à l'envahissement clérical, il est bon que du parti des vaincus sorte une protestation radicale et décisive. Je suis convaincu que tout notre avenir est là, et qu'à l'association formidable de l'Église catholique, nous ne pouvons résister que par une association également forte dans sa constitution et résolue dans ses moyens. Des paroles comme celles-là ne peuvent se perdre; elles se creusent leur lit au fond des consciences, et un jour ou l'autre elles se précipitent dans le monde des faits avec une force irrésistible. Je compte que tous nos amis se grouperont autour du drapeau si vaillamment déployé. Le nombre est grand des hommes qui pensent ainsi; maintenant que la parole décisive a été prononcée, je ne doute pas d'en voir beau

coup conformer leurs actes à leur pensée. En un point encore j'applaudis des deux mains; s'il est beau de poursuivre l'absolu, il est un degré supérieur encore, c'est de joindre au plus haut idéal la notion du possible.

« Ceux-là seuls ont une action utile dans le monde qui ont consenti à tenir compte des idées, des mœurs, des préjugés de leur temps. Le vrai moyen de maintenir le monde dans l'immobilité, c'est de l'effrayer par l'immense pas à faire dans toutes les directions. Ceux qui professent la maxime *tout ou rien* nous ont fait un mal incalculable. »

« J'essayerai de dire quelques mots de la *Révolution religieuse*. Il y a dans cette idée un ferment d'agitation très-puissant pour le moment et le germe de la vraie révolution dans un avenir prochain. A chaque jour son œuvre.

Isolons Rome, la liberté fera le reste.

Les populations ne se précipiteront pas dans le rationalisme pur. Elles iront quelque part, et ce ne peut être que dans les voies évidemment supérieures du christianisme. Le milieu est tout préparé, c'est le protestantisme aux mille sectes éparpillées, c'est là qu'elles se réfugieront. Quoi de plus juste, de plus légitime, de plus habile même que d'agir dans cette direction et dans le sens du fait qui se réalisera fatalement, et qui, en définitive, est le salut. Marchez donc avec confiance, comme toujours, à notre tête, et dirigez-nous. Nous sommes à vous. Quelle satisfaction vous m'avez procurée en relevant la philosophie et en flétrissant ses renégats! »

« Quel diamant que votre *Lettre!* et je dis diamant, non-seulement parce qu'elle est brillante, mais encore parce qu'elle a incisé dans le vif comme le diamant coupe le cristal. Voilà le hardi Jouffroy bien distancé. Et quel courage il vous a fallu pour accomplir ce grand acte et porter ce rude coup!... Merci pour ce grand fait de votre vie. »

Enfin Eugène Sue écrivait :

« ...Combien je suis heureux, combien je suis fier de vous avoir donné le prétexte d'écrire ces pages si éloquentes et d'une si haute philosophie! Votre œuvre est le relief de la médaille, et mon œuvre à moi en est le creux. Puisse votre appel être entendu! Puissions-nous voir surgir des actes, des faits pratiques; car, ce qui rend nos ennemis si puissants, c'est l'indifférentisme dans lequel on s'endort, en disant : « Bah! qu'est-ce que cela fait? »

« Et on se réveille, hélas! où nous sommes. »

—

Jamais notre vie ne fut plus animée, mieux remplie, que dans cet hiver de 1856 à 1857. On ne se plaignait que de la brièveté du temps, en face de tant de choses entreprises avec passion. Comment allonger la matinée sur cette pauvre petite planète où le jour n'a que vingt-quatre heures? Et dans ce pays, dans cette saison, on ne comptait que huit heures de lumière, insuffisantes aux divers intérêts poursuivis à la fois. La nuit arrivait si vite! Des voyageurs qui ont hâte de débarquer ne sont pas plus pressés que nous l'étions.

Ce tourbillon qui nous emportait, joies intellectuelles mêlées de périls, augmentait le bonheur de vivre et d'agir; et loin d'user son âme dans l'ardente mêlée, on sentait chaque jour sa jeunesse renouvelée. Tout me plaisait dans cette existence à la fois méditative et militante; je sup-

pliais le ciel de nous la continuer sur terre d'exil, et même un jour si nous devions revoir notre chère patrie.

Une vie détachée des intérêts personnels semble moins fragile; oui, elle est inexpugnable quand votre trésor est tout entier dans le domaine intellectuel. On se sent fort, peut-être parce que l'être chéri pour qui l'on vit est calme, serein. Stoïcisme, sentiment religieux, jeunesse du cœur, tout dépend de lui, se résume en lui. Chaque matin les yeux l'interrogent pour savoir quelle sera la journée. Un pli sur son front vous trouble; son sourire épanouit le soleil intérieur. Grâce au ciel, ces deux mois d'hiver brillaient derrière nous comme une matinée de printemps.

Une joie si parfaite au milieu d'un deuil profond, n'est-ce pas le plus grand miracle du cœur?

III

CES AFFREUX ROUGES

L'hiver de Bruxelles était rude; mais nous préférions encore le froid de la mer Glaciale aux pluies diluviennes qui tombent dix mois de l'année. Quand les fenêtres étaient fortement gelées, couvertes de givre, mon mari en était charmé : « Au moins nous savons où nous en sommes, » me disait-il. Un matin, s'approchant de la croisée, il aperçoit au jardin une belle marguerite d'automne, à demi ensevelie sous la neige, et qui élevait hors du blanc linceul sa charmante corolle, son brin de feuillage. Et lui de s'extasier, la sentant si vivace : « Que c'est beau! Quelle indestructible vigueur! Rien ne peut l'abattre, pauvre fleur intrépide; elle survit à tout, elle brave la mort... Soyons comme elle! »

Malgré la saison, nous faisions toutes les après-midi de longues courses, et le but de la promenade était presque toujours le désir de revoir à l'autre extrémité de Bruxelles les familles Fleury, Baune, Madier-Montjau, Laussedat, Vergnes, Schmidt, Dupont (de Bussac).

Nous demeurions les uns et les autres aux deux bouts opposés de la ville. Il fallait une heure pour gagner la rue du Trône et Ixelles. Mais le cœur connaît-il des distances? Pour trouver de vrais amis on a des ailes; les visites de cérémonie seules sont boiteuses.

Des visites! chose insipide, quand elles n'ont pas l'affection pour mobile. Un des bonheurs de la proscription, c'est de ne pas être assailli par les importuns, les solliciteurs: à cet égard, sécurité parfaite. Le monde ne recherche que les relations amusantes; toi, c'est l'amitié qui t'est douce; l'exil n'endurcit pas une nature aimante. On représente les créations de l'intelligence comme un obstacle à l'intimité! Mais, à ce prix, qui envierait ce don funeste s'il devait renfermer le cœur dans un cercle d'isolement, d'abstraction et le frapper d'ostracisme?

Quel plaisir de surprendre cette chère famille dans son aimable intérieur! Toujours sereines et gracieuses, la mère et les jeunes filles (trois sœurs par la figure et le cœur) supportaient vaillamment l'exil, ne se souvenant pas de la différence des temps, alors que dans les salons d'une préfecture elles recevaient les hommages de toute la province.

Dans la même maison, une autre femme accomplie conservait aussi, dans une situation plus que modeste, la dignité fière qui remplace la fortune. Cette vie aussi, prouvait que la mission de l'homme est de lutter pour les principes, et la mission de la femme est de les mettre en pratique par des œuvres modestes concentrées au foyer, d'où elles rayonnent au loin.

Un peu plus loin nous attendait un autre accueil cordial. Madame Baune était peut-être la figure la plus intéressante de la proscription : nature fine et charmante, caractère héroïque; je n'ai jamais quitté cette amie sans me sentir retrempée à la source de toutes les abnégations, de tous les sacrifices.

Oh! les bons moments passés dans l'humble demeure, à écouter le récit du long martyrologe de la démocratie!

Ces précurseurs de la révolution de Février comptaient. comme leur ami Barbès, plus d'années de prison que de liberté, de vie heureuse au soleil.

Nous restions jusqu'à l'heure où rentrait notre vénéré M. Baune, toujours infatigable, intrépide, malgré le poids des années et ses courses monstres (il faisait dix-huit kilomètres par jour pour donner ses leçons). Avec un immense savoir, si modeste ! Bon et indulgent au peuple qu'il a tant servi et aimé.

—

C'est de deux à trois heures de l'après-midi qu'on venait voir M. Quinet; on était sûr de le trouver libre après son travail. Puis nous sortions ensemble : que de bonnes causeries tout en marchant, avec notre ami M. Fleury! Dévouement à la cause sacrée, loyauté, urbanité, telle est cette nature exquise. Nous ne lui connaissons qu'un défaut : il n'écrit jamais à ses amis.

Quant à nos excellents voisins de la rue Potagère, nous inventions toujours une heure exceptionnelle pour nous dire bonjour.

En automne et au printemps, nous trouvions le cher franc-comtois dans notre jardinet, plantant quelque belle fleur dont il nous faisait la surprise. Je vois encore l'aimable *jardinier* occupé de préserver nos espaliers de la gelée prochaine; ou bien, la bêche à la main, remuant le préau, indigné contre ce maigre terreau bruxellois, le comparant à ses grasses terres de Vaucenans, qu'il ne cultivait plus depuis six ans, hélas! à cette heure, en l'absence du maître, plus incultes, plus arides que le sablonneux terrain de Bruxelles. Pourtant il le bouleversait le plus sérieusement du monde, comme un vrai manœuvre : « Travaillez paisiblement là-haut! Remuez, fécondez le

terrain des idées et laissez le soin de votre jardin au vigneron franc-comtois! » s'écriait-il joyeusement en voyant à la fenêtre son ami.

Avec quelle grâce madame de Guelle donnait les illusions de la patrie à son compatriote bressan! Elle était de Bourg et connaissait notre bien-aimé Certines; tous les ans elle rapportait une branche de l'acacia, qui survit à la maison paternelle détruite, rasée. Dans ces décombres chéris elle recueillait avec cette fleur les paroles de cœur des bons paysans qui se souviennent encore de l'enfant de Certines. Ils gardent son rustique berceau.

Notre douce compatriote ramassait *nos fruits*, que son mari soignait dans le jardinet; de ses nobles mains elle préparait des conserves de framboises, de fraises et de groseilles, qui parvenaient à grand peine à mûrir sous ce rude climat.

Quelquefois nous nous réunissions à ces bons voisins pour rompre le pain de l'exil. Que d'attentions délicates! Je n'en dirai qu'une : Ils avaient une petite serre et y cultivaient avec des soins infinis un cep de vigne. Cet automne, il produisit une grappe, une seule, mais superbe. Ce fut l'occasion d'une petite fête de famille. Pour la première fois, depuis notre départ de France, nous goûtâmes du raisin, et on peut imaginer les toasts qui suivirent!

Ah! l'on serait ingrat si l'on n'avouait que c'est en exil que nous avons connu la vraie amitié... La charmante jeune fille qui animait tout de sa grâce et de sa candeur n'est plus; son frère, mort au Texas... Ma main tremblante n'ose rappeler ces deuils, ces enfants arrachés à l'amour de leur mère...

—

L'automne précédent, la tribu d'exil avait vu s'éloigner à regret un de ses membres les plus chers, M. Marc Dufraisse.

Nommé professeur de droit à l'École polytechnique fédérale suisse, il fut chargé d'enseigner à Zurich le droit privé, la jurisprudence civile et commerciale.

« A l'époque des luttes homériques de nos pères pour conquérir la liberté de conscience, qui eut un de ses berceaux à Zurich, deux jurisconsultes éminents, suspects d'hérésie, furent bannis, chassés de France, cette mère trop souvent ingrate et cruelle envers ses enfants. Ils vinrent demander à une terre voisine un asile qui ne leur fut pas refusé. C'étaient Hugues Donneau, presque oublié dans sa patrie, mais resté célèbre en Allemagne, et le grand Charles Dumoulin (1). »

Bien que sa modestie le défendit de tout parallèle avec ces hommes illustres, la postérité dira qu'il eut de commun avec eux le dévouement à la même idée : la liberté; le culte de la même science : le droit; l'amour de la même vertu : la justice; le même deuil de la patrie dont ils furent exilés. Comme les grands proscrits du seizième siècle, il féconda de sa parole la terre de refuge, et sa ferme attitude restera pour son pays un noble exemple, une éloquente leçon.

Indépendamment de ses cinq cours par semaine sur trois matières différentes et sur les lois allemandes, il fit cet hiver une conférence publique ou, comme on dit à Zurich, un discours académique. Le sujet fut une étude sur Camille Desmoulins, au point de vue littéraire ; mais la politique n'y resta pas étrangère.

La séance eut lieu dans l'ancien palais de la Diète fédérale, devant mille personnes. Être entendu et compris

(1) Discours d'ouverture du 31 octobre, recueilli par les amis de M. Dufraisse.

d'un auditoire germanique; bien mieux, faire vibrer ces cœurs de race étrangère, c'était le triomphe de l'éloquence.

L'*Histoire du droit de la Paix et de la Guerre* vient de mettre en lumière la vigueur et l'originalité d'esprit de l'homme dont nous admirons depuis vingt ans le caractère.

L'éternel honneur des âmes intrépides, c'est de ne jamais reculer devant les vérités périlleuses. MM. Dufraisse et Quinet peuvent se rendre le témoignage de n'avoir épargné aucun avertissement à la démocratie; impitoyables aux compromis, aux sophismes, ils ont heurté hardiment de front tous les préjugés chers à la vanité nationale.

La Revue de Paris et *la Libre Recherche* publièrent cette belle étude sur Camille Desmoulins; on la réimprima en brochure à Bruxelles. Des publications semblables rétablissent le sens altéré de la langue politique.

Un autre hiver, M. Dufraisse fit une conférence sur Agrippa d'Aubigné, son compatriote. Le public et la presse suisse appréciaient très-haut l'esprit viril de cet enseignement, le sérieux profond d'une parole substantielle et ce qu'ils appelaient la moelle du discours; ils discernaient fort bien dans toutes leurs nuances les qualités qui constituent la grande éloquence : noblesse de forme, sentiment délicat du style, tours piquants et inattendus, inspirations heureuses et soudaines.

Hélas! pourquoi ces talents, ces lumières prodigués à l'étranger? Un enseignement libre, professé par de tels hommes, régénérerait la France. Il n'était possible qu'en Suisse et en Belgique.

A Bruxelles, les cours de MM. Deschanel, Pascal Duprat, Madier-Montjau, Bancel, obtenaient des succès toujours croissants. C'est là que nous rencontrions la plupart de nos Français (1).

(1) Bien des noms m'échappent malheureusement; je ne puis rappeler

M. Deschanel, qui eut l'initiative de ces conférences, les commença dès 1852. S'il nous est donné de remonter vers les premières années de l'exil, il sera doux de rappeler ces belles heures où les proscrits oubliaient la défaite aux brillantes soirées du mercredi. Dans les magnifiques salles du Cercle littéraire et artistique, au milieu d'un immense auditoire, ils étaient fiers d'applaudir un talent qui représentait éminemment l'esprit français.

Pendant que nos libres penseurs attiraient un public d'élite, les journaux ultramontains belges exaltaient l'éloquence d'un certain abbé qui prêchait à Sainte-Gudule. Edgar Quinet eut la curiosité de l'entendre, et me raconta que l'orateur n'était pas encore arrivé dans son sermon au paroxysme de l'insulte; il n'était qu'emphatique, brassant avec effort des paroles fermentées : « Messieurs, le temps est un fleuve, le temps est une montagne, le temps monte

ici que les exilés que nous connaissions personnellement : MM. Baune, Bancel, Isidore Buvignier, le général Bedeau, Brives, Cantagrel, Dupont de Bussac, Dufraisse (avant son départ pour Zurich), Pascal Duprat, Fleury, Guilgot (des Vosges), Joly (aujourd'hui en Algérie, et qui porte encore si vaillamment le poids des ans), Labrousse, docteur Laussedat, Madier-Montjau, Démosthènes Ollivier, Émile Péan, Noël Parfait, Roselly-Mollet, docteur Testelin, notre éloquent Versigny (que nous retrouverons en Suisse), Vergnes (de Marmande), tous anciens représentants de la Constituante et de la Législative; MM. Borderie, Balin, de Coppens, Courmaux, Deschanel, Deluc, qui faisait un cours de chimie, Duclef, Durran, directeur de la *Libre Recherche*, Érambert, professeur à l'école Saint-Cyr, qui demeurait à Liége et venait parfois à Bruxelles, Oscar Gervais, de Guelle, Guesveiler, ancien maire de la Côte-d'Or, Hetzel, Lemaître, Latrade, Th. Mezaize, qui nous faisait des visites de Nice, Maigne, Naintré, docteur Place, Radoux, Rousseau de la Nièvre, Songeon, Souesmes, de Saint-Férréol.

Quant à ce digne M. Bourzat (de la Corrèze), on le voyait rarement à ces conférences; il habitait hors de la ville, dans un endroit très-écarté, une sorte de cabane à la Robinson entourée d'aubépines.

De loin en loin, on rencontrait aussi à ces réunions M. Esquiros, ancien représentant, qui vivait à Nivellês avant son départ pour l'Angleterre, et M. Chollat, ancien officier du génie, qui s'était fixé à Bruges.

On sait que M. le général Changarnier habitait Malines.

la garde derrière chaque minute. » Tout cela débité avec un accent de canut lyonnais.

Les conférences de nos proscrits valaient un peu mieux, j'espère.

M. Madier-Montjau donnait, cet hiver, un double cours, l'un à Bruxelles, l'autre à Anvers. Il traitait les sujets historiques et religieux les plus propres à passionner la foule, exaltant la liberté, la justice; le tribun du peuple faisait rude guerre au vieux passé.

Quant aux conférences d'Anvers, elles empruntaient à leur cadre ce caractère d'originalité flamande immortalisée par le pinceau de Téniers et de Rembrandt. Une centaine de bourgeois anversois se prélassaient dans une sorte de caveau clair-obscur, fumant pendant tout le temps de la conférence, écoutant avec une religieuse attention, applaudissant à tout rompre; ils avaient leur billard dans un coin. Cette liberté sans gêne était pour eux une condition *sine quâ non*.

On pressait beaucoup l'ancien professeur du Collége de France de faire aussi un cours; mais il s'était toujours promis de ne reprendre la parole en public que pour mettre en demeure la conscience humaine. Il eût fallu une liberté de tribune illimitée, à laquelle on ne pouvait songer en Belgique, de 1852 à 1857.

Dix ans après, cette satisfaction lui fut donnée à Genève. Mais aux jours où nous étions, tout préoccupé de la question religieuse, il n'aurait pu l'aborder qu'en démontrant l'incompatibilité absolue du vieux dogme avec la liberté et la civilisation, en indiquant les devoirs des libéraux, des républicains, à l'égard du catholicisme, le moyen de triompher des superstitions, en un mot prononcer la sentence finale : « A cette condition seulement, je prendrai la parole en public, et on ne me l'accordera pas. »

La liberté de la presse était encore intacte : il en pro-

fita pour écrire *la Situation morale et religieuse de l'Europe*, et, quelque temps après, des pages encore plus hardies. Ce furent là ses deux conférences.

Au reste, les cours se multipliaient tellement, qu'il fallait souvent opter, le même soir, entre deux séances.

Ici, je ferai violence à la modestie d'Edgar Quinet, et je rappellerai que bien souvent il reçut les ovations les plus enthousiastes quand il assistait aux conférences du *Cercle artistique*, de la *Société philharmonique* et surtout aux cours de *l'Université*. S'oubliant toujours, il ne s'apercevait pas que les applaudissements qui éclataient s'adressaient à lui; il fallait que ses amis l'en avertissent.

Je me souviens avec émotion d'une conférence sur Bernardin de Saint-Pierre. Au moment où M. Bancel dit: « Les religions sont les moules des institutions d'un peuple : mon maître, Edgar Quinet, a prononcé cette grande parole, » une salve d'applaudissements longue, interminable, remplit les voûtes de la salle; elle redoubla lorsque le professeur ajouta : « Edgar Quinet a donné à la langue un coloris, un pittoresque inouïs. »

Ces témoignages d'affection et de respect prodigués à mon cher exilé, ce contraste avec les persécutions dont on abreuvait les proscrits, étaient faits pour m'arracher des larmes. Il s'y mêlait une vive reconnaissance pour les Belges : eux aussi protestaient noblement.

Le côté plaisant, c'est que le lendemain plusieurs personnes, du reste très-bienveillantes, semblaient consternées. « Rien de plus fâcheux, me disait-on, que ces manifestations ». On nous plaignait sincèrement : en revanche, on trouvait extrêmement utiles les attaques des ennemis. J'avais beau assurer que ces marques d'affection me faisaient un plaisir extrême, et que si M. Quinet en éprouvait d'abord quelque embarras, ces sympathies finissaient par lui être très-douces. N'était-ce pas une adhésion à ses principes, un gage d'alliance entre les amis de la liberté?

L'adulation, la flatterie ne vont guère chercher les proscrits.

—

Un écho de ces applaudissements arrivait-il à la patrie absente? Que nous pensions à elle quand nous sortions de la salle encore vibrante et que nous traversions la ville pour regagner notre faubourg obscur et silencieux! Rentrant le soir au bras de mon mari, je regardais une belle étoile brillante, si brillante qu'elle semblait se rapprocher et descendre vers la terre; ses doux rayons plongeaient dans nos yeux et nous faisaient palper l'existence d'un monde supérieur; nos regards atteignaient en même temps ce foyer de lumière qui était aussi une affirmation lointaine émanée du sein de l'Infini.

IV

CAUSERIES

Sauf les jours exceptionnels où nous allions aux cours de MM. Deschanel, Madier, Bancel (et la distance et la santé furent souvent un obstacle cet hiver), nous ne quittions jamais notre coin du feu; nos soirées étaient toujours solitaires. A l'autre bout de la ville, dans leur faubourg, plus rapprochés les uns des autres, nos amis réunissaient parfois à la veillée leurs enfants, les jeunes filles du même âge; mais très-rarement on parvenait à briser la règle qu'Edgar Quinet s'est faite de tout temps : ne pas veiller, pour se mettre de grand matin au travail.

L'heure délicieuse entre toutes, c'était de se retrouver après une laborieuse journée dans la bibliothèque; nous la préférions aux pièces du rez-de-chaussée, humides et froides.

Cet hiver, on se donna le luxe de brûler du bois au lieu de charbon, dont l'odieuse vapeur porte à la tête. Même la fumée des fagots et des sarments faisait plaisir, cela rappelait la France.

Voici donc le bon moment : chacun rapproche sa chaise de la cheminée; on regarde en rêvant la flamme pétillante, on tisonne en attendant la lecture. Que choisirons-nous ce soir? Quels hôtes illustres s'asseoiront au foyer de l'exilé, pendant que la pluie et la neige fouet-

tent les vitres et que la bise de la mer du Nord siffle avec furie dans les tuyaux et à travers les portes mal jointes?

Qui aurons-nous? les divins poëtes, les sages de l'antiquité, de brillants conteurs? Bacon, Pascal ne sont-ils pas trop graves pour la veillée?

Au bout d'une heure, on laisse le livre : on cause, ou plutôt j'écoute.

Maint disciple fidèle enviait celle qui entendait chaque soir dans l'intimité ces paroles qui ne retentissaient plus devant l'auditoire du Collége de France, ni à la tribune. Ah ! du moins, elle les conserva religieusement.

Comme l'abeille dépose le miel des fleurs dans l'alvéole, chaque jour la compagne de l'exil renfermait dans une page intime les pensées recueillies dans les entretiens du maître chéri. Depuis seize ans, j'amasse pieusement ces pensées, pour les restituer un jour aux amis lointains, surtout pour en nourrir éternellement mon âme. Si je n'ai pu conserver à ces entretiens leur forme, les mots textuels, du moins suis-je sûre d'en avoir gardé le véritable esprit, l'inspiration. Mais comment ressaisir cette manière simple, familière, même dans les sujets les plus élevés?

La passion de vérité, l'intrépidité d'esprit font la vraie grandeur du penseur. Dans toutes ses causeries d'exil, M. Quinet ne manquait jamais de dire, comme dans ses livres, de ces fortes et salutaires vérités qui ne sont pas toujours du goût des lecteurs ou des visiteurs. Mais il était persuade que celui qui ose faire à la démocratie l'énumération de ses préjugés, de ses erreurs, lui rend le plus grand des services; il estimait qu'il est plus utile de dire au pays de rudes vérités que de flatteuses paroles.

Courtiser le peuple, s'arranger de tous les défauts de sa race et de sa tradition, mettre la vanité nationale au-dessus du devoir, certes, c'est plus commode. Montrer à une nation sa chute morale, la replacer en face de sa

propre conscience, lui demander compte des principes éternels qui faisaient la grandeur de sa vie publique, est l'acte courageux du vrai fils de la patrie. Alors seulement il peut espérer de la revoir au rang suprême, au point culminant de la vraie civilisation.

—

Il ne faut qu'un petit nombre d'hommes de cœur pour imprimer une direction salutaire aux volontés indécises et flottantes d'un pays; car les hommes sont faibles, indifférents, apathiques, plutôt que pervers; et nous nous obstinons à croire qu'ils subiraient l'influence des bons avec la même facilité que celle des méchants. Il est sûr qu'ils ont toujours un peu plus de penchant pour le faux que pour la vérité, surtout en politique; mais rendez à la liberté un seul jour de puissance et ils s'y résigneront, ne fut-ce que par un effet de leur docilité naturelle. Et il ajoutait : « Je vois un pays où les masses sont représentées par des zéros : placez en tête des unités, et vous aurez aussitôt un nombre d'une puissance infinie ».

Ayons le courage de nous l'avouer, le peuple n'existe pas encore; le peuple, c'est-à-dire des masses pénétrées de leurs droits, de leur dignité politique; elles ne sont pas encore nées en France. Il y a beaucoup d'hommes éclairés, mais ceux là ont quitté la vie politique, et se sentent annihilés par l'absence d'un peuple.

Heureusement de nobles individualités venaient protester contre la défaillance universelle. Un matin, M. Quinet reçut la visite de quelques ouvriers du Mans; leurs sentiments généreux et leurs idées éclairées réveillèrent son espoir.

— L'avenir est pourtant là, dans ces couches populaires, plus près de la nature! s'écriait-il.

La jeunesse des Écoles était surtout le grand espoir des exilés. Depuis seize ans la vie n'a jamais cessé de se manifester dans ce foyer. Ils conservaient sous cette mort apparente le printemps de l'année.

—

Il y a de nobles esprits dont les pensées et les sentiments ont tant de justesse, qu'ils impriment, même involontairement, une direction morale à ceux qui les approchent. La modération de leur langage fait accepter leurs idées les plus hardies. Des hommes naturellement timides se familiarisent avec elles, si on ne les présente pas à la pointe de l'épée, si on ne se fait pas un devoir puéril d'effrayer ceux qu'on veut ramener d'une opinion surannée à une appréciation plus neuve et plus juste. C'est dans ces occasions qu'un esprit de haute droiture peut prouver qu'habileté n'est pas toujours synonyme de rouerie.

—

Autre fléau signalé par M. Quinet : la manie d'exhumer les vieux mots, quand les choses ont changé depuis longtemps et qu'on se trouve dans une situation toute différente. Par exemple, parle-t-on de décentralisation? Aussitôt on est soupçonné de fédéralisme, de vouloir morceler la France ; les anciennes accusations contre la Gironde reparaissent, créent des prétextes aux divisions. Fortifier les libertés locales, décentraliser le pouvoir, ramener la vie aux extrémités du corps social paralysé, est-ce donc la rompre l'unité ? Rien de plus urgent pourtant que de faire circuler le souffle de la liberté dans les provinces, qui se meurent d'asphyxie, enraciner la liberté non-seulement à Paris, mais dans les quarante mille communes de France.

Je me souviens qu'un jour le mot redoutable *socialisme*, dont tous les partis se font une arme, un drapeau, fut l'objet d'une vive discussion : parler de la misère des classes ouvrières, de la juste nécessité, de l'impérieux devoir de leur venir en aide, est-ce là ce qu'on appelle faire du socialisme? chose répétée depuis cent ans. Prenons garde de retomber dans un vrai esclavage de mots, devant lequel les actes, les principes ne compteront plus, et qui décideront seuls de la valeur d'un homme. Voici deux individus : l'un est animé des sentiments les plus humains, les plus équitables, et conformes aux vrais intérêts du peuple; malheureusement, il ne se vante pas à tout propos d'être socialiste; il ne se couvre pas de ce mot. D'autre part, voici un ennemi du peuple, très-décidé à l'hébéter, à l'avilir, pour le mieux opprimer, — mais il se dit *socialiste*. Entre ces deux hommes, nul doute, c'est le dernier qui aura la popularité, l'ascendant.

Pourquoi? par l'unique puissance d'un mot.

Oui, nous en sommes là, nous retombons aujourd'hui, comme au moyen âge, sous la magie des syllabes.

—

M. Quinet analysait ainsi ce terme de mépris : « *C'est un bourgeois!* » avec lequel on ameute une classe de citoyens contre l'autre. Qu'est-ce qu'un *bourgeois?* un homme qui ne vit que pour gagner de l'argent, qui n'a d'autre pensée que bien vivre, bien manger, éloigné de toute idée politique. Or, si l'ouvrier sacrifie à l'espoir du salaire tous ses sentiments de justice, de liberté, de dignité, ne sera-t-il pas aussi bourgeois que l'épicier? A ce compte, il y a des temps où le peuple devient cent fois plus bourgeois que les classes aisées.

—

Ceux qui prétendent que l'homme nait avec un penchant inné pour le faux ont beau jeu à cette heure. Rien ne révèle mieux ce penchant que son indifférence pour le vrai et sa sympathie pour le faux. Entre une pensée droite, véridique et une pensée fausse, le public n'hésite presque jamais à incliner vers celle-ci.

La vérité paraît trop simple, car elle est, comme disent les Araucans : *Ce qui est.* Le mensonge semble un effet d'art aux esprits raffinés. Art humain, car la nature ne ment pas, elle est véridique en toute créature neuve. L'enfant qui balbutie ne vient pas au monde avec une parole menteuse, le commerce des hommes le déprave.

Aussi ne faut-il pas se lasser de ramener les esprits à la droiture la plus absolue, leur inspirer l'horreur du faux, de la lâcheté morale et de la vanité qui se plait dans la chute plutôt que de s'avouer une défaite. Quoi de plus digne de respect qu'une âme qui sacrifie son repos au besoin de la véracité?

—

Les idées chimériques des sectaires qui attendent les bras croisés une religion nouvelle, voilà aussi une entrave à l'établissement de la liberté. Ils assisteraient indifférents pendant des siècles au travail de décomposition de la société, pourvu qu'il leur fût permis de bâtir leurs petits systèmes.

Sans doute, s'il nous était donné d'envisager la marche des choses humaines du haut des sommets philosophiques, scientifiques, on se consolerait avec cette idée que l'humanité née d'hier en est encore à l'époque des terrains secondaires. Si les myriades des siècles entrent dans le calcul de la création, on prendrait patience à l'aspect des reptiles rampant sur la terre: on pressentirait l'heure de

la transformation de l'espèce, l'apparition de la créature humaine, libre, debout, la tête redressée vers le ciel.

—

Nous ne pouvions entendre sans déplaisir l'écho qui nous arrivait des calomnies dirigées contre la Suisse, ce peuple si menacé par les puissants. Déjà l'on oubliait l'élan magnifique, unanime du mois passé, on oubliait que de grands États ont cédé à la pression du despotisme étranger, tandis que la Suisse montre une fierté qui l'honore. Comment s'expliquer l'antipathie de quelques démocrates contre l'Amérique et la Suisse? Est-ce un dernier levain de vanité nationale? le dépit de voir d'autres peuples arriver à la liberté avant nous, et sachant s'y maintenir? On se console peut-être plus aisément de son abaissement en constatant celui des autres; mais s'acharner contre les républiques nous paraissait singulier. Ces tendances envieuses ne portent pas bonheur.

Isoler la démocratie française, n'est pas un acte de patriotisme ni d'habileté. Le salut ne viendra peut-être que par l'alliance des démocraties européennes. La liberté des autres nations ne peut pas nous être indifférente.

—

Quelle faute immense de se joindre aux détracteurs des États-Unis, au lieu de se rallier et de s'instruire à ce modèle des gouvernements libres! Les hommes politiques sans tache s'y succèdent au pouvoir loyalement et le résignent à l'heure où expire leur mandat. La république des États-Unis n'est-ce pas le rêve réalisé, l'immense espoir de tout ami de la liberté?— « Mais l'esclavage! répétaient avec une satisfaction non déguisée, ceux qu'on pouvait appeler des nègres blancs. Ah! ce n'est pas en

France, terre classique de la liberté, que nous pourrions jamais comprendre l'esclavage. »

Ici, je suis embarrassée de citer la réponse. D'ordinaire, on terminait par une plaisanterie : « Après tout, j'aime mieux posséder un esclave que l'être moi-même. » Et puis, le trafic des noirs, n'est-ce pas une importation européenne? Je ne suis pas en peine, l'esclavage disparaîtra en Amérique. Voici déjà un groupe d'États de neuf millions qui l'abolit. Bientôt la grande Confédération sera guérie de cette plaie sociale, disait M. Quinet en 1857.

Si nous exaltons la grandeur des États-Unis, si nous nous en réjouissons au fond de l'âme, s'ensuit-il que nous aimons moins notre France? Tout au contraire. Nous voyons une partie du genre humain en pleine possession de la liberté, au plus haut point de prospérité publique; mais ce respect pour la grande République américaine se rattache étroitement à notre amour pour la France. C'est vers elle que se tournent nos pensées, nos vœux, les efforts de chaque heure. Nuit et jour le cœur rêve au retour de sa liberté. Jamais nous ne perdons foi dans son avenir!. .

. . . .

O France, tu renaîtras! Tu n'as eu que des moments glorieux, jamais une vie nationale durable. Ton cœur est trop généreux, ton génie trop lumineux, pour que tu n'accomplisses pas tes destinées. Ton âme se révèle encore à certaines lueurs. Qu'importe si l'on s'empare des mots les plus sacrés pour en changer le sens? Il n'en est pas moins vrai que la France est la seule nation dont le génie sympathique rayonne sur les autres peuples, comme elle est la seule qui versa son sang pour la liberté et l'indépendance des hommes d'une autre race.

Un sentiment fraternel, humain, est la vraie marque d'un cœur français.

Ouvrez un livre de science et vous verrez l'esprit français, sortant de l'abstraction, se populariser, pénétrer dans

toutes les intelligences, s'ingénier à faire tourner les découvertes au profit de l'humanité.

Oui, ce qui permet encore l'espoir, c'est la magie secrète cachée dans ce nom si beau : France!

Un peuple qui a exercé un tel prestige, aura tôt ou tard conscience des devoirs qu'il lui impose. Sa puissance, ses destinées, ne seront plus alors le jouet du hasard ; la conscience publique gardera pour des causes justes l'emploi des forces matérielles et morales.

—

Ils insultent la Révolution, disaient déjà en 1857 quelques sectaires, à propos des écrivains qui exprimaient un jugement impartial sur les terroristes. Ces écrivains courageux seront toujours mis à l'index par la sacrée-consulte des maratistes et des hébertistes. On ne leur pardonnera jamais de ne pas courtiser la guillotine. En revanche, leur œuvre est celle de l'avenir; les jeunes sont avec eux; quant aux vieux, ils resteront avec leurs fétiches. La doctrine du terrorisme a fait son temps. Tous les révolutionnaires d'Europe sont aujourd'hui d'accord là-dessus.

Faire aimer la liberté, voilà le grand but, le grand point. Du reste, les disputes entre sectaires d'une même religion n'ont jamais manqué. Bossuet, Fénelon, Saint-Cyran se jettent l'anathème, comme Zwingle, Luther, Calvin; comme les Conventionnels et les Girondins, comme les Socialistes et les Républicains de nos jours. Dans chaque fondement d'institution apparaissent des dissensions : comment s'étonner de celles de la Révolution? Ne vous renfermez pas dans la tradition aveugle d'une secte, d'une chapelle politique ou religieuse; car l'immobilité d'une société tient a sa Bible, à sa constitution, au livre unique et divin qui fait sa loi et dont elle ne renouvelle pas une syllabe. Chaque constitution a besoin

d'être agrandie, pénétrée d'un souffle moderne. Je suis bien persuadé, ajoutait M. Quinet, que la plupart des gens qui professent des théories insensées sont individuellement des hommes excellents, mais complétement dévoyés.

C'est la nuit, c'est le silence, qui expliquent ces engouements subits, ces idolatries pour tel ou tel personnage médiocre ou sanguinaire. On ne voyait pas de ces passions hébertistes et maratistes il y a vingt ans.

Et il répétait son grand axiome : « La démocratie ne peut être sauvée qu'à force de bon sens. »

—

. . . .

Quelle douleur de constater jour par jour le progrès de la décadence. La vie appelle la lumière, l'air pur. Assez de ténèbres. Le jour! le jour! La terre serait-elle un lieu d'expiation? Et pourtant que cette terre est belle! Inondée de lumière, elle poursuit sa course dans l'infini, comme aux temps les plus glorieux de l'humanité! Si les lois des sphères étaient en harmonie avec la vie morale, le globe s'arrêterait; las de prêter asile à une société rabaissée, il s'écroulerait, il disparaitrait... — « Exagération, disent les uns. Vous voyez les choses en noir, vous êtes découragé. » Et se croisant les bras, ils jettent un regard indifférent sur cette immense misère morale; mystérieusement, ils ajoutent : « Notre époque s'appelle *transition*. L'humanité est fatalement appelée à la traverser. »

A l'aide de ce mot magique, *transition*, tout est expliqué, toléré. Que les peuples et les individus prennent patience et laissent passer le flot jusqu'à l'écoulement des siècles.

Transition ! les corps célestes ont-ils aussi des temps d'arrêt, comme la vie de l'esprit ? Y a-t-il dans les espaces infinis des portes d'airain, basses, étroites, des plaines du ciel où ils rampent au lieu d'accomplir fièrement leur révolution divine?

L'homme est le créateur de la vie morale, il fait lui-même l'hiver moral. S'il enchaîne cet astre brillant et fécond appelé liberté, la terre s'enténèbre, elle s'arrête dans la saison de la mort. C'est l'homme qui crée les époques de transition, s'il abdique par lassitude et redevient l'aveugle instrument de la force. Alors la transition est un effet logique de la défaillance des peuples, spectateurs indifférents dans la lutte éternelle entre le mal et le bien.

Plus de mots trompeurs qui déguisent l'inaction, l'impuissance ou le désir d'un coupable repos. La mort succède à la vie toutes les fois que les hommes ploient devant l'arbitraire et que l'initiative des gens de bien est annulée. Quand l'âme de la nation se ranimera, on verra s'évanouir tant de fausses théories nées dans la nuit.

—

. . . .

. . . .

. . . .

V

LE JOUR DE L'AN

C'est au milieu de ces préoccupations que les proscrits allaient fêter le jour de l'an 1857. Lettres aux absents, visites et réunions intimes, humbles étrennes aux enfants marquèrent cet anniversaire que l'on célébrait pour la sixième fois sur terre étrangère.

Je me souviens, comme de l'un des plus précieux cadeaux, du petit carnet où mon mari inscrivait chaque matin le mot d'ordre de la journée. Entre tant de pensées par lesquelles on s'exhortait soi-même au courage, à l'espérance, à la sérénité, à l'indulgence, au travail, ces mots revenaient presque à chaque feuillet :

Patience, ô mon cœur ! encore un peu de patience !

C'est le mot d'Ulysse, revenu dans sa maison, déguisé en mendiant, préparant ses flèches et son arc et dévorant silencieusement les sarcasmes et les outrages des prétendants qui dévastent sa chère Ithaque.

On eût aimé inaugurer l'année nouvelle par des pensées riantes et paisibles ; mais, comme les damnés du Dante, les exilés marchaient vers l'avenir, en tournant la tête vers le passé. Sur le seuil de l'année inconnue, on jette encore un regard sur celle qui va tomber dans le gouffre de l'oubli avec ses immenses douleurs, ses rares joies ; on dresse l'inventaire des événements auxquels on a assisté de

près ou de loin : on enregistre l'écho des faits déjà lointains pour les indifférents, toujours présents à l'exilé ; dans les entretiens du soir, dans les causeries, il passait en revue cette sixième année écoulée loin de son pays.

—

Quel était le bilan politique de 1856 ? Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler.

La guerre de Crimée était enfin terminée, la paix conclue le 30 mars. 200,000 hommes envoyés au delà des mers pour assurer l'intégrité de la Turquie et les intérêts de l'Angleterre, son alliée ; 69,229 Français tués (chiffre officiel), deux emprunts, à six mois d'intervalle, demandés, l'un le 27 décembre 1854, l'autre en juillet 1855, eurent-ils pour résultat l'affranchissement des nationalités, la réalisation des *idées généreuses* de la France ? Mots sonores répétés à satiété.

Après d'immenses sacrifices d'hommes et d'argent, le vieux *statu quo* européen continuait de régner. L'éternelle insurgée, la Pologne, saignée jusqu'à sa dernière goutte de sang, gisait sous les neiges sibériennes.

Quant à l'Italie, elle devait rester encore quatre ans dans la main de l'Autriche, et subir les vengeances et les assassinats juridiques de ses maîtres. D'un coup, la guerre de Crimée aurait pu, en 1854, accomplir l'œuvre de 1859, mais le martyrologe de l'Italie n'était pas complet. Pour conquérir sa délivrance, son unité, il fallait allonger cette série de tortures, supplices, exils ; elle attendait surtout son libérateur, Garibaldi, qui résume en lui dans un vivant poëme une lignée de héros antiques et modernes.

Et quoi ! l'Italie délivrée serait l'œuvre des Italiens ? Et le congrès de Paris, et les puissances alliées n'y furent donc pour rien ? — En effet, les monarchies d'Europe envisageaient avec anxiété l'effervescence patriotique de la

Péninsule; la diplomatie redoutait une explosion, tout la rendait inévitable : barbarie des gouvernements, passion des Italiens. Aussi, des mesures de clémence furent conseillées au roi de Naples, et des réformes au Saint-Père. L'un et l'autre mirent infiniment d'esprit dans leurs réponses. On avait beau promettre au Pape le retrait des troupes françaises et autrichiennes en retour de l'adoption du Code Napoléon : en 1856, comme en 1867, l'Église romaine préférait infiniment les baïonnettes françaises en guise de législation et d'administration.

Avec une logique et une véracité qui l'honorent, le chef du catholicisme répétait son invariable *non possumus* : il affirmait par ses encycliques et syllabus ce qu'Edgar Quinet démontre depuis trente ans, savoir : « que la papauté et la liberté, l'Église romaine et la civilisation moderne sont absolument inconciliables ».

. . . .

. . . .

. . . .

A Naples, les rigueurs allaient jusqu'à la démence : arrestations nocturnes, incarcérations sans jugement, sévices et voies de fait ; dans les procès politiques, bastonnade aux défenseurs comme aux accusés, aux prêtres aussi bien qu'aux femmes, les témoins passant sur le banc des criminels s'ils ne déposaient pas selon les vues du pouvoir.

De quoi se plaignait la diplomatie ? Les rapports officiels n'établissaient-ils pas que la tranquillité la plus parfaite régnait dans le royaume, que le maître était adoré des populations ? Les finances de Naples n'étaient-elles pas dans un équilibre parfait, et tous les États pouvaient-ils en dire autant ?

D'immenses travaux publics embellissaient la ville, le gouvernement y consacrait annuellement la somme de trois millions huit cent mille ducats, affectés non-seulement à de nobles édifices, voies publiques, chemins de

fer, mais à des essais d'assainissement, dessèchement de terres marécageuses, qui témoignaient de la sollicitude du roi pour les intérêts populaires.

Ingratitude insigne! Les Napolitains n'étaient nullement émus de cette tendance socialiste que le roi de Naples avait en commun avec les Caracalla. . . . . .

. . . .

Le 22 novembre, Bentivenga fait un appel aux armes en Sicile. Le 8 décembre, après la messe, au milieu d'une revue, le roi est frappé d'un coup de sabre-baïonnette par Agésilas Milano.

Les châtiments royaux rivalisèrent avec les manifestations nationales. Dans les Calabres, les patriotes se levaient en armes, les insurgés de Sicile continuaient la lutte après le massacre de leur chef. Des explosions de poudrières et de bateaux à vapeur engagèrent le roi à se retirer prudemment à Caserte. En même temps, il négociait secrètement avec la République Argentine pour transporter au delà des mers les condamnés politiques qui encombraient les cachots et les forts des Deux-Siciles. Ce beau projet ne rencontra d'autre résistance que celle des prisonniers eux-mêmes, qui préféraient leur *carcere duro* à l'expatriation; ils sentaient que les jours étaient proches. Cinq ans après, François II était en fuite, Garibaldi faisait son entrée à Naples; l'ancien séjour de douleurs, un des cercles infernaux de Dante, fut transformé en ville de lumière où rayonne aujourd'hui la liberté philosophique la plus hardie.

Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce fut la politique des patriotes italiens, qui, indomptables depuis quarante-sept ans dans leurs tentatives de délivrance, finirent par éveiller l'intérêt ou les alarmes de la diplomatie.

Qui peut nier la part des Italiens dans l'œuvre de délivrance? Tous y travaillèrent secrètement ou à la lu-

mière du jour. A Londres, à Paris, dans chaque ville italienne, par les voies souterraines, comme par les voies régulières, l'Italie s'affirmait; l'âme cachée de ces mouvements fut le grand Italien, Mazzini, celui dont Garibaldi a dit : « Après avoir reçu une couronne de lauriers qu'il mérita, on lui mit une couronne d'épines qu'il ne mérita pas. »

Manin, de son côté, donnait le mot d'ordre : *Agitate, agitateri*. Il prit l'initiative de la souscription ouverte pour 100 canons destinés à la forteresse d'Alexandrie ; la souscription des 10,000 fusils Mazzini ne réussit que hors de France.

—

Les rapports très-aigres entre l'Autriche et la Sardaigne furent rompus après le voyage de l'empereur François en Lombardie.

M. de Cavour était comparé par les journaux autrichiens à Cromwell et Robespierre ; les lettres pastorales des évêques l'appelaient *fils du diable*, absolument comme Garibaldi est aujourd'hui fils du démon.

Parmi toutes les villes italiennes décimées qui revendiquaient la palme de martyr, Modène venait en première ligne : commissions militaires, état de siége y florissaient à perpétuité. Au mois de mars, 500 arrestations dans la seule ville de Parme. Porter sur soi un couteau, délit puni par les galères. Un édit interdisait aux Modenais de faire élever leurs enfants à l'étranger, dans les universités, ou même par des maitres privés : l'infraction de cette défense était châtiée par les peines les plus terribles.

La maladie de leur souverain devenait la seule espérance des infortunées populations. C'est vers la maison de Savoie que se tournaient tous les regards : les députations affluaient à Turin, l'Italie se confiait au roi *Galantuomo*.

elle manifestait de toute façon son indomptable volonté *d'être.*

Que serviraient les notes et protocoles, les assurances verbales de la diplomatie, s'il n'y avait eu un peuple vaillant sur lequel s'appuyait Victor-Emmanuel? Le député Brofferio constatait que les succès diplomatiques de la cause italienne étaient nuls, que le Piémont n'avait obtenu que des paroles stériles, que les patriotes italiens avaient raison de ne se fier ni à la guerre, ni au congrès, ni à la paix, que la Sicile insurgée n'avait pas obtenu la moindre aide, pas même un bateau, etc.

Le ministère répondait en 1856, comme en 1860 et 1867 : « Notre politique ne tend pas à exciter ou à appuyer en Italie des mouvements mal combinés, de vaines et insensées tentatives révolutionnaires. »

Vaines et insensées quand elles échouent, comme celle de Bentivenga et de Pisacane; légales et glorieuses quand à Naples et en Sicile elles donnent deux royaumes, de nombreux duchés, des principautés et des légations à Victor-Emmanuel, et le créent roi d'Italie. Ah! qui eût pressenti alors l'ingratitude du lendemain? Quelles acclamations saluaient dans cette même rivière de Gênes, aux environs du Varignano, le roi galantuomo, roi par la grâce de Garibaldi et la volonté du peuple italien!

Où était en ce moment le héros de Marsala? Exilé d'Europe, il écrivait l'histoire du siége de Rome en attendant l'heure des combats, des triomphes et des exils nouveaux.

M. de Cavour se posait alors ouvertement en accusateur du saint-siége; il demandait une constitution pour les Marches, les légations et la réforme de l'administration de l'État romain. Des sept promesses du pape, aucune, disait-on, n'avait été réalisée : la peine du chevalet était maintenue par le vicaire de Jésus-Christ; des ouvriers, accusés d'avoir empêché leurs camarades de fumer (dans un

esprit d'opposition), condamnés à vingt ans de fer par la sacrée consulte; peines du fouet, galères pour délits de même nature, un passe-port sarde changé en condamnation d'exil; aussi la légion des proscrits grandissait de jour en jour.

Rien n'arrêtait le courage des patriotes; dans toutes les villes, les publications clandestines trompaient les yeux d'argus de la police. Découvertes, leurs auteurs frappés, elles renaissaient le lendemain Les Italiens employèrent pour leur œuvre d'affranchissement toutes les armes connues et inconnues : la plume alternait avec le fusil. Non, ils n'étaient pas *sages;* ils n'attendaient pas du temps, de la diplomatie leur résurrection politique; ils ne répétaient pas ce que nous entendons aujourd'hui : « Qu'importe d'avoir Rome un an, un mois plus tôt? »

Ils estimaient qu'Edgar Quinet avait raison et que l'Italie ne pouvait revivre en conservant le fer dans la plaie; le fer, c'est-à-dire le pape, l'éternel étranger.

Non-seulement le clergé faisait des vœux pour l'Autriche, qui l'en récompensait par le concordat; il continuait sa guerre sourde au Piémont, refusant le baptême, la consécration de l'état civil, mariages et sépultures.

Cependant le gouvernement libéral piémontais, qui n'avait d'autre raison d'être que les vœux et la confiance du peuple italien appuyé par le peuple des exilés, reniait déjà ses amis de la veille, ceux qui soutenaient la cause italienne de leur parole, de leurs écrits, de leurs actes. Quand les libéraux piémontais furent en exil, de 1821 à 1848, quel pays leur offrit un asile? La France démocratique. Quelles maisons leur donnèrent l'hospitalité, l'assistance du cœur et de l'esprit? Les amis de la liberté. et M. Quinet fut un de ceux-là. Quelle révolution leva le séquestre des exilés de 1821? Le 24 février. Qui leur rendit une patrie, qui les réintégra dans leurs biens, dans leurs dignités, dans leur fortune, et leur créa des

Ce qui inquiétait le patriotisme des exilés, c'était la part de responsabilité qui pouvait en rejaillir sur la France; car les individus passent, les nations restent, et elles ont des comptes à rendre. Je ne sais s'il est une plus grande douleur que de voir son pays entraîné à une mauvaise action. O France, cher pays, si on n'avait foi dans le fond de ta nature. . . . .
. . . . la vie semblerait intolérable à ceux qui t'aiment, quand ils te voient précipitée dans les expéditions mexicaines et romaines. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

—

Avons-nous la liberté d'écrire la vie intérieure de la nation pendant ces années, ou même de résumer la situation morale de celle qui venait de s'écouler?

Il est élémentaire de dire que la principale force d'un gouvernement c'est d'être maître de la place. Appuyé sur la première armée du monde et sur la non moins nombreuse armée des fonctionnaires (et chaque année les voyait augmenter), rien de plus aisé que de faire mouvoir la machine administrative si admirablement montée, qui atteint avec ses mille rouages le for intérieur de chaque citoyen.
. . . .
. . . .
. . . .

En 1852-1856, les députés n'avaient d'autre mission que de voter impôts et emprunts. Pourtant l'extrême gauche, ses passions révolutionnaires étaient représentées par M. de Montalembert. Ses discours furent le seul contrôle,

la seule note discordante au milieu de toutes ces voix à l'unisson.

La presse, complétement réduite depuis 1851, reçut un coup nouveau . . . .

. . . .

Comme les années précédentes, la session fut consacrée aux votes d'emprunts pour les villes des départements et des communes. Quel emprunt ne fut voté? On se perd à les énumérer. Jadis les membres de nos assemblées exigeaient des réductions sur les crédits proposés par les gouvernements. Aujourd'hui les députés réclamaient des augmentations. Et cette observation, les exilés n'étaient pas seuls à la faire. Il fallut que le président réprimât une si grande ardeur à réclamer les allocations. Les uns plaidaient pour les greffiers, d'autres pour les douaniers, d'autres pour les légionnaires à la retraite, pour l'état-major des gardes nationales, d'autres encore pour les subventions des théâtres. Dans cette même session fut votée la loi qui conférait au chef de l'État le droit d'accorder, par simple décret, des pensions de 20,000 francs aux grands fonctionnaires. . . . .

Les exilés admiraient la libéralité du peuple qui reprochait en 1848 à ses représentants leur indemnité; c'était là un de ses griefs contre la République. Maintenant, on se souvint de la réponse de l'héroïque Baudin, frappé en décembre par une balle sur les barricades : « Apprenez comment on meurt pour vingt-cinq francs! »

. . . .

D'immenses travaux publics occupaient les ouvriers; pour leur donner du salaire, on abattait des villes, on les rebâtissait avec de belles voies stratégiques. Sous un nom différent, n'était-ce pas des ateliers nationaux?

Ce qui inquiétait le patriotisme des exilés, c'était la part de responsabilité qui pouvait en rejaillir sur la France; car les individus passent, les nations restent, et elles ont des comptes à rendre. Je ne sais s'il est une plus grande douleur que de voir son pays entraîné à une mauvaise action. O France, cher pays, si on n'avait foi dans le fond de ta nature. . . . .

. . . . la vie semblerait intolérable à ceux qui t'aiment, quand ils te voient précipitée dans les expéditions mexicaines et romaines. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

—

Avons-nous la liberté d'écrire la vie intérieure de la nation pendant ces années, ou même de résumer la situation morale de celle qui venait de s'écouler?

Il est élémentaire de dire que la principale force d'un gouvernement c'est d'être maître de la place. Appuyé sur la première armée du monde et sur la non moins nombreuse armée des fonctionnaires (et chaque année les voyait augmenter), rien de plus aisé que de faire mouvoir la machine administrative si admirablement montée, qui atteint avec ses mille rouages le for intérieur de chaque citoyen.

. . . .

. . . .

. . . .

En 1852-1856, les députés n'avaient d'autre mission que de voter impôts et emprunts. Pourtant l'extrême gauche, ses passions révolutionnaires étaient représentées par M. de Montalembert. Ses discours furent le seul contrôle,

la seule note discordante au milieu de toutes ces voix à l'unisson.

La presse, complétement réduite depuis 1851, reçut un coup nouveau . . . .
. . . .

Comme les années précédentes, la session fut consacrée aux votes d'emprunts pour les villes des départements et des communes. Quel emprunt ne fut voté? On se perd à les énumérer. Jadis les membres de nos assemblées exigeaient des réductions sur les crédits proposés par les gouvernements. Aujourd'hui les députés réclamaient des augmentations. Et cette observation, les exilés n'étaient pas seuls à la faire. Il fallut que le président réprimât une si grande ardeur à réclamer les allocations. Les uns plaidaient pour les greffiers, d'autres pour les douaniers, d'autres pour les légionnaires à la retraite, pour l'état-major des gardes nationales, d'autres encore pour les subventions des théâtres. Dans cette même session fut votée la loi qui conférait au chef de l'État le droit d'accorder, par simple décret, des pensions de 20,000 francs aux grands fonctionnaires. . . . .

Les exilés admiraient la libéralité du peuple qui reprochait en 1848 à ses représentants leur indemnité; c'était là un de ses griefs contre la République. Maintenant, on se souvint de la réponse de l'héroïque Baudin, frappé en décembre par une balle sur les barricades : « Apprenez comment on meurt pour vingt-cinq francs! »

. . . .

D'immenses travaux publics occupaient les ouvriers ; pour leur donner du salaire, on abattait des villes, on les rebâtissait avec de belles voies stratégiques. Sous un nom différent, n'était-ce pas des ateliers nationaux?

Avec quel moyen rebâtir Paris, Lyon, Marseille? A l'aide des emprunts, taxes locales, droits d'octrois. Nouvelles causes de cherté. La caisse de boulangerie répondait à tout.

Paris devenait la capitale des Brésiliens, Mexicains, Moscovites, Anglo-Saxons, la ville cosmopolite des touristes; les petites fortunes, expropriées, chassées de leur domicile, étaient forcées de reculer vers la banlieue.

Un jour, les petites bourses refusèrent de reculer plus loin; saisis d'une pensée subite, petits rentiers, ouvriers, domestiques se jetèrent avec frénésie dans la spéculation. On avait vu des fortunes colossales surgir d'une hausse, d'une baisse, d'un simple coup de filet à la Bourse. Pourquoi ne s'enrichiraient-ils pas à leur tour? Une fièvre d'agiotage, inconnue depuis Law, s'empara de la France. Le jeu de Bourse attira dès lors l'épargne de l'ouvrier, de la servante, du cultivateur, qui trouvaient ce moyen expéditif pour doubler leurs pauvres épargnes.

Chacun se trouva désormais posséder une action quelconque : chemin de fer, gaz, emprunts espagnol, ottoman, autrichien, mexicain. Personne ne niera que ce ne fût un des liens qui unissaient les populations au gouvernement. Est-il étonnant que le pays souscrivît cinq fois plus qu'on ne lui demandait? Écoutez la réponse caractéristique d'un paysan au général Lamoricière : « Vous avez beau dire, ce n'est pas ce ladre de Louis-Philippe qui nous eût donné deux emprunts en un an. »

. . . .

L'Exposition universelle attira à Paris un cortége de princes et de rois. . . . .

L'étranger emportait une haute idée de la félicité publique en voyant le tourbillon des festins et des soirées où ruisselaient l'or et les diamants; velours, brocards d'or sous les pas des souverains, tentures de guipure et de satin sur les murs qui recevaient les augustes voya-

geuses. Cela faisait ressortir la pauvreté des États-Unis et les voyages présidentiels de Lincoln et de sa femme.

Il est nécessaire de rappeler que plus d'un désastre se mêla cette année au bonheur universel. L'inondation du Rhône, de la Saône, de la Loire et de l'Allier désola une partie de la France et causa d'affreux ravages que la charité, l'assistance publique furent impuissants à réparer.

Les proscrits de Bruxelles envoyèrent aussi leur obole aux naufragés de l'intérieur ; ce fut la mission des femmes, de recueillir ces témoignages de fraternité des absents à leurs frères en détresse.

La France traversa trois autres désastres : crise des céréales, disette provoquée par une mauvaise récolte ; crise financière par l'excès de spéculations ; crise monétaire par la sortie des métaux précieux. Tous les objets de consommation étaient à des prix exorbitants, les classes pauvres souffraient silencieusement. Guerre, épidémies, choléra, typhus, disette, tout fut supporté avec une résignation angélique. . . . .

—

. . . .

De tous les faits de l'année 1856, heureux ou malheureux, aucun n'atteignit aussi directement les exilés que la convention d'extradition conclue le 22 septembre 1856 entre les gouvernements français et belge. Par cette convention, chaque proscrit, sur un simple mot, pouvait être livré au gouvernement français et déporté à Cayenne et Lambessa.

. . . .

tout seul sa pauvre femme, la veillant comme un enfant, faisant lui-même le feu, la tisane, le maigre bouillon, dans la petite chambre dégarnie et triste, sans domestique, sans aide quelconque.

Ces deux nobles vétérans de la liberté, qui ont lutté pendant quarante ans pour l'avénement de la République, la représentaient mieux que personne. Ils lui ont tout donné : jeunesse, santé, repos, joies de famille. Toujours et partout ils lui firent les plus grands sacrifices, payant de leur personne, en prison, sur les chemins de l'exil, travaillant pour elle dès l'aube du jour, et la nuit à la lueur de la lampe ; pour elle ils ont enduré les privations, la maladie. Père, mère, enfants ont lutté pour la République ; elle naquit du vaillant effort de leur cœur.

Baune et Flocon qui distribuaient des places et le pouvoir, au 24 février, n'en gardèrent pas une parcelle et vécurent constamment dans un état voisin de l'indigence. En France, comme plus tard en exil, ils mirent leur honneur à rester pauvres et ne possédèrent pas même le strict nécessaire pour les besoins de la famille, tant la chose publique remplaçait l'intérêt privé.

Levée à trois heures du matin, madame Baune, par des travaux d'aiguille, gagnait sa vie et celle de ses enfants ; aussi le lui rendent-ils en amour. Que ne sont-ils près de la pauvre mère, ils la sauveraient aujourd'hui ! Un miracle de la liberté renaissante guérirait sûrement celle qui se meurt de tristesse.

La mort ne voulut pas d'elle ; notre amie vécut pour de nouveaux sacrifices. Lorsqu'elle fut hors de péril, nous passions de longues heures auprès de la convalescente, écoutant les détails dont notre affection était avide. Dans cette longue vie de martyr, elle ne se souvenait que d'un mois de repos sous les ombrages de la Celle-Saint-Cloud.

L'amitié de Lamennais fut la grande joie de son existence ; en revanche, elle conservait avec amertume le sou-

venir des barbaries commises à Lyon, en 1834. Un officier, qui tirait sur les fenêtres et à qui elle arracha le fusil, faillit la tuer ; du moins elle sauva ainsi une femme. Condamné après l'insurrection, M. Baune gisait à demi-mort en prison, frappé d'apoplexie ; sa femme n'obtint de le voir qu'au bout de six semaines, et ce fut grâce à un stratagème : elle se fit passer pour la sœur du condamné qui partageait le cachot de M. Baune.

Ils ne se reconnurent pas, au premier moment, tant ils étaient changés l'un et l'autre.

Le peuple, pour qui s'accomplissent tant de sacrifices, les ignore : et ses nobles défenseurs n'ont jamais un mot, une pensée de reproche en face de l'indifférence ou de l'oubli qui paie leur abnégation.

Toutes les angoisses de la situation se ravivaient au chevet de la malade : ses joues creuses et pâles, sa voix faible comme celle d'un enfant, nous pénétraient de douleur.

Le 24 février, nous lui portâmes une petite fleur printannière, mais sans parfum ; le printemps était loin. Elle sourit, sa physionomie stoïque s'éclaira d'un sourire maladif ; nous embrassions en elle l'image de la République effacée.

Hélas ! jusqu'ici nos amis n'ont su que mourir pour la liberté ! Il serait temps de vivre pour elle. Assez de morts ont fertilisé cette terre où s'étiola si vite l'arbre de la liberté. . . . .

Ce même jour, on se demandait encore quel miracle sauvera le monde ? . . . . Qui se soucie de vérité ? L'esprit devient une industrie ; la parole n'est plus qu'un art décoratif qui sert à donner le change sur le fond des sentiments. Le libre essor n'est permis qu'à la matière.

— Eh quoi ! ces admirables machines ne créent-elles pas des merveilles ? — D'accord, mais il est des jours

où volontiers on les accuserait de nous forger des chaines dorées.

Comment les hommes s'intéresseraient-ils encore à la vie de l'âme puisqu'on leur fait accroire qu'elle est incompatible avec le bien-être matériel? Aussi leur choix n'est pas douteux; tout effort se reporte sur les spéculations ornées d'un nom nouveau : Révolution industrielle.

Peuples et individus redoutent la pensée, la vie politique; désormais âpres au gain, ils courent après la fortune, les yeux fermés, insensibles à tous les vrais biens « sans lesquels le reste n'est rien. » . . . .

. . . .

Si des voix courageuses ne signalaient le péril, sans se lasser, la liberté déserterait à jamais les rivages arides de ce vieux continent. Mais un Dieu de justice veille sur la création. Non, les cieux ne sont pas vides; osons l'affirmer, au risque d'être taxés d'étroitesse d'esprit. *Il est!* il existe, sans lui l'univers ne serait qu'un enfer de malédiction. Non, Dieu ne livrera pas l'humanité aux instincts pervers. L'esprit de vie se manifestera encore aux peuples assoupis, hors de leurs voies. Les justes, les âmes vraies, qui s'inspirent d'un sentiment divin, trouveront des accents, donneront des exemples qui réveilleront les cœurs. Le peuple aura encore ces élans d'humanité, de générosité, de noblesse qui obligent la démocratie française à redevenir la vraie chevalerie moderne.

. . . .

. . . .

. . . .

Ces anniversaires glorieux se changeaient en dates douloureuses. On se disait : Tel jour, à telle heure, la démocratie tenait le pouvoir, elle a laissé échapper sa couronne. Est-ce un monstrueux malentendu entre le peuple et la bourgeoisie qui prépara la défaite?

L'équivoque dure encore; le peuple reproche à la bourgeoisie son inertie et son égoïsme; celle-ci se plaint qu'il n'y a plus de peuple. Une nouvelle théorie devient de mode: première règle de succès : « Ne pas s'occuper de politique. » Deuxième règle : « Il faut que personne ne se compromette. » Aussi, une circonspection parfaite est le trait dominant. Qui donc fait des imprudences? Où est l'éclat, le scandale d'une arrestation de Manuel?

Pauvre 24 février, nous te célébrons comme la fête des Morts. . . . .

Il est des temps où l'on trouve difficilement son semblable. Mais si on l'a trouvé, comme on bénit le ciel qui a fait de l'amitié le grand charme de la vie! Nous l'avons connue aux heures amères, cette consolation: à travers ce prisme, l'exil devient souriant. Oui, c'est pour les exilés surtout que Dieu a fait luire cette douce étoile au-dessus de tous les maux qui se disputent la création; chaos social, ténèbres traversées de pâles lueurs, si lentes à surgir. Nous attendons le septième jour. L'amitié entre exilés est le pressentiment de l'aube nouvelle qui se lèvera sur l'humanité, alors que chacun pourra trouver dans son prochain la dignité humaine réhabilitée. Le lien moral qui unit deux amis est le premier anneau de la grande fraternité qui reliera les hommes dans un avenir régénéré. . . . .

où volontiers on les accuserait de nous forger des chaînes dorées.

Comment les hommes s'intéresseraient-ils encore à la vie de l'âme puisqu'on leur fait accroire qu'elle est incompatible avec le bien-être matériel? Aussi leur choix n'est pas douteux; tout effort se reporte sur les spéculations ornées d'un nom nouveau : Révolution industrielle.

Peuples et individus redoutent la pensée, la vie politique; désormais âpres au gain, ils courent après la fortune, les yeux fermés, insensibles à tous les vrais biens « sans lesquels le reste n'est rien. » . . . .

. . . .

Si des voix courageuses ne signalaient le péril, sans se lasser, la liberté déserterait à jamais les rivages arides de ce vieux continent. Mais un Dieu de justice veille sur la création. Non, les cieux ne sont pas vides; osons l'affirmer, au risque d'être taxés d'étroitesse d'esprit. *Il est!* il existe, sans lui l'univers ne serait qu'un enfer de malédiction. Non, Dieu ne livrera pas l'humanité aux instincts pervers. L'esprit de vie se manifestera encore aux peuples assoupis, hors de leurs voies. Les justes, les âmes vraies, qui s'inspirent d'un sentiment divin, trouveront des accents, donneront des exemples qui réveilleront les cœurs. Le peuple aura encore ces élans d'humanité, de générosité, de noblesse qui obligent la démocratie française à redevenir la vraie chevalerie moderne.

. . . .

. . . .

. . . .

Ces anniversaires glorieux se changeaient en dates douloureuses. On se disait : Tel jour, à telle heure, la démocratie tenait le pouvoir, elle a laissé échapper sa couronne. Est-ce un monstrueux malentendu entre le peuple et la bourgeoisie qui prépara la défaite?

L'équivoque dure encore ; le peuple reproche à la bourgeoisie son inertie et son égoïsme ; celle-ci se plaint qu'il n'y a plus de peuple. Une nouvelle théorie devient de mode : première règle de succès : « Ne pas s'occuper de politique. » Deuxième règle : « Il faut que personne ne se compromette. » Aussi, une circonspection parfaite est le trait dominant. Qui donc fait des imprudences? Où est l'éclat, le scandale d'une arrestation de Manuel?

Pauvre 24 février, nous te célébrons comme la fête des Morts. . . . .

Il est des temps où l'on trouve difficilement son semblable. Mais si on l'a trouvé, comme on bénit le ciel qui a fait de l'amitié le grand charme de la vie ! Nous l'avons connue aux heures amères, cette consolation : à travers ce prisme, l'exil devient souriant. Oui, c'est pour les exilés surtout que Dieu a fait luire cette douce étoile au-dessus de tous les maux qui se disputent la création ; chaos social, ténèbres traversées de pâles lueurs, si lentes à surgir. Nous attendons le septième jour. L'amitié entre exilés est le pressentiment de l'aube nouvelle qui se lèvera sur l'humanité, alors que chacun pourra trouver dans son prochain la dignité humaine réhabilitée. Le lien moral qui unit deux amis est le premier anneau de la grande fraternité qui reliera les hommes dans un avenir régénéré. . . . .

VII

LETTRES D'EXIL

Ce livre d'exil est consacré aux affections nées et fortifiées dans les mauvais jours.

Le monde connaît l'amitié indissoluble de Michelet et Quinet et ne sépare pas leurs noms. La gloire du grand historien, le bonheur intime de l'ami font partie de nos plus chers intérêts. Naguère, une voix prophétique a désigné « celui qui fera avec toi le plus long chemin et qui du premier jour jusqu'au dernier te donnera la plus forte amitié. Il n'est pas ton frère et il sera plus que ton frère. Plusieurs voudront vous diviser, et ceux-là ne serviront qu'à vous unir davantage. »

Heureuses les amitiés qui datent de la jeunesse ! Elles accompagnent chacun de vos pas et s'entrelacent comme les heures sereines à l'aurore de la vie.

Nous retrouverons aussi en 1851 cette sœur, plus qu'une sœur, le dévouement personnifié, la noblesse de l'âme visible dans une figure angélique. C'est elle qui veilla sur le proscrit dans ce départ nocturne de décembre et le guida jusqu'aux frontières. C'est elle que nous rencontrons en toute occasion grave... Qu'elle nous permette de prononcer ici son nom avec tendresse et gratitude : Marie Cantacuzène.

Un de nos bonheurs, c'étaient les lettres de quelques fidèles amis de France. Dans le commerce habituel des âmes supérieures, on se maintient soi-même à leur hauteur morale. La sécurité toujours si douce, si nécessaire en amitié, acquiert un charme inexprimable avec des natures ingénues: l'expérience du monde, l'étude du cœur humain sont alors inutiles.

Renfermant mon horizon dans la pensée et les travaux de mon mari, l'exil ne m'apparaissait nullement comme une épreuve; la vie n'était pas une science, mais une félicité.

De jour en jour, la correspondance devenait plus étendue. Aussi, ne pouvant y suffire, l'exilé se servait, disait-il, de la main d'un *autre lui-même* pour répondre à une partie des lettres. Si ce n'était pas toujours son écriture, c'étaient, à coup sûr, son cœur et sa pensée qui arrivaient ainsi aux absents.

Au milieu des champs attristés de la patrie, nous savions maint nid caché dans le sillon, où se conservaient l'espérance, la tendresse et les voix du printemps.

Après la mort d'Émile Souvestre, dont l'affection courageuse et active rayonne dans les Mémoires d'exil de 1851 à 1854, nulle correspondance ne fut plus régulière et plus fortifiante que celle de Théophile Dufour.

Il réalisait l'idéal en amitié, chérissant l'homme autant que l'écrivain, l'exilé autant que le penseur, prenant sa part des petites comme des grandes choses, éprouvant un vide s'il restait quinze jours sans nouvelles.

A la plus haute raison, il joignait l'enthousiasme d'un poëte et la candeur d'un enfant. Plein de piété en amitié, il avait les allures familières et franches d'un vieux parent; tous ses sentiments portaient l'empreinte de l'élévation, du respect et de la grâce exquise qui étaient le fond de sa nature.

Pendant quinze ans, le *cher sage* qui nous honora de

son affection nous envoyait dans ses lettres des trésors de vie morale ; et avec quelle sollicitude il s'occupait de ses *chers exilés !*

La première fois que Théophile Dufour et Edgar Quinet se rencontrèrent, ce fut le 16 octobre 1848, lors du départ de nos colons pour l'Algérie. Trois représentants du peuple accompagnaient les émigrants hors de Paris.

Je retrouve un fragment de lettre de l'ancien constituant, qui raconte l'émouvante scène du départ :

« Ce matin, à sept heures, je me rendis à l'île Saint-Louis, puis sur le quai de l'entrepôt, pour assister au départ du second convoi de l'Algérie. Les ponts, les maisons, les toits, le port étaient couverts d'une immense population. Cinq grands bateaux, attachés au quai, attendaient et recevaient les voyageurs ; aux environs, un mouvement, une presse, une agitation extraordinaires. — J'approche, je me mêle au courant, j'assiste aux adieux ; — je regarde défiler, une à une, toutes ces bonnes et pauvres familles que la misère chasse de France, maris, femmes, enfants, frères, sœurs, emportant avec eux leurs objets de ménage, leurs saintes reliques, leurs souvenirs de la patrie : *Ubi Troja fuit.*

« L'intérieur des bateaux est parfaitement disposé ; à la tête est la cuisine ; il y a une pharmacie et toutes les distributions nécessaires ; sur le toit, dans toute sa longueur, sont établies des planches qui permettent aux passagers de s'asseoir, de respirer l'air, de fumer, et d'attacher leurs yeux, encore, sur ces campagnes qu'ils vont quitter pour toujours.

« J'ai été témoin des scènes les plus touchantes et les plus simples ; j'y ai pris ma part : j'ai fait mes petits cadeaux, et mes adieux, aussi, à bien de braves gens ; j'ai embrassé quelques enfants, en appelant sur eux toutes les bénédictions de la France et du Ciel ; la plupart de ces pauvres gamins sanglotaient, sans savoir pourquoi ; ils

paraissaient inconsolables. — Savent-ils ce qu'ils font, où ils vont, ce qui sera décidé sur leur sort? Non, mais Dieu leur dit qu'il se passe là, devant eux, pour eux, quelque chose d'étrange et de grand, et qu'ils abandonnent une mère, — une terre, *qu'on n'emporte pas*, comme disait Danton, *à la semelle de ses souliers*.

« A neuf heures, le drapeau est apporté, le clergé arrive, — et alors, le spectacle le plus beau que j'aie jamais vu : Trélat adresse à toute cette population quelques mots pleins de tendresse, d'émotion, d'espérance; les prêtres font leurs prières, bénissent le drapeau, et toutes ces masses, découvertes, les yeux en larmes, se mettent à crier : *Adieu! au revoir!* — et *vive la République!* Mon ami, j'en ai pleuré toute la matinée, j'en pleure encore; mes collègues n'en pouvaient plus. Enfin la vapeur et la fumée s'échappent, et nous partons. Figure-toi ce long convoi, ces bateaux pavoisés, ornés de fleurs, les dernières de France; — ces bâtiments chargés de monde, cette colonie flottante, — ces femmes, ces enfants, ces familles qui s'appellent, qui se répondent, qui se donnent rendez-vous; ces drapeaux, ces mouchoirs qu'on agite.

« Arrivés à Bercy, la musique d'un régiment de ligne demande à monter à bord : *la Marseillaise*, *le Chant du Départ*, *les Girondins* sont répétés d'une rive à l'autre; les immenses berges du fleuve, encombrées de peuple, marchent pour ainsi dire avec nous; on nous accompagne. A trois quarts de lieue de là, environ, le remorqueur se détache, les chevaux s'attèlent, — le drapeau est descendu et remis aux mains d'un brave jeune homme, que le président de la commission embrasse; et nous rentrons à Paris, dans cette ville que d'autres quittent et ne reverront plus! — Je vois d'ici toutes ces figures, les femmes pleurant sans se cacher, les hommes fiers, et faisant bonne contenance. Qu'ils n'oublient jamais la France, sur cette terre étrangère où ils vont, et que la France, ici, se sou-

vienne d'eux ; n'est-ce pas une partie de son cœur qu'on vient de lui arracher ?

« J'ai assisté à de grands spectacles, à des fêtes magnifiques, gaies ou officielles ; rien n'est comparable à ce que j'ai vu aujourd'hui : c'était la nature dans tout ce qu'elle a de grand, de vrai, d'attendrissant, de spontané.

« L'un de ces braves ouvriers, dont j'avais embrassé les enfants, et qui m'avait présenté sa femme et sa belle-sœur, me pria, au moment de partir, d'écrire mon nom sur son portefeuille : *Si nous vivons*, me dit-il, *je le montrerai un jour à mes enfants, pour qu'ils se souviennent de vous*. Et ce nom, oublié justement ici, que de viendra-t-il là-bas ? Que deviendra cette feuille où je l'ai écrit ? Cet ouvrier se nomme *Carrier*, bel homme, et l'allure militaire. — Voilà presque ma journée, — et je m'en loue. C'est là qu'il faut envoyer ceux qui n'aiment pas leur pays, ou qui en plaisantent. « L'Assemblée nationale et la République n'ont rien fait, jusqu'ici, d'approchant ; c'est leur plus grand acte et leur plus populaire. Adieu, mon ami, je n'ai pas d'émotion que je ne vous en doive compte. — J'ai voulu partager celle-ci avec vous. »

—

Dans une autre lettre à ses frères, datée de la Constituante, il écrivait : « Edgar Quinet est très-bien pour moi ; il demeure à l'extrémité de la Chambre, je vais le voir, et il me rend mes visites. Chauffour est à l'Assemblée, voisin de Quinet. — Il n'est pas de jour, me contait hier Chauffour, où Quinet ne me dise trois ou quatre fois par séance, en vous cherchant à votre place : Ce brave Dufour n'est donc plus là ? — Cet aveu, fait tout simplement et si vrai, m'a touché au cœur. »

—

Ce fut l'aurore de cette sainte amitié qui donna tant de joies à l'exilé et au solitaire de Saint-Quentin.

En 1850, Th. Dufour publia les *Entretiens d'un Vieillard*, qui révèlent le côté pratique de cet esprit supérieur. Toutes les questions vitales qui touchent au peuple, à son éducation, ses droits, ses devoirs, y sont traitées avec une simplicité qui fait de ce petit livre un chef-d'œuvre, catéchisme politique prêchant la fraternité et le travail, le culte du foyer et des vertus civiques. Tout cela dans une langue populaire, émue et vraie, qui va au cœur de l'ouvrier. L'expérience des affaires se joint ici à l'idéal le plus élevé. C'est un de ces livres qui ne vieillissent pas : on y sent le cœur d'un citoyen, l'âme d'un sage, un ferme bon sens, une foi inébranlable dans la conscience du peuple, et, ce qu'il y a de plus rare, une vertu toujours égale.

L'exil vint, le souvenir fidèle du représentant de Saint-Quentin suivit son ancien collègue au delà des frontières. A chaque date importante de la vie répond une lettre de Th. Dufour. Après les *Esclaves*, en novembre 1853, il écrivait à son ami : « La solitude est un recours nécessaire et peut-être la seule consolation en des temps comme les nôtres. On s'y retrouve, on y vit loin du présent avec ses principes et ses espérances ; on s'y tient debout au moins, sans lâche concession et sans flétrissure. Vous croyez qu'on vous oublie *au delà du Niémen*, et vos livres et votre souvenir sont dans tous les cœurs... La France n'est plus où nous sommes, elle est où vous êtes... L'infortune est la source du génie, parce que c'est celle de l'émotion ; elle habite comme Dieu au plus profond de l'âme. Ne vous plaignez donc pas. Si vos douleurs sont dures, elles sont utiles à votre pays : il faut que quelqu'un souffre pour ce peuple aveugle et infidèle, et la pitié fera ce que la raison et la liberté n'ont pu faire. » . . . .
. . . .

Dans une autre lettre de 1854, après la publication de Marnix de Saint-Aldegonde, il disait : « Vous croyez que la liberté peut périr en France ? — Non, un pays ne meurt pas quand il a de tels enfants ! Qu'importe que vous datiez vos livres de Paris ou de Bruxelles » . . . .
. . . .

Son existence au milieu de sa famille, de ses trois frères chéris, était douce, à l'ombre, sans bruit ; mais, comme il le disait, rétrécir son foyer, ce n'est pas rétrécir son cœur ; les félicités de la petite famille ne lui faisaient que mieux sentir les douleurs et les misères de la grande. Parfois, le bonheur dont il jouissait lui apparaissait comme un reproche. Cependant l'espérance ne le quittait jamais. « Oui, il y a ici comme à l'étranger des âmes qui répondent à votre voix, écrivait-il en 1855. Tout n'est pas mort dans cette mort apparente. La génération qui nous suit n'est pas si indifférente qu'on croit. Ce qu'il faut à la France, c'est moins le sentiment que l'intelligence de la liberté. Nous sommes des soldats en tout, nous savons nous battre et conquérir, nous ne savons ni garder, ni nous approprier les conquêtes ; les vertus héroïques nous sont plus faciles que les vertus simples. Demain, qui sait ? la liberté peut renaitre. Qu'en ferons-nous encore ? Je vois autour de nous des instincts excellents. Où sont les idées communes ? Questionnez les meilleurs, vous ne trouverez peut-être pas deux hommes qui s'entendent. »
. . . .
. . . .
. . . .

Déjà atteint de la cruelle maladie qui devait l'emporter dix ans après, ses longues souffrances n'ébranlaient jamais la fermeté stoïque de ses sentiments : « Plus je vieillis, plus j'approche du terme, écrivait-il, plus je sens le besoin

de me recueillir, plus je m'attache aux principes. Comme vous l'avez si bien dit : c'est en face du néant et sur la tombe qu'on sent tout ce qu'il y a d'immortel dans la liberté... Cette loi que je sens au dedans de moi et dans ma conscience, ce sentiment du droit et de la justice, ah ! cela est invincible et impérissable. Toute ma religion est là et toutes mes espérances. »

En août 1856, les deux amis se revirent à Spa. Cette rencontre si imprévue fut un véritable événement dans la vie d'exil. Je veux m'y arrêter aujourd'hui que nous recueillons nos meilleurs souvenirs.

J'ai déja dit que la ville nous faisait l'effet d'une prison. On était heureux de retrouver la libre nature dans les forêts des Ardennes ou aux bords de la mer.

Sauvages comme nous l'étions, nous choisissions les promenades les moins fréquentées par le monde de Spa.

La prairie encadrée de collines boisées, la rivière fuyante où Merlin jetait des fleurs en rêvant, le peuplier qui lui servait d'appui, la roche tapissée de mousse où l'on s'asseyait, n'étaient pas encore assez écartés.

Plus loin, vers les sapins du Marteau, nous découvrîmes une délicieuse retraite. Là, un petit rideau d'arbres ombrageait le ruisseau profondément encaissé, l'herbe déroulait son tapis, le bruit de l'eau pacifiait la pensée. A gauche, près du bouquet de pins, un sentier conduisait dans une vallée si retirée, si tranquille, qu'on se croyait à dix lieues de toute habitation humaine. Ce vallon était charmant à toute heure, mais surtout le soir quand le soleil couchant jetait dans le bois des gerbes de lumière.

Par une belle journée du mois d'août, nous étions assis sous les pins, au bord de notre ruisseau; les branches se recourbaient gracieusement sur l'eau dont le gazouille-

ment continuel berçait nos rêves; l'air plein de fraîcheur, traversé des brises chaudes et parfumées du bois de pins, rappelait vaguement les senteurs de la Grèce. Nous lisions nos divins dialogues de Platon, et ces réminiscences d'Athènes venaient encore d'être ravivées par des journaux de Patras, reçus dans la matinée; ils contenaient un article très-chaleureux sur le voyageur philhellène de 1829. Un mot le touchait : « Les pâtres de Messénie gardent votre souvenir... Hélas! que pouvons-nous faire pour vous, vous qui avez tant fait pour nous! »

Livre et journaux gisaient épars sur le gazon : on ne lisait plus, on songeait doucement, et sous ces impressions, le lieu prit un caractère en harmonie avec nos rêveries. « Vois! n'est-ce pas ici un séjour qui rappelle celui des ombres dans l'Élysée? Une âme bienheureuse est assise au bord d'une source ombragée de pins, dont le feuillage éternel tamise la lumière; une autre âme étroitement unie à la sienne, identique par la foi et l'amour, est près d'elle: toutes deux, sous le même arbre, regardent ensemble l'eau qui s'écoule comme la vie. Elles s'entretiennent de choses éternelles, un calme divin remplit leur cœur. Sur l'autre rive passent des ombres... Ce sont peut-être des amis qu'on a connus et aimés sur la terre des vivants... Elles s'approchent, se reconnaissent, se retrouvent dans les mêmes régions!... »

Et ce n'était pas tout à fait un songe; car deux personnes passaient en effet en ce moment dans le sentier de l'autre côté du ruisseau, vers le bois.

Malgré la distance et sa vue basse, l'exilé fut frappé de la grande et noble figure d'un des promeneurs et d'une vague ressemblance. D'autre part, Théophile Dufour (car c'était lui) disait au même instant à son frère : « C'est étonnant! regarde là-bas, sous les arbres, ne dirait-on pas Edgar Quinet? — Bah! tu ne vois partout que lui! » Ils disparurent.

A peine étions-nous rentrés à la maison, des pas retentissent sur l'escalier, quelqu'un monte quatre à quatre, j'entends un cri joyeux, ému; les deux amis s'embrassaient après sept ans de séparation.

Théophile Dufour s'était empressé de parcourir la liste des voyageurs, et n'avait pas eu de peine à découvrir la maison.

Il était à Spa avec ses sœurs, ses frères, sa nièce chérie qu'il élevait comme sa fille. Cette incomparable famille devint la nôtre. Oui, pendant quinze jours l'exilé connut la douceur d'être aimé, gâté, porté sur les mains. On ne se quittait presque pas. Promenades et repas en commun, douces causeries avec l'abandon d'une ancienne affection. Ces véritables amis nous rendaient, par leur présence, la patrie dans ce qu'elle a de meilleur et de plus charmant. N'ayant pas traversé les amertumes que la vie d'exil met au cœur des plus stoïques, ils eurent le don de nous les faire aussi oublier. Quelles heures nous passions tous ensemble à la *Sauvenière*, à la *Promenade des Artistes !* Le temps s'envolait. Que n'avait-on pas à raconter ! Les dames, assises à l'ombre, étaient groupées comme dans le Décaméron, le colonel Félix dessinait, la jeune fille cueillait des fleurs... Destinées alors inconnues! avenir plein de larmes, ignoré de l'heureuse mère !...

Si tous les malheurs arrivent à la fois, souvent aussi les joies s'attirent. Quelques jours après, une autre joie d'amitié fut réservée à l'exilé. Une dépêche lui annonça la visite de MM. Kestner et V. Chauffour. On s'était déjà retrouvé en décembre à Bruxelles, le lendemain du naufrage; mais aujourd'hui, quelle douce réunion des quatre collègues de l'Assemblée constituante !

Je vois encore sous les grands marronniers de la Rotonde ces figures amies où se réfléchissaient les plus belles âmes, les plus fermes caractères.

Celui que nous appellions notre cher Épictète ressem-

blait, en effet, à l'un des bustes antiques dont l'expression est d'abord sévérité et noblesse, mais où la bonté se joignait à l'austérité.

Que de nobles pensées échangées sous ces ombrages! La parole claire, lumineuse, éloquente de nos constituants résonnait encore une fois à nos oreilles. On parlait de la République. Et quelle République idéale et humaine! De l'exil; durerait-il longtemps? De l'avenir! On parlait aussi des institutions populaires, des écoles dont Th. Dufour, à Saint-Quentin, et Victor Chauffour, en Alsace, s'étaient tant occupés et qui furent jadis leur plus chère pensée. M. Chauffour nous apprenait à apprécier la Suisse qu'il habitait : on causait aussi de la Jungfrau, « des grands fantômes placés entre ciel et terre. »

Nos amis de Thann et de Zurich repartirent le lendemain; ceux de Saint-Quentin nous quittèrent le 15 août; mais en buvant à la même fontaine de Spa, on s'était promis de continuer ces jours trop rapides par de fréquentes lettres.

En reconduisant au chemin de fer qui emportait vers la France ces excellents Dufour, l'exilé put dire : « Une pareille amitié renouvelle les sources de l'existence. » La jeune fille tenait à la main le bouquet de fleurs que nous lui offrîmes pour la fête de Marie; elle l'agitait en signe d'adieu. C'est ainsi qu'elle apparaît dans nos souvenirs : nous ne l'avons plus revue. Dix ans après, dans ce même mois d'août, elle fut arrachée à une famille adorée. La mort frappa du même coup son père adoptif, notre ami Théophile Dufour.

Ses maux l'empêchaient déjà de jouir du présent. Par le souvenir, il le goûtait mieux et l'idéalisait. Rentré dans sa cellule de Saint-Quentin, il peignait dans ses ravissantes lettres les paysages que nous avions vus ensemble : « Le pays de Spa me paraissait charmant, je l'avoue; d'ici et de ma retraite, il me plaît encore plus. Dans le

présent, la vie matérielle, la douleur, les bonnes ou mauvaises dispositions du moment se mêlent à nos impressions et les émoussent; le plaisir même, si rapide et qui nous échappe, a quelque chose en soi d'incomplet et d'amer parce qu'il s'écoule. Mais le souvenir idéalise, fixe tout; il est libre et maître du temps : avec lui la *Promenade des Artistes* ne dure pas une demi-heure seulement. Je revois quand je veux mes cascades, mes petits ponts; je m'arrête et je m'assieds partout, je reviens vingt fois aux mêmes lieux, je reprends avec mes grands et chers exilés mille conversations ébauchées ou interrompues. »

Il revint nous voir en février 1857, à Bruxelles, avec son frère Félix. Cette seconde entrevue fut la dernière. Avec quelle grâce il la raconte dans ses lettres; c'est là que nous retrouvons le plus aimable reflet de notre vie :

« Combien avons-nous passé d'heures à Bruxelles? Quatre ou cinq tout au plus. Eh bien! ces quatre heures, mes chers exilés, elles durent encore; oui, je suis encore à Bruxelles; je vois votre rue, votre maison; je sonne à la petite porte; je monte les escaliers; je dîne, je cause avec vous. Qu'il nous a fallu donner de détails au retour! Que de questions, que de réponses! Sont-ils contents? sont-ils heureux? n'ont-ils point changé? Changé! Ce mot, je l'avoue, m'a attendri; il m'a fait penser à cette vie qui s'écoule, à ces voyages qui finissent, à ces amitiés mêmes qui auront un terme. Qui parlera de moi dans vingt ans? qui saura le bonheur que nous avons eu à vous voir? Vivons pourtant, et, comme disait Chénier, accoutumons-nous à l'oubli... Mon horizon a l'étendue, mais je l'agrandis encore : au bout de ma petite vallée et de mes lointains, je mets la rue Traversière, je bâtis une ville, la Cité de l'Exil. Ah! que ces trois visites faites avec vous nous ont fait de bien! Je vous assure qu'elle nous ont élevés de dix pieds. Quelle simplicité, quelle force, quelle dignité! Dites à madame Baune que je sens encore sa main dans la mienne; elle

peut mourir, cette femme héroïque, sa sainte cause ne périra pas; pour moi, il me semble avoir touché les reliques d'un martyr; je me sens fortifié et comme embaumé d'un parfum de vertu antique. »

Quelle haute idée cet homme se fait du sacerdoce de la liberté! L'œuvre de cette vie où toutes les vertus se tenaient, c'était un travail intérieur de perfectionnement.

« Il faut être pur pour s'approcher de la liberté! s'écriait-il. « Tu veux être maître dans l'État, sois-le d'abord dans « ta maison, » disait Lycurgue. Nettoyons, purifions cette maison par la science, par les idées, par l'exemple. Pour mon compte, je suis fier qu'on puisse dire de moi : C'est un honnête homme et un républicain. »

« Ne vous découragez pas, cher M. Quinet, préparez votre grain, semez-le; qu'importe que le ciel soit sombre et couvert aujourd'hui... Nos enfants, la France et l'avenir vivront de vos travaux. Nous n'aurons la liberté que lorsque nous en serons vraiment dignes. »

Malgré sa parfaite tendresse de cœur pour ceux qu'il aimait, il les enveloppait dans le stoïcisme qu'il pratiquait pour lui-même. Vers le printemps, il écrivait :

« Que M. Quinet souffre donc, je ne le plains pas; j'envie ses peines et son dur exil... Moi, si fatigué, si vieux déjà,

. . . .

. . . je ne puis, je vous l'assure, sentir une fleur sans reproche et sans regret. Le 4 avril, je crois, Mirabeau venait de mourir, et le ciel était magnifique. Un habitué du Palais-Royal entre au café le matin et demande sa tasse : — Quel beau temps! lui dit le garçon. — C'est vrai, mais Mirabeau est mort. — Eh bien! j'en dis autant tous les jours et à tout propos. L'explosion du printemps, les arbres épanouis, les parfums, les fêtes de la nature, tout cela m'enchante et tout cela m'attriste... Hélas! j'ai vu la liberté en fleur aussi et dans son printemps; mais son

fruit, quand l'aurons-nous?... Que M. Quinet travaille, que son âme si tendre ne compte point avec ses peines... Qu'ils s'avance hardiment; qu'il laisse là le monde et les amitiés même, qu'il frappe et taille à grands coups le marbre qu'il a sous la main. Ne peut-il pas dire aussi, comme Michel-Ange : « Je vois ma statue... » Dites-lui que je ne le plains pas. Y a-t-il un exil pour la pensée? *Sa terre, sa patrie, c'est la vérité!* »

C'était notre seul débat. Je trouvais qu'il est trop aisé de dire : « Cet homme épris de la liberté est si près de Dieu, qu'il ne peut souffrir. »

Non; si l'exilé n'était qu'un savant, un Archimède détaché des choses humaines, il se contenterait d'apercevoir la vérité brillant dans la nuée céleste, et il traverserait notre triste époque avec indifférence. Mais quand on est patriote, citoyen, homme enfin, quand on veut de son vivant la réalisation d'une pensée qui remplit la vie entière, il ne suffit pas d'adorer en esprit la liberté. On cherche à y rallier tous les hommes; et ces hommes, insensés plutôt que coupables, si on les voit entraînés par des mirages, séduits par des fées Morgane, comment la tristesse ne s'emparerait-elle pas alors des cœurs les plus fermes? L'intrépidité d'une âme ne la défend pas contre une vive blessure. Ce qu'il y a de plus touchant, au contraire, c'est le côté humain, vulnérable d'un cœur tout amour, qui souffre violemment pour la justice.

A tant de maux, condition inévitable des amis de la liberté, quel remède? L'amitié.

VIII

UN SOUHAIT ACCOMPLI

« Si j'avais la puissance des fées, si je pouvais à l'instant même accomplir un de tes souhaits, que me demanderais-tu ? — Sauver du naufrage ma pensée, car le plus grand mal de l'exil, c'est que les œuvres de l'exilé sont dispersées, perdues, s'il ne les réunit lui-même. »

C'était en mars 1856 que tu me fis cette réponse. Nous marchions lentement, dans la campagne triste et nue, le long des étangs d'Etterbeck, entourés d'un paysage désolé, sous un ciel sévère. Te voyant si souffrant, si profondément ébranlé, dans un deuil croissant, toutes mes facultés se concentraient dans une seule pensée : « Comment lui donner une joie ? »

Cette pensée fixe, dont je vécus toute l'année, se réalisa enfin, grâce à l'amitié de M. Auguste Marie ; il fut l'âme de l'entreprise, le cœur et le bras. M. Alfred Dusmenil, avec une affection filiale, remplaça l'absent et se chargea d'un travail énorme : revoir les épreuves de trente ouvrages.

Raconter ici les difficultés sans nombre contre lesquelles on eut à lutter serait un tableau affligeant; mais il mettrait en lumière le plus rare dévouement et une persévérance dont le souvenir est une dette de gratitude éternelle.

J'en demande d'avance pardon à ceux que n'intéressent pas ces détails; ils prouvent combien les choses les plus simples étaient alors hérissées d'obstacles.

Les hommes éminents qui tinrent à honneur de placer leur nom en tête de l'édition nouvelle voulurent lui donner le caractère d'une manifestation politique, manifestation en faveur des principes que représente Edgar Quinet, et témoignage de sympathie à l'exil. Ils adressèrent cet appel à la France :

« Au moment où l'on réunit les œuvres des hommes marquants de notre époque, des amis ont eu la pensée de rassembler l'œuvre de M. Quinet, éparse et en grande partie épuisée. Les plus hauts problèmes que ce siècle doit résoudre, M Quinet les a abordés avec une grandeur et un sens pratique qu'on n'a pas surpassés. Toutes les phases politiques de la France depuis trente ans se réflètent dans ses œuvres. Les poëmes d'Edgar Quinet ont le caractère véritablement épique; enfin, et c'est là sa gloire, le premier il a soulevé, sondé profodément, mis en toute lumière la question suprême de l'époque, la cause des nationalités. Aussi convie-t-on la France et l'Europe à rendre cet hommage à un des hommes qui ont le plus aimé et honoré la patrie. »

Le comité de surveillance se réunit dans les premiers jours de janvier 1857. Au nom fraternel de M. Michelet se joignaient les noms des anciens collègues à la Constituante et à la Législative : MM. Auguste Marie, Charles Kestner, Goudchaux, Martin, de Strasbourg, Th. Dufour, Carnot; les fidèles disciples du Collége de France : MM. Dumesnil, Bataillard, Bilbao, A. Lévy; des représentants de l'art et de l'histoire : MM. Henri Martin, Ary Scheffer, Préault, Calamatta, Paul Meurice. MM. Golesco et Raletto acquittaient, disaient-ils, la dette des Roumains envers le défenseur des nationalités. Montanelli et Daniel Manin celle de l'Italie envers « l'historien qui l'a le mieux connue, » selon les paroles du grand patriote de Venise.

Et la France resterait-elle en arrière? On constatait

avec joie qu'elle aussi n'était pas indifférente au souvenir de l'exilé.

Le traité laborieusement combiné et qu'on regardait en ce temps là, et avec raison, comme une bonne affaire, fut signé le 7 janvier chez M. Michelet. Cette bonne affaire se réduisait à ceci : l'auteur faisait les frais (1).

Assurer la réimpression de ces livres, n'était-ce pas l'unique ambition? La pensée n'allait pas au delà; en ce temps de marasme, on n'espérait aucun avantage matériel. Je le répète, ce fut une question tout idéale : « Sauver de la dispersion les œuvres de l'exilé. »

Il est juste de dire qu'une partie de la presse, tant à Paris que dans les départements, soutint l'édition de toute la publicité dont elle pouvait disposer; la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *le Siècle*, *la Presse*, *l'Illustration* accueillirent le projet avec cordialité. Ils répondirent : « Nous ferons ce que nous devons en faisant tout ce que nous pouvons. » Et lorsque l'exilé essayait d'exprimer sa reconnaissance, il s'attirait de nobles paroles comme celles-ci :

« De quoi me remerciez-vous? Je suis de ceux que vos pensées ont fait éclore et qui vivent de votre écho. Il y a les petits prophètes de la Bible; dans la prédication, il y a les petits apôtres, les hommes de bonne volonté, ceux qui glanent entre deux journées de moisson. Je suis de ceux-là. Vous ne me connaissez pas, mais je vous aime depuis que ma raison est née. Combien sommes-nous comme cela? Nous cherchons à répéter aux générations qui viennent ce que vous nous avez appris. Si nous ne devenons pas de bons citoyens, nous serons bien coupables. Nos exemples ont été assez beaux. Votre lettre, pleine d'encouragements, est une force de plus. L'œuvre que nous

(1) M. Pagnerre, digne héritier des sentiments et des opinions de son père, mit à cette édition un zèle, une sympathie, qui touchaient vivement l'exilé. Pourquoi faut-il que nous ayons à déplorer la perte de ce jeune homme, enlevé à la fleur de l'âge?

avons tentée est bien peu de chose, mais nous sommes récompensés par quelques amis et devinés par nos ennemis. Que veut-on de plus? »

D'autre part, M. Martin, de Strasbourg, lui écrivait : « Oui, sans doute, mes sympathies et tout mon dévouement ne manquent jamais à la cause de la démocratie et de la liberté, et tous les exilés y ont droit par excellence; mais vous, mon cher ancien collègue, vous avez encore un autre titre, et il y a longtemps que je me suis permis de vous considérer comme un véritable ami. »

Et M. Goudchaux : « Je suis heureux de trouver l'occasion de vous dire combien j'admire votre manière de supporter l'exil en le rendant utile à tous, tandis que nous ici... »

—

C'est au printemps de 1856 que nous vîmes pour la première fois le noble ami qui consacra à l'exilé deux années de soins infatigables; il ne croyait pas son temps et ses peines perdues en soutenant, disait-il, « une œuvre utile à la sainte cause de la justice, de la vérité et de la liberté. »

Cette précieuse amitié était réservée aux plus mauvais jours de l'adversité.

Que M. Alfred Dumesnil me permette aussi de répéter le mot qui nous revenait de tous côtés : « Un fils ne ferait pas plus pour son père. » La dédicace du *Génie des Religions* exprime les sentiments de M. Quinet pour son ancien suppléant au Collége de France : il le remplaça une seconde fois en exil.

—

Grande consolation pour l'auteur en se relisant, après trente ans, de se retrouver d'accord avec lui-même, à travers toutes les vicissitudes de la vie; il avait le droit de dire au lecteur : « Je n'ai pas eu à rétracter une seule de mes idées. La vie, qui a souvent changé ma fortune, ne m'a point condamné à changer de pensée. J'ignore le sup-

plice d'être en désaccord avec soi-même. Le sentiment de cette unité au milieu des convulsions de notre temps est le plus grand bien que j'aie reçu. »

Pour rendre cette édition aussi populaire que possible, on condensa en dix volumes les trente ouvrages qui pouvaient être publiés en France. Il fallait tout revoir.

La réimpression commença par les Leçons du Collége de France et par l'*Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité.*

Rien de plus intéressant que l'étude comparée des premiers essais d'un écrivain avec ses ouvrages achevés, ceux qui marquent l'apogée de son talent.

La traduction des *Idées de Herder*, qui absorba les premières années de jeunesse d'Edgar Quinet, et qu'il refit trois fois (1823-1825), devait être comprise dans cette édition. Mais dans son inexpérience d'enfant, il l'avait vendue pour une bagatelle à la maison Levrault-Berger, qui en a la propriété depuis quarante ans.

Cette belle traduction resta enfouie à Strasbourg. Il fallut se borner à l'*Essai sur Herder* et à l'*Introduction.* Chateaubriand et M. Cousin l'avaient saluée à son apparition « comme le début d'un grand écrivain. » Goëthe, dans les dernières années de sa vie, en rendit compte dans son ouvrage *Art et Antiquité* (1).

L'auteur ne se doutait guère en 1827 qu'un jour ce livre le vieillirait de cent ans aux yeux de ses contemporains.

Que de lettres n'a-t-il pas reçues où on lui suppose le double de son âge! Écrire à vingt-deux ans des pages d'une telle maturité philosophique paraissait impossible; son enthousiasme pour Herder ressemblait à un élan d'amitié personnelle; il glorifiait cet *excellent génie*, on les crut contemporains.

(1) Goëthe, t. XLVI, p. 173.

Quelles prophéties étonnantes je retrouve dans d'autres pages datées de Heidelberg! M. Quinet avertit la naissante monarchie de 1830; il prédit sa chute, l'avénement de la République et, chose étrange, la destruction de la République, l'avénement du césarisme.

Ailleurs il prévoit l'unité de l'Allemagne, la grandeur de la Prusse et même la fortune de M. de Bismark (1). Cette justesse de coup d'œil, cette vision de l'esprit chez un tout jeune homme, oblige les contemporains à prêter l'oreille aux avertissements de l'exilé. Pas une seule de ses prophéties qui ne se soit réalisée depuis seize ans.

Une belle conscience projette sa lumière vers le plus lointain avenir et en éclaire les profondeurs. Ah! si la France eût suivi la voie de salut indiquée depuis que ce cœur bat pour elle!...

La révision de l'*Examen de la vie de Jésus* succéda au *Christianisme et à la Révolution française*. Un quart de siècle avant le brillant livre de M. Renan, Edgar Quinet avait abordé ce grand sujet. Sa réfutation de Strauss combattait surtout le système allemand, qui nie toute individualité, et attribue à une force vague, à la multitude ce qui fut l'acte d'un seul homme, l'élan d'un cœur, d'un esprit individuels. Cette interprétation philosophique et humaine de l'évangile, la hardiesse de la pensée et l'instinct du divin s'harmonisent avec les ouvrages ultérieurs d'Edgar Quinet. Aucun des écrivains qui ont traité après lui de la vie de Jésus n'ont cité celui qui, le premier en France, traita de si haut cette exégèse. Ne m'est-il pas permis de le rappeler?

Dans l'*Histoire de la Poésie*, il rétablit aussi les individus, en appliquant la critique à l'art, comme plus tard à l'histoire.

Tout a été dit sur la *Philosophie de l'histoire de France*.

(1) Voyez : *Allemagne et Italie*.

Par sa raison, sa logique, elle finit par s'imposer à la conscience historique; mais à son apparition, les contradicteurs furent nombreux. On fonda même des revues exprès pour combattre cette théorie de liberté qui détruisait la fatalité dans l'histoire. Augustin Thierry suppliait qu'on réfutât une œuvre qui renversait le faux système sur lequel s'étayait son *Histoire du Tiers État*, si admirable à d'autres égards.

Grand motif d'espoir pour tant de vérités qui s'introniseront à leur tour par l'action du temps et leurs propres vertus.

IX

LECTURES

La maladie vint; elle ralentit l'ardente vie de travail et l'élan de joie qui dominait l'adversité. Vers la fin de l'hiver, on payait son tribut au rude climat du Nord. « Douleur, tu n'es pas un mal, disent les stoïciens. » Ils ignoraient les maladies nerveuses. Et puis, quoi de plus révoltant qu'un sacrifice inutile? Souffrir pour une cause morale, cela est grand et beau; recevoir une balle dans la bataille, se précipiter dans les flammes ou dans les vagues furieuses pour sauver une créature humaine; revenir meurtri pour un noble motif, à ce prix la souffrance est rachetée et porte en soi une récompense. Mais, être malade tout sottement, sans profit pour personne, sans que l'ordre de l'univers l'exige, perdre un temps précieux, inquiéter l'être qui vous est cher, y a-t-il rien de plus humiliant?

Privé de ses chers travaux, le malade devient la proie des cruelles pensées, il ne peut plus les fuir; las de lutter contre les funèbres souvenirs, il s'y livre entièrement. Mais après que la douleur a exercé ses ravages, comme la vague qui submerge les récifs, soudain il se fait une grande paix. L'âme semble revenir d'un voyage lointain; elle en rapporte ce sentiment de l'infini, de l'immortel qui ne devrait jamais nous quitter. Si nous en faisions notre horizon

habituel, la douleur n'aurait plus d'empire sur nous, et la pensée de la mort, inséparable d'une renaissance céleste, adoucirait les regrets déchirants.

Naturellement, la plus salutaire des visites était celle du docteur. Nous l'aimions pour ses rares qualités; à la fermeté politique inébranlable, il joignait une sensibilité, une douceur si bienfaisante, que mon mari l'appelait le médecin des âmes.

Il y a un moment délicieux pour chaque malade, c'est celui où, après une nuit de souffrances et l'attente inquiète du docteur, on le voit enfin entrer. D'avance on reconnait son pas; il s'approche du lit; le malade s'est recueilli : il a préparé l'historique de ses maux. La physionomie sympathique du docteur, l'intérêt qu'il accorde à votre récit opèrent merveilleusement avant toute prescription.

A cette influence infaillible, si le médecin vraiment humain ajoute encore les dons aimables de l'esprit et du cœur, l'effet sera bien rapide. La vue de notre ami Laussedat était déjà un calmant; tu lui appliquais le mot de Térence :

Homo sum et nihil humani a me alienum puto.

—

Après un long hiver, on était soutenu par l'espérance de saluer bientôt le réveil de la nature. Dans une première promenade de convalescence au Parc, nous cherchions à tous les buissons une promesse de printemps; il était encore si loin, les arbres décharnés, les épines noires! A force d'inspecter tous les taillis, nous découvrimes vers la grille du midi un lilas et un groseiller enveloppés d'une légère auréole verdâtre. Revoir, après cet

engourdissement de mort, les petites feuilles plissées sortant de leur suaire, quel moment!

Voilà le sixième printemps de l'exil que nous épions ensemble. Ah! la vie a tant de douceurs imprévues, quand on aime au-dessus de la mort! La plus grande félicité de deux êtres étroitement unis est de sentir en toutes choses l'identité de leur nature; sentir que l'un a été créé pour l'autre, constater cette unité à tout moment, dans chaque détail de la vie: mêmes pensées, mêmes goûts, même volonté, un seul cœur pour aimer ce qui est beau et grand, simple et vrai. L'unité absolue des âmes n'est réalisée que par le mariage, dans une union bénie. Les maux, hélas! sont aussi les mêmes. On cherche le calme, le soleil; où trouver cette paix, ce rayonnement bienfaisant, si ce n'est en soi!

Une grande douceur des jours de convalescence, c'est la lecture. Nous choisissions des livres du genre le plus varié. Dans les premières années, Tacite fut le bréviaire de la proscription; on se donnait l'amère volupté de savourer jusqu'à la mort les Histoires, les Annales.

Heureusement l'antiquité nous a légué des œuvres belles de sérénité, d'impérissable jeunesse. S'en entourer pour fortifier l'heure présente, réserver à chaque soirée sa pâture d'esprit, devint une règle d'économie et de prévoyance du foyer domestique.

On recherchait, parmi les trésors de l'esprit humain, ceux qui communiquent la paix céleste; l'exil était oublié avec l'Odyssée, l'Iliade, Sophocle, Euripide et surtout avec Platon. Oui, c'est du bonheur; on prolonge la veil-

lée ; les étoiles brillent, et on leur dit tout bas : « Si belles que vous soyiez, vous n'égalez pas mon ciel ! »

—

Le moyen âge alternait avec l'antiquité, et mon mari en faisait ressortir le contraste : Ne dirait-on pas une autre humanité, formée à une seconde époque de la création, après un cataclysme qui engloutit la première ; nouveau limon pétri par un Christ barbare, physionomies, esprits différents ; et, chose étrange, l'homme du moyen âge semble plus vieux, plus décrépit que l'homme antique. Malheureusement la société moderne tient infiniment plus du moyen âge ; le peuple surtout y est resté submergé.

Trois fois dans sa longue nuit, Jacques Bonhomme, réveillé en sursaut, se replonge dans la torpeur ; il y perd tout souvenir et tout désir de sa liberté d'un jour.

Que voit-on pendant des siècles? Soit stupeur, soit longanimité, les peuples supportent le joug de la royauté, sans se lasser. Un jour, ils prennent leur revanche, mais aussitôt effrayés de leur œuvre, ils se laissent *plus crueusement* parquer comme un bétail, pressurer, tondre, mener à la boucherie, dépécer, dévorer. Charles VI passe son règne dans l'idiotisme et la démence. C'est le peuple à son tour qui tombe en démence ; pauvre roi d'un jour, enchaîné par ses régents, il a perdu sa couronne et même la conscience de sa souveraineté. Il joue aux dés ses destinées, et, comme le mari d'Isabeau, n'a plus « qu'appétits de pourcel. »

Notre chroniqueur gallo-flamand, que nous lisions en pays Brabançon, nous intéressait à un autre titre. La première étude d'Edgar Quinet adolescent fut consacrée à Froissard ; il était piquant d'entendre le jugement de l'historien à quarante ans de distance, sur le même sujet qui l'avait passionné aux heures de la jeunesse. Je con-

serve précieusement le manuscrit de 1822, qui pourrait fort bien être imprimé un jour.

Grand coloriste, Froissard nous ramène à nos origines, à l'aube de notre civilisation. Dans tout le reste, barbare, inculte, nul pressentiment de liberté ou de justice; parfois un mot de pitié tranche avec l'indifférence habituelle, le flegme imperturbable. Éclair de sentiment patriotique, peut-être le cœur n'y est pour rien; le mot sensible et charmant arrive à propos au bout de la plume, et ce mot pittoresque, original vivifie la page; on ne peut plus l'oublier. Quelquefois il atteint à la beauté d'un chant guerrier de l'*Iliade;* il prévoit la défaite, la déplore. Récit homérique interrompu de lamentations touchantes, complaintes mêlées à l'épopée, n'est-ce pas l'éternelle histoire des destinées de la France, précipitée dans la ruine au moment où elle aspire aux sommets de la puissance : « Ha! noble contrée de François, ce n'est mie maintenant que tes vaillants champions se montrent fiers et hardis entre toutes les nations du monde! »

Quelle nuit profonde la civilisation française traverse périodiquement!

La fabuleuse ignorance de Froissard est sillonnée d'un éclair, d'un désir de retrouver quelques vestiges de l'antiquité, si défigurée quelle soit. Villehardouin ne se doute même pas de sa barbarie. Pour lui, rien n'a précédé l'heure où il écrit, nulle notion d'une civilisation antérieure, nulle curiosité d'esprit, pas le moindre pressentiment que l'intérêt des hommes puisse être excité autrement que par le tombeau de Notre-Seigneur. C'est un vrai croyant; de plus il a le sentiment très-vif de l'honneur et de la sainteté du serment. Homme de guerre, esprit politique, orateur éloquent (il ne sut pas lire, dit-on), Villehardouin est chrétien plutôt que catholique; il ne dit pas le pape, mais l'*apostoïle* de Rome; il s'étonne de l'étrange

prétention des pèlerins de vouloir ramener l'empire de Byzance à l'obédience de Rome. Sobre de paroles, il n'ajoute aucune de ces réflexions dévotieuses que plus tard Froissard recueillera de l'esprit ecclésiastique et scolastique du moyen âge.

Les récits de Villehardouin ont tout l'intérêt d'un conte de fée par la naïveté, le coloris, la grâce. Sa langue, défigurée en Orient par quelque secrétaire italien, est une sorte de langue franque. Il admire le « beau patois » des Byzantins, leurs moustiers, les richesses de l'église Saint-Marc, où il harangua le peuple vénitien.

L'excellente traduction de la tragédie de Jules César, de M. Carlhand, venait de paraître. Shakspeare n'était pas toujours une récréation douce. Les hommes politiques y trouvent autant d'enseignements sévères que dans Machiavel et Montesquieu. Éternelle histoire des révolutions, avortées, moins par l'audace des scélérats que par l'aveugle confiance des citoyens intègres dans la puissance des principes. Passions et égarements de la multitude, funeste générosité des gens de bien, habileté des fourbes et des médiocres, tout y est. Que de fois Brutus échoua dans sa tentative libératrice, parce qu'il laissa Antoine haranguer la foule!

Mieux avisé, Cassius redoute l'éloquence irrésistible du testament de César; il se défie du sens moral des masses. Mais Brutus croit au triomphe du droit, à la justice éternelle; il accorde à l'ennemi la liberté illimitée de la parole, la liberté d'en être égorgé. Et voilà pourquoi Octave est l'idole du peuple et Brutus en exil.

Le peuple n'aime pas les sots : peut-être est-ce sa justi-

fication. Il préfère un tyran intelligent à un niais vertueux. Ne croyant rien perdre par la tyrannie, il n'est frappé que des avantages d'un pouvoir fort. En revanche, inexorable pour la bêtise politique, son dédain va jusqu'à l'aversion. Les fautes des hommes de bien lui semblent impardonnables; dès lors, la cause de la justice est perdue.

Et Edgar Quinet ajoutait : « Tâchez, une autre fois, d'avoir de l'esprit, car toute votre élévation d'âme ne vous sauvera pas du stigmate populaire. »

Nous lisions aussi les beaux articles de M. Ampère, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui respirent la conscience de l'honnête homme. Le voilà donc abattu, cet Auguste, célébré par le doux Virgile et le grand Corneille. Justice tardive.

M. Michelet combattait, de son côté, la fantasmagorie royale des Valois, des Bourbons. M. Ampère remet Auguste au niveau de Tibère. Tous les bons esprits suivaient cette voie : grand signe, premier réveil de la conscience à la lumière de l'histoire.

—

Pour nous distraire et nous bronzer l'âme, nous nous replongions dans l'antiquité. Nos anciens nous tenaient excellente compagnie. En ce moment, nous étions en plein Diogène Laërte. Je ne dirai pas que l'intérêt de cette lecture nous tint toujours bien éveillés ; au bout d'une heure, je lisais d'une voix mal assurée, peu à peu dans un état de rêve. Le cher maitre n'avait pas les yeux grands ouverts non plus. C'est égal, lors même qu'on ne suivait pas littéralement le texte, on allait toujours; car on se sentait en si vénérable compagnie, protégés, inspirés jusque dans le demi-sommeil par ces grands esprits.

Puis nous comptions bien nous infuser une parcelle de leur sérénité olympienne.

Quand la paupière s'appesantissait trop, on recourait à Montaigne; l'esprit restait éveillé sous le charme, l'originalité et la jeunesse de cette langue merveilleuse. Nous nous ranimions à la fraîcheur de cette source vraiment française. On ne s'en lassait jamais, d'autant plus que, lui aussi, aime passionnément l'antiquité.

Ce commerce des anciens nous révéla le vrai progrès moral de l'homme moderne : le bonheur individuel et la sagesse individuelle ne lui suffisent plus.

Les sages d'Athènes supportaient aisément l'exil et les maux publics, grâce à leur sereine philosophie. La possession de la vérité les consolait de l'iniquité universelle.

Pour l'honneur de notre temps, il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui les vrais patriotes se disent qu'il ne suffit pas d'être dans le droit chemin, et de sentir l'accord de leur vie avec la raison et la justice. Ils veulent arracher leurs concitoyens, leurs frères aux sophismes funestes, aux erreurs surannées. La solidarité fraternelle dans les sentiments est peut-être le seul point où les modernes soient supérieurs aux anciens. Nul ne se contente de son salut si le salut de son frère n'est assuré.

Surtout nous aimions les anciens, parce qu'ils étaient des hommes dans la grande acception du mot. Ils avaient conscience de la dignité sacrée, renfermée dans ce nom d'hommes; ils en exerçaient les droits et régnaient en vertu de la souveraineté de la raison.

—

Dans le silence universel, on se retournait vers la tribune antique. Les chefs-d'œuvre de l'art oratoire contiennent un enseignement moral qui se révélait sous un jour

éclatant et nous frappait bien plus encore que l'immortelle beauté de l'éloquence grecque. L'exil y découvrait un sens nouveau; les événements contemporains éclairaient une des faces jusque là inaperçues du génie de Démosthènes. Il est le représentant de la patrie, le défenseur du droit, le rempart vivant de la Grèce contre l'étranger; grâce à lui, Athènes résiste jusqu'au dernier moment à l'envahisseur. Démosthènes a pour adversaire Eschine, l'ami ou plutôt le mercenaire du despote macédonien; pour perdre l'homme du droit, Eschine l'attaque, par des voies détournées, sur un point secondaire.

On sait que dans le grand débat, auquel assista la Grèce entière, il s'agit de la couronne d'or que l'on proposait de décerner à Démosthènes; il venait de réparer les murs d'Athènes, et pour suppléer aux dépenses insuffisantes, il y avait consacré cent mines de sa propre bourse. Eschine saisit ce prétexte pour se porter accusateur. Selon lui, on a violé la loi qui défend de couronner un comptable. Il emploie tous les procédés et même les termes à l'usage des réactions modernes. Les hommes du droit sont à ses yeux des factieux, des audacieux qui ont le dessein d'abolir les règles, les usages établis. Sa tactique consiste déjà à violer le droit en l'accablant des vaines formules du droit, et à assassiner la justice avec les armes de la jurisprudence. Il cherche à étourdir le peuple en invoquant le texte des lois, mais en les tronquant, en les altérant; surtout il invoque sans cesse l'intérêt populaire, la volonté, l'autorité du peuple.

Il recourt à un autre prétexte familier aux hypocrites défenseurs de la famille, de la religion, de la propriété : Démosthènes est un impie, pour avoir usé d'humanité envers les malheureux Locriens d'Amphisse qui osèrent ensemencer un champ interdit par la pythie et qu'Eschine, un des premiers, avait ravagé et brûlé. L'homme pieux, l'homme d'ordre dénonce les crimes envers les dieux,

commis par Démosthènes : profanation d'un terrain sacré, profanation des choses saintes.

Les injures ne lui sont pas ménagées: l'homme du droit est une bête féroce, un scélérat, un brigand, un criminel d'État, l'assassin des guerriers; ses discours sont des *monstres*.

L'éloquence d'Eschine est un modèle du style injurieux des réactions modernes; l'hypocrisie et l'impudence le caractérisent.

Il finit par accuser Démosthènes, de quoi? d'avoir été vaincu; il lui attribue tous les fléaux qui accablent la patrie, même les malheurs des orphelins que la guerre a faits. On voit se reproduire les mêmes arguments qu'on entend aux époques néfastes (18 brumaire, etc.).

On accuse un homme d'avoir défendu son pays, d'avoir défendu le droit et d'être resté fidèle à ses serments.

Et ceux qu'il a sauvés mettent le plus d'acharnement à le persécuter. L'histoire nous montre ainsi plus d'une fois ces sortes de gens qui reprochent aux exilés *d'oser se souvenir*. On dirait que le mot d'ordre est pendant quelque temps : « Exilez, exilons. » Puis le lendemain : « Oubliez, oublions. »

Démosthènes avait déjà contre lui « ces âmes vénales, ces esclaves dociles, prêts à se vendre aux ennemis de l'État et à ramper devant le tyran. »

Il ne se lassait pas de rectifier l'esprit de ses concitoyens, de faire taire leurs ressentiments, leurs divisions, quand il s'agissait du salut de la liberté; il ralliait les peuples en face de l'ennemi commun que les traîtres appelaient « un libérateur; » il montrait ce *libérateur* détruisant partout la liberté et marchant à l'Empire, « trompant ceux-ci, corrompant ceux-là. » Enfin, il leur rappelait sans cesse « la douceur de ne pas avoir un maître, et la liberté qui fit la félicité des aïeux. »

Toutes les forces, les ruses des réactions sont incarnées

dans Eschine; il est du parti de Philippe, d'Alexandre; armé de sophismes brillants, il frappe le patriote et lui fait un crime de défendre la patrie, l'indépendance. Jamais le prestige de l'éloquence ne servit cause plus inique; mais combien habilement voilée! Les subtilités les plus ingénieuses font la trame apparente de l'accusation. Au fond, le débat était tout autre.

Démosthènes est la personnification de la conscience humaine et de la nationalité grecque. Eschine représente la force qui écrase le droit.

Oui, la question du droit vaincu et de la force victorieuse a été débattue à Athènes dans ce procès mémorable; la grandeur de Démosthènes est de représenter une situation qui s'est répétée plus d'une fois dans le monde. Il défendait la Grèce bien mieux qu'avec les murs élevés par ses soins et en partie à ses frais; il la couvrait du bouclier de son caractère, de son indomptable patriotisme, de sa constance dans les revers, enfin de l'éloquence la plus surhumaine qui fut jamais.

Ajoutons que le peuple d'Athènes fut à la hauteur du grand homme.

A l'extérieur, d'innombrables armées ennemies; à l'intérieur, l'ennemi déguisé s'insinuait avec perfidie sous toutes les formes qui minent et énervent la résistance, prêchant l'unité grecque, le grand Empire, la gloire militaire, toutes les subtilités dont se couvre la trahison.

L'or de Philippe était moins corrupteur que les sophismes d'Eschine qui allègue toujours l'intérêt de la démocratie.

Le peuple athénien ne s'y laissa pas tromper; ce sera son honneur éternel, il sut démêler la vérité; il condamna à un exil perpétuel le calomniateur, l'agent de l'étranger, et proclama bien haut l'innocence, la gloire de Démosthènes. Du même coup, il sauva ainsi la justice et l'indépendance.

Non, le peuple d'Athènes ne s'inclina pas devant la force victorieuse, devant l'iniquité couronnée; il ne céda pas au succès impie, par lassitude ou par peur. Il prit l'âme de son sublime orateur. Ou plutôt, c'est le grand citoyen qui nous apparaît couronné des vertus civiques, dont la Grèce est l'éternel symbole.

Tels étaient les commentaires de l'exilé; ses récentes expériences donnaient une nouvelle signification à l'antiquité.

X

TRAVAUX MILITAIRES

Une règle qu'Edgar Quinet a toujours observée, c'est de tenir ses facultés en éveil par les occupations les plus variées; elles préviennent le défaut d'équilibre que produirait un trop grand confinement de l'esprit dans un seul sujet. « Pour moi, la diversion, c'est le repos, » dit-il.

Quelle étude le reposa de ses travaux sur la question religieuse? Il reprit l'enquête sur la campagne de 1815, dont il s'était occupé de tout temps. Avant de terminer le poëme de Napoléon, il avait, en 1835, visité le champ de bataille de Waterloo. Ce récit parut dans la *Revue des Deux Mondes* en 1836, et dans *Allemagne et Italie.* De plus, il écrivit aussi une esquisse de *la Bataille de Waterloo;* nous possédons encore ce petit manuscrit jaune, embryon de l'histoire publiée vingt-six ans plus tard.

Tout le ramenait fatalement à Waterloo. Après la légende poétique où le héros est peint plus grand que nature, M. Quinet sentait la nécessité de le réduire aux proportions exactes, rigoureuses de l'histoire; il y était porté par les tendances mathématiques de son esprit qui n'abandonne jamais un sujet avant de l'avoir examiné sous toutes ses faces, afin d'arriver à une démonstration claire, précise, irréfutable.

Deux autres motifs se joignaient à celui-là : un goût dé-

cidé pour l'histoire militaire, né de la première éducation d'enfance dans les bivouacs de Jérôme Quinet; et ses relations avec la famille de madame la maréchale Ney, très-liée avec une tante de mon mari.

En effet, c'est chez madame de Saint-Edme, dès 1821, que se formèrent ses liaisons avec le duc d'Elchingen. A ce titre d'ami de la famille, il prononça, en 1845, un discours sur la tombe du brave des braves.

Il était très-préoccupé de rendre justice à la mémoire de Ney, si maltraité par l'historien de Sainte-Hélène.

L'occasion s'offrit à propos du débat entre le général Jomini et le duc d'Elchingen sur la bataille des Quatre-Bras. M. Quinet l'étudia avec un intérêt passionné et fut assez heureux pour éclairer la question, en découvrant des motifs, des arguments, qui avaient échappé à l'esprit militaire le plus sagace.

Il fit, en 1846, un mémoire sur l'affaire des Quatre-Bras, le communiqua au duc d'Elchingen qui reconnut que ce mémoire tranchait la question tant controversée. Grâce à sa pénétration d'esprit, M. Quinet démontrait l'injustice des accusations de l'Empereur et rétablissait la vérité sur le maréchal Ney.

Lorsque, bien des années après, M. Quinet publia son *Histoire de la Campagne de* 1815, une seule objection fut faite à cet ouvrage. On supposa que les vues de l'auteur et ses jugements avaient été une représaille des événements de 1851. C'est une erreur; ses vues développées en 1861 étaient déjà arrêtées en 1846, comme le démontre la lettre suivante du duc d'Elchingen, retrouvée par hasard :

« Versailles, 9 mai 1846.

« Je vous remercie, mon cher Quinet, des notes précieuses que vous avez faites et que vous me communiquez ;

je les ajouterai au dossier que j'ai préparé pour le remettre à Thiers quand il sera arrivé à cette triste époque. Je regrette de n'avoir pas su ces faits aussi bien que vous, lors de ma discussion avec Jomini. Je pense qu'alors il se serait rendu à l'évidence. J'admire comment vous pouvez embrasser, étudier et connaitre à fond toutes les questions et être, dans chacune, aussi fort que ceux qui en font spécialité.

« Vos raisonnements sont positifs.....

« Vous avez jugé vrai en devinant la calomnie sous ces anecdotes apocryphes, empruntées aux mauvais pamphlets de l'époque. J'espère que l'histoire n'ira pas chercher là la vérité et que nous trouverons enfin un homme de talent et de conscience pour la dire sans crainte de petites susceptibilités d'auteur. Que n'êtes-vous, vous, chargé d'un travail semblable?...

« D'ELCHINGEN. »

Il était tout naturel que, dans ce voisinage de Waterloo, l'exilé revînt au sujet qui l'avait tant occupé en 1835 et 1846. A force de le creuser et d'y penser sans cesse, M. Quinet découvrait maintenant le point capital d'une question stratégique longtemps controversée de la campagne de Waterloo.

J'ai la manie des dates : ce fut le 14 avril 1857 qu'il me fit part des résultats de ses recherches; elles éclairaient une des plus décisives causes de la défaite. Jomini et tous les écrivains de la campagne de 1815 s'interrogeaient, cherchaient l'explication.

Toute la critique militaire, depuis quarante ans, porte sur un détail stratégique qui a fait manquer, dès le début, le succès de la bataille. Napoléon, le matin du 18, fit faire l'attaque en masse compacte; les généraux étonnés suivirent l'ordre à la *lettre*, sans demander d'autre explication.

Il est hors de doute que Napoléon n'a pu donner un tel ordre; car ce même ordre, il le renouvela le soir, mais cette fois, dirigeant lui-même ses troupes, il exécuta sa pensée entière, incomprise par ses généraux. Il *déploya*, en effet, les bataillons de la garde; mais en même temps, aux deux extrémités, il forma deux longues colonnes qui protégèrent les flancs de l'attaque et qui eussent empêché l'échec du matin. Et M. Quinet ajoutait : « Si la conception de Napoléon échoua le matin, évidemment, c'est que ses généraux ne l'avaient exécutée qu'à demi. »

Par toutes ces investigations minutieuses, le futur historien de la campagne de 1815 acquérait la conviction que l'imprévoyance, la négligence humaine, eurent plus de part au désastre que la fatalité.

Par quelle dérision du sort les proscrits de 1851 sont-ils internés dans le rayon de Waterloo? forcés de ruminer la défaite et de méditer sur les conséquences d'une issue différente du 18 juin 1815.

Les esprits les plus hostiles à Edgar Quinet lui ont cependant accordé ceci : Nul Français ne ressentit avec plus d'angoisse et de passion cette journée néfaste où la destinée de la patrie fut jouée à croix ou pile.

XI

MERLIN L'ENCHANTEUR

Il s'était remis à Merlin, et je comptais que la société de l'Enchanteur lui ferait le bien accoutumé.

J'ai déjà dit que ce livre retrempé dans la nature vivante, pénétré des parfums et des aurores du printemps, était à la fois une récompense et un fortifiant.

Il ne parut qu'en 1860; mais en imagination j'entrevoyais déjà une édition illustrée. Aucun livre n'est mieux fait pour inspirer le crayon d'un artiste, car véritablement chaque scène se détache en vignette.

En attendant j'ébauchais moi-même ces vignettes à ma fantaisie.

Voici, encadrée de bruyères, la première rencontre de Merlin et de Viviane : elle se mire dans la fontaine, ses cheveux l'enveloppent comme les rayons étincelants du matin; autour d'eux, des bois, des prés, des sommets bleuâtres; çà et là un sapin effilé en fer de lance.

C'est en aimant et se sentant aimé que Merlin devint magicien; il se sert de sa puissance pour enchanter la terre de France.

Ma seconde vignette, c'était *Paris*. Merlin est dans une barque avec Viviane. Profondes solitudes. Au milieu du fleuve qui serpente à travers une forêt de chênes, on aper-

çoit une île boisée : « Quel est ce fleuve? — La Seine. — Et ce village? — Lutèce. »

Il bénit cette terre. « Ah! j'aime cette terre plus que toute autre ! dit-il. Je voudrais y voir un peuple heureux. »

Paris a surgi avec ses monuments, sa civilisation, ses passions et ses femmes séduisantes d'esprit et de grâce, riant de tout, de ce qu'elles aiment et de ce qu'elles haïssent. Sans doute Merlin restait fidèle à Viviane, mais il remarquait qu'il y a sur la terre différentes beautés : celle d'Isaline l'ensorcela. « Cette bouche, pleine d'amoureuses malices, ces yeux noirs veloutés lui parurent la source de toute magie. »

Viviane aura d'autres rivales, et ces portraits de femmes sourient à travers toute l'œuvre de Merlin.

Il méditait le pèlerinage des trois mondes.

« Laisse le passé, l'avenir seul est à toi, » lui dit sagement Viviane, et elle l'entraîne au seuil des Limbes, où personne n'a pénétré avant lui. Là, dans un labyrinthe alpestre qui rappelle Glaris, le pasteur des limbes lui entr'ouvre la barrière de solives branlantes entremêlées d'épines. Par des sentiers à peine tracés se rencontrent les âmes qui n'ont pas vécu : Héloïse et Abailard, embrassés dans l'amour éternel..., plus loin Jeanne d'Arc. « N'arriverai-je pas trop tard? » dit la bergère.

Quelques âmes altières ébranlaient les portes de bronze qui les séparaient du jour. Merlin leur donne un nom : c'est Charlemagne, Mahomet, Luther, Napoléon, le grand Maximilien. Au bord d'un rivage désert, sur la dune étroite, le Taciturne; et près de la vaste mer, Colomb et Washington.

Enfin sous le manteau du prophète s'abrite l'enfant de l'Ain, et celle qui ne t'a jamais quitté un jour.

Ces motifs si variés font songer non-seulement à l'art du dessin, mais à la composition musicale : symphonies de

ton et de caractères différents, mélodies qu'on pourrait noter, principalement aux introductions des chapitres.

Viviane a abandonné Merlin. Pourquoi? la suite de l'histoire l'apprendra. Le voilà seul dans la forêt, brisé, anéanti.

Jacques Bonhomme le bûcheron laisse sa hache, s'attache à la fortune du pauvre enchanteur. Voyez-vous le naïf paysan des Ripes, vêtu de sayon, chaussé de sabots, présentant sa large main à Merlin et lui demandant la bonne aventure? Ce mélange de patois rustique et de langage ailé produit aussi un effet musical.

Les pèlerinages commencent, et les divers voyages de l'auteur fourniront leurs incidents, leurs vivants souvenirs.

Merlin et Jacques Bonhomme quittent la perfide Albion; ils se trouvent dans une petite vallée couverte d'épis de blés, abritée par la forêt de Soignes; ils se couchent dans un sillon qui prit depuis la forme d'un immense tombeau. « Demande à ce berger un peu d'eau et le nom de ce village. — Il n'y a pas d'eau, et le village s'appelle Waterloo. — C'est bien, ne l'oublie pas, mon fils. »

Aux bords du Rhin, sur les balcons des vieux manoirs, rois, chevaliers, ménestrels saluent l'enchanteur; les nains seuls le boudent. Il entreprend de réconcilier Français et Teutons.

Merlin, sur son passage, enchante tour à tour la France, les Alpes, le jardin d'Italie, le lac Léman et même le paysage de Veytaux.

A Florence, il ébauche une figure divine dont tout un peuple devient amoureux et que les peintres copient de siècle en siècle : c'est le portrait de Viviane.

Venise était encore sous les flots; Nella la belle batelière, assise avec Merlin au seuil de la cabane, l'enlace dans ses filets en raccommodant avec lui la même maille.

Elle demande et obtient la gondole à la proue luisante, l'église aux coupoles d'or, le lion de Saint-Marc, le pont d'albâtre, le vaisseau pavoisé *le Bucentaure*, enfin l'anneau magique qu'elle jette à la mer. Merlin lui accorde tout pour un baiser.

Après son aventure de Rome, où il faillit être brûlé, crucifié par les nécromans de l'époque, Merlin débarque au pays des Ruines. Après les réminiscences du voyage d'Italie de 1831, voici les souvenirs de la Grèce de 1829. Avec son fidèle Jacques Bonhomme (en réalité il s'appelait Ducarouge), il couche à la belle étoile, la tête appuyée sur des bruyères et des broussailles. Mais la faim chasse le sommeil, Jacques parcourt la campagne au clair de lune, rapporte un agneau, on allume un feu ardent, les viandes sont rôties; le roi les surprend mangeant : « Vous avez donc faim et soif? — Quelquefois, répond Merlin, confus. »

Les dieux de l'Olympe changés en nains forment un des intermèdes du premier volume.

Les Immortels étaient si diminués qu'ils disparaissaient à moitié dans le creux de leurs casques, du reste affamés depuis que les hommes ne leur offraient plus d'encens. Merlin et Jacques les nourrissent de noisettes, de figues, et d'une tranche de pain qui leur restait. Petits de corps, mais infinis d'esprit, ils se résignent à leur déchéance, et, suivant le conseil de Merlin, ils deviendront les gnomes, les elfes, les nains, les génies follets.

Ma vignette la mieux réussie représentait Psyché, la lampe à la main, sur le char d'ivoire, recevant sur ses épaules nues le manteau d'azur de Merlin.

Marina la jeune Grecque, sauvée par l'Enchanteur, soulèvera le vaillant peuple de Palicares à la guerre sainte contre l'oppresseur. Ici éclatent des hymnes de délivrance, des chants populaires.

Cependant la correspondance de Merlin et de Viviane

continue à travers les pèlerinages; la longue épreuve de la séparation est terminée. Ils se retrouvent sous le bosquet d'aubépine fleurie. Merlin se jette aux pieds de sa bien-aimée; il couvre de baisers la mousse qu'elle foule, il remercie le ciel et la terre de la lui avoir rendue. Ils ne se quitteront plus; ils se bâtiront une retraite enchantée. Les bourgeois l'appellent un tombeau; mais, pour ceux qui s'aiment, c'est l'asile inviolable de l'amour dans la mort, où refleurit leur vie, plus belle, plus heureuse qu'autrefois.

—

Je n'étais nullement pressée de voir terminer une œuvre à qui nous devions tant de nobles illusions à défaut de bonheur public. Assez de luttes et d'âpres pensées venaient arracher l'auteur à cet abri de paix. Mon humble tâche consistait à mettre au net les chapitres achevés, et quand j'avais rempli chaque matin de mon écriture une vingtaine de pages, mon esprit et mon cœur étaient pleins de délices; je me réjouissais en songeant que le lendemain serait un jour semblable.

Pourquoi ne pas le dire? J'ai une dette immense envers Merlin. Pendant six mois, dans une grave maladie, il soutint mon courage défaillant; sa voix amie était la seule qui arrivât à mon esprit; le bon enchanteur me nourrissait d'espérance. Où ai-je vécu cet hiver? Merlin me retenait dans un monde de merveilles, dans une cité souterraine dont l'éclat surpassait la lumière des vivants. J'entendais des hymnes d'espérance immortelle et d'amour qui ne résonnent plus sur la terre. Les accents, la parole, la pensée venaient du ciel; et pourtant c'étaient des mots humains sortis d'un cœur vivant, non le songe d'une ombre vaine. Réalité saisissante qui faisait de la vie d'exil un rêve, univers enchanté que je retrouvais à volonté.

Est-ce dans une de nos promenades de Spa que l'entrée du tertre vert de Merlin me fut révélée? Une roche soulevée dans le bois donne accès au tombeau de l'enchanteur. Un tombeau? Non. C'était le temple de la Justice, du droit éternel, temple de marbre que nous voulions embellir d'or et d'ivoire.

C'est là l'idéal que l'artiste se proposait. Il y travaillait avec amour. « Je me sens perdu dans mon ouvrage, comme un oiseau dans une cathédrale, » me disait-il.

Et il ne se lassait pas de le perfectionner à l'infini, ajoutant la fresque à la sculpture et tous les motifs d'ornementation, se refusant à croire que son œuvre était achevée. Pourtant l'enceinte sacrée offrait déjà en ce moment un abri à ceux qui cherchaient l'avenir, la sérénité au milieu de l'exil.

Je ne sais si notre époque, éprise de réalisme, de phrases flamboyantes, de mise en scène à grand fracas, d'histoires de cour d'assises, a perdu sans retour le goût de la vraie poésie; j'ignore si elle renaîtra parmi les hommes du vingtième siècle; mais certainement ceux du treizième siècle étaient amoureux de créations suaves, éblouissantes d'imagination, fraîches comme le printemps.

Le souffle épique, la passion qui vibre dans un langage harmonieux étaient faits pour les contemporains du Dante, autant que le furent plus tard le sourire de Fra Angelico, de Raphaël, et le regard titanesque de Michel-Ange.

Merlin m'a consolée et guérie par un fond de sérénité, d'amour et de simplicité naïve à travers lequel se joue un esprit souriant qui effleure dans son vol toutes les beautés de la création, l'étoile dans l'azur et la fleur des prés, l'immortel génie et la jeune fille folâtre. La pensée s'élance du haut des cîmes étincelantes jusqu'au fond des abîmes et en revient avec une parole de paix; on entend le chant des oiseaux, l'hymne des esprits de lumière et les soupirs des âmes déchues.

La main de mon enchanteur ose soulever même les voiles sacrés qui recouvrent les mystères de la création : alors éclatent des ravissements inconnus, l'arc-en-ciel de l'espérance brille encore sur la terre flétrie.

Dans une autre partie de l'œuvre, je vois défiler les siècles avec leurs cortéges d'erreurs et de crimes, mais aussi avec les vertus et les aspirations de notre pauvre humanité.

Ce même esprit enjoué stigmatise le mal, il enseigne le remède et promet la guérison. Armé d'un burin d'une finesse vraiment gauloise, il grave sur les colonnes de sa demeure la critique ingénieuse des grands ouvrages de l'esprit français : c'est lui qui écrit les chefs-d'œuvre que tant d'auteurs s'attribueront après lui. Et Viviane l'inspire ; elle est de moitié dans ses travaux.

Après quelques pages d'ironie, son âme s'amollit tout à coup au souvenir de la douce patrie. Oui, j'ai vu couler des pleurs au seul nom de la terre natale et du champ paternel. Est-ce là ce cœur qui a revêtu une cuirasse d'indifférence?...

Dans tout le cours de mon Odyssée, l'amour, l'héroïsme et l'immortalité éclairent de leur triple lumière le sentier enchanté que je parcours. On sent la félicité de deux cœurs qui trouvent l'un dans l'autre un univers.

Toutes les aspirations de la vie au delà du temps, à l'abri de la mort, les destinées humaines éternellement progressives, ont leur page dans Merlin. Le clairon de la justice retentit à l'oreille de l'opprimé et du puissant superbe ; le droit retrouve son vengeur, la liberté triomphante revient sur la terre, la douleur est vaincue, la félicité s'affirme par l'amour dans la mort ; toutes les voix célestes et terrestres annoncent la résurrection de l'humanité.

Merlin, prophète des peuples, a sondé même l'enfer : mais c'est pour le vaincre et le détruire, prêcher aux dé-

chus la repentance, réconcilier l'ange et le démon; enfin il touche aux sommets de la pensée par la réconciliation avec l'Éternel.

D'où vient l'impression profonde de cet ouvrage sur toutes les âmes vraies? On reste touché, l'attendrissement vous gagne, car vous sentez un cœur vraiment humain, une âme ingénue qui se donne sans réserve; on respire à chaque page la bonté. Elle s'exhale comme le souffle des plantes salutaires qui réparent et guérissent les blessures. Une douce sérénité éclaire mon livre chéri dans un demi-jour plein de mystère; enfin j'y trouve la grâce qui embellit la beauté et ce caractère rare de nos temps, la beauté de l'innocence.

Tout ce que je dirai de Merlin n'en donnerait pas une idée aussi nette que des pages inédites de mon mari, écrites il y a quelques années, et qu'il n'a pas eu encore l'occasion de publier. Elles paraissent ici pour la première fois :

« J'avais un sansonnet qui m'était venu de Bohême. C'est un oiseau des fées. Aussi longtemps que j'ai été occupé de Merlin, il est resté auprès de moi. Pendant que j'écrivais, il planait sur ma tête, ou il se posait au bord de ma table. Si je m'interrompais, il commençait ses gazouillements qui eussent rempli tout un bocage. En artiste accompli, il mêlait à ses mélodies des coups d'archet éclatants après lesquels il prenait sa voix de basse; et il me tenait alors de sages discours en langue humaine très-nettement articulés; puis il me regardait de son grand œil noir profond et disait : « Écrivez! »

« Ce n'est pas lui qui eût imaginé que les pages qu'il chuchotait à mon oreille étaient un grimoire de métaphysique et de science; il les prenait simplement pour la chanson d'été d'un prisonnier dans sa cage suspendue à la voûte du ciel.

« Quant à se figurer que c'était là une thèse d'école, il eût

mieux aimé perdre son plumage aux couleurs violettes, orangées, lustrées d'or et d'azur. Quelqu'un ayant osé le contredire sur ce point, reçut aussitôt un coup de bec acéré dont la marque se voit encore.

« Un jour on profita de mon absence pour lui demander si cet ouvrage ne contenait pas des mémoires et des détails de vie intime. Il prit sur lui de répondre avec discrétion que son maître était sans doute trop avisé pour chercher sa poésie dans le vide, que tout ici était réel, puisé dans la vérité et semé de plumes saignantes arrachées encore vives du nid natal.

« On insista. Il répliqua que dans le tombeau de Merlin, il reconnaissait son maître enseveli vivant avec tout ce que celui-ci avait le plus aimé, mais qu'il ne pouvait en dire davantage et ne voulait pas dévoiler les derniers secrets de la maison. D'ailleurs il retrouvait dans Merlin l'écho bien connu à lui des gazouillements des forêts et des libres pensées écloses en plein air sous la voûte du ciel. Cela lui suffisait : pourquoi plus de curiosité?

« Tant que dura la composition de cet ouvrage, il ne pensa pas un seul jour à fuir, quoiqu'on le laissât en liberté. Chaque page nouvelle lui tint lieu des vastes horizons et des sources cachées et des buissons d'aubépine. Il se jouait dans mes pensées comme en pleine nature, et ne semblait rien désirer au delà. Mais, chose incroyable, le jour où le livre fut terminé et où je l'enfermai sous clef, notre hôte, notre compagnon fidèle, inséparable, notre sansonnet prit son vol à travers la fenêtre entr'ouverte. Je le vis fuir rapide comme une flèche par un jour splendide. D'abord je n'en crus pas mes yeux ; je le rappelai, je le poursuivis. Tout fut inutile. Je ne l'ai jamais revu. Quoique l'on mît tout un village à sa piste, personne n'a pu m'en donner des nouvelles.

« Lecteur, si tu veux que cet ouvrage te serve de nid dans un jour d'orage, suis le conseil d'un oiseau du ciel. Ne

te creuse pas l'esprit plus que lui pour chercher des énigmes. N'imagine pas des monstres auxquels l'auteur n'a jamais pensé. Fais-toi pour quelque temps une âme aérienne ; lis avec le cœur ce qui a été écrit avec le cœur. Saisis-toi du bon grain que j'ai mis dans ces pages, et quand tu en auras nourri ta fantaisie, tu te sentiras des ailes et tu pourras prendre ton vol vers un ciel plus haut et plus limpide. Alors tu m'oublieras, si tu le veux ; car tous, vous êtes oiseaux, et vous ne songez jamais qu'à oublier ou à partir. »

XII

RÉVOLUTION RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

C'était le moment où tout renaît et fleurit; les petits jardins qui entouraient la maisonnette resplendissaient de verdure; nos arbrisseaux, dans leur floraison rose et blanche, charmaient la vue. Ce printemps précoce célébrait la fête de la résurrection de la nature, symbole de l'immortalité; toutes les religions orientales l'entendaient ainsi.

Le beau temps avait ramené la santé; plus ardent que jamais à la lutte, plein d'une joie que la conscience seule peut conserver en exil, Edgar Quinet s'exposa de nouveau à la colère des ultramontains. Le mouvement anti-catholique était poursuivi à outrance; de jour en jour la polémique des journaux cléricaux s'envenimait; ils déclaraient que Satan en personne ne plaiderait pas mieux qu'Edgar Quinet. Ce qui les mettait en fureur, c'était la publication des œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde, entreprise, sous la direction de M. Quinet, par deux jeunes et intelligents éditeurs, MM. Albert Lacroix et Van Meenen.

Combien l'exaspération allait s'accroître par l'introduction d'Edgar Quinet aux ouvrages de ce Voltaire du seizième siècle qu'il avait eu la gloire d'exhumer!

Pourquoi ne pas l'avouer hautement? Cette *Révolution*

religieuse au dix-neuvième siècle était le plus formidable engin de guerre qu'un intrépide tacticien eût jamais dressé contre l'armée ennemie.

Le 6 avril, mon mari commença son *Introduction à Marnix*. Il ne prêchait nullement, comme ses adversaires le prétendent, l'extirpation du catholicisme par le fer et le feu; il le sait très-bien et il l'a répété : la tolérance, l'humanité sont deux principes à jamais acquis au monde moderne; mais il chercha à démontrer comment les lois théodosiennes, catholiques, pouvaient s'appliquer au catholicisme. Ses décrets se retournaient contre lui-même; il se frappait par ses propres armes.

Transporté de joie de sa découverte, il me répétait : « Je ne fais pas une œuvre d'éloquence, mais de raison. »

C'était l'une et l'autre à la fois.

Il rêvait à ses formidables stratégies dans nos promenades au Parc, où la naissante verdure souriait aux yeux.

Un esprit parfaitement équilibré qui prévoit tout avec calme, qui se rend un compte exact du danger et néanmoins s'y expose d'un cœur intrépide, voilà un genre de courage bien supérieur à celui qui ne calcule pas les conséquences périlleuses. Nul acte plus audacieux que d'affronter, en 1857, le catholicisme tout puissant en Belgique. Les proscrits y étaient à la merci du clergé belge, alors peu habitué à la discussion, et combien plus exaspéré de se voir jugé par un proscrit. Quoi? En pleine réaction, dans un pays où l'ultramontanisme était habitué à régner, à parler en maître, un seul homme, un exilé oserait jeter un défi aux puissances, aux dominations du ciel et de la terre? Aussi les journaux cléricaux se vengeaient-ils par des injures et des menaces. Ils ne l'appelaient que l'*horrible Quinet* : ce petit nom affectueux lui resta parmi nos amis qui venaient me demander : « Comment se porte l'Horrible? »

Rien ne m'inspirait plus d'attendrissement que cette

paix du cœur et de l'esprit, cette égalité d'âme au milieu de la lutte et dans l'extrême détresse où se trouvait la démocratie.

Poursuivant passionnément son grand but, le réveil de la conscience humaine, il concentrait maintenant toute sa pensée dans la révolution religieuse au dix-neuvième siècle, qui devait redresser les âmes, rallier les bons esprits, combattre le faux qui se glisse partout, en politique, en philosophie, en morale.

Le mois d'avril fut employé à forger à la démocratie une armure formidable. Il s'adonna à la puissante machine de guerre qui renforcerait et fortifierait le *Tableau des différends de religion* et la *Ruche romaine* de Marnix de Sainte-Aldegonde.

Le 1er mai, mon mari réunit deux ou trois de ses collègues d'exil pour leur lire son travail qu'il venait d'achever.

Cette séance fut très-émouvante. Il était difficile de ne pas apprécier hautement cet acte de courage, d'intrépide amour pour la grande cause, et cette sainte éloquence qui excite les âmes à la liberté. Jamais Quinet ne parut plus fort; toute la plénitude de ses facultés éclata dans cet *acte*, car c'est plus qu'un livre. Pendant la lecture, il y eut de ces passages où la passion de vérité fit tressaillir les cœurs d'une commotion électrique.

Non, ce n'est plus la défaite qu'un tel moment! Et quand on aurait contre soi un monde d'ennemis, et même ses propres amis, les plus chers, la conscience d'un si grand devoir accompli tiendrait lieu de tout.

Que ne puis-je analyser ici cet écrit placé comme un frontispice sur le monument que le proscrit de 1851 éleva au proscrit du seizième siècle, à un des héros de la liberté civile et religieuse! La résurrection de ces œuvres hardies, ensevelies sous trois siècles de persécutions et d'oubli, tirées du sépulcre par la main d'Edgar Quinet, et qui sont

en même temps une gloire de la langue française, fut tellement appréciée en pays flamand, que la Société de Leyde se hâta d'envoyer à Edgar Quinet le diplôme de membre, comme témoignage de gratitude.

J'aurais voulu suivre, chapitre par chapitre, cette introduction où l'auteur examine si la liberté est le droit de détruire la liberté! Comment l'Église catholique a-t-elle détruit le paganisme? Quelle fut la jurisprudence du catholicisme contre le paganisme? Comment finit une religion? Si un nouveau dogme est nécessaire pour sortir de servitude?

M. Quinet répétait ici qu'il ne réclame pas une formule, une théorie, pour une secte en particulier; mais qu'il veut la « liberté pour tous, » l'expansion de toutes les énergies de l'âme et de l'esprit; toutes les idées qui ont sauvé une parcelle de la vérité; enfin, l'esprit humain tel qu'il a pu se développer dans le monde moderne, avec ses croyances, ses aspirations, sa philosophie, ses instincts nouveaux, la liberté, dogme du monde moderne.

Oui, je l'avoue, le caractère et les actions de mon mari me remplissent de fierté; son exil, ses souffrances mêmes sont oubliés; je ne vois que ce cœur généreux, avide d'un seul bien : la lutte pour la liberté.

La moitié de l'œuvre de délivrance est terminée, puisque de telles paroles ont été proférées, puisque des plans si hardis, si vastes, si infaillibles ont été préparés avec la lumière de la raison, le calme de la conscience, l'autorité de l'histoire.

Après ces pages, les dernières de ce genre, et qui marquent la dernière heure de la papauté, il n'y a plus à ajouter un mot. Dix ans après, l'Italie tentera de les mettre en action.

Dans les derniers jours de mai, de graves événements

semblaient proclamer à l'unisson l'importance de l'œuvre de M. Quinet. Ce qui se passa à Bruxelles, pendant ces trois jours, nous commandait un vrai respect pour les Belges qui savent user de leurs droits de citoyens, de peuple libre, et cela, avec un calme, un sérieux admirables. L'explosion de l'opinion publique, les 27, 28 et 29 mai, attesta l'impopularité de la loi, dite de charité, présentée aux Chambres, loi hypocrite et audacieuse, qui n'était autre chose que le rétablissement de la main-morte, et livrait en outre l'enseignement primaire aux mains du clergé.

Après trois semaines de débats passionnés, la discussion de la Chambre allait aboutir au vote; les cléricaux triomphaient; c'est alors que le pays s'émut, et les manifestations populaires commencèrent. Une foule immense, des milliers de personnes appartenant à la bourgeoisie, avocats, magistrats, fonctionnaires, jeunes gens de l'Université, s'assemblent devant le Palais de la Nation, acclamant les députés de la gauche, huant, sifflant les membres de la droite et le nonce du pape.

A l'heure où les ouvriers terminent leur journée, le mouvement augmente ; la foule parcourt les rues aux cris de : Vive le roi ! à bas les couvents! à bas les jésuites! Appel au pays !

On s'arrêtait devant la maison du rapporteur de la loi et aux bureaux des journaux catholiques, huant, sifflant. Le lendemain, l'autorité ayant fait un déploiement de troupes, la manifestation grandit ; un bataillon de carabiniers déblaya la place, le peuple redouble de cris, de grognements. L'attroupement s'élevait à six mille personnes parcourant la ville en chantant la Brabançonne, le chant des Girondins, mêlés aux cris : A bas les prêtres! à bas les jésuites! à bas la calotte! On brisa des vitres aux bureaux du journal catholique *l'Émancipation*, aux couvents des jésuites, des capucins, au collége Saint-Michel, aux couvents des Joséphites, aux Carmélites, à l'hospice des

Sœurs, aux Rédemptoristes, aux Bollandistes, à la Visitation.

La police intervenait à peine.

Des colloques s'établissaient entre les agents de police et les chefs de colonnes qui criaient : Vive la police, mais à bas les calotins! Après quoi on se dispersait pacifiquement. La garde civique, convoquée dans la soirée, disparut aussitôt, car la résolution était unanime contre cette loi néfaste. Les troupes, les officiers déclaraient qu'ils marcheraient pour le roi jusqu'à la mort, mais *jamais pour le clergé*.

Le conseil communal de Bruxelles s'assembla et vota, à l'unanimité, une adresse au roi pour l'inviter à user de ses droits constitutionnels. A Anvers, Liége, Mons, Gand, mêmes manifestations contre la loi, avec la plus grande énergie. Il en résulta que le roi prorogea les Chambres et les ministres déclarèrent eux-mêmes que la loi est retirée *en fait;* qu'*elle est morte*.

Avant la prorogation des Chambres, les chefs de la gauche et de la droite furent invités, par le cabinet, à chercher une solution conciliante; les ultra-catholiques s'y refusèrent, déclarant qu'ils voulaient le maintien de la loi pur et simple.

Cette obstination valut à la droite une leçon. Grand triomphe de l'opinion publique sur ceux qui demandaient le rétablissement du moyen âge. Tout le personnel des congrégations religieuses quitta prudemment Bruxelles pendant ces jours d'émoi. Les convois de chemins de fer emmenaient les révérends capucins. Pas un prêtre ne coucha chez lui. A tort; personne ne songeait à leur faire le moindre mal, mais cette petite alerte leur fut utile.

Toute la ville de Bruxelles afflua le soir au théâtre, à la représentation de *Guillaume Tell*. La révolution de 1830 s'était faite aux chants de liberté de la *Muette de Portici*.

Maintenant l'héritier de Léopold et la future reine des

Belges écoutaient, debout, l'hymne national, *la Brabançonne*, chantée par tous les spectateurs; et quels applaudissements frénétiques saluaient les passages de *Guillaume Tell* qui se prêtaient à la situation! On eût dit que la salle allait crouler sous les frémissements de ce peuple fidèle à ses vieilles franchises communales; surtout quand revenait ce refrain :

Sais-tu bien ce que c'est que d'aimer la patrie?

Depuis 1830, Bruxelles n'avait pas présenté cet aspect ému.

Les journaux ultramontains seuls gémirent des *excès* commis, c'est-à-dire de quelques vitres brisées. Elles eurent pour résultat le retrait de la loi, la prorogation des Chambres, la victoire des libéraux; ces vitres cassées ne furent pas trop chèrement payées.

Le roi invita la majorité à un rôle généreux, et lui conseilla de renoncer à la discussion de la loi. Mais la lettre royale provoqua chez le clergé un déchaînement de violences qui justifiaient désormais les attaques dont il honorait M. Quinet. Puisque le roi Léopold même n'était pas épargné, était-ce à l'exilé à s'étonner?

Qu'on juge de l'effet que produisit à ce moment la *Révolution religieuse*. Elle parut le 1er juin.

Fort de sa conscience, mon mari me répétait : « Oui, je crois n'avoir rien dit encore de si sérieux. J'ai vu toute une génération périr d'inertie dans l'attente d'une formule. Toutes les paresses d'esprit et de cœur se sont cachées sous ce mot.

« Nous avons montré au Collége de France le vrai dogme de notre temps. Il croîtra, il se développera; mais il existe déjà. C'est avec ces idées, jetées aujourd'hui dans le monde, qu'il faut sauver le monde. Rien ne servira à la génération actuelle d'attendre, les mains derrière le dos.

que le fleuve ait coulé. Les solutions indiquées dans la *Révolution religieuse* feront du bruit; malheureusement, elles ne pénétreront pas en France ; mais la parole est lancée. C'est beaucoup que certaines choses soient dites; elles se réalisent au moment venu ; on ne sait comment. »

En effet, elles ne sont pas même enterrées dans les champs de Mentana.

Parmi les lettres reçues à cette époque, j'en retrouve une précieuse entre toutes, car elle marque l'alliance des esprits les plus courageux de la démocratie. Comme on verra, j'ai un droit spécial à la citer :

« Votre petite révolution parlementaire de Belgique vient pourtant de me remettre en mémoire celui qui, plus que tout autre, peut se vanter d'y avoir aidé. Il faut noter les incidents de la vie, sous peine de les oublier, quand on résume les grandes existences d'une époque.

« Oui, notre ami a contribué pour sa large part au mouvement anti-catholique dont la Belgique a été le théâtre. Que cette lettre reste pour constater l'influence que ses livres ont exercée sur ce réveil des opinions, afin que son biographe n'oublie pas de lui en faire honneur. Je suis tout fier de songer que la plume de votre mari et la parole de Bancel ont puissamment aidé à arrêter la réaction dans les Pays-Bas. Or, l'enrayer sur un point en Europe, c'est en ralentir partout la marche, jusqu'à ce jour progressive. Le Piémont vient de se ressentir des événements de Belgique et de l'influence philosophique des publications de notre ami. »

XIII

DÉPART POUR LA SUISSE

Quand la vue de l'iniquité t'accable, fortifie en toi le sentiment de la justice ; quand l'infortune s'appesantit sur toi, remplis ton cœur du stoïcisme qui élève les sages au-dessus de la douleur; raffermis ton âme dans le bien. Fais ton devoir.

Mais si l'être uniquement aimé est dans l'affliction, si sa chère figure porte l'empreinte de la mélancolie, de l'abattement, quel sera le refuge? Au milieu des soucis de la pauvreté, on se dit : « Où est ton cœur, là est ton trésor. » Mais comment rendre l'espérance à celui qui souffre pour son pays, comment rendre la patrie à qui l'a perdue? Voilà le mal sans remède et la plus grande angoisse! Dans ces jours, la vie d'exil apparaît sous son aspect inexorable.

L'état de langueur de mon mari ne s'expliquait que trop ; sa santé, si robuste naguère, était profondément atteinte par le climat délabrant de la Belgique ; à l'approche du printemps, il traînait le poids des fatigues accumulées pendant ces longs mois de brume glacée.

Toute vie militante est chèrement payée. La *Révolution religieuse* une fois lancée, les souffrances redoublèrent ; par malheur, on était retombé en plein hiver. Vainement appelait-on le soleil, il se cachait obstinément; enveloppés d'un réseau de pluie et de brouillards, que de fois nous

répétions le mot de notre brave Araucan, qui montrait le poing aux nuages en criant : « Mauvais temps, je te méprise ! »

La fatigue nerveuse de mon mari augmentait au point qu'il ne pouvait plus supporter le pavé des rues; un ébranlement douloureux de la tête aux pieds lui rendait la marche impossible. Un jour qu'il sortit, une vive souffrance le força d'entrer dans la première boutique venue; il allait tomber à la renverse. C'était chez un marchand de statues; assis entre des déesses de plâtre et le grand Napoléon, en redingote grise : « Depuis le mont Lycée, je ne m'étais pas trouvé, disait-il, en aussi olympienne compagnie. »

Notre bon docteur et ami conseilla un changement d'air; peut-être pressentant la séparation, il n'osait parler de la Suisse; mais la persistance des maux le décida à prononcer le grand mot de voyage. A cette santé ébranlée, il ordonnait des eaux, des bains d'air; nos amis de Zurich et de Bâle prêchaient en ce sens. Nous préparâmes donc nos facultés voyageuses; avant le départ, mainte besogne urgente restait à terminer.

Le printemps daigna revenir enfin ; cerisiers en fleurs, violiers jaunes, lilas blancs s'épanouissaient sous un ciel bleu qui rappelait la France. Nos pauvres géraniums, sortis du caveau, essayaient aussi de revenir à la vie, et se coloraient peu à peu sous la douce influence de la lumière. Malheureux prisonniers pâlis dans le noir cachot, maintenant transportés en pleine terre au milieu de la pelouse, ils respiraient à pleins poumons et reprenaient leurs couleurs.

Grave et attendri, l'exilé put se rendre témoignage, au retour du printemps, que les mois d'hiver furent noblement employés. Il reprit ses occupations de jardinage, qui le reposaient, et cependant, ce pauvre jardin, nous allions le quitter bientôt. Avant le lever du soleil, il se-

mait force balsamines, liserons, œillets d'Espagne, toutes les humbles fleurs de Certines, qui lui rappelaient ces merveilleux parterres d'enfant, composés sur sa fenêtre et décrits dans l'*Histoire de mes Idées.* Il en planta et en sema tant et tant, en bordure, en corbeille, que le jardinet menaçait de tourner à la forêt vierge, si tout eût prospéré. Nous observions le mystère sacré de la germination : le petit grain desséché comme du sable, étouffé dans la nuit, dans la mort; au bout de quelques jours, un être sensible, doué de forme, de couleurs et d'organes, la vie enfin surgit et s'épanouit au soleil. Image immortelle, révélation consolante de la nature.

Il est des dates qui se gravent profondément dans le cœur. Je n'oublierai jamais ce 12 mai et l'heure délicieuse où nous respirâmes ensemble, à l'aube du jour, l'haleine des lilas en fleurs. Divine inauguration du printemps et du jour qui se lève! Nous longions le jardin de l'Observatoire, à cinq heures du matin, et cet air frais et parfumé agissait efficacement sur les nerfs malades.

Souffrant, et de plus très-préoccupé de notre édition, c'est la seule fois que j'entendis une plainte personnelle : « Que deviendrait cette entreprise difficile? » Mais sa pensée ne s'y arrêta pas, et il ajouta : « Cette affaire se débrouillera aussi. Et peut-être l'année prochaine dirons-nous : — Te souviens-tu à telle heure de nos tristesses vaines? »

Jamais le *moi* personnel n'eut si peu de prise sur un homme. Se considérant uniquement comme le serviteur d'une idée, il travaille, il agit pour l'honneur de la vérité, peu soucieux de l'opinion d'autrui, de la gloire ou du blâme, ne tenant nul compte de l'intérêt ou du préjudice qui en résulte pour lui-même.

La vraie affliction venait de plus haut; car la situation était bien faite pour remplir le cœur d'amertume; on pouvait se demander si jamais la vie publique était capable

de renaître du sein d'une pareille mort. Faut-il le dire? l'exilé souffrait aussi de la résistance que les idées libératrices rencontraient chez tant d'esprits. « Les ennemis ne peuvent me faire souffrir, disait-il; mais quoi de plus cruel que de voir la cause de la liberté perdue précisément par les hommes de la liberté? Que ne prennent-ils exemple de nos adversaires, si étroitement liés, serrant leurs rangs? Que font les nôtres? Au lieu de se réunir en faisceau, ils se divisent sur toute question. Une proposition sensée devrait rallier le parti entier. Unir tous les efforts en commun semble la plus simple des tactiques. Mais les faiseurs de systèmes sont toujours prêts à combattre un ami sur une question de détail, sur une nuance. Dès qu'ils aperçoivent la moindre nuance, ils l'exagèrent jusqu'à ce qu'elle marque des divisions profondes. Pour moi, je fais tout le contraire. Je cherche les points qui rapprochent, les points de réunion, de ressemblance. Agir différemment, est un vrai principe de dissolution. On entre ainsi de plus en plus dans cette voie d'isolement qui réduit un parti à n'être qu'une collection d'atomes.

« Et que gagne-t-on par là? Rien que la satisfaction de faire passer un article de journal; et cette autre satisfaction : distancer un tel, paraître plus avancé! On sacrifie le présent à l'avenir, et la liberté est indéfiniment ajournée. Notre démocratie ne produira-t-elle pour tout acte qu'une polémique sans retentissement?

« Ces procédés me sont connus d'ancienne date. En mars 1848, je les conjurais de faire voter la nation sur-le-champ. On me répondit : — Non, il faut d'abord faire l'éducation de la France avec de petits livres, des brochures. En 1848, je les suppliais de faire élire le président par l'assemblée : — Non, c'est en opposition avec le suffrage universel. En novembre 1851, je les conjurais de se rallier dans la question des questeurs; on me répon-

dit : — Le point d'appui est à l'Élysée, et le seul péril, c'est la loi des questeurs.

« En 1857, je conjure la démocratie d'ouvrir toutes les portes, de briser cet équivoque ultramontain et voltairien, et de s'appuyer sur la pensée affranchie qui fait la liberté et la grandeur des États-Unis. On répète : — Non ! enveloppons, au contraire, dans le même anathème toutes les sectes chrétiennes; confondons Rousseau et Bellarmin, Channing et Loyola. — Mais vous périrez? — C'est égal; nous périrons conformément au principe.

« Malgré tout, il faut redoubler d'énergie pour porter la conviction dans les esprits, car les hommes ont des têtes plus dures que les pierres.

« Que de vérités aujourd'hui niées triompheront dans vingt ans, adoptées par ceux qui leur résistent le plus! N'ai-je pas vu déjà la démocratie convertie à tant de questions qui la laissaient indifférente ou incrédule, et que j'affirmais il y a plus de trente ans? Droit des nationalités, séparation de l'État et de l'Église, lutte contre le néo-catholicisme, question de l'enseignement, résurrection de l'Italie, question de la papauté, on me niait tout cela! Aujourd'hui ces vérités semblent élémentaires, elles sont entrées dans le droit européen. Il en sera de même des vérités qu'on repousse à cette heure. Il n'y a rien là qui doive me surprendre. Dans les démocraties naissantes, comme chez le peuple de Dieu, Israël est sourd à la voix des prophètes. Un jour viendra où ils seront écoutés et pleurés. »

Un mot touchant me reste encore de cette conversation matinale. Dans un de ses rares accès de mélancolie, l'exilé s'écria : « Ah! si l'on savait quelle ardeur, quel besoin d'aimer remplit notre cœur, on ne pourrait s'empêcher d'avoir de la sympathie pour nous ! »

—

Il est des jours de travail aride qui ressemblent aux esclaves chargés de préparer la pâture de leurs maîtres, la vie du lendemain.

Au lieu de créer, l'écrivain devait revoir des choses déjà faites, corriger au point de vue typographique plusieurs volumes réclamés à Paris ; mais il s'y trouvait si conforme à lui-même, qu'il m'abandonna ce soin, et se réserva le plus difficile : *la Grèce moderne* dans ses rapports avec l'antiquité, qui exigeait un remaniement matériel. Livre plein de candeur et d'héroïsme scientifique, écrit d'une haleine, sans division de chapitres, sans alinéa. Dans cette forêt vierge, il fallait quelques abatis, frayer des sentiers, faire jouer un peu plus d'air et de lumière. Du reste, en le relisant, après trente ans, il le trouvait beaucoup moins romantique qu'il ne se le figurait.

Pressés par l'heure, surchargés de besogne, nos entretiens, à dîner, à la promenade, se ressentaient par leur bigarurre de notre travail différent.

Absorbé par tes pensées de la matinée, si tu me parlais de cette nuit au pied du mont Taygète, ou de la rencontre du président Capo d'Istria sur le chemin d'Argos, je répondais par le chant de *Guillaume*, dans *Marnix de Sainte-Aldegonde*, le chant des *Gueux*, gueux des bois, gueux de mer. Si tu me parlais de l'*Origine des Dieux* ou de l'*Unité des peuples modernes*, discours d'ouverture du cours de Lyon, que tu venais aussi de corriger, j'avais encore l'imagination éblouie de la fête de Grenade, des boléros et fandangos racontés dans les *Vacances en Espagne*. Je songeais à la petite chanteuse qui s'accompagnait de la guitare, à la belle Carmen... ou bien encore je pensais au chapitre de Baylen, qui rectifie un point si méconnu de l'histoire.

Cette vie à la fois active et idéale était mon bonheur. Marchant sur les traces de son guide, le disciple glanait les épis qu'on lui abandonnait. Une tâche clérie

lui était réservée. Le maître lui demandait son appréciation sur chacun de ses livres dans des notes critiques. Sans se rendre compte de l'instinct qui guide en pareil cas, même un ignorant peut discerner fort bien chez les autres ce qu'il lui serait de toute impossibilité d'acquérir pour son propre compte : la mesure, l'harmonie, le choix exact des termes, enfin ce qui constitue la pureté de la forme.

Dans cette analyse, faite la loupe à la main, c'est toi-même qui juges sévèrement ton œuvre. N'est-ce pas toi qui as formé cette âme? Elle te doit tout, et ne sait qu'une seule chose au monde : l'œuvre de son maître.

Et comme les notes du *cher critique* sont acceptées de bonne grâce ! Jamais une impatience ; au contraire, c'est une occasion de pratiquer ta maxime : Remplacer le mot défectueux par une pensée grande et belle, transformer les passages faibles en points culminants de l'ouvrage, en beautés nouvelles.

Aux fonctions de critique et de secrétaire, se joignent celles de copiste. Vivant si loin de l'imprimerie, ne recevant qu'une seule épreuve ou deux tout au plus, l'auteur est tenu d'envoyer un manuscrit irréprochable. Or, il a raconté dans l'*Histoire de mes Idées* ses premières leçons d'écriture. La sienne a gardé quelque chose des caractères cunéiformes que l'enfant traçait dans le sable avec une baguette, et les protes préféraient une écriture plus lisible. En prévision de la perte d'un manuscrit envoyé à Paris, il faut le plus souvent double copie. Si on s'amusait à additionner les milliers de pages recopiées depuis seize ans pour chacun des vingt ouvrages publiés en exil, on arriverait à une consommation formidable de bouteilles d'encre et de rames de papier, ou plutôt de ballots.

Les écritures prenaient régulièrement six heures de la matinée; mais il y avait des jours exceptionnels où la

besogne durait douze heures, interrompues seulement par le repas. Et avec quelle joie, quelle ardeur on traversait ces temps de combat!

Aussi le besoin de vacances était-il impérieux. Cette chère santé, altérée de plus en plus, exigeait visiblement un changement dans notre existence. Affronterions-nous un septième hiver à Bruxelles sans retremper les forces dans un élément vivifiant?

Je rêvais d'un séjour qui fût pour la santé ce que Merlin était pour l'esprit. J'invoquai mon enchanteur : « D'un coup de baguette, transporte-nous sur les hauts sommets! le grand souffle des Alpes renouvellera sa vie! »

Le 21 avril, j'avais vu de mes yeux, touché de mes mains le premier volume de l'édition générale. Un second souhait allait se réaliser le 11 juin, jour fixé pour notre départ.

DEUXIÈME PARTIE

—

L'OBERLAND

I

LE RHIN

Il ne fallait rien moins que l'intervention d'un bon génie pour pouvoir quitter Bruxelles. La chose n'était pas aisée en 1857. Que de montagnes à aplanir! demande d'autorisation au ministère libéral, formalités de police, tout dépendait du bon plaisir. Puis encore d'autres barrières : frontières prussienne, bavaroise, badoise, avant de toucher le sol de la liberté.

Aussi n'oublierai-je jamais cette place du Parc où je te vis apparaître une lueur de joie au front, agitant de loin le passeport belge : « Permis à M. Edgar Quinet avec sa femme de quitter le royaume de Belgique et de traverser l'Allemagne, se rendant en Suisse. »

Aujourd'hui ces exigences de visa sont presque partout abolies, mais alors quelle aggravation quand il s'agissait des proscrits ou, comme on les appelait : *des réfugiés!*

Le 11 juin, nos chers compagnons d'exil reçurent nos adieux. Nous partons : sans joie et sans tristesse. Je n'ai plus de racines, me disais-tu. Je pars, je reviendrai ; je repartirai encore, sans éprouver ces déchirements que je sentais autrefois. Est-ce le bien de l'exil? ou de l'âge? ou des maux éprouvés? — Ami, la vraie raison est plus haute et plus douce!

Silencieux jusqu'à la frontière prussienne, nous n'étions

pas sans appréhensions. Il s'agissait d'un nouveau visa. Moment peu agréable. La pluie tombait à verse, on s'attardait au bureau des passeports encombré. Quelle attente anxieuse! Quels regards braqués sur l'impassible visage du fonctionnaire qui tenait notre sort entre ses mains. Enfin d'un geste solennel, il remet le papier jauni orné de l'aigle prussienne, qui fait rentrer le *réfugié* dans la catégorie des gens de bien.

Transfiguration soudaine. L'exilé sent tomber le poids qui l'oppressait : il a obtenu un brevet d'honnête homme. Il n'est pas en rupture de ban! Tout cela grâce à l'aigle prussienne.

Ah! que cette gaieté fiévreuse renfermait de violentes indignations amassées pendant six ans!

Mais la vraie, la bonne gaieté eut aussi son heure, et s'accrut en raison des obstacles vaincus; les physionomies prirent une autre expression, celle des anciens jours. Et cette première joie de se sentir libre, rien ne put l'altérer, pas même les forteresses hérissées de canons, la double haie des soldats prussiens, soldats de l'invasion, postés sur les deux rives du Rhin, menace perpétuelle contre notre France.

Cette soirée à Cologne n'eut pas d'égale pour moi.

« Dire ce que j'éprouve depuis que j'ai passé la frontière belge, après six ans et demi de captivité, c'est impossible! » Voilà ce que mon mari répétait en face du Rhin, qui se déroulait sous nos fenêtres, à l'hôtel de Hollande; et il regardait avec transport ce beau fleuve, qu'il a célébré tant de fois. Mille lumières brillaient sur le port, sur les bateaux; les étoiles se reflétaient dans l'eau. « Je respire, je me sens libre! » Ce cri de joie, cette figure rayonnante, cette gaieté d'écolier en vacances, après nos désastres, voilà la merveille que j'avais devant les yeux! C'était l'être transfiguré : le bonheur de vivre éclatait dans le regard, dans chaque parole. Il y avait si longtemps que je

ne t'avais vu dans cet épanouissement. Te reverrai-je jamais ainsi ? Qui sait ? un jour... peut-être !...

Le lendemain, nous voguions sur le fleuve majestueux. Mais pourquoi emprisonné de forteresses, de murs crénelés, de batteries? Des nains peuvent craindre qu'il ne leur échappe. Un dieu se défend lui-même ; à ce dieu nous faisons un holocauste. Te souviens-tu de ta formule d'invocation, en lançant dans les vagues un bouquet de fleurs? Il se balance un moment et va plonger jusqu'au fond du palais de Loreley.

Que tu aimais le Rhin ce jour-là ! Les yeux attachés sur la rive fuyante, tu me montrais les moindres détails : le Drachenfels, les forêts, les rochers qui semblent des tours, les châteaux, les tumulus sur des plateaux prolongés ; les noires ruines au milieu de la fraîche verdure ; la vigne descendant jusqu'au niveau du fleuve, les bateaux à voiles triangulaires ou carrées glissant sur les eaux d'un vert pâle ; des villages tels qu'ils devaient être jadis lorsqu'ils naissaient à l'ombre du château fort, chétives masures qui se pressaient au pied du manoir.

Ces bords du Rhin si pittoresques, où retentissait au moyen âge le cliquetis des barbares chevaliers, des barons rapaces, fondant sur le pauvre monde, sur les barques marchandes, reprendront-ils leur physionomie d'autrefois? Une lutte fratricide entre deux peuples est-elle vraiment imminente?

Et je regardais ces eaux vertes en répétant ces vers :

> Ne livrons pas sitôt la France en sacrifice
> A ce nouveau Baal qu'on appelle Unité.

Nous rêvions aussi à l'enchanteur Merlin. C'est lui qui apprit à ces peuples à planter la vigne en terrasse sur le bord des rochers, et qui bâtit ces châteaux, ces églises. C'est lui qui réconciliera un jour la rive gauche et la rive droite.

« Combien tout est redevenu neuf pour moi! dis-tu. Quelle douce chose de se renouveler ainsi. Il me semble feuilleter des pages inconnues du livre de la création. »

Oui, ce 12 juin restera une des belles journées de notre vie.

—

Mannheim et Ludwigshafen étaient en fête. Rues enguirlandées, arcades de fleurs, bannières, drapeaux, mâts de vaisseaux pavoisés, foule endimanchée, jeunes filles vêtues de blanc, aux écharpes nationales. Est-ce le couronnement de l'empereur d'Allemagne?

Ce peuple de musiciens se pressait à une solennité du *Singverein;* huit cents artistes organisaient un concert. La musique! là est l'empire allemand, sa religion, l'unité germanique, le génie national immuable au milieu des catastrophes politiques.

Ce qui nous frappa plus que l'*Oratorio*, de Mendelsohn, et le chœur des prêtres de Baal dans l'*Elias*, c'est l'indescriptible enthousiasme de l'auditoire. Trois mille personnes n'avaient qu'une seule âme pour écouter, se recueillir, éclater en frénétiques applaudissements.

Il y a dans le *Magnificat*, de Durante, une explosion de vie, une prière sublime; les morts vont ressusciter à ce chœur : « Réveillez-vous! venez. O vous que le poids de l'iniquité accable, retrempez votre âme dans la source immortelle! *Magnificat*, etc. »

L'Hymne à la Joie, dans la neuvième Symphonie, et le chœur de Mendelsohn, sur des paroles de Schiller, nous inspirèrent une même pensée : ces aspirations vers la justice, la liberté, qui élèvent Schiller au-dessus de tous les autres poëtes allemands, n'est-ce pas le fond, la vie de tous les jours, le but et la pensée constante de l'exil? Ce que le poëte invoque dans un moment fugitif d'extase et

d'inspiration, le véritable ami de la justice le met en pratique à chaque heure de l'existence.

On dit aujourd'hui : « L'idéal n'existe pas dans la nature humaine; il y a deux parts dans la vie; l'idéal n'est fait que pour les livres; il ne vaut rien dans la pratique de la vie. »

Oui, nous sentons que les autres peuples font aussi de la liberté et de la justice une question d'art. La France seule, *notre* France, réalisa dans les grands jours de sa vie nationale les sublimes idées qui apparurent au génie à l'heure de l'inspiration.

A la plupart des gens, il suffit que le droit, la justice vivent renfermés dans de beaux livres dorés sur tranche, ou bien encore dans des septuors, ou des ouvertures, ou des sonates pathétiques. Mais, Dieu merci! il reste encore debout sur la terre des groupes d'hommes dont la vie parle avec éloquence de ces choses divines qu'on tâche d'ensevelir sous la poussière des bibliothèques.

Pendant les huit jours passés à Mutterstadt au milieu de la chère famille Moré, Goëthe nous fut révélé dans certains détails; par exemple, pourquoi il consacre le tiers de ses romans à des descriptions de jardinage. Dans ce modeste jardin de village, quatre-vingts espèces de roses : rouge, blanche, jaune, rose-thé, orange pâle, pourpre, faisaient les délices des parents et des enfants. On finit par s'intéresser à toutes ces variétés, à chacun de ces arbres fruitiers, qu'on vous présente comme des êtres vivants, des membres de la famille. C'est la plus douce occupation de cette maison bénie.

D'ailleurs quel autre souci, là où la vie est si calme, où ne pénètrent ni souvenirs ni pressentiments d'orages politiques? A quoi rêve-t-on sous ces beaux pommiers et amandiers en fleurs, près du puits à la margelle de pierre, ombragée de cytise, dans la cour tapissée de lauriers-rose et

de vigne? on éprouve l'effet de cet oubli, de cette somnolence qui ont rendu l'Allemagne si longtemps insensible aux questions politiques.

Nous-mêmes, nous avons peine à donner notre attention aux volumes qu'on attend à l'imprimerie. Allons-nous tomber dans un autre extrême? Après l'excès de travail, l'inertie, la quiétude? Où trouver le repos, si ce n'est ici?

—

Nous n'avions aucune nouvelle du monde extérieur.

La France se préparait aux élections; la convocation des collèges électoraux était fixée au 21 juin. On était à la veille de ce jour qui faisait d'avance tressaillir tant de cœurs. Plusieurs jurisconsultes du parti, confiants dans la force imprescriptible du droit, espéraient le triomphe des candidats de l'opposition.

Si chaque département s'agitait en faveur d'un ancien représentant, quelle protestation, quelle réponse éloquente à la récente circulaire!

Avant notre départ, nous avions lu dans un journal français un article très-ferme sur Edgar Quinet; on y posait sa candidature. Les électeurs de l'Ain venaient de lui écrire qu'ils le porteraient, comme une manifestation des plus énergiques de la liberté; ils comptaient sur son dévouement, etc.

M. Quinet répondit : J'accepte.

La réponse parvint-elle? On peut en douter. Ce n'est que bien des années plus tard qu'on lui apprit de vive voix le résultat : quatre cents votes acquis à l'exilé au dépouillement du scrutin.

Quand nous quittâmes Bruxelles, personne ne fondait des espérances sérieuses sur les élections. A véritablement parler, la démocratie était incertaine sur l'attitude à

prendre. Le plus grand nombre penchait pour l'abstention, triste moyen de protestation. Voter, n'était-ce pas, disait-on, sanctionner le coup d'État? Devant les forces immenses du gouvernement et la répression dont on frapperait les manifestations de l'opposition, l'inégalité serait trop flagrante, la supériorité des candidats gouvernementaux trop écrasante. — A cet argument, d'autres répondaient : — Un tronçon d'armes nous reste, il faut s'en servir. Laisserons-nous le pays nous accuser d'abdiquer? Essayons, agissons.

—

Le lundi 22 juin, nous quittions Mannheim, longeant le Rhin sans nous arrêter; il nous tarde d'aborder le sol de la liberté. Une chaine de collines boisées borde la charmante vallée d'Heidelberg à Bade, de Bade à Fribourg en Brisgau. La plaine est riche, couverte de moissons dorées. Tout un peuple de faneurs et de faneuses, armés de rateaux, travaille dans la campagne et anime la contrée; leurs mouvements cadencés donnent un rhythme au paysage. N'est-ce pas la dixième Symphonie? Et quel ravissant moment de l'année!

L'odeur des foins coupés, l'air des forêts arrivent du fond de ces frais et riants vallons qui se cachent dans les plis de la montagne. On respire avec bonheur ces pures haleines du printemps; le tableau est si doux, si agreste, les travaux des champs rassérènent l'esprit. Mais notre pensée, notre cœur est ailleurs. Sur la rive gauche, c'est la France! Nous interrogeons l'horizon voilé. A Appenweyer, la flèche de la cathédrale de Strasbourg perce la brume; une vive lumière inonde pour un moment les prairies, les villages, les moindres ondulations de la terre française; d'un œil ému nous contemplons ces lointains chéris; mais les brouillards du Rhin nous les dérobent bientôt.

Un brave Bernois devine notre attendrissement muet :

— Vous êtes Français? absents depuis longtemps?

— Sans doute; c'est un grand jour, celui où l'on revoit les frontières de son pays, même de loin.

Le Rhin, qui nous sépare de notre France aimée, est très-étroit en cet endroit. Sur la berge, une maisonnette isolée, avec un jardin, fait rêver : si nous l'habitions! De là, à toute heure, on toucherait la rive française!

A Fribourg, les montagnes se rapprochent, le cercle se resserre. Une pluie fine rafraîchit l'atmosphère, la noire cathédrale se détache dans le paysage; des étudiants de l'université, en bérets rouges et blancs, se pressent à la gare; encore quelques stations et nous voilà en Suisse. — Y sommes-nous? Où est la ligne de démarcation entre le territoire badois et bâlois? Elle existe à peine moralement, car le paysan des bords du Rhin est resté jusqu'ici plus libre, plus heureux que les autres Allemands. Sa culture est supérieure, il ne partage pas les passions farouches contre la France; ici, le travail semble une bénédiction, les physionomies sont riantes, les esprits affranchis. Nous entendions des cultivateurs rhénans causer politique, religion; leurs mains étaient rugueuses, leur visage débonnaire; mais l'indépendance, la netteté de leur pensée, ne laissaient pas de nous surprendre, nous autres accoutumés au mutisme de nos populations catholiques.

Nous franchissons le fleuve *républicain* (ce n'est plus le Rhin allemand). Un vieux pont de bois délabré, vermoulu, sépare le petit Bâle du grand Bâle. De la fenêtre de l'hôtel (la Tête-Noire), nous voyons à nos pieds le *Rhin suisse*, la chaîne bleue des Vosges. « Enfin nous sommes sur la terre de la liberté! O que ce premier souffle de liberté est bon, s'écrie l'exilé. Tout nous plaît ici! le paysage et les hommes! »

Le soir, par un beau soleil couchant, nous nous mêlons à la foule des promeneurs au bord du fleuve.

La ville s'étale sur les deux rives; les maisons noires du vieux Bâle avancent sur la rue leurs étages supérieurs, comme à Bourg-en-Bresse; des terrasses ombragées entremêlent leur verdure aux façades blanches modernes. Les deux tours du Munster surgissent dans le crépuscule, d'autant plus imposantes; c'est le gothique dans toute sa naïveté au moment où l'art hésitait à abandonner l'antiquité, mélange de roman et de gothique, le plein-cintre surmontant l'ogive, des colonnes moitié antiques avec des chapiteaux barbares.

Deux noires statues colossales sur le portail veillaient seules sur la place déserte; le murmure de la fontaine sous les arbres entrecoupait le silence.

Toute la nuit on est bercé par le bruissement du Rhin; il a la voix modeste pour un dieu. Quelle joie de se dire : Je le reverrai demain avec ses belles eaux, couleur d'émeraude, majestueuses et paisibles entre ses deux rives libres, fières du peuple républicain qui les habite.

—

Le lendemain, nous visitons la cathédrale et ses deux tours de grès rouge. L'intérieur, récemment restauré, brille, hélas! d'une blancheur éclatante. L'union du gothique et du byzantin apparaît dans mille détails d'architecture; frises et chapiteaux byzantins, ornements gothiques, d'un dessin grossier, d'une imagination naïve. Sur le fût des colonnes se déroule l'histoire d'Adam et d'Ève, des Miracles, des Vertus. La Charité représentée par deux bonshommes rachitiques; quel est le bienfaiteur? quel est le mendiant? Un fourreau étroit emboîte ces corps grêles. Ailleurs, c'est un barbare portant sur l'épaule le

carquois et les flèches; peut-être quelque Frank Salien. Ici, deux personnages tombent d'un arbre; un singe croque une pomme; des chiens arrachent la barbe d'un juif; ces figures grimaçantes supportent les arceaux, les piliers, enlacent les chapiteaux.

Comment ne pas rêver à la mystérieuse origine du gothique. Où a-t-il pris naissance? Le peuple des croisades ne l'explique pas; il aurait apporté l'architecture des Sarrasins, et le gothique précède le moyen âge. Les anciens ne connaissaient pas l'ogive, et cependant on en retrouve les traces dans les tombeaux de Mycènes et de Tyrinthe. L'ogive est-elle née du climat pluvieux où les constructions en pointe facilitaient l'écoulement des eaux? Point d'ogive en Italie, mais l'Espagne déroute notre hypothèse.

La salle du Concile est aussi petite et basse que celle de Charles-Quint à Bruxelles; mêmes dalles et bancs circulaires en chêne où s'assirent les prélats qui déposèrent le pape; mêmes casiers-bahuts pour l'argenterie et les archives; tout cela intact depuis quatre cents ans. Papes, empereurs, rois, cardinaux, où sont-ils? La Danse des Morts de Holbein répond à tout. Six ou sept fragments, échappés à la destruction, témoignent encore du splendide coloris et d'une conception de génie. Shakspeare seul a marié ainsi le rire et la terreur; le plus haut comique et l'effroyable tragédie.

Ici, la Mort mène joyeusement à la danse une reine jeune et fière, et plus loin un laboureur avec ses poules dans le panier. Une jeune fille se mire dans la glace et elle aperçoit le hideux squelette qui gambade. Quel humour dans le tableau du cuisinier! la mort le saisit, ne lui laisse pas achever son rôt, entraîne le poulet embroché et répand la soupière pleine. Toutes ces figures expriment l'épouvante avec un rire effronté.

Notre guide parlait de son pays avec enthousiasme; ce

n'était pas un cicerone banal, mais le citoyen d'un pays libre, fier des grandes actions et des grandes époques historiques de la Suisse. Revenant sur la récente affaire de Neuchâtel : « Nous n'étions qu'un seul homme! s'écria-t-il. Si les Prussiens étaient venus, malheur à eux! » Il ajouta : « Autrefois, il y avait à Bâle des fortunes colossales, quelques hommes qui dévoraient les richesses et, à côté, tout un peuple de mendiants. Aujourd'hui, tous sont égaux. »

—

Huit lettres et une masse de journaux nous attendaient poste restante. Nous portons notre précieuse cargaison sur la belle terrasse d'arbres qui borde le Rhin. Appuyés sur le parapet, nous avions en face de nous le paysage des Vosges; au loin, la sombre forêt Noire; à nos pieds, le fleuve; une petite barque allait d'une rive à l'autre. Ce calme profond de l'eau, de l'air, nous pénétrait.

Il fallait un effort pour se replonger dans les agitations renfermées sous ces enveloppes. On arrache la bande des journaux; ils contenaient la seconde circulaire de M. Billault. Elle s'adressait aux électeurs et s'élevait contre la prétention des démocrates « *qui jugeaient à propos d'engager la lutte*. Quel était donc le vrai but de cette opposition? Il faut que le pays le sache. Il faut, Monsieur le préfet, que vous le fassiez bien comprendre aux populations. Que veulent-ils, ces candidats aux idées républicaines et socialistes? Présenter de nouveau la question de la république au suffrage universel? Cela n'est pas sérieux. Ils ne réussiront pas. Paris trompera leur espoir. »

Dans la première circulaire (celle du 30 mai), le gouvernement exprimait sa volonté de présenter à la réélection tous les membres de l'assemblée de 1852. Il faisait un appel « aux loyaux travailleurs de nos campagnes et aux

intelligents ouvriers de nos villes, » et engageait les préfets à presser tous les électeurs de venir au scrutin, afin de noyer dans une immense manifestation populaire l'imperceptible minorité des partis hostiles.

Considéré comme factieux, M. de Montalembert fut seul exclu de la liste des candidats officiels; son concurrent était un chambellan.

Enfin une proclamation du préfet de la Seine, mais attribuée à une autre plume, affichée dans Paris, désignait au choix des Parisiens « les neufs députés sortants, qui avaient fait leurs preuves. » Tout autre choix exposerait les Parisiens à créer de l'agitation et du malaise, lesquels agitation et malaise retombent, croyez-le bien, avant tout sur ceux qui travaillent.

« Voter pour les candidats du gouvernement, c'est ratifier leur conduite, approuver ce qu'ils ont soutenu; voter pour les candidats hostiles, c'est suivre, dans une voie sans issue, des hommes qui n'ont au fond, la plupart, aucune sympathie pour le peuple, et qui ne peuvent relever leur parti que sur les malheurs de la patrie. »

La question ainsi posée était d'autant mieux assurée qu'on frappait rudement les journaux qui soutenaient les candidats de l'opposition. *Le Siècle* reçut un avertissement le 17 juin. D'ailleurs, quel résultat pouvait-on espérer, quand l'abstention avait été résolue en principe? Et ceux qui voteraient, comment feraient-ils triompher leurs candidats en face des députés du gouvernement qui, seuls, pouvaient imprimer, afficher, distribuer à profusion leurs profession de foi, prospectus, circulaires? Les candidats de l'opposition n'étaient plus autorisés à se faire connaître dans des réunions publiques, comme sous tous les gouvernements précédents.

On n'attendait rien, on n'espérait rien.

Avant de quitter Bâle, nous fîmes visite à la fille d'un

proscrit, de notre digne Baune. Les petits-enfants nous montrèrent le portrait de l'aïeul, qui vit loin d'eux, mais qu'ils allaient revoir; ces bons amis nous avaient promis de nous rejoindre en Suisse.

II

BALE-CAMPAGNE

La route de Bâle aux salines de Schweizerhalle traverse un pays légèrement accidenté ; riches semailles, ruisseaux sinueux dans la plaine, bois charmants.

Une terrasse ombragée de sapins et d'arbrisseaux domine le Rhin, qui coule rapide, profond, silencieux. Cette masse immense sans voix est d'un aspect mélancolique. Sa chute prodigieuse à Schaffhouse l'a brisé et le rend muet.

Nos amis étaient absents. Nous allons à leur rencontre vers la station, par le premier sentier venu, à travers les grands blés. Assis sous des meules de foin odorant, nous jouissions de la paix, du silence de la campagne. Ce libre pays ne nous paraît nullement un pays étranger. La liberté est aussi une patrie. « Est-ce bien nous, disait mon mari, les *réfugiés* de Belgique, est-ce bien nous qui respirons ici l'air pur, vivifiant des prairies, sous les derniers rayons du soleil couchant, en face des Vosges? » Après une si longue réclusion, notre pauvre Bruxelles nous semble, injustement sans doute, une humide geôle. Des montagnes et des forêts helvétiques s'exhale un souffle de vie !

Belle journée pour l'exilé. Retrouver sur une terre républicaine d'anciens amis, de nobles esprits, la France

dans ce qu'elle a de meilleur. Et quel bonheur de s'entendre si parfaitement sur toutes choses !

Les nommerai-je tous ici, ceux dont l'amitié fut bienfaisante à notre cœur? Un même esprit, une même foi, une seule âme unit tous les membres de l'admirable et *alors* si heureuse famille qui nous fit ce cordial accueil.

Et que d'excellentes nouvelles nous attendaient dans la maison hospitalière! Paris a nommé à une immense majorité Carnot et Goudchaux! Les élections de Cavaignac et de M. Ollivier recommenceront dans quinze jours. Le triomphe serait plus complet si les amis de la liberté ne s'étaient abstenus. Quoi qu'il en soit, nous avons notre *milliard d'indemnité*. Journaux et lettres sont dans l'ivresse de la joie. A Lyon, Bordeaux, Lille, les démocrates réélus. Après six ans, voilà le premier jour d'espérance : il devait luire en Suisse.

Le 5 et 6 juillet, Paris acheva sa victoire par l'élection du général Cavaignac, de MM. Ollivier et Darimon. Dans les départements, l'opposition triompha avec MM. Hénon et Curé.

La gauche représentée par cinq députés, le gouvernement par les deux cent soixante-deux réélus de la législature de 1852 : tel était le bilan.

Un avertissement à *l'Estafette*; deux mois de suspension à *l'Assemblée nationale* mirent fin au dialogue sur le résultat des élections.

Nous voilà établis dans une retraite agreste de Bâle-Campagne, tout près des salines, dont les bains furent mis à profit.

Le travail ne nous manquera pas, les épreuves nous suivent. L'écho de la fureur ultramontaine de Bruxelles nous arrive aussi; mais sous ce toit, nous avons les bons

alliés de Marnix : Erasme, Hutten, Zwingli, Bonivard, dont nous répétons la grande parole : « Abats l'idolâtrie dans ton cœur, et toutes les idoles foraines tomberont d'elles-mêmes. » Une belle bibliothèque nous offre toutes ses ressources; pourtant nos yeux préfèrent se reposer sur la fraîche verdure du Jura. Avant tout, il faut prendre possession de la contrée; une de nos premières promenades sera aux ruines de Rauracorum.

—

Des prairies parsemées d'arbres fruitiers, le Rhin décrivant mille sinuosités, changeant d'aspect, tantôt arrondi en golfe au pied des collines de la forêt Noire, tantôt rétréci comme une petite rivière, puis se déployant encore dans toute sa majesté, des pentes boisées descendant jusqu'à fleur d'eau, tel est le chemin jusqu'à l'ancienne ville romaine. Un peu avant Rauracorum, un élégant édifice au bord de la route. Est-ce une villa princière? une caserne? une prison? C'est un asile pour des enfants pauvres. En Suisse, quand vous voyez une belle construction dominer toutes les autres, dites hardiment : C'est l'école ou un établissement de charité.

A quelques pas de là, un ruisseau impétueux se précipite, s'engouffre sous le pont, reparaît en formant des cascades et disparaît dans le fleuve.

Puis la voie romaine s'élève doucement, longeant la colline plantée de vigne. Sur le sommet, au centre d'un bois de hêtres et de chênes, s'élancent quelques pins d'Italie. Comment sont-ils là? Il n'y en a point dans cette partie de la Suisse. Ces arbres du midi sont-ils les rejetons de pins plantés par les colons romains? En tout cas, ils donnent un caractère à ces ruines enfouies sous d'épais massifs de verdure. Un pan de mur circulaire blanchit à travers la végétation luxuriante, qui se déploie dans sa vigueur

alpestre ; elle mêle à ces décombres les grâces et les forces vives d'une nature éternellement jeune.

Le terrain est miné, on avance avec précaution ; sous ce fouillis d'arbrisseaux il y a des citernes, des voûtes, excavations, édifices écroulés recouverts de terre végétale, où mille plantes se pressent, s'enlacent, envahissent le sol.

Quatre magnifiques pins d'Italie se dressent en colonnes corinthiennes sur la plate-forme, où s'élevait peut-être le temple. A l'ombre du bois, on atteint l'amphithéâtre, qui descend en terrasse jusqu'à une verte pelouse. Le mur du proscénium est debout, la forme circulaire encore visible. Toute la colline est formée de débris : fûts de colonnes, chapiteaux superposés comme des trophées, dalles de pierre recouvertes d'un tapis de pervenches. L'épais feuillage, les plantes alpestres et les fleurs tiennent ici lieu de lave ou de cendre à cette Pompéi helvétique.

A l'issue du bois se trouve un plateau fermé par un rideau d'arbres touffus ; il s'entr'ouvre et sous le parapet de verdure, à perte de vue, se déploie la vallée du Rhin. Dans le lointain, Bâle et le Munster, les montagnes du Schaubourg, la forêt Noire.

Soit effet d'imagination, soit que les Romains eussent choisi un site conforme au génie italique, le paysage avait à cette heure un aspect tout romain. Les rossignols chantaient à tue-tête, se croyant aussi dans les campagnes virgiliennes, ils saluaient le soleil couchant. Rauracorum offrait la vision d'une Italie fraîche, ombragée, telle qu'elle fut aux temps des Bucoliques.

—

En rentrant, nous apprîmes l'héroïque tentative du colonel Pisacane.

Cet ancien défenseur de Rome s'embarque à Gênes à bord du *Cagliari*, accompagné de vingt-sept patriotes ;

il force le capitaine de se diriger sur l'île de Ponza, délivre les trois cent vingt-trois prisonniers d'État qui languissaient dans les cachots; tous ensemble débarquent à Sapri, côte de Naples, aux cris de : Vive l'Italie !

Ils tâchent d'entraîner les populations, mais on avait semé le bruit que ces patriotes n'étaient que des forçats évadés; la terreur se répand dans les campagnes et met en fuite les habitants. Un corps de mille insurgés sur lesquels on comptait n'arrive pas, les patriotes se réfugient dans la montagne ; après deux combats désespérés, ils sont massacrés par les troupes royales; Pisacane, Falcone et d'autres chefs, faits prisonniers, froidement assassinés par les gendarmes ; monstruosité révélée plus tard par Nicotera dans le procès devant la cour de Salerne; Nicotera et ses héroïques compagnons enchaînés deux à deux comme des forçats !

Ce sang versé, ces tortures n'ont pas été stériles. La liberté italienne comptait un martyr, un précurseur de plus.

Quelques jours après, nous eûmes la nouvelle de la tentative de Gênes. Par un hardi coup de main, les conjurés s'étaient emparés du fort Diamante : leur projet de secourir Pisacane et de diriger une seconde expédition sur Naples échoua. Six patriotes furent condamnés à mort, parmi eux Mazzini.

Même tentative à Livourne, également infructueuse ; elle aboutit aussi à la condamnation à mort par contumace de Paccini, chef du mouvement.

Toutes les agitations fiévreuses, les alternatives d'espérances et d'inquiétudes propres à la vie d'exil, se calmaient au contact de la nature alpestre, dans ce bon Schweizerhalle. Devant nos fenêtres, les moissonneurs jouent toute la matinée une idylle ravissante ; le soir, les troupeaux se

pressent à l'abreuvoir; des chars rustiques encombrent la rue du village qu'on traverse pour gagner le bois. On cueille les fraises dans la clairière, au pied des grands chênes.

L'horizon des Vosges, l'horizon de la France se déroule à la lisière de la forêt. Un bouvier chante d'une voix rustique qui fait vibrer la vallée; que la sonorité est grande au bord des fleuves! Mille oiseaux se répondent d'une extrémité du bois à l'autre, concert de voix tour à tour tendres, plaintives, stridentes, moqueuses; modulations variées, cris, sifflets, longues notes ténues, soupirs, babils joyeux; une animation, une vie intarissable : on dirait un lieu peuplé de sylphes et de fées. Ce monde ailé, enchanté, gazouille au-dessus de nos têtes, et ne se lasse pas de glorifier le printemps et la liberté dans les fraîches retraites qu'il a choisies. Mésanges et roitelets, pinsons et fauvettes voltigent dans la coupole formée par les branches des hêtres sveltes et des charmes noueux.

Que l'air était pur et vivifiant sur ces collines, sur ce gazon, plus moelleux que le velours! De chaque plante foulée sous nos pas s'exhale un arome fortifiant. Au sommet d'une colline, quelques beaux peupliers forment un portique où nous allons contempler le paysage au soleil couchant; de minute en minute, les teintes de lumière changent l'aspect de la terre et du ciel, à mesure que le soleil s'abaisse sur les Vosges. Les montagnes se dessinent nettement à l'horizon sur le fond bleu. A travers les arbres groupés gracieusement, on voit la plaine couverte de moissons, les prairies aux nuances de verdure infinies, depuis le vert pâle, le vert brillant, le vert sombre, le brun, le jaunâtre, jusqu'à cette tendre verdure qui se confond avec la lumière elle-même.

—

Comme nous sortions du bois, ou entendit un lointain

roulement de voiture. Chacun se dit : Si c'était le colonel ? Depuis plusieurs jours, nous espérions sa visite à Schweizerhalle. En effet, près de la maison nous apparut sa noble et martiale figure. L'arrivée de Charras ajoute une joie fortifiante, une amitié de plus à celles qui nous entourent ici.

Il vient de La Haye où il a laissé son ami Barbès. Rien de plus touchant que la vive affection qui unit ces hommes stoïques. Au rigorisme des principes, au caractère incorruptible, ils joignent une nature si profondément humaine, un cœur si tendre! Le colonel ne parle de l'ancien prisonnier de Belle-Isle qu'avec attendrissement et respect. « Tout ce qu'on a dit de Barbès reste fort au-dessous de ce qu'il est. Je reste à La Haye uniquement parce qu'il y est, et il y reste à cause de moi. » Et il ne tarissait pas sur la bonté, l'égalité d'esprit, la belle âme de son ami, son érudition et sa charmante bonhomie. Un mot peint Barbès : « Pour moi, il n'y avait qu'un rôle possible dans la République. Un seul m'allait. Je faisais un bon prisonnier d'État, et j'avais pris mon rôle au sérieux. »

Le général Cavaignac était dernièrement à La Haye. Le colonel réunit à déjeuner l'ancien chef du pouvoir exécutif de 1848 et Barbès. Ces deux grands citoyens se convinrent infiniment; l'alliance de tels hommes efface les partis et cimente l'unité morale de la démocratie.

Le colonel ajoutait : « Une modestie excessive est un trait commun à tous deux. Dernièrement le général Cavaignac passait à Saardam; deux mille personnes se rassemblèrent dans le village pour le saluer, tout le monde se découvrit à son passage (les officiers de la garnison y compris); dans sa modestie, le général s'étonnait d'être connu de tant de personnes. »

Que de nobles entretiens entre les exilés réunis sous un même toit! Le soir, quand l'horizon en feu, voilé de bru-

mes enflammées, prenait ces teintes ardentes qui rappelaient le désert, on parlait de l'Algérie, de la réorganisation militaire, du péril des armées permanentes, de la discipline, qui annule l'homme et lui fait perdre tout sentiment de la cité. L'exemple de la Suisse et de l'Amérique démontre victorieusement que la meilleure défense des frontières, c'est la liberté et le patriotisme des citoyens.

—

Le colonel, qui n'est pas insensible aux beautés de la nature, nous accompagne aujourd'hui au Schaubourg. Il s'agit d'obtenir une première vision des Alpes, déesses capricieuses qui se cachent obstinément dans leur sanctuaire de nuages. Schaubourg est une assez haute colline à une lieue et demie de Schweizerhalle. On franchit les prairies du village de Pratteln, les vignes, les vergers, jusqu'à la forêt qui recouvre les pentes montueuses. Un chemin en corniche, ombragé, offre de grandes échappées de vue sur la vallée du Rhin et Frankendorf (village des Francs). Arrivés sur le plateau, le télescope est braqué du côté de l'Oberland. Tout est couvert de nuages. Avec une patience infatigable, on attend que le rideau veuille bien s'entr'ouvrir. Ceux qui ont la passion des Alpes comprennent cette émotion. Il en est ainsi à l'attente de toute apparition à laquelle s'attache une idée de grandeur.

Enfin on voit briller au bout de la lunette les glaciers du Schrekhorn, un cône étincelant incliné vers le midi; tout près le Moine, le Finsteraarhorn. Mais quoi? ces géants réduits à la proportion d'un petit morceau de sucre. C'est égal, l'œil a atteint les cimes, les portiques du temple alpestre. Quel trône plus digne de la divinité que ces Propylées de l'Oberland?

Une divertissante cueillette de cerises, dont chacun remplit son chapeau, succéda à la séance du télescope.

Et quel retour par la campagne paisible, éclairée d'une lumière blanchâtre! La lune aux sommets des monts, les bruits du soir expirant dans la vallée, les sonneries des troupeaux, l'appel du berger... oui, c'étaient des moments de trêve; sombres préoccupations, saintes colères, tout cédait au charme de ces soirées d'été.

Le langage coloré, vif, original du colonel, sa sensibilité, sa gaieté étaient pleins d'attrait. Un toast à la prise de la Bastille termina ce 14 juillet.

. . . .

Hélas! le 24 janvier 1865 nous revîmes ce même horizon, mais dans quel deuil! Quel pèlerinage funèbre de Veytaux à Bâle, où Edgar Quinet dit un dernier adieu à son frère d'armes, au grand proscrit!

—

Ce sont les vacances de l'exil, les joies que je veux rappeler ici, non les souffrances. Elles viendront à leur heure.

Notre excursion dans l'Oberland était fixée au 3 août. Avant de partir, nous passâmes une journée à Bâle chez l'aimable fille de la Charlotte de Werther. Elle nous fit visiter le musée.

On reste saisi devant la famille de Holbein : ces pauvres enfants terrifiés, les yeux en pleurs, leur mère défigurée par les larmes, révèlent éloquemment la vie intime du peintre de Henri VIII.

Le plus charmant des portraits d'Érasme est celui qui le représente écrivant. Nous remarquâmes aussi un beau portrait d'Amerbach, l'ami de Mélanchthon; un Ruysdaël, un Téniers, le petit portrait de Luther, par Cranach ; une jeune fille de profil, dessin à peine touché, de Holbein ; une ravissante vierge de Dürer, suave composition au crayon, et dans la salle Aula un portrait d'Œcolampade.

En parcourant les salles de l'Hôtel-de-Ville, du Grand-Conseil, du Petit-Conseil, on est étonné de ne pas y trouver un seul gardien : ni gendarmes ni soldats, le peuple entier surveille le palais de la nation. Ces galeries, ces escaliers accessibles à tous, ces portes ouvertes, cette confiance disent assez combien les mœurs républicaines de ce pays fortifient les institutions et rendent la sécurité parfaite.

Jamais la vue de la terrasse de Bâle ne fut plus belle; une vapeur azurée flottait sur le Rhin, tandis que vers les Vosges le fleuve prenait des teintes pourprées. Au retour, nous eûmes mieux que de la peinture : un tableau vivant de Léopold Robert, les moissonneurs au repos, après l'ardente journée, au milieu du plus frais paysage, éclairé par la chaude lumière du soleil couchant. Dans une prairie, riche en gerbes déjà entassées, l'homme et la femme, appuyés sur la moisson, l'air heureux, nous regardaient passer.

Deux officiers, proscrits du 2 décembre, MM. Brukner et Valentin, anciens représentants, augmentèrent un soir la cordiale réunion. L'un revenait d'Amérique, l'autre vivait en Irlande; il traversait l'Europe tous les ans pendant les vacances pour aller voir les siens. Qui peut énumérer les douleurs de l'exil?

A quelques jours de là, nous apprîmes la mort de Béranger. Ceux qui seraient tentés de se montrer sévères pour sa mémoire, sont désarmés en se rappelant le rôle de Béranger après Waterloo, pendant l'invasion : « Dans cette heure d'agonie, d'où viendra le secours? L'Église ne priant plus pour cette grande nation défunte, il a fallu qu'un homme, qui unit le sourire aux larmes, fît l'office du curé de campagne. Béranger a ramené sous chaque toit l'espérance avec le chant du *Dieu des bonnes gens.* »

—

Encore une promenade, et ce sera la dernière, au pied du Jura; mais comment ne pas donner un souvenir à la Forêt sacrée? Nous appelions ainsi un bois de vieux chênes qui élève sur un mamelon ses remparts fortifiés. Au delà du village de Pratteln, un sentier, entre des vergers bordés de palissades, conduit vers des pentes couvertes de mousse soyeuse, et vous voilà dans la plus belle salle de verdure. Ces chênes gigantesques ont l'air si majestueux et si vénérables, groupés d'une manière si vivante, qu'on se croit devant une auguste assemblée de vieillards.

En effet, les uns, rassemblés en cercle, semblent délibérer dans l'Agora; d'autres se retirent mystérieusement à l'écart; ici, rangés solennellement en procession; plus loin, un mouvement populaire les a pressés tumultueusement les uns contre les autres. C'est une foule réunie sur la place publique et transformée d'un coup de baguette en arbres de toute venue; chaque groupe, chaque individu a conservé son caractère, son attitude, ses passions du moment. Voyez ces vieillards centenaires, blanchis par les siècles; leurs mains s'étendent pour vous bénir. Et ces jeunes chênes, ils lèvent les bras vers le ciel et l'implorent; d'autres vous menacent; d'autres encore ont la roideur, l'inflexibilité du juge qui condamne.

Sous ce dôme de feuillage quelle ombre épaisse et quel silence! A peine le pivert l'interrompt de son cri strident.

De loin en loin, une éclaircie d'où le regard plonge sur les prairies. La forêt monte, monte, s'épaissit graduellement; au sommet du mamelon, l'ombre devient obscurité; de rares points lumineux s'infiltrent à travers la voûte, que les rayons du soleil ne percent jamais.

Étendu sur la mousse fine et frisée, est-ce là que l'auteur de *Merlin* eut la vision du peuple mélodieux et poétique de femmes : Juliette, Titania, la Joconde, Clorinde, Angélique, Clarisse, Herminie, couronnées de narcisses et

de roses sauvages, et qui tressent un chapeau de fleurs à l'enchanteur?

Parmi les arbres de la merveilleuse forêt est un chêne colossal, entouré d'un banc naturel, moussu. Que d'heures délicieuses nous avons passées là, en harmonie d'intelligence avec cette nature calme et poétique! Dans le silence, on entendait parler les dieux. Au pied de ces arbres séculaires, on se sentait transformé soi-même; l'immobilité, le demi-jour achèvent la métamorphose. Puissions-nous, disais-tu, prendre aussi le cœur et la santé des chênes!

III

SOUVENIR DU COLLÉGE DE FRANCE

Pour toute bibliothèque de voyage, j'avais emporté *le Christianisme et la Révolution française* nouvellement réédité ; quelques jours après notre arrivée à Bâle-Campagne, parut *l'Ultramontanisme*. Incertains de l'avenir, nos amis tenaient à assurer au moins la réimpression des *Leçons du Collége de France*.

Qui écrira l'histoire de cette chaire du Collége de France, où de 1841 à 1851, la jeunesse française eut la révélation de la vraie patrie (1)? Parmi tant d'esprits généreux qui formaient l'auditoire, plus d'un, sans doute, a recueilli le souvenir de ces fêtes de l'intelligence ; les raconter aujourd'hui serait acquitter une dette envers ceux qui, venus trop tard dans la vie, n'ont assisté ni aux luttes, ni aux joies de la liberté.

Pour donner l'idée de l'enthousiasme qui électrisait les jeunes âmes dans ce temps-là, j'insère ici un fragment *des Mémoires d'Exil*, de 1853; ces pages émues contrastent étrangement avec le positivisme et le réalisme de nos jours :

« Pendant dix ans, il a été donné à trois hommes de renouveler la puissance de la vie antique, alors que la pa-

(1) Ce vœu, exprimé en 1853, vient d'être réalisé par M. Michelet, dans le *Paris-Guide*.

role exerçait la suprême magistrature et que l'enseignement s'élevait à la hauteur du sacerdoce.

Mickiewicz, Michelet et Quinet nous apparaissaien comme les pontifes et les consuls de cette république des intelligences qui s'édifiait en dépit d'un matérialisme sordide, sous le règne de l'argent. Ces trois hommes étaient pour nous l'idéal vivant de la société de l'avenir. En leur présence plus d'un disciple s'écriait comme le Théagès de Platon : « Étais-je auprès de toi, et mes vêtements touchaient-ils les tiens, j'avançais encore plus en science et en vertu. Et maintenant que je suis à tes côtés, je voudrais que ma vie s'écoulât à t'entendre. »

Ils reconstituaient la patrie par le désintéressement et le sacrifice; ils formaient des citoyens en réveillant la fierté et l'indépendance des caractères; ils cimentaient l'alliance des âmes droites et fondaient la grande fraternité.

Le cœur de ces trois hommes austères et purs fut le grand foyer de vie et de lumière où convergeaient tous les rayons, où se formaient des amitiés impérissables.

Qui de nous ne tressaille encore au souvenir de cette heure où l'auditoire frémissant tenait les yeux fixés sur la porte basse qui s'ouvrait au-dessus de la chaire? Le maître apparait. Sa figure aimée rayonne de toutes les ardentes sympathies qui le saluent. Une immense acclamation sort de cette foule idolâtre, avide de justice et de droiture. Ces nobles cris retentissent sur les bancs de l'amphithéâtre, dans les couloirs, les galeries, les cours, la rue, car la salle est trop étroite pour contenir la multitude. Un grand silence succède. Le maitre va parler. Chaque poitrine retient son souffle; silence éloquent d'une nombreuse assemblée, auparavant tumultueuse, grondante comme la mer, et maintenant suspendue aux lèvres qui vont s'entrouvrir et prononcer les paroles de vie!...

Dans l'hémicycle se pressent les représentants des nationalités qui veulent revivre : Italiens, Roumains, habi-

tants des Cordilières, Polonais, Hongrois, Espagnols, Allemands, tous confondus dans les rangs de la jeunesse française, comme au cœur même de la grande patrie adoptive. Dans l'enceinte réservée aux dames, on voit des jeunes filles, des jeunes femmes, assises, debout, parfois agenouillées, car les âmes s'exaltaient sous l'empire de cette parole inspirée qui répandait pour la première fois le don de la vraie vie.

Sur les degrés inférieurs de la tribune se tiennent les plus intimes, ceux que nous appelions *la phalange* sacrée.

Un courant électrique unit les disciples et le maître; de quel côté y a-t-il plus de jeunesse de cœur? Je ne sais quel souffle matinal circulait dans l'auditoire; et ce souffle de l'esprit nouveau, ranimant les plus faibles étincelles, faisait jaillir une flamme divine. D'une part on sentait une foi sans bornes; d'autre part, l'autorité que donne un caractère incorruptible.

En effet, le pouvoir surhumain exercé sur les masses ne vient pas uniquement à une intelligence souveraine, à l'éclat de l'éloquence, à la beauté de la parole. Sa source est plus haute; elle est dans le caractère. Quand l'existence privée et publique est de celles qu'on peut scruter, pénétrer comme un cristal de roche, quand on peut dire d'une vie, *pure comme le feu*, la parole en est l'incorruptible et ardent reflet.

Cette parole révélait à chacun son centre moral, sa valeur inconnue, ou sa défaillance cachée.

Et voilà pourquoi, en l'écoutant, les âmes se donnaient au maître, et faisaient le serment d'être tout à la patrie, au devoir, à la liberté. Oui, c'était l'heure du culte divin. Le Verbe nouveau annonçait une création morale nouvelle. L'ancien monde semblait expirant, loin de nous, il exhalait sa dernière plainte; et le génie radieux de l'avenir, déployant ses ailes, entraînait les générations vers la cité de la justice.

La parole du maître éclatait au milieu d'une légion de jeunes combattants ; ils n'attendaient qu'un signal ; et l'esprit de liberté et de vérité, franchissant l'enceinte du Collége de France, allait planter son drapeau sur la place publique.

En 1845 Quinet terminait ainsi son discours :

« Personne ne peut dire quelle forme prendra la vie morale que vous avez montrée ici. Il est certain qu'elle ne s'éteindra pas. »

Deux ans après, la République de Février r'ouvrit la chaire du Collége de France, et en mars 1848, reparurent les deux frères qu'une foule enivrée salua du nom de prophètes!

Ce jour fut le couronnement de leur enseignement, et leur récompense. Ils pouvaient croire leur mission terminée ; ils apprirent du moins et ne l'oublièrent pas que les semences de vérité, de justice, confiées au sillon de la France, y germent tôt ou tard ; qu'il ne faut pas désespérer d'un long hiver : un seul rayon suffit pour ranimer la sève printanière.

Nos maîtres ont tracé à la jeunesse sa voie, mais elle est de celles qui exigent des vertus souveraines. Ils ont enseigné la religion de justice, d'humanité et d'amour ; la religion du devoir. Leur doctrine contient une morale plus pure, une fraternité plus vaste, une charité plus universelle que la doctrine de leurs adversaires. Elle embrasse non seulement la secte, la tribu, mais la patrie et le genre humain. Ils ne prêchaient pas la résignation, mais l'action ; ils voulaient sur la terre de France le règne de Dieu rêvé par les saints de la patrie.

Elles ont passé, ces heures immortelles. Ne reviendront-elles jamais? Un souvenir sacré est-ce tout ce qui en reste? Des années amères sont venues ; beaucoup des nôtres ont été frappés ; peu ont succombé, la fidèle légion du Collége de France a survécu. A l'exemple de ses maîtres,

elle reste debout, invulnérable. Les années, l'oubli n'entament pas un caractère d'airain. Le spectacle des reniements n'arrache pas une parole de blasphème à l'âme du juste. Pour lui, il n'y a point de désillusion : la déception lui semble une erreur d'optique ; car son coup d'œil sûr et droit mesure d'avance chaque événement, et sonde la profondeur de la chute. Son dévouement intrépide est toujours prêt à retenir au bord de l'abîme les aveugles résolus à s'y précipiter encore.

— Et quoi ? sauver les gens malgré eux? Recommencer la même croisade contre la torpeur, le scepticisme, le jésuitisme, l'ennemi qui reparaît sous des noms différents? Espérez-vous ressusciter cette poussière inerte ? — Et pourquoi pas? A Lyon, en 1839, à Paris, de 1841 à 1851, nous vîmes ce prodige : la parole réveilla les morts et fit marcher des cadavres. L'esprit de vie transforma des êtres sans volonté, sans espérance, sans désir. La veille encore c'étaient de jeunes vieillards, décrépits avant d'avoir vécu, couchés somnolents sur les bancs de l'amphithéâtre, ils n'aspiraient qu'au non-être; ils affirmaient le néant. La voix de nos maîtres les réveilla en sursaut et les convia à l'action.

Ils nous montraient le vaste champ de la Révolution à défricher, à féconder; ils nous rappelaient l'héritage de nos pères, non pour en tirer une vanité stérile, mais pour continuer et agrandir leur œuvre de liberté.

Cette voix, nous l'entendons encore, ces heures renaissent pour nous, en relisant *le Christianisme et la Révolution française* et cet autre livre dont le vrai nom est : *La Vie nouvelle* (1).

O bois de Ville-d'Avray, vous me serez toujours chers! Mon esprit est né sous vos ombrages. Je ne verrai jamais fleurir la bruyère rose sans revivre ces moments d'extase

(1) *L'Ultramontanisme.*

où dans le silence et la solitude de la forêt je pressais contre mon front ces pages sacrées. Le matin, je les emportais dans une clairière; les plantes que j'analysais et qui servirent à marquer les feuillets ont reçu mes larmes. Révélation de la lumière, blancheur de l'aube nouvelle, sources pures qui désaltèrent une intelligence aspirant au vrai, fer tranchant qui laboure les consciences et y fait germer le bien, tel fut l'enseignement de vie que nous recevions du maître vénéré. Aussi mon âme est son ouvrage et lui appartient comme sa création. Dès lors, je portai un culte de piété à cette vie qui fut toujours un rayon de lumière et qui dans nos tristes temps aurait le droit de dire : « Je crois en moi. »

La nature disparaissait devant ce monde invisible, devant ce ciel rayonnant qui s'ouvrait dans mon esprit; et songeant à ce maître chéri, je répétai ce mot de l'antiquité :

« Il a pour la vertu l'enthousiasme que d'autres éprouvent pour lui. »

—

Ce fut à Schweizerhalle que s'acheva la révision de la *Grèce moderne*. Ce pauvre volume, si soigneusement corrigé, eut de fâcheuses aventures. Il était surchargé de notes; c'est le seul ouvrage auquel l'auteur ait fait subir des changements, non de fond mais de forme, pour exprimer les mêmes choses avec plus de clarté. Le livre envoyé à Paris par la frontière Saint-Louis le 12 juillet, n'était pas encore rendu à sa destination le 12 août. Il était introuvable. Enfin, on réussit à le découvrir dans les bureaux du ministère de l'intérieur où il s'était fourvoyé. La leçon ne fut pas perdue.

Mon mari venait d'écrire la nouvelle préface; ces pages de liberté dédiées à la démocratie grecque lui ont valu

un témoignage éclatant de gratitude. L'Assemblée nationale d'Athènes, dans sa séance du 12 avril 1867, répondit par de vives acclamations au discours du député Rigopoulos de Patras, qui rappelait précisément cette préface d'Edgar Quinet et les services que le philhellène de 1829 ne cessait de rendre à la nationalité grecque.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait parcouru la terre des Hellènes au milieu de la plus cruelle destruction d'hommes qui se verra jamais. Je possédais un herbier rapporté de cette odyssée de 1829; dans quelques jours j'allais joindre les gentianes et les roses des Alpes aux fleurs cueillies sur l'Ithôme et le Taygète.

IV

LE RIGHI

3 août.

Nous allons enfin vers ces Alpes vaguement entrevues au Schaubourg. La matinée est radieuse, la lune encore à l'horizon; nous partons à cinq heures de la station de Pratteln.

Jusqu'au Hauenstein, les collines du Jura se répètent; même formes arrondies, mêmes dispositions qu'à Schweizerhalle; plus loin, les roches sont crénelées et forment des fortifications naturelles. La montée se fait encore en diligence. Au sommet du Hauenstein, les Alpes nous apparaissent un peu voilées, le Pilate d'un bleu foncé; à sa droite se dessinent les contours argentés de la Jungfrau, très-vagues; pourtant c'est un moment solennel pour le voyageur. Divinités renfermées dans leurs nuages, les Alpes ne sortent du sanctuaire qu'après de longues évocations, et encore cette vision est rapide comme l'éclair.

A la descente de la montagne, l'étroite et profonde vallée rappelle à mon mari le Cerdon. Souvenirs de la patrie, vous nous suivez partout!

On reprend le chemin de fer à Olten; toute espèce de fatigue est inconnue dans ces jolis salons du Central Suisse; vous n'avez que la peine de tenir les yeux ouverts et de regarder les frais paysages qui défilent des deux côtés de la

portière : riches plaines de l'Argovie admirablement cultivées; moissonneurs et faneuses au costume pittoresque, faucilles brillant au soleil; et quels parfums pénétrants des prairies vous arrivent par les fenêtres ouvertes!

Voici le champ de bataille de Winkelried et le lac de Sempach, si pur, si transparent, que le paysage s'y mire dans les moindres détails. Plus d'un Autrichien dort au fond de ces eaux.

On traverse des bois de sapin; le rideau s'entr'ouvre et vous montre à gauche le Righi et le Pilate, l'un aux formes simples et graves, l'autre d'une coupe nette et hardie; plus loin, les deux Mythen, d'aspect bizarre, une foule de géants se regardent par dessus les épaules.

On passe l'Aar, aussi beau que le Rhin de Bâle, puis la Reuss, qui entre fangeuse dans le lac des Quatre-Cantons, et en ressort pure et brillante.

Si la figure hâve et débile des populations attriste dans les grandes villes, ici reparaît une race vigoureuse et belle. Influence de la liberté! Braves Suisses! vous êtes heureux, vous méritez de l'être; vous avez su conserver l'héritage de vos pères. Même les marmots, sur le seuil des portes, semblent dire : « Nous sommes déjà les enfants de la liberté. »

A mesure qu'on s'approche de Lucerne, la contrée s'embellit, elle prend un grand caractère; déjà nous distinguons les glaciers, les champs de neige, les terribles rocs à pic du Pilate et les montagnes d'Unterwald et d'Uri, étagées au fond du lac des Quatre-Cantons.

Au Schweizerhof.

Comment décrire le panorama éblouissant de Lucerne, ces eaux aux teintes changeantes, vertes au premier plan, car la verdure des montagnes s'y réfléchit; bleues au se-

cond plan; plus loin, d'un pâle azur: et en opposition avec la riche végétation du rivage, les roches sombres et cannelées du Pilate ?

Sur ses flancs s'amasse l'orage, l'air est chargé d'électricité, le lac frémit : il bouillonne comme du métal fondu ; les éclairs brillent vers Unterwalden ; le ciel et l'eau prennent tour à tour des teintes pourpre et or, fauves et rousses, couleur opale, couleur émeraude. Peu à peu l'orage s'apaise, se dissipe; un clair de lune magnifique répand une nouvelle magie sur le tableau. Des sillons de lumière blanchâtre glissent sur le lac encore ému ; ses vagues agitées vont frapper le pied de la vieille tour; ils en ont détaché mainte pierre. Tout redevient paix, harmonie; on passerait la nuit à contempler cette féerie.

Quitterons-nous Lucerne sans visiter le monument du Dix-Août? Ce lion de marbre taillé dans la montagne est une conception antique. Au temps des tombeaux de Mycènes, les Grecs élevaient de ces monuments; c'est grand et beau de simplicité.

Quels bons moments sur le pont couvert de la Reuss où le paysage s'encadre si admirablement, où des myriades de jolies truites pointées de rouge prennent leurs ébats dans l'eau transparente!

4 août, six heures du matin.

Le temps est splendide, pas un nuage à l'horizon ; une vapeur bleuâtre, lumineuse, enveloppe les eaux, les montagnes ; la chaine entière des Alpes bernoises surgit au fond ; rien de plus ravissant que le chemin de Lucerne à Kussnacht; on contourne le pied du Righi avant de l'escalader.

Nous faisons à pied le pèlerinage par le fameux chemin creux de Guillaume Tell; quoi que l'on pense de la réa-

lité de la légende, toujours on reverra avec émotion la petite chapelle, l'arbalète et l'autel érigé à l'endroit où le libérateur de la Suisse frappa le tyran.

Le gardien nous donne une gravure de la chapelle; ce monument est aussi sacré aux paysans de Lucerne et de Schwytz que l'Acropole de Minerve le fut aux Athéniens.

Voici le lac de Zug ; il expire sur la plage à fleur de terre; sa blanche petite ville est sur l'autre rive; les formes massives du Righi se dessinent en ombres lumineuses sur la surface des eaux. Harmonies charmantes des paysages suisses ! une vue repose de l'autre, les vergers riants après les roches arides, le lac après les montagnes; toutes ces beautés se doublent, se complètent par le contraste; la vue change sans cesse, et encore pour s'embellir.

C'est de Goldau que nous ferons l'ascension du Righi. Pendant que les guides préparent les montures des cavaliers et le fauteuil de notre chère malade, nous descendons au jardin de l'auberge; du haut d'une éminence, nous jetons un coup d'œil sur ce spectacle de désolation. La chute du Rossberg a changé la vallée en un immense tombeau. En 1806, une partie de la montagne, longue d'une lieue, large de mille pieds, engloutit quatre villages et 457 créatures vivantes. Aussi les blocs de rochers, partout semés ou confusément entassés, sont les pierres funéraires de ce vaste cimetière: le sépulcre reverdit, çà et là s'élancent de jeunes sapins; la nature suspend ses noires couronnes sur la tombe des ensevelis.

Il est midi; par un soleil ardent la petite caravane se met en marche, non sans inquiétude; comment supporter cette chaleur excessive? Mais, à mesure qu'on s'élève, la brise des Alpes rafraîchit et vivifie l'air. Nous traversons des pâturages ombragés de beaux arbres; l'Abbach mugit dans le ravin, au pied de la Righi-Scheidek.

Première halte au Righi-Dächli sur un tertre jonché de thym. Les pentes boisées s'inclinent jusqu'aux lacs de Zug et de Lowertz; l'île de Schwanau est si mignonne, qu'elle tiendrait dans le creux de la main; nos deux Mythen sont toujours en vedette.

Partout jaillissent des sources vives; la vue seule de ces abreuvoirs alpestres vous désaltère.

Seconde halte au Klœsterli, joli couvent rustique caché dans la forêt de sapins, avec ses maisonnettes de bois éparses sous les arbres; on s'assied encore à l'ombre des sapins perchés sur l'abîme; on respire l'odeur résineuse des bois; les troupeaux se reposaient aussi à l'ombre.

De Klœsterli, nous avons toujours devant nous la Righi-Scheidek, ses forêts, ses roches crénelées qui plongent jusqu'au fond du ravin où bondit le torrent; trois cascades s'y précipitent; près d'un pont, des enfants pêchent à la ligne; notre herbier s'enrichit de la première gentiane bleue.

Une caravane apparaît dans le lointain. Nous arrivons au sommet du Stacfli. Nous nous étions promis de fermer les yeux et de ne les rouvrir que pour avoir tous à la fois l'impression du spectacle.

Quel saisissement! D'abord on ne vit qu'un précipice béant; mais là-bas, tout au fond, c'est la Suisse entière à nos pieds! Vallées, collines, montagnes, tout est au même niveau. Une vapeur légère unit les limites de l'horizon terrestre et celles du firmament.

Sur le versant du Righi-Kulm, du côté de Zug, l'horizon nous semble plus vaste encore; nous fîmes lentement le tour du Kulm. On aperçoit Morgarten, Zurich; plus près Goldau, Arth, grands comme des cailloux, les glaciers de Glaris; et, suivant une ligne circulaire, les monts neigeux d'Unterwald, d'Uri et des Grisons; enfin notre lac de Lucerne avec ses quatre bras étendus; le Scherhorn dresse vers le ciel ses pointes de ciseaux; le

Tœdi et les Clarides déroulent leurs champs de neige et leur mer de glace.

Le soleil était encore assez haut quand nous occupâmes nos places dans l'immense parterre du Kulm, où la foule des spectateurs attendait la grande représentation : un coucher de soleil sur le Righi. Le lac de Sempach réfléchit le globe de feu et s'empourpre ; une ligne légère de nuages d'or se dessine au-dessus des eaux. Malheureusement la pluie tombe sur les glaciers du Titlis, le rideau est tiré de ce côté; mais à l'autre bout de l'horizon se dévoile aussitôt le groupe bernois : Schrekhorn, Finsteraarhorn et la crête de la Jungfrau. Le cor des Alpes retentit; ses mélodies rustiques accompagnent cette scène alpestre.

Cependant le soleil s'abaisse rapidement; les nuages passent par toutes les teintes rouges, roses, orangées, dorées ; les glaciers persistent à garder leur mine sombre ; la brume du soir absorbe les rayons du soleil, il plonge dans le lac comme un boulet rouge; on n'en voit plus que la moitié, le quart, un point; il a disparu. A l'instant même, la lune se lève à l'opposé sur la cime des glaciers, à l'orient; un murmure d'admiration des spectateurs la salue; c'était si beau, si inattendu! Elle monte brillante et sereine dans un ciel bleu sombre, répandant des traînées de lumière blanche sur le plateau du Righi et sur l'amphithéâtre des Alpes. « Je n'ai rien ressenti de plus grand dans ma vie! » disais-tu à voix basse.

Quand les bruyants touristes furent rentrés dans l'hôtel, nous revînmes nous asseoir au bord d'une roche. Quelle solennité, quel silence sur les sommets! les sonneries des troupeaux seules retentissaient. L'obscurité envahissait les profondeurs; on voyait briller au loin les lumières de Lucerne et le fanal d'un bateau amarré.

Sur le splendide firmament flottaient de petits nuages en flocons soyeux ; les astres brillaient d'un éclat doux et tranquille ; ces montagnes, si belles pendant le jour, main-

tenant entrevues dans le clair-obscur mystérieux, prenaient des formes confuses; les fantômes des Alpes se dressent à l'horizon.

Où sommes-nous? dans une autre planète? Là-bas, au fond de l'abîme, est-ce notre pauvre petit globe qu'on aperçoit? Mais la réalité se mêle sans cesse aux impressions fantastiques d'une nuit sur le Righi; un troupeau de vaches passe près de nous; elles défilent une à une, en agitant leurs clochettes au son argentin; à ces tintements doux et plaintifs répond un chœur de voix sonores; les guides, rassemblés sous les fenêtres de l'hôtel, donnent une sérénade; puis les chants s'éteignent dans la nuit et le silence.

La terre dort; dans le sommeil de tous, une âme fait la veillée. Belles étoiles, versez vos clartés dans son âme! Soyez les regards célestes qui font luire l'espérance. Ah! qu'un vent salubre souffle demain sur cette terre flétrie.

Tenèbres, qui luttez contre l'aube, noires nuées de l'iniquité, brumes de l'ignorance, vous recouvrez à cette heure le monde assoupi, mais vous serez vaincues; peu à peu vous céderez aux lueurs grandissantes de la vérité, à l'éclat fulgurant de la justice. Et des plus hauts sommets jusqu'aux plus humbles replis des vallées, la liberté rayonnera; et alors le cœur du juste sera consolé. Il expie aujourd'hui les fautes qu'il n'a pas commises...

Il fallut pourtant regagner l'étroite cellule; mais qui songe à dormir? personne ne ferma les yeux. A trois heures et demie, une première teinte rouge indique l'aube. Le cor des Alpes donne le signal; les touristes se précipitent sur le plateau du Kulm. Il fait jour.

Déjà la vue est nette et claire dans toutes les directions.

Plaines et vallées se déploient dans leur immensité avec les rivières aux cours sinueux, les lacs de Zurich et de Constance, les villes et villages; on aperçoit même la cha-

pelle de Tell. Au premier plan, les noirs sapins tranchent sur la délicate verdure des pentes gazonnées. Et le groupe des Alpes, quel aspect! Tout l'Oberland est visible; le cortége apparaît : l'Eiger, le Moine, la Jungfrau, le Silberhorn, le Schrekhorn aux dents aiguës et le sombre Finsteraarhorn.

Les nuages s'empourprent; l'Orient s'embrase; un point lumineux jaillit, le soleil est levé; il monte dans toute sa gloire! Les glaciers d'Unterwald conservent leur teinte blême, verdâtre; mais les cimes des Alpes bernoises resplendissent; la Jungfrau se colore d'une lumière rose, qui l'enveloppe et s'étend peu à peu sur toute la chaîne des Alpes. Chœur sublime de suppliantes, elles semblent invoquer le ciel pour la Suisse et pour le monde.

La veille, le rideau n'était que soulevé à demi; aujourd'hui, rien de voilé; les glaciers étincellent comme des diamants.

Spectacle vraiment divin. Il a duré trop peu. Quoi! si vite passé? Les Alpes pâlissent; elles ont eu leur heure, leur moment. Dans toute vie, il est de ces instants uniques, où l'âme reçoit sa révélation de lumière comme ces blanches cimes; transfiguration de vérité et d'amour!

Il faut repartir. Des fenêtres de l'hôtel on jette un dernier regard sur la chaîne des monts neigeux, qui ont repris leur blancheur mate; à six heures, après un déjeuner à la hâte pour fuir le vacarme de la table d'hôte, nous suivons l'étroit sentier entre les rocs à pic et les précipices verdoyants; de temps en temps, les sapins s'écartent et montrent au loin les vallées, et tout près de nous, penchée sur l'abîme, mainte jolie fleur.

Jusqu'au Kaltbald, nous descendons à pied les pentes glissantes, les pâturages encore trempés de rosée, où broutent paisiblement ces bonnes vaches dont nous avons apprécié la crême et les clochettes argentines. Leur douce sonnerie et le cor des Alpes accompagnent les

voyageurs ; les uns sont remontés à cheval, d'autres continuent, le bâton des Alpes à la main, pour mieux découvrir les petites merveilles de la flore alpestre. On a constamment sous les yeux l'amphithéâtre de la chaîne bernoise, le lac de Lucerne d'un bleu saphir, le Pilate et les monts Surènes aux vastes champs de neige. Des vieillards ouvrent les claires-voies des enclos, tandis que les jeunes filles offrent des fruits et des roses des Alpes ; malheureusement tout cela devient prétexte à la mendicité. Et toujours cheminant sous de magnifiques sapins et dans des prairies semées de blocs de pierres, on arrive à un défilé de rochers superposés les uns sur les autres en arcades, vrais arcs de triomphe ; un petit chalet apparaît, caché dans le feuillage ; il ferait bon y vivre en botaniste pendant trois mois pour récolter une riche moisson de plantes. A Weggis, nous retrouvons, avec les vergers, les châtaigniers et les noyers, qui succèdent aux conifères.

Le long du chemin, je causais avec mon guide allemand de son pays, de la République suisse ; je n'oublierai pas sa réponse, l'accent naïf, tranquille et ferme avec lequel il dit, pour résumer sa profession de foi : « Quand notre gouvernement nous déplaît, eh bien ! nous le mettons à bas. »

V

LE SAINT-GOTHARD

Où sommes-nous? dans le canton d'Uri. Où allons-nous? au Saint-Gothard. Le bateau glisse légèrement sur le lac de Fluelen, dominé par les masses énormes du Righi, dont nous foulions les sommets il y a peu d'heures. Mais ce qui domine le lac des Quatre-Cantons, que dis-je? la Suisse entière, c'est la figure de Guillaume Tell. Voici le rocher où il s'élança de sa barque pour regagner Kussnacht à travers la montagne; la dalle plonge dans l'eau; à l'endroit où il posa le pied s'élève une chapelle.

Qui ne serait ému au seul nom des héros qui personnifient la patrie : Jeanne Darc! Guillaume Tell! De grâce, n'en faisons pas des symboles! Laissez-nous nos saints.

C'est bien assez que la liberté ne soit plus pour nous qu'un mythe.

A Brunen, le *Serment du Grutli*, les *Trois Jureurs* sont peints sur les murs, sur les façades des auberges, sur la place publique; partout on voit leurs bras levés au ciel.

Au milieu de la cohue qui encombre la *Croix-Blanche*, nous retrouvons le vaillant proscrit qui revient de Milan et retourne à Dublin. On se serre la main, on repart en voiture. Le chemin est bordé d'arbres fruitiers; les branches ploient sous les fruits, toute la contrée est un jardin. La Reuss n'a pas encore ici la limpidité qu'elle aura à

Lucerne; ses eaux grises se précipitent furieuses sur les blocs amoncelés.

Voici Altorf, la statue de Guillaume Tell et de son fils; on ôte son chapeau, et il n'est pas besoin d'un édit pour cela. A travers les branches de marronniers, on aperçoit une tour en ruines, la Zwing-Uri, démolie après la victoire des confédérés. A gauche, s'entr'ouvre la vallée natale de Tell : c'est là, dans un torrent, qu'il perdit la vie, dit-on, en sauvant un enfant. Histoire ou légende, on est touché de ce rapprochement : le tombeau, près du berceau.

Aujourd'hui encore, à l'heure du péril, la Suisse retrouverait dans ses rudes et simples paysans quelques dignes fils de Guillaume Tell.

Nous entrons dans la vallée du Saint-Gothard. En remontant la Reuss qui mugit à travers les sombres rochers, la chaîne se resserre, des murs cyclopéens se dressent autour de nous, et tout a coup apparaît un oasis de verdure, le mystérieux Amstaeg.

Jamais nous n'avons vu en Suisse et nous ne reverrons un lieu qui nous plaise à ce point.

La petite auberge du *Hirsch*, rustique et proprette, est toute à nos ordres : pas un seul touriste. Nous sommes les maîtres ici. Le brave hôtelier, homme primitif dont l'espèce se perd, pêche sous nos yeux, dans le torrent, des truites exquises, et nous sert un frugal repas dans la salle décorée des vues du Saint-Gothard; le *Pont-du-Diable*, les paysages que nous verrons demain y sont peints à la fresque. Notre homme allait, venait joyeusement, offrant ce qu'il avait de meilleur, entr'autres choses, un certain Borgo-Manero, qui fut un prétexte à plus d'un toast.

Des fenêtres de notre chalet, la vallée s'engouffrait en entonnoir : deux torrents fougueux couvraient de leurs mugissements nos paroles, on s'entendait à peine. Mais qu'on était heureux ! on respirait avec délices la fraîcheur

des eaux et des bois parfumés aux heures brûlantes du jour ; la vue fatiguée par le scintillement du lac se reposait sur la verdure des sapins. « Quelle paix profonde ! » disais-tu. Et tu ne voulais plus quitter Amstaeg.

Une montagne, surtout, te plaisait. Je te vois encore à cette fenêtre de la salle basse, contemplant la Windgelle qui ferme le val Maderan.

Après le dîner, on fit quelques pas vers le pont, à l'entrée de cette route du Gothard, admirable de hardiesse. Est-elle célébrée autant que la route du Simplon? On se fit un devoir de réparer cette injustice en trinquant à la santé de l'ingénieur du Gothard. Que d'obstacles n'a-t-il pas eu à vaincre ! Et ce n'est pas le grand Napoléon, mais un humble petit canton qui fit exécuter ce travail prodigieux. Nous descendîmes jusqu'au bord du torrent qui retombe en écumant; assis près des arches du pont, dans des fauteuils de pierre, nous laissions se précipiter les heures. Ces lieux humides étaient émaillés de petites anémones blanches et de saxifrages; une merveille en miniature, la pensée des Alpes, balançait sa délicate corolle au souffle du torrent. La nature alpestre est aussi belle dans les choses infimes que dans les grandes.

A cet endroit, l'air était très-vif; tout à coup, des bouffées de vent brûlant se mêlent au courant froid et agitent le feuillage; la pâleur du ciel présage la tempête : c'est le *foehn*, disent des paysannes qui passent sur le pont, chargées de hottes de foin; un grand troupeau de moutons les suit, des tourbillons de poussière se soulèvent. Il serait prudent de regagner le chalet, mais notre cœur insatiable nous pousse vers le val Maderan. De là on peut gagner le Toedi si la fantaisie vous prend. Voici une petite marchande de cristaux de la montagne; chacun de nous achète un fragment du Gothard et le fourre dans sa poche avec des touffes de serpolet que nous arrachions à pleines poignées. Les enfants nous parlent d'une belle cascade,

le sentier qui y mène est périlleux, et au lieu de la cascade nous trouvons une citerne : un peu plus, et on y tombait, à la grande joie des petits pâtres qui riaient, fuyaient en chantant à tue-tête leurs joyeux *iodel.*

Ce n'était pas encore assez ; à la nuit tombante, nous quittons le chalet pour aller respirer le parfum des prairies plus bas dans la vallée.

Nous suivîmes lentement la rue du village jusqu'à la dernière maison. Là, un chant frappe nos oreilles, grave, austère, tel qu'il devait retentir dans le désert des Cévennes. Sur le seuil d'une pauvre cabane, le mari et la femme chantaient des psaumes. L'homme priait d'une voix solennelle, la femme reprenait d'un accent attendri. Adossés au rocher, nous assistions invisibles à cette scène nocturne : le torrent blanchissant dans le crépuscule couvrait de ses mugissements la prière des deux paysans.

Ces voix qui s'élevaient dans la nuit avec tant de simplicité et de piété, cette solitude d'une vallée du Gothard, le fracas des flots, la grandeur du paysage ne s'effacent plus de notre souvenir.

En revenant sur nos pas, les grands chalets s'éclairaient un à un, les familles se réunissaient pour la prière du soir; et nous aussi, après une journée qui peut compter, nous cherchons le repos, bercés par la voix de la Reuss.

Le 6 août, de grand matin, une voiture à deux chevaux nous emporte sur cette route audacieuse, taillée dans le roc escarpé, suspendue sur les précipices où gronde le torrent. On aperçoit la Reuss roulant dans l'obscurité des ombrages, ou surplombée par des blocs immenses. Bientôt la Windgelle et le Bristenstock disparaissent sous l'amas des montagnes, on entre dans la gorge étroite boisée de sapins : de toutes parts jaillissent des cascades, de loin elles semblent des filets de neige ; elles mêlent à la Reuss leurs eaux, claires et limpides si elles proviennent d'un

champ de neige, grises et troubles si c'est d'un glacier.

Nous traversons le canton d'Uri dans toute sa longueur : les rares habitations, les chalets disséminés rappellent le plus petit des cantons fédérés. Sur les armoiries, partout gravée, la vaillante corne d'Uri rappelle aussi les terribles batailles où ce faible canton remporta constamment la victoire sur la puissante maison d'Autriche. Presque tous les récits de guerre suisses finissent ainsi : « Incertaine était la bataille : les confédérés allaient plier, tout à coup retentit la trompe d'Uri. Ce sont les cinquante archers d'Uri et trente hommes de Schwytz qui accourent; ils repoussent les impériaux : la victoire des confédérés est assurée. »

Et ils n'étaient pas même trois cents comme aux Thermopyles.

Au souvenir des luttes qui fondèrent les républiques suisses, se joint ici à chaque pas le témoignage de l'audace héroïque de nos Français dans les guerres de la Révolution : combats au Pont-du-Diable, passage du Susten par Lecourbe.

La route en zig-zag traverse si souvent la Reuss, qu'on l'aperçoit à tous moments, tantôt à droite, tantôt à gauche : c'est une série de bruyantes cataractes; les sapins descendent jusqu'au lit du torrent; ailleurs, la paroi à pic est nue ; le sorbier suspend sur l'abîme ses grappes rouges; entre les grands arbres apparaît une scierie pittoresque; plus haut, les Sennhuten, cabanes de refuge pour les bergers et les troupeaux.

C'est dans la gorge de Schœllenen que la végétation commence à décroître; peu à peu elle disparaît, et le paysage prend un aspect si grave, qu'involontairement on baisse la voix; la tristesse des lieux vous gagne ; un dernier oiseau essaie de voler d'un air effaré ; çà et là encore une cabane, un pont, une scierie, puis rien, plus d'habitation. Les glaciers des Dames et les Surenen se montrent au fond.

Nous faisions la route à pied. Dans cette nature désolée, nous trouvons encore une immortelle des Alpes, souriante au milieu de quelques végétaux nains, rabougris, rampants, qui semblent implorer un reste de vie.

L'étroit défilé s'ouvre entre deux murs de granit noirs et blancs; le ciel aussi se resserre au-dessus de nos têtes.

—

Nous atteignons le Pont-du-Diable; la Reuss se précipite avec une telle furie qu'elle est réduite en vapeur; à sa seconde chute, elle forme de belles cascades. Le souvenir de nos républicains de 1798 dépasse en grandeur le tableau. Voici la tête du pont où étaient placés nos soldats; la mort les environnait : des deux côtés le gouffre béant; comme toujours, ils ont triomphé de la mort.

Comment allait-on autrefois d'Andermatt au Pont-du-Diable ? On se pose cette question dans le passage incroyable d'audace appelé le trou d'Uri, caverne percée dans la montagne, porte taillée dans le granit; encore une œuvre de hardiesse du petit canton d'Uri; mais en Suisse le travail humain est presque toujours écrasé par les forces de la nature.

La pluie tombait, nous gravissions lentement la route en terrasse pour embrasser du regard les deux extrémités de la vallée; les montagnes s'entre-croisent en tous sens; au fond apparaissent les majestueux glaciers du Grimsel. Puis, un vrai coup de théâtre ! la scène change : le défilé sombre aboutit à une vallée toute pastorale. Qui s'attendrait à trouver dans ces hautes régions un site gracieux et tranquille, une si riante verdure, des eaux calmes et pures? Notre terrible Reuss, métamorphosée en paisible ruisseau, coule à fleur de terre en gazouillant parmi les fleurs.

Andermatt, au pied du glacier de Sainte-Anne, est protégé par une forêt de sapins contre les avalanches; cette

forêt protectrice, détruite en 1799, repousse de nouveau.

Séchés, réchauffés près d'un bon feu à l'*Hôtel des Trois-Rois*, un peu enfumé, nous expédions d'ici de joyeuses dépêches à Bruxelles, Thann et Zurich, datées du Saint-Gothard; en Suisse le voyageur trouve des télégraphes sur tous les sommets.

Nous repartons pour les cimes. En sortant de l'agreste vallée, nous voici au niveau des glaciers; Hospenthal et sa tour lombarde se cachent dans le brouillard.

D'un côté s'élève la Réalp, de l'autre les monts neigeux qui séparent l'Oberland du Valais : le regard plonge dans de longues avenues de neige; au milieu surgissent les deux fourches de glace de la Furka.

Nous approchons de la source du Tessin. Des laboureurs, enveloppés de couvertures bariolées, passent dans un chariot : l'un de nous, drapé dans sa couverture rouge, ne ressemble pas mal aussi à un brigand tessinois.

Un pauvre troupeau de chèvres se presse devant une cabane de refuge où s'abrite le gardien de la route; elles viennent une à une se faire traire. Sur un rocher, des Italiens, campés autour d'un feu, font retentir le désert du bruit de leurs marteaux sur des forges de Cyclope.

Le paysage n'avait pas encore atteint le dernier terme de la tristesse; ici, la désolation est au comble : quelques brins de lichen au flanc des rochers, de pâles mousses, les plaques de neige au-dessous de la route, et, toujours devant nous, les immenses glaciers.

Nous trouvions à cette austérité du Saint-Gothard une grandeur biblique; toutes les voix de la nature se réunissent dans un sombre *Dies iræ*.

On sentait le besoin de s'armer contre cette terreur, contre l'aspect tragique des choses; je ne sais qui entonne à mes côtés : *Una voce poco fa*, du Barbier de Séville « pour rassurer sa pauvre âme oppressée. »

Pourtant, ce Saint-Gothard si redoutable est le bon

père nourricier de quatre pays. Le Rhin, le Rhône, la Reuss et le Tessin naissent sur la même cime ; là se touchent, humbles à leurs origines, les berceaux de grandes nations : la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse.

A cette hauteur règne un froid de décembre, la pluie continuait glaciale : nous nous en apercevions à peine, tant nous étions fiers de voir les orgueilleux glaciers s'abaisser à nos pieds.

Le plateau du Saint-Gothard nous fit l'effet d'un cratère éteint ; nous nous trouvions au milieu d'un chaos de rochers entourés de colosses de neige, hérissés de glaciers. Ce petit lac noir, morne, ces blocs épars, ces ruines de la nature font songer au jugement dernier.

Hospice du Saint-Gothard.

Un bâtiment de lugubre aspect porte au front l'inscription : *Quì si vende acqua di vita.* Chariots, ballots, marchandises pêle-mêle devant le seuil, chèvres et pourceaux grouillant près d'une mare, enfants jouant à la mora et babillant dans un patois harmonieux, voilà l'hospice. Un large escalier conduit dans les vastes corridors et dans la salle ornée des portraits de nos généraux républicains.

Pas de feu dans les dortoirs, aspect peu engageant; nous préférons coucher à Amstaeg, malgré les instances de l'hôtesse, qui sèche dans la cuisine nos vêtements mouillés et s'excuse de la *porcheria.* Nous avons hâte de quitter ces parages glacés et cet intérieur sordide.

Un coup d'œil jeté sur le versant italien nous fait apercevoir le point où la source se divise en deux courants : l'un suit la pente vers l'Italie et deviendra le Tessin; l'autre vers la Suisse, c'est la naissante Reuss. La grandeur du Gothard est de dominer à la fois deux natures,

deux races différentes : l'austère nature alpestre, la séduisante et molle nature italienne.

On quitte sans regret ces lacs immobiles, funèbres, et ces rives de neige.

Le temps se rassérène à la descente de la montagne. Nous faisons à pied le trajet d'Andermatt au Pont-du-Diable; pour l'examiner de plus près, nous descendons par un sentier abandonné jusqu'à la première arche, celle que les Français ont fait sauter. Dans ce combat infernal, leur courage était plus bouillant, plus impétueux que le torrent. Bien des nôtres ont péri au fond de ces cataractes furieuses, en s'élançant à la tête des colonnes pour défendre le passage.

Les Anglais trouvent parfois la mort dans les Alpes, mais c'est en s'aventurant en ascensions périlleuses. Nos Français, peu touristes, ont semé leurs os dans les gorges sauvages du Saint-Gothard, des Alpes Surènes et Glaronaises pour repousser l'ennemi et planter le drapeau républicain sur les cimes.

Une pluie torrentielle reprend de plus belle, et nous accompagne jusqu'à Amstaeg, que nous retrouvons avec joie, charmés de notre expédition, mais rêvant de la couronner par des exploits nouveaux.

VI

LE MONT DES ANGES. — LA TERRASSE DE BERNE

Le lendemain on nous soumet un plan savamment combiné : il s'agit de gagner Engelberg.

— Qu'est-ce que ce mont des Anges?

— C'est une haute vallée dans l'Oberwald, au pied du Titlis, à 3,180 pieds au-dessus de la mer.

On accueille cette idée comme une découverte de génie. Nous repassons à travers les mêmes vergers; à toutes les feuilles resplendissaient des gouttelettes brillantes, sur chaque arbre plus de fruits que de feuilles. Matinée délicieuse, la pluie a purifié l'air, pas un nuage.

A Fluelen on s'embarque pour Bekenried; mais le bateau n'y aborde pas et nous dépose dans une petite barque au milieu de ce lac toujours agité. Ce n'est pas précisément l'impression la plus agréable. Enfin nous gagnons le rivage ; une voiture est là; sans perdre une minute, sans fatigue, passant du bateau dans la calèche, nous repartons pour Stantz. Au milieu de la grande place, le héros Winkelried, sa main loyale sur le cœur, regardait le ciel. Le futur monument n'aura certainement pas cet air naïf.

Dans le canton d'Unterwald tout offre un aspect riche et élégant, surtout le costume des femmes ; leurs cheveux relevés, noués à l'antique, sont ornés de torsades, rouges

chez les Niederwaldoises, de bandelettes blanches et de flèches d'argent artistement travaillées, chez les femmes d'Oberwald.

Nous remontons la jolie rivière l'Aa; ici commence une série de sites pleins de grâce : blanches maisonnettes entourées d'arbres, alpages encadrés de sapins noirs, troupeaux errants sur un gazon de printemps. Entre les chalets peints, sculptés, historiés, ornés de sentences, s'élève une maison de bois plus grande que les autres; c'est le palais du landamman, l'Élysée du président.

A Wolfenschiessen, les croupes boisées se rapprochent, de temps à autre un glacier laisse apercevoir sa cime.

Nous sommes en pays catholique; des images sur des bornes, en guise de chapelles, marquent les stations du pèlerinage, l'approche du couvent.

On descend de voiture pour cueillir l'azaléa et la fraise qui parfument les buissons. A l'entrée d'un pâturage, où ruminent les vaches, nous rencontrons un pensionnat, joyeux collégiens portant à leurs casquettes la croix fédérale rouge et blanche. L'air retentit de la naïve chanson en patois :

Uf di Bergli, etc.
« Sur la montagne j'étais assis, à regarder l'oiseau. »

Au delà de Grafenorth les chevaux s'arrêtent essoufflés, tant la montée est rude. Nous continuons à pied à travers la forêt; au bord de la rampe on voit blanchir l'Aa sous l'épais ombrage de chênes; de l'autre côté de la rivière s'élève le Bitzenstok; puis, après un passage sombre et difficile, s'ouvrent devant nous des alpages ravissants.

Est-ce la soif de liberté, d'indépendance qui a disséminé les habitations des pâtres, au lieu de les grouper en hameau? Dans sa hutte de bois ou de pierre, dans son enclos, le montagnard est souverain, il règne sur ces pâturages.

Voici les blanches murailles du monastère : l'église entourée de bâtiments apparaît au fond de la vallée d'Engelberg. Rien de plus frais que ces prairies ombragées d'arbres où se cachent les chalets avec leur encadrement de vigne et leurs inscriptions bibliques; on dirait des bouquets plantés symétriquement.

Comment décrire ce cirque de montagnes aux pentes boisées, les glaciers qui les couronnent, les champs de neige hérissés de rochers, les cascades tombant de toutes parts, le vénérable Titlis qui domine le paysage, cette nature riche, plantureuse, ce luxe de végétation, ces mille oppositions de nuances dans la verdure et de caractères dans la vallée, à la fois agreste et mélancolique?

Si les touristes n'avaient déjà envahi ces solitudes, on aimerait vivre ici toute une saison. Mais à grand'peine nous trouvons un abri à l'*Auberge de l'Ange*, vrai chalet en miniature comme les joujoux en bois de sapin qu'on rapporte de l'Oberland. Dans les compartiments de ce joujou, sur ces escaliers de poupées montent et descendent de gentilles Unterwaldoises. L'une d'elles fait notre admiration par son port de reine, sa beauté ; la déesse nous sert à souper, pendant que la pluie tombe à verse et que les cloches du couvent sonnent à grande volée.

Samedi, 8 août.

Tout nous prédit une journée d'enchantement : les glaciers, que nous avons tant invoqués, consentent à se montrer, ils brillent d'une pure lumière.

Belle occasion pour visiter une célèbre chute d'eau à une heure d'Engelberg. A mesure qu'on foule le gazon, les plantes exhalent leur arome; entre les blocs de marbre noir qui forment les enclos, plus d'une fleur a échappé au faucheur; on escalade ces murs de pierre sèche pour ar-

river à la cascade. Elle se précipite du fond d'un massif de sapins, plus bas elle ressuscite en torrent. Assis à la lisière du bois, nous avions en face le Titlis avec ses vastes champs de neige.

Deux petites chevrières aux yeux bleus de pervenche cueillaient pour nous des fraises et des bouquets; leur chèvre blanche, qui se joignit amicalement à nous, retenait de ses pattes nos robes; comme dans *Sakountala*, elle ne voulait plus nous laisser repartir.

L'heure avance; il faut retourner sur nos pas; on s'arrête encore pour cueillir une fleur qu'on possède déjà; c'est un fragment de granit à examiner, c'est le paysage qu'on voudrait esquisser! Mais quel crayon fixera jamais sur une feuille de papier cette fraîche vallée, ces montagnes de dix mille pieds qui l'encaissent, les prairies à la verdure éclatante, les forêts qui s'avancent en bosquets, les chalets partout semés dans les clairières et même sur les flancs rocailleux; puis les glaciers, les champs de neige, et plus haut encore, cachées dans la nue, les crêtes déchirées, tourmentées qui apparaissent et disparaissent, car les nuages s'entr'ouvrent et se referment en un clin d'œil. Il faut saisir au vol le moment pour apercevoir les cimes, et nous comprenons maintenant pourquoi il était si difficile au Schaubourg de distinguer les Alpes.

Après le dîner, visite au cloître; des ermites centenaires à longue barbe blanche feraient ici un effet plus pittoresque que les savants pères jésuites. Leur bibliothèque est fort précieuse, dit-on; tous ces in-folio dans cette solitude, encadrés de glaciers, semblent plus respectables.

En rentrant on découvre un piano; les *Lieder* de Mendelsohn jaillissent naturellement près de la fenêtre d'où l'on voit resplendir le Titlis aux dernières lueurs du soleil couchant.

Au pied du mont des Anges, nous osâmes murmurer

l'*Hymne* de Hændel, le *Chœur des Machabées*. Quel temple majestueux, en effet, que cette enceinte de montagnes et ces coupoles de glaciers !

Notre *Mons Angelorum*, à demi-caché dans les nuages, rappelait le Thabor, la montagne de la Transfiguration dans le tableau de Raphaël.

Adieu, beau Titlis, cimes sacrées dont je n'ai pu approcher que par la pensée !

Quoi, déjà il faut repartir ?

Le 10 août, nos compagnons de voyage nous quittent. A Olten ils prennent la route de Bâle ; nous, celle de l'Oberland.

Une bien triste nouvelle assombrit la fin de ce voyage. Nous apprîmes à Lucerne la mort d'Eugène Sue ! . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

—

Sur la terrasse de Berne.

Nous voici à Berne, dans cette ville fédérale qui renferme un si libre esprit sous son aspect moyen âge et sous ses vieilles arcades. Dans les quartiers modernes, devant les brillantes vitrines des magasins, nous nous sentions dépaysés, trop loin de nos chalets. Fuyons les villes ! Il y a des temps où l'âme ne respire à l'aise que dans la solitude, au sein de la libre nature.

Mais les grands souvenirs de l'histoire suisse sont aussi des pics hardis, des sommets inviolables.

Les enfants de Guillaume Tell n'érigent pas de monuments aux Gessler, aux Habsbourg, mais aux libérateurs de la patrie. On ne rencontre pas ici l'éternel petit chapeau

et la redingote grise, confondus dans un même culte avec la sainte Vierge.

Visiter une ville, connaître un pays, est-ce parcourir toutes les rues, décrire tous les monuments? Je ne puis que respirer l'âme de la contrée et fixer dans mon souvenir le génie du lieu, son caractère dominant. Berne, c'est la terrasse en face des glaciers et de la chaîne des Alpes, l'Aar, mugissant sous les bastions, la ville étagée entre ses verdoyants jardins; Berne, c'est la tour de la vieille cathédrale ouverte au culte réformé et que nous apercevons sans quitter notre banc; Berne, c'est le brave Rodolphe d'Erlach gardé par ses ours fidèles couchés à ses pieds; l'un tient un globe, l'autre suce sa patte, le troisième sourit d'un air paterne et béat, le quatrième furieux lève la patte d'un air de menace; contre qui?

Des promeneurs tranquilles vont et viennent lentement dans les allées, les rossignols lancent leurs brillants vocalises et nous font un concert.

Posséder la liberté depuis cinq cents ans, non en théorie, non sur parchemin, mais tout de bon, institutions et mœurs républicaines, réalité et non utopie, sentez-vous ce bonheur?

Berne, c'est aussi le musée d'histoire naturelle; saluons d'abord cet ours patriarcal qui a l'air d'entonner le chant national : *Rufst du, mein Vaterland?* Toute la population alpestre se presse dans ces prisons vitrées, les seules pour ainsi dire qui existent dans ce libre pays. Pauvre chamois aux aguets, attentif au chasseur qui le vise à l'angle du rocher! son regard est encore attaché sur les hauts sommets! Un laemmergeier de l'Oberland plane, les ailes déployées, sur le lapin des Alpes. — Honneur à ce brave Barry, ce vaillant terre-neuve qui arracha à la mort quarante voyageurs et mourut assassiné par l'homme à qui il venait de sauver la vie! que de bonté, de prudence dans ce

regard encore vigilant! c'est au grand Saint-Bernard que le pieux Barry exerçait son ministère de charité.

Hélas! chers oiseaux, dans quel triste état vous êtes réduits! vous, l'ardente vie, le mouvement joyeux, l'harmonie du ciel et de la terre, rayons vivants, chants dans le feuillage, vol audacieux dans le firmament et dans la lumière! Vous voilà sur ces funestes perchoirs, immobiles, pétrifiés, glacés, muets, empaillés, empoisonnés d'arsenic!... Ils ne chanteront plus dans les bois, ces jolis loriots jaunes, ces bergeronnettes printanières, ni ces tarins, ni ces chardonnerets! habitants ailés des Alpes, vous êtes les seuls captifs de la ville fédérale!

VII

MEYRINGEN. — UN MOIS DANS UN MOULIN

Tu souris en te rappelant mon impatience fiévreuse de quitter Thoune. N'avais-je pas raison? J'entrevoyais aux confins de la vallée du Hasli une solitude agreste, pleine de ce charme sauvage que nous préférons à tout. En face de ce beau lac de Thoune si admirablement encadré, splendide de lumière, dans ces jardins somptueux, ces *Chartreuses* élégantes, je regrettais nos bruns chalets, nos grands bois, les torrents. Une nature enjolivée, arbres ciselés, fleurs exotiques, villas, est-ce là ce que nous cherchions dans les Alpes? Nous étions déconcertés dans cette magnifique contrée, ouverte de toutes parts aux envahissements des touristes. Un vallon caché, animé par la voix des cascades, nous abritera bien mieux. Aux camélias, aux lauriers-rose qui décorent les péristyles des hôtels, nous préférons l'anémone, l'humble touffe de serpolet. Le cor des Alpes est une mélodie plus agréable à nos oreilles que le *God save the queen* des orgues de Barbarie qu'on entend dans ces promenades.

Quand il fut bien décidé qu'on ne resterait pas à Thoune, une fois embarqué sur le bateau, on convint sans peine des beautés du lac. Il s'avance entre deux petits caps ou promontoires plantés d'arbres; au fond s'étagent les montagnes bleues couronnées de glaciers, l'étincelante Blum-

lisalp (Fleur des Alpes); derrière nous, le Stokhorn au cône tronqué.

La journée était superbe; quelques nuages argentés flottaient sur un ciel d'azur; de petites nacelles nous amenaient sans cesse des voyageurs. Quelle foule à bord de notre bateau! Comment n'a-t-il pas sombré dans la traversée?

Voici Interlaken! La Jungfrau surgit entre les plis d'une montagne boisée et se détache toute blanche sur le noir des premiers plans. Mais quoi? de brillants bazars, des théâtres, des affiches de spectacle, le vaudeville français au pied de la Jungfrau? des équipages en livrée, dandys et gandins exhalant leur ennui dans cette avenue des Champs-Élysées? Fuyons Interlaken.

Une carriole menée par un petit garçon nous conduit droit au bateau du lac de Brientz.

Le bateau aborde, et tant que la vallée a une route carrossable, nous continuons, jusqu'à l'endroit où toute issue est fermée, où s'élève solitaire la tour de Resti.

Oui, Meyringen même nous parut trop civilisé; malgré l'heure avancée, nous passons le grand torrent pierreux, le *Riffen*, qui le sépare du hameau de Stein.

Amour de la solitude, curiosité de l'origine des choses, est-ce là ce qui nous fit remonter jusqu'au pied du Platenberg? Nous nous sentions attirés ici par tous les bons génies des Alpes. Les anges d'Engelberg, qui ont sculpté le vallon du Titlis, en ont creusé un autre aussi beau près du Wetterhorn.

—

Une ruine sur la hauteur, quelques chalets groupés parmi des vergers, des moulins et des scieries sur le torrent formé par trois cascades, voilà le hameau de Stein.

A travers les arbres, apparaît un chalet du plus beau

brun d'écorce d'arbres, voilé de vigne; les pampres recouvrent le toit et forment un berceau ; le Muhlibach tourne la roue de ce moulin, car c'est à un moulin que nous demandons l'hospitalité. La gracieuse jeune fille qui nous reçoit au seuil nous introduit dans une grande chambre boisée; de la fenêtre, tableau incomparable! La coupole de neige du Wetterhorn se dresse majestueuse en face de nous.

—

Quel bonheur d'épier la première aube, le premier rayon sur les neiges immaculées! Hymne, office divin de la nature! L'âme aspire aussi à la blancheur de ces sommets inviolés, à la lumière qui les sanctifie! Nulle parole; les yeux adorent, le cœur prie : « Bénissez celui qui est mon âme elle-même! Que ce séjour lui soit salutaire! » Cent fois ce cri du cœur s'élance plus haut que les glaciers.

—

Devant notre chalet un jardin potager, une tonnelle fleurie avec des bancs, de petits prés ombragés, de beaux noyers, des prairies en pente, surplombées de rochers noirs et de montagnes boisées, et dans une anfractuosité, sur un ciel bleu, pur, adorable, le glacier du Wetterhorn avec ses plateaux de glace, d'où s'élance une pyramide blanche très-aiguë.

Une autre pyramide neigeuse plus brute, et les cimes rocheuses, dentelées, blanchâtres, sans neige, des Engelhœrner, voilà notre horizon. Ces pics des Anges ont un caractère étonnant, fantastique; on dirait des ailes de marbre déployées sur la vallée. A gauche et à droite du Wetterhorn, la chaîne de montagnes court envelopper de toutes parts la vallée du Hasli et rejoint la paroi verticale

du Platenberg, qui s'élève comme le maître-autel au fond d'une cathédrale. Nous sommes adossés à ce mur perpendiculaire qui ferme hermétiquement la vallée : *Finis mundi.* Le Reichenbach se précipite en face de nos fenêtres, les autres cascades vers le levant joignent leur voix tonnante à celle de l'impétueuse Aar qui serpente dans la prairie. Au milieu de ce bruit, on a peine à se reconnaître soi-même.

Notre moulin est un peu humide; il y aurait bien des objections contre une longue installation; les pièces sont grandes, aérées, mais le torrent coule sous le plancher et y entretient une fraîcheur peu propice à la guérison des névralgies.

Trois peintres allemands et belges dînent à la même table que nous ; c'est une petite pension d'artistes; et pour nous servir nous avons la plus charmante hôtesse. Marianne de Bergen est à la fois la bonne ménagère et la poésie de la maison ; elle chante des romances et fait d'excellents gâteaux de myrtilles. Pendant le dîner, entre deux services, elle lisait gravement le *Presbytère* de Tœpfer, en attendant que les convives eussent besoin d'elle.

Si nous restons ici, la jeune fille y sera pour beaucoup ; elle nous séduit par sa grâce, sa distinction naturelle, son empressement à nous rendre ce séjour agréable, et une façon charmante de mêler des idées poétiques aux détails les plus vulgaires d'une vie de pension.

A quelques pas du chalet, derrière une scierie, près de l'enclos de marbre qui défend notre hameau contre les ravages de l'Alpbach, se trouvent quatre à cinq immenses noyers. Une rangée de troncs d'arbres, des bois de construction, nous sert de siéges. Nous avons choisi cette retraite pour les heures brûlantes de l'après-midi.

A peu de distance s'élèvent les ruines de Resti, tour

gothique avec une seule porte; des bouquets de noyers et de saules répandent l'ombre, le fracas de l'eau rafraîchit aussi; rien de plus rustique et de plus paisible.

On dessine, on rêve au bruit du tic-tac, on attend le courrier; mais notre grande affaire est de nous assimiler cette nature des Alpes. Voilà la vraie occupation; nous nous vanterions si nous nous en attribuions une autre. Le regard attaché sur les sommets, nous écoutons la mélodie de nos cinq cascades; nous cherchons à démêler leurs voix; nous croyons avoir saisi la note fondamentale du Reichenbach.

Parfois on change de retraite, et sous le hangar d'un chalet on essaie de lire. Nous n'avions pas un seul livre avec nous, Marianne nous en prêtait. Mais les yeux quittaient bientôt la page, car ils entrevoyaient la pointe du Wetterhorn à travers les pommiers du verger; là on n'apercevait plus les torrents, mais on entendait leur mugissement continuel, qui semble la voix même de la montagne. Des papillons, des mésanges qui voltigent sur un petit pré couvert de fleurs nous donnent aussi des distractions; une voix de roitelet lutte avec le bruit du Reichenbach.

Quand la journée est voilée, nous errons dans les prairies, c'est le moment de récolter le foin; on le coupe très-court pour profiter du soleil. Le râteau à la main, les femmes et les jeunes filles rassemblent le foin en petites meules que les hommes enroulent avec une corde, et d'un tour de main ils les chargent sur l'épaule; puis ils transportent le fardeau odorant dans le grenier du chalet. Il faut les voir grimper d'un pied ferme et leste l'échelle dressée contre la lucarne! Ils y lancent la charge de foin, l'énorme monceau porté sur leur tête, et redescendent

aussitôt en chercher un autre. Sur des rochers à pic les faucheurs récoltent au péril de leur vie le peu d'herbe qui croit dans les fentes.

Les travaux des champs se font tous à la bêche; ni charrue, ni attelage; ce sont de petits jardins, de petits champs, mais point de terres.

Parfois nous faisons une halte près du vieux pont. Assis sur le bois de flottage, nous laissons couler les heures, comme les flots de l'Aar. Un paysan se tient immobile au bord de la rivière. Est-ce un pêcheur, la ligne à la main? Non, le poisson qu'il guette avec tant de persistance, c'est du bois de flottage que l'Aar charrie et qu'il accroche avec une longue perche. Le vieux pont fait mine de s'écrouler sous les pas du passant; ses arches, surchargées de lierre, le soutiennent à peine; sur le parapet, des enfants insouciants se balancent, les pieds dans le vide; d'autres jouent, courent avec leur chèvre au bord du précipice; des moineaux alignés sur le fil électrique babillent au-dessus de la rivière; plus loin, quelques petits garçons traînent des brouettes d'herbe neuve; d'autres ramènent les troupeaux à l'étable; clochettes, bêlements, cris joyeux, toutes ces voix se répondent à travers la prairie.

Sur le seuil des portes, vieillards et bonnes femmes écossent les fèves et les pois; dans les vergers les jeunes filles secouent les pommiers et font tomber une grêle de fruits vermeils, à la grande joie des marmots, qui se pressent autour de l'arbre et remplissent hottes et paniers des plus belles pommes.

Voilà l'idylle qui se joue devant nous.

Et quelle décoration au fond du théâtre! Prairies, pâturages, champs fertiles sur les pentes du Hasli, toujours fraiches au milieu de la canicule. Des sommets neigeux du Wetterhorn, les yeux se reposent sur les ruisseaux qui fuient à l'ombre des ponts rustiques; sur les sapins qui en-

cadrent de leur frange noire les clairières où la cabane apparait comme un jouet d'enfant ; sa fumée bleuâtre s'élève au-dessus des arbres touffus.

Le caractère original de Meyringen est dû à ses innombrables cascades, au bruit perpétuel de ses intarissables chutes d'eau. Notre moulin en est tout branlant. Ces torrents qui se précipitent d'un volume toujours égal, apparaissent de loin comme des écharpes blanches, des rubans tendus, immobiles au flanc de la montagne. En les regardant fixement, on les voit s'animer.

Ce matin, des nuages violets flottent à la cime des monts. Le Wetterhorn se détache blanc et pur sur un ciel splendide. Nous allons visiter l'Alpbach. Après une première chute, elle retombe en vapeur sur une terrasse unie, puis, se précipitant à travers une étroite fente de rochers qui la réduit à la largeur d'un ruban, elle se déploie en gracieux éventail. Un bassin creusé au pied du rocher reçoit le torrent, qui s'en échappe bouillonnant, écumant, et court alimenter les scieries.

D'où vient l'inégalité des destinées entre ces cascades? demandions-nous. A celle-ci le travail mercenaire, pendant que l'aristocratique Reichenbach, oisif, infatué, solennellement se mire dans la glace de ses eaux. On lui a bâti tout exprès un hôtel somptueux; plus haut un pavillon de plaisance. Pour l'admirer de près, on paie une taxe, un joueur de cor lui fait de la musique. Ses sœurs, jour et nuit assujetties à un dur labeur, vont moudre la farine, scier les planches. Où est la vraie égalité ? Pas même entre cascades.

En voyant jaillir l'Alpbach avec une force toujours égale, on admire l'inépuisable activité de la nature. Cer-

taines âmes épanchent ainsi, sans l'épuiser, la plénitude de vie qui est en elles.

—

Quand le soleil s'abaisse, nous explorons notre domaine. A un quart d'heure du nouveau pont de l'Aar, en face du Reichenbach, le pays prend un caractère plus sauvage ; les rochers surplombent le chemin, interceptent la vue, aiguillonnent la curiosité. On veut tourner au plus vite le feuillet, comme dans une lecture qui vous passionne, voir ce qui vient après, comment cela finit. La vallée se resserre. Un petit bois de sapin apparaît à gauche ; sur la hauteur, le Kirchet s'avance comme un îlot entre la vallée de Meyringen et celle d'Oberhasli, ou plutôt comme un mur mitoyen qui sépare deux contrées d'une nature toute différente. Au pied du Kirchet se creuse un ravin, bassin d'un ancien lac desséché; sa fraîche verdure contraste avec la sombre végétation des sapins et avec les roches grises éparses çà et là.

Dans ces merveilleux paysages suisses, une chose me frappe : un grand paysage en contient souvent un autre plus petit d'un genre tout opposé. Tel est ce ravin enchassé comme un médaillon dans le grand tableau que nous avons sous les yeux. De la place où nous voilà, nous apercevons encore l'entrée des deux vallées, le Reichenbach de profil, les glaciers qui dominent Imgrund. Puis au milieu de ce cadre imposant, un petit paysage en miniature. Notre ravin vert émeraude est tout émaillé de fleurs; ses contours fins dessinent des golfes, des promontoires. Le Kirchet, avec son bois de sapins et ses rocailles figure une décoration artificielle de jardin, tant ses proportions semblent petites en comparaison des masses environnantes qui l'écrasent. Pour arrière-plan à notre miniature, un éboulement de sable, une ceinture de ro-

ches grises affectent l'austérité et la désolation d'une multitude de Saints-Gothards nains.

On venait de faucher la prairie; sur ce tapis de verdure trois chalets mignons brillaient aux derniers rayons du soleil; chacun a son jardinet où fleurit la balsamine rouge et blanche, le grand tournesol, et où s'enroulent sur leurs thyrses les pois de senteur.

A la façade des chalets, achèvent de mûrir des gerbes suspendues; l'échelle est dressée contre le grenier ouvert; derrière l'habitation sont les instruments aratoires : petits traîneaux, bois de construction, barils, poutres, pieux qui serviront à bâtir un autre chalet et à réparer l'ancien. Sur le toit, de grosses pierres semées à intervalles égaux le défendent contre les coups de vent furieux qui enlèveraient aisément la pauvre cabane et le pâtre. Ces hommes simples qui vivent près de la nature l'accommodent ingénieusement à leurs besoins et en tirent parti. Habitants des montagnes et des forêts, leurs demeures ne sont à vrai dire que des arbres creusés, fortifiés par des blocs de pierre.

Nous nous enfonçons dans le bois de sapins, heureux de respirer leur odeur résineuse. Un arbre immense, à demi consumé, entamé par le bûcheron, gisait au milieu de la clairière. On grimpe sur le géant abattu, on s'y installe comme dans un navire échoué. Servira-t-il un jour de radeau de sauvetage à de pauvres naufragés?

Ses grandes branches aux parfums aromatiques se croisent, s'enlacent au-dessus de nous; à travers les mélèzes noirs on apercevait les sommets bleus lointains; à nos pieds, un sol tapissé de mousse soyeuse et de bruyère.

Quelle solitude! Les troupeaux sont aux pâturages, les hommes à l'église, à la prière. Sur nos têtes, des villages, et on ne s'en aperçoit pas. Il y a divers étages de populations superposées les unes sur les autres, elles semblent appartenir à des mondes différents.

Combien d'heures restâmes-nous sous notre berceau d'épaisse ramée? Un paysan vint à passer. — Où conduit ce sentier? — A Meyringen.

Charmés d'éviter la grande route, nous enfilons le sentier qui débute comme une voie romaine pavée de dalles de marbre. Il grimpe, descend, tourne à travers bois, côtoyant des précipices de verdure: la cime des grands arbres touchait à nos pieds. La nuit arrive; l'étroit sentier décrit de hardis zigzags sur une pente nue, presque à pic, roche très-glissante, impraticable sans les marches taillées dans le vif. *Duca mio!* inquiet, tu surveillais chacun de mes pas.

Nous descendîmes ainsi pendant une demi-heure avec précaution; à gauche le précipice effrayant dans le crépuscule; au-dessus de nous des blocs menaçants. A nos pieds se creusait la vallée déjà noyée d'ombre; on voyait encore scintiller l'Aar, enfin le sentier aboutit au vieux pont.

Quelques paysannes achevaient de ramasser les foins et nous permirent de fouler le gazon parfumé fraîchement tondu. Nous regagnâmes ainsi plus vite la maison, mais volontiers on se serait attardé pour contempler encore cette majesté du soir, les ombres profondes à mi-côte de l'Engelhorn, et sur ces ombres massives le glacier dressé vers le ciel et comme étranger à la terre!

Nos trois cascades enflent leurs voix, les femmes rentrent des prés le râteau sur l'épaule, les enfants ramènent les chèvres, le grillon à son tour élève la voix. Paix dans l'immensité! l'éternelle paix des neiges, des glaciers, descend sur la terre; qu'elle arrive aussi jusqu'à nous!

VIII

ÉTUDES

Ceux qui cherchent un refuge dans les bras maternels de la nature ne seront jamais déçus; puissante consolatrice, elle rétablit en nous l'équilibre par les lignes harmoniques des montagnes, par le silence bienfaisant des vallées, — le silence fécond, où le penseur, l'artiste se recueille et puise le germe d'œuvres nouvelles.

Des êtres étroitement unis qui vivent de la même pensée, d'un même souffle, n'ont pas besoin de conversations pour se parler et s'entendre. Un mot suffit et confirme que chacun au même instant a songé à la même chose. Un sentiment identique anime l'un et l'autre en toute occasion, presque toujours l'un achève la phrase de l'autre.

Cependant les chers entretiens ne manquaient pas sous les noyers de Meyringen. Là se faisait souvent le travail de la matinée. Que de fois j'y trouvais mon mari écrivant sur ses genoux, assis sur un char renversé, à l'ombre des arbres. La vie en plein air! plaisir inconnu dans les climats pluvieux. Collines et montagnes se détachent nettement sur un fond brillant; la pensée s'illumine aussi des rayonnements de la terre et du ciel; une vive lumière baigne tous les objets. Cette vapeur lumineuse produit ici des oppositions d'ombres, là des réverbérations sur la roche nue. La pensée subit ces mêmes contrastes, et la

physionomie aussi réfléchit le sourire de cette nature alpestre éternellement jeune.

Tous ces effets de lumière, ces paysages, ces harmonies, ces fleurs alpestres recueillies jour par jour, enrichissaient les carnets où s'entassaient en secret les *Lettres de Viviane à Merlin;* on y retrouve Meyringen bien mieux que dans mes pages.

Le tome VIII, dont nous nous occupions aussi à Meyringen allait renfermer *Napoléon*, *Prométhée* et les *Esclaves*. Pauvres *Esclaves!* qu'ils ont eu de peine à se frayer leur chemin dans le monde! Ce fut le seul manuscrit, je dirai les seuls bagages, qu'Edgar Quinet prit avec lui en décembre 1851, en quittant la France; comme Bias, il emportait sa fortune. Imprimé en Belgique, ce drame était à peu près inconnu en France, la préface seule parut dans la *Revue des Deux Mondes*. Un libraire français, qui s'offrit d'abord de le publier, motiva ensuite son refus sur ce dernier vers qu'il jugeait périlleux :

S'il en reste un tronçon, nous sommes les vaincus.
Romains, qu'avons-nous fait ? Un autre Spartacus!

Un de mes rêves est de voir un jour ce drame sur une scène populaire; avec peu de retranchements, il serait facile de le représenter. L'Italie avait un grand tragédien, admirablement fait pour jouer Spartacus; il mourut au moment où l'on formait pour nous ce projet.

C'est dans ces fraîches heures matinales que mon mari écrivit diverses préfaces nouvelles, entre autres la page en tête de *Prométhée*, esquissée à Thoune, en face des neiges de la Blumlisalp et des lueurs pourpres reflétées sur ses masses blanches.

— Il y a une chose que je crois fermement, me disait-il. J'ai osé tenter une autre voie que la poésie française con-

temporaine. J'ai cherché un chemin dans les inventions épiques; j'ai voulu composer de grands ensembles : de là *Ahasverus*, *Prométhée*, *Napoléon*, les *Esclaves*, *Merlin*. Dans *Napoléon*, j'ai voulu remonter au *Chant populaire*, seule source où l'on n'ait pas puisé. C'est là pourtant que peut se retremper la poésie d'un âge démocratique.

Ces volumes à revoir nous donnaient une vraie satisfaction; l'auteur, en se relisant d'un bout à l'autre (grave épreuve après vingt ou trente ans), était dans la stricte vérité en disant que sa pensée s'est développée en ligne droite sans tergiversation. Au milieu de l'instabilité des choses et des idées de notre temps, cette continuité non interrompue est un des traits qui serviront à le caractériser.

La vue de la vallée d'Oberhasli est une de celles dont on ne se lasse pas : reprenons le bâton des Alpes. La journée est un peu voilée; quelques voix d'oiseaux, timides soupirs de fauvettes, se font entendre dans un taillis, près du ravin; les rochers suintent, de nouvelles cascades jaillissent, le murmure des ruisseaux grossis par l'orage de la nuit domine le roulement lointain du Reichenbach. La transparence de l'air est si parfaite qu'on distingue sur les roches les plus éloignées les lignes des schistes, les grains menus de granit rose, blanc, rougeâtre.

Ce n'est pas le regard seulement qui s'attache à ces formes nettes et hardies. Au commencement les Alpes vous écrasent. On est absorbé par la contemplation de ces forces supérieures, de ces cimes où l'homme n'arrive pas, véritables *déserts verticaux*. On se sent en présence de quelque chose d'étranger à l'homme. Cela explique le respect du peuple pour les *sommets inaccessibles*.

Il faut du temps pour s'approprier cette gigantesque na-

ture. D'abord on est pris d'un désir de contemplation inerte; une sorte de stupeur vous ôte la réflexion et la sensibilité; on ne vit que par les yeux; l'immobilité des pierres semble vous gagner. Peu à peu on se réveille, et l'intensité de vie s'accroît à mesure qu'on entre dans la familiarité des Alpes. Chacune des montagnes acquiert alors un caractère différent et prend un sens. On est en face d'une création vivante, intelligente, au lieu d'une aveugle agglomération de formes confuses, indistinctes. Dans ces figures de pierres apparaît une personnalité, un esprit de vie. Ces fantômes de granit debout à l'horizon font aussi penser à Michel-Ange.

Oui, ces roches aux larges assises, alignées en murailles, couchées en amphithéâtres, façonnées en gradins; ces marches taillées pour des dieux, ces tours élevées par la main des géants, ce sont les conceptions d'un grand artiste. Alpes sublimes, vous êtes la statuaire de Dieu!

Plus on voit ces hiéroglyphes monstrueux dressés debout vers le ciel. plus on voudrait les déchiffrer, comme la courbe des océans et celle du firmament. Que signifient ces caractères sacrés? Ils expriment la première parole de la création.

Dans ces sites extraordinaires, l'œil est aussi en défaut pour l'estimation des distances; les gigantesques proportions troublent toutes nos notions. Selon le point de vue où l'on se place, les montagnes changent complétement d'aspect; ici elles forment une seule ligne de front; faites quelques pas, et vous vous apercevrez qu'elles sont coupées, séparées par des ravins, des vallées immenses; ailleurs, elle se croisent en tous sens et semblent vous fermer l'issue.

La mesure du temps disparaît dans les Alpes, comme toute proportion; les jours paraissent des semaines, les mois des années. En huit jours, il semble qu'on ait traversé plusieurs époques de la vie. L'immensité incommen-

surable qui sépare les étoiles, la rapidité foudroyante des corps célestes, la vitesse électrique du télégraphe, des chemins de fer, effacent, écrasent les mesures humaines. Les Alpes, comme les forces de la nature, déroutent le calcul. Tout devient ici relatif. Comme en présence de l'infini, de l'éternel, on ne peut dire : ceci est grand, ceci est petit. La mesure absolue n'existe plus.

—

A cette contemplation de la ligne des montagnes se joignait l'étude attentive des rochers; déjà cette étude contenait en germe l'ouvrage que j'osai appeler : *la Création.* Oui, c'est à Meyringen que tu observas sérieusement les couches géologiques des montagnes en gradins qui ferment la vallée du côté de Brientz. Dans nos promenades, on s'arrêtait pour ramasser quelque rocaille, afin de la comparer aux pierres de l'autre rive de l'Aar.

L'année suivante, à Linthal, nous entreprîmes d'étudier la flore du Glaronais, usant nos yeux à examiner à la loupe les merveilleuses structures des fleurettes les plus humbles. Puis, dans nos soirées d'hiver, nous reprîmes la grande question de l'origine des êtres, qui préoccupait déjà Edgar Quinet à Bruxelles, en 1856. Par quel besoin d'esprit sa pensée remontait-elle à la source des choses? Quel lien y a-t-il entre les lois des sciences naturelles et les révolutions politiques, religieuses et littéraires?

Lorsqu'il s'occupait à Meyringen de géologie, le grand ouvrage de Darwin n'avait pas encore paru. Ce goût se fortifia à Genève; il ne pouvait rester étranger au mouvement scientifique répandu par les Pictet de la Rive, les de Candolle, les Auguste de la Rive, les Alphonse Favre, et il résolut de montrer l'accord de ses vues avec l'état actuel des sciences naturelles.

— Vous n'en aurez jamais le temps, lui répondit un jour M. Pictet de la Rive.

Mais la solitude de Chillon, dix hivers dans notre retraite de Veytaux ont créé ces loisirs. Enveloppé de la grande nature, habitant le creux d'un rocher, il était tout simple que l'exilé étudiât les parois de sa demeure, les couches géologiques du roc au pied duquel il passe deux fois par jour.

Et comment n'aurait-il pas observé les mœurs de la société ailée qui nous tient compagnie pendant l'hiver, pinsons, rouges-gorges, mésanges à la collerette bleue, attardés dans ce doux climat et qui viennent en janvier becqueter les miettes sur nos fenêtres? Leur cri appauvri dans la triste saison, leur chant enrichi dès les premières feuilles, est le conservatoire de musique qui nous tient lieu des plaisirs de la ville.

Révélations infinies pour un esprit qui veut embrasser de haut et de loin le vaste ensemble des connaissances humaines.

Je devais à notre bon Meyringen de constater que l'ouvrage à la veille de paraître, plonge par ses racines dans cette tranquille vallée. Vues sur la loi de transformation, harmonies, analogies de l'univers visible et de l'ordre moral, parallélisme des phénomènes naturels, tout cela se préparait dans ce mois d'août 1857, auquel il est temps de revenir.

—

De mon côté, il me survint une occupation imprévue, qui m'absorba pendant les deux jours de pluie battante où il fallut se tenir blottis au chalet.

Je reçus une lettre où l'on me demandait une biographie d'Edgar Quinet, des notes sur ses ouvrages ; on préférait s'adresser à moi, sachant qu'il éprouvait une grande répugnance à parler de lui-même.

Dans la situation faite aux proscrits, j'ai cru qu'il m'était permis de résumer les livres et la vie de mon mari.

Vraiment, il est trop dur de brider toujours son cœur et sa pensée. Voilà pourquoi aujourd'hui encore j'écris ces pages, comme si elles ne paraissaient pas de mon vivant. L'exil n'est-il pas frère de la mort?

Tes livres, je ne les avais pas sous la main, mais, mieux que cela, je les possédais au fond de l'âme. Y a-t-il une seule de tes pensées qui n'ait vécu dans mon cœur, aussi bien que dans le tien? Est-il un seul événement de ta vie, un souvenir, une douleur, une affection qui ne m'appartienne autant qu'à toi-même? Chaque heure de ton passé revit avec piété dans mon âme.

Je n'avais donc rien à demander. Les pages naissaient naturellement. Renfermée dans la grande pièce, au-dessus de la roue de moulin dont le tic-tac simulait une pendule, je voyais fuir les heures. Oui, elles passaient trop vite, il eût fallu mûrir ce petit travail; mais il m'en coûtait de te laisser plus longtemps seul, pendant que la pluie tombait à flots.

Ah! je ne fixais pas un œil soucieux sur l'horizon gris. A défaut de soleil, l'esprit se réchauffait à cette flamme intérieure, qui ne s'évanouit pas dans le brouillard. Mon cher travail me donnait de la lumière et des ailes. Rien de plus doux que de sentir le temps vaincu par cette accélération de vie.

La notice terminée, je rejoignis mon mari dans la salle commune, où il y avait du feu, et où il se trouvait avec les bûcherons et les pâtres d'Oberhasli. C'était un dimanche; la nombreuse compagnie attablée prenait le café; hommes, femmes, jeunes et vieux, tous riaient, jasaient de bon cœur. L'idée que c'étaient des républicains, des êtres

libres, maîtres chez eux, rendit leur vacarme supportable; je trouvai piquant de relire tout bas mes pages au milieu de cette réunion. Sons de guitare, chants à gorge déployée, refrain des chansons, reprise en chœur par les assistants, bravos à tout rompre, éclats de rire, un tapage étourdissant, tel fut l'accompagnement de ma lecture.

Il fallut y renoncer,

> Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Nous nous assîmes près de ces braves gens; un des chanteurs dit en clignant de l'œil d'un air fin :

— Monsieur, ce sont des chansons contre notre gouvernement.

Voilà ce qui les amusait si fort.

IX

ÉBAUCHES DE PAYSAGES

Décrirai-je nos promenades de Meyringen? Je l'ai tenté, et sans bouger, tu pourrais les refaire une à une. C'est pour toi que j'ai réuni, comme dans un humble album, ces esquisses de paysages, ébauches informes, mais qui te rappelleront nos heureux jours de l'Oberland.

Les hirondelles voyageuses de 1857 n'ont plus quitté, depuis dix ans, leur nid incrusté dans le rocher de Chillon. La barque de Merlin est amarrée par une chaîne de fer au rivage, tout près de la prison de Bonivard.

Mais une des libertés qui nous restent, c'est celle de planer par le souvenir sur les cimes et les vallées que nous foulions jadis d'un pas léger, alors que nous étions « jeunes et superbes. » Révélation de la solitude, je sais maintenant la réponse à une question tant de fois posée : à quoi sert la maladie? quelle vertu fait-elle acquérir? La résignation? —Non, la joie du souvenir.

—

Un vilain rideau gris nous avait dérobé la vue de nos chères Alpes ; mais voici un rayon de soleil ! Il tombe d'aplomb sur ton papier, et nous promet une bonne journée. Après quarante-huit heures de réclusion, allons faire des

découvertes dans notre vallée. Elle se ferme et s'ouvre à notre gré.

Le ciel n'est pas encore tout à fait souriant; un fleuve de brume serpente au flanc des montagnes. Enfin nous apercevons un coin bleu, les grosses nuées sont vaincues : cette lutte nous cause une vraie anxiété. Peu à peu les hauteurs s'éclaircissent, les pics des Anges ont surgi saupoudrés de blanc, le Wetterhorn dresse sa tête victorieuse vers la lumière. Qu'il soit notre modèle! Quand tout plonge dans la brume, il s'élève dans les régions sereines; son pic inébranlable est au-dessus des tempêtes.

Le Platenberg est aussi couvert de neige fraîche; quel contraste avec la verdure des prairies, les moissons jaunissantes.

L'azur gagne du terrain, les brouillards se dissipent : ils sont pompés par mille bonnes petites plantes qui les boivent avec avidité. Que la nature nous a paru plus belle après cette privation de chaleur et de lumière! Une profusion de fleurs aux riches couleurs se pressent au bord du chemin ; elles reparaissent sur des tertres de mousse, mêlées aux bruyères roses, aux clochettes bleues; les potentilles argentées, les renoncules à conque d'or, brillent sous des buissons de ronces. Une saison nouvelle recommence pour la flore avec l'éclat et la vigueur du printemps.

La promenade se dirige sur le chemin du Grimsel. A chaque circuit de la route, un spectacle nouveau, varié, nous pousse en avant. Tout à coup, à un tournant de rocher, nous voilà en face du plus féerique paysage. Une terrasse naturelle dominait la vaste vallée, qui se creuse entre deux chaînes de montagnes, et se déploie jusqu'au Grimsel. Ces trois ou quatre plans de montagnes échelonnées l'une sur l'autre, sont d'une grandeur inattendue. L'Aar serpente dans la prairie, disparaît dans un abîme; au bord passe la route.

Elle s'arrêtait ici en 1857; depuis elle a été achevée jusqu'au Grimsel.

Je ne sais pourquoi la vue de cette vallée nous fit l'effet d'une découverte. Cependant d'autres l'ont vue et la verront; mais avec les mêmes yeux? On vit ici au milieu d'un prodige perpétuel; cette grandeur est quelquefois accablante. Heureusement on se repose dans l'amour des fleurs, par l'infiniment petit.

Nous avions laissé l'Aar à Meyringen engouffrée dans une fente de rochers; elle apparaît au jour avec la largeur d'une rivière. Par quelle voie souterraine s'est-elle frayé son chemin? En nous penchant sur le parapet de la terrasse, nous aperçumes le précipice où le torrent s'est creusé son passage; des roches noires striées de blanc, comme au pont au Diable, élèvent leurs parois verticales sur les deux bords. Impossible de voir le torrent; mais on l'entend mugir au fond des insondables abîmes. Quel contraste, lorsque de ces ténébreuses profondeurs, nous reportions nos yeux vers la vallée verdoyante où l'Aar déroulait en fuyant mille anneaux! La physionomie ascétique des rochers, les forêts de sapins, les cîmes abruptes qui surgissent des forêts, les plateaux de neige qui vont se souder aux glaciers du Grimsel, au fond du paysage, la rivière scintillante, les lointains bleuâtres, quel tableau!

Nous étions muets de bonheur; jamais pareille réunion de magnificences et d'harmonies! Ces troncs d'arbres, ces sentiers perdus, ces roches couvertes de bruyères ont gardé une parcelle de notre cœur.

Nous revînmes accompagnés d'une procession de jolies femmes de l'Oberhasli : les unes étaient chargées de paniers de fraises et de framboises cueillies dans les bois, d'autres de hottes remplies de fagots. Elles portent un mouchoir rouge sur la tête, leurs tresses de cheveux ne retombent pas sur les épaules, comme chez les Lucer-

noises, elles les nouent, et ces nattes noires comme le jais leur forment une couronne. Elles nous regardaient d'un air ingénu ; tout plaît en elles.

Un petit chevrier s'obstine aussi à nous suivre avec sa marmotte du Grimsel; nous en fûmes quittes pour quelques batz.

—

Marianne nous faisait toujours un aimable accueil au retour de nos promenades. Elle nous intéressait vivement : à sa sensibilité de jeune fille, elle joignait le patriotisme le plus ardent. Un soir, elle nous parla de la Suisse avec un feu, une éloquence que je ne saurais rendre :

— La Suisse est un bien petit pays, entouré de puissants voisins, disait-elle avec émotion ; mais nous défendrons la patrie contre tous. Quand les Prussiens nous menacèrent, l'année dernière, ah ! grand Dieu ! il fallait voir l'agitation de notre village ! Toutes les femmes pressaient leurs fiancés, leurs maris, leurs frères, leurs fils de partir ; elles aussi étaient prêtes à marcher contre l'ennemi. « Nous prendrons des habits d'hommes, et nous rejoindrons nos maris ! s'écriaient-elles. Nous tomberons sur les Prussiens par des sentiers qu'ils ne connaissent pas, au moment où ils s'y attendront le moins. » La Suisse se défendra jusqu'au dernier homme. Nous ne saurions vivre flétris par l'esclavage comme d'autres peuples (*Geknechtet wie andere Vœlker*).

Elle nous parla aussi de la France avec un naïf étonnement... et pleura lorsqu'elle sut qu'un exilé habitait son chalet.

Cet aveu fut amené par un incident plaisant. Elle venait de m'apporter le livre des voyageurs, où chacun inscrit avec son nom une qualité, un titre quelconque.

Voyant que je mettais simplement Edgar Quinet, Marianne en fit la remarque :

— N'ajoutez-vous rien?

— Vraiment non.

Instruite et lettrée, elle me dit :

— Mais monsieur est sans doute de l'Académie?

— Pas même académicien, dis-je en riant, ni des Sciences morales et politiques, ni des Inscriptions et belles-lettres. Comment vous contenter? Je ne puis pourtant mettre *ex*-propriétaire, *ex*-professeur, *ex*-chevalier de la Légion d'honneur, *ex*-représentant du peuple, *ex*-colonel de la garde nationale ; voyez-vous, son titre, c'est : *exilé*.

Sa modestie et sa réserve commandaient le respect aux jeunes gens qui recevaient l'hospitalité de la petite pension :

— Il faut voir comme elle nous tient à distance, nous dit en riant un des peintres.

Son costume était plus élégant que celui des autres villageoises. Un corsage de satin brun dessine sa taille sur une jupe de laine noire : la chemise, finement plissée, serre la gorge à la mode bernoise ; ses tresses sont retenues par des rubans de velours noirs. Les autres filles de l'Oberhasli portent deux jupes, la première brune à galons bleu de ciel, la seconde bleu foncé à galons rouges ; le corsage écarlate très-échancré est complété par la gorgerette blanche plissée ; des épaulettes en velours noir s'ornent d'aiguillettes en argent, mais seulement pour les jours de fête.

—

C'est à Meyringen que nous fûmes pris d'une malheureuse passion pour le dessin. L'écrivain eût, je crois, renoncé à tous ses dons, pour le moindre coup de crayon.

Dans nos barbares ébauches, l'après-midi, sous les noyers, l'un visait à rendre les masses imposantes, le fond du paysage, l'autre s'essayait aux détails : arbres, fleurs, aiguilles des sapins. Notre échec, c'étaient les ombres; elles noyaient les lignes à notre grand désespoir.

Quelle vie heureuse que celle de nos trois peintres! Ils me manqueraient, s'ils n'étaient là, disais-tu. Ils viennent, ils partent sans bruit, sans équipage. Chaque matin, ils se dispersent et rentrent le soir avec leurs provisions d'esquisses; les jours de pluie, ils achèvent ces études au chalet. Un de ces peintres était de Berlin, l'autre de Carlsruhe, le troisième de Bruxelles.

Si j'essayais de décrire ce qu'il m'était impossible de dessiner, mon dépit contre la plume était bien plus vif. Comment rendre dans la langue humaine les formes, les contours précis, la netteté de la nature? Si le style parvenait jamais à réfléchir les splendeurs de la lumière, la majesté des montagnes, les lignes architecturales, la clarté des cimes, la fraîcheur et l'éclat de la végétation; si la parole pouvait dire ces merveilles aussi fidèlement que l'œil les voit, alors la nature visible n'aurait qu'à disparaître, elle ressusciterait dans la pensée; l'esprit renfermerait un univers spiritualisé.

—

Le *Fœhn* a soufflé toute la nuit; ce matin, il redouble avec une telle furie que la vallée est ravagée. Ce vent du désert, qui rase la surface des glaciers, prend les gigantesques proportions alpestres en s'engouffrant dans les défilés. Brûlant, terrifiant tout sur son passage, il tombe en rafales, agite chaque feuille, chaque brin d'herbe. Les peintres n'ont pu aller travailler sur la montagne; même les enfants du pays ont les nerfs

brisés; les bœufs poussent des mugissements inquiets; le coq, qui nous donne la comédie tous les jours devant nos fenêtres, entouré de ses poules, les fait grimper au plus vite devant lui sur l'arbre qui leur sert de poulailler. Il ne monte à son tour qu'après s'être assuré que pas une n'a désobéi.

Vers le soir, le vent calmé, nous fîmes quelques pas au-dessus du Reichenbach; nous espérions atteindre une belle forêt qui semblait à cinq minutes. Illusion! pour gagner le premier arbre, il eût fallu des heures. Las avant d'avoir marché, nous nous assîmes d'abord sur le toit d'un chalet de plain pied avec le sentier escarpé; un peu plus loin, sur une échelle, auprès d'une fontaine ombragée où l'eau jaillissait limpide et froide; les fleurs jaunes, Cierges de Notre-Dame, répandaient une odeur de miel. En face de nous ruminaient de belles vaches; elles se lèvent lentement et viennent, la tête haute, l'œil doux, plonger le museau dans l abreuvoir; puis, suivant docilement leur compagne à la grande clochette, elles défilent avec leur sonnerie si douce, si mélancolique.

Une lettre reçue d'Allemagne nous fit penser à Goëthe, au culte fanatique que lui vouent ses concitoyens :

— Madame de Staël disait déjà : « On trouve du génie jusque dans l'adresse d'une de ses lettres. » Un Allemand se ferait tuer plutôt que de céder un *iota* du génie de Goëthe et de Schiller. Au contraire, les Français ravalent tant qu'ils peuvent leurs poëtes; on dirait qu'ils sont destinés à ne jamais dépasser l'âge de la critique. Et pourtant la plus solide gloire de la France lui vient de ses grands écrivains; leur génie la protége et continue son prestige aux temps les plus malheureux de l'histoire nationale.

Les Français ont changé de tempérament; autrefois enthousiastes, ils se piquent aujourd'hui de positivisme. Chez eux de tout temps l'admiration a été aussi prompte à tomber qu'à naître; ils n'ont jamais professé de grand

respect pour les hommes de la pensée. Elle n'a jamais été honorée à l'égal de la gloire militaire.

Puisqu'ils n'ont pas de goût pour les mœurs lacédémoniennes, les Français devraient honorer, comme les Athéniens, les œuvres d'art. Mais tout se tient : l'art véritable est aussi vivifié par le souffle de la liberté.

Le seul livre que nous eûmes le temps de lire entre nos promenades, ce fut le nouveau volume de l'*Histoire de France* de M. Michelet, qui nous arriva un matin. Cette inépuisable puissance créatrice faisait l'admiration de son ami ; il trouvait que sa force augmentait à mesure qu'il marchait :

— Il a fait crouler l'histoire masquée, convenue ; c'est une véritable révolution dans le passé et le présent.

Que les Français sachent donc enfin une chose claire comme la lumière ! s'écriait-il. Ils n'ont encore donné que des promesses au monde. Leur passé est un leurre, un désir peut-être, une attente. Ils n'ont pas vécu. Voilà ce dont ils doivent se convaincre. La conséquence que j'attends d'eux, c'est qu'en voyant combien leur passé a été illusoire, la fantaisie leur vienne enfin sérieusement de vivre. Puisqu'ils n'ont pas de passé, qu'ils se donnent au moins l'avenir !

X

LE GOUFFRE TÉNÉBREUX. — SOUS LES NOYERS

C'est un de ces jours roses, incomparables, comme il y en a à peine deux ou trois dans l'année, qui vous disposent à la joie, où tout est en harmonie, ciel et terre ; une brise légère, parfumée, tempère la chaleur ; rien ne vient assombrir le cœur ferme et haut comme les cimes rayonnantes de clarté. Le Foehn a épuré l'atmosphère et lui a rendu sa transparence, les objets semblent tout près, le glacier verdâtre à portée de la main.

Notre Panthéon (c'est ainsi que nous nommons le Platenstok) se voile par moment de nuages aux formes fantasques ; ils planent sur la coupole, sur le fronton ou le coupent en deux. Par ce jeu incessant d'ombre et de lumière, la montagne ne se présente jamais sous le même aspect.

C'est dans les Alpes qu'on a la vraie révélation de la lumière. Tu aurais pu ajouter un chapitre de plus au *Génie des religions*. Lumière rose, lumière bleuâtre, blanche, vaporeuse, dorée, flottante, traînante, cette lumière multicolore transfigure tout ce qu'elle éclaire ; image visible du génie et de la sainteté. Comme la liberté, la lumière est une condition d'épanouissement pour chaque organisme ; tout ce qui vit et respire émane de son rayon ; mais aussi, comme la liberté, la lumière suppose un principe vital

propre à l'individu ; sans elle, rien ne pourrait mûrir, ni le fruit, ni le cœur de l'homme.

Jusque-là nous avions vu la nature des Alpes dans sa splendeur; il nous restait à faire la découverte du Gouffre ténébreux!

Un soir nous arrivons à gauche de la route du Grimsel, par des prés où la faux des moissonneurs a laissé ses empreintes moirées. Une cime inconnue, la Matis-Alpe, surgit au-dessus du Hasliberg, qui se dresse majestueusement dans les plis de ses vêtements royaux. Mille détails nouveaux embellissent le paysage ; de petits rochers gris épars çà et là semblent de loin un troupeau de brebis; les anémones en touffes serrées se pressent aux pieds des grands chênes, nous cueillons la première gentiane bleue de Meyringen, le grillon chante dans l'herbe, la source murmure; on chemine en murmurant aussi : « O enchantement des yeux! »

Le chemin monte sur une hauteur, deux petits garçons et leur sœur chantent le *Ranz des vaches (le Yodel)* d'une voix pénétrante, plaintive. Nous suivons le contour de la vallée en spirale; là où elle s'entr'ouvre, une montagne colossale s'élève, encadrée dans la verdure; au-dessus des arbres s'élancent les créneaux gris et noirs des rochers. Nous descendons ainsi au fond de l'entonnoir, traversant un petit champ de blé jauni : l'herbe coupée sèche ; partout des traces de travaux champêtres. Quelle paix! quel silence! On ne peut avancer plus loin, pensions-nous, et nous allions nous asseoir sur ces prés.

Un petit sentier rustique se glisse entre deux bosquets d'arbrisseaux; nous entrons dans ce sentier ombragé qui nous invite, les hautes herbes montaient par-dessus nos épaules; puis arrivés au bout, nous suivons directement des pentes fauchées très-glissantes. Nous nous plaisions à errer sous ces berceaux de verdure; tout à coup *il duca mio* s'arrête brusquement, et se cramponnant aux branches

d'un arbre, me défend d'avancer. Qu'avait-il vu?... un serpent? Je le laisse raconter lui-même (1).

« A l'ombre déjà profonde, j'aperçois à quelques pas une flaque d'eau pâle; je m'en approche, je la touche... cette flaque d'eau est un gouffre effroyable qui s'ouvre sous mes pieds. J'entrevois les parois du rocher blafard où le soleil ne descend jamais, des galeries surplombées l'une sur l'autre, et dans l'abime suinte l'Aar dont le mugissement arrive à peine jusqu'à moi ; une certaine haleine froide qui s'élève de terre me frappe au visage, elle me force de m'arrêter. Je m'attache au tronc branlant d'un sapin qui se penche sur le précipice.

« Ce qui rend l'effet prodigieux, c'est la surprise, car rien ne vous prépare à cette embûche. Ordinairement vous attendez l'abîme, vous savez qu'il est là ; mais ici, ce sont des champs cultivés, des prairies et le fond de la vallée qui cachent le puits de l'abîme. C'est l'effet le plus terrible que nous ayons éprouvé. Ce silence, cette paix, cette sécurité profonde, ce dernier échelon de la vallée, ce petit bois innocent, cette obscurité, et tout à coup le gouffre effroyable. »

Nous n'osions bouger; les rochers livides plongeaient, disparaissaient dans les entrailles de la terre, le globe semblait fendu; était-ce l'entrée de l'enfer? Il faut avoir vu de ses yeux cette *Finstere Schlucht*, pour se faire une idée de l'effroi qui vous saisit. Image terrible de l'abîme moral où peut disparaître un peuple à certaines époques néfastes.

Après cette vision infernale, le retour vers la lumière fut bien doux ; nous marchions dans une corbeille de fleurs, mais comment s'y fier désormais? Ce mélange de beauté agreste et de sublime horreur est aussi un caractère de la

(1) Note d'E. Quinet, août 1857.

nature alpestre ; l'idylle printanière à deux pas de l'embûche sinistre.

Nous revenions sous l'impression d'un crime de la nature ; pour l'effacer, il fallut la voix innocente des petits pâtres qui animèrent la solitude et le silence par leur refrain vibrant : *Ali-ala-iou ! ali-ala-iou !*

—

Marianne est fiancée, le mariage aura lieu demain ; nous lui avons fait aussi nos présents de noce. Elle a voulu nous montrer sa future demeure ; nous traversons ensemble Stein, la grande *Riffe*, la longue rue du village de Meyringen : tous ces chalets sont élégants, les plus vieux cachent leur vétusté sous des guirlandes, des pampres verts ; à chaque façade l'inscription biblique, le nom du propriétaire et la date.

Une guitare, des livres de poésie, le portrait de son grand'père Ruoff, vieillard vénéré dans la contrée, et le portrait de Marianne complètent l'ornement de sa blanche cellule. Un des artistes de la pension a représenté la jeune fille assise dans un champ de blé entre des coquelicots et des bleuets.

Le soir, elle vint avec sa cousine et nous chanta ses plus jolis airs en s'accompagnant de sa guitare, voix argentines, fraîches, émues, mélodies gracieuses ; elle se tenait debout, légèrement appuyée sur son instrument, accentuant chaque mot avec sentiment, d'abord avec une nonchalance rêveuse, puis avec une tendre mélancolie, enfin avec de l'animation, de la gaieté même. Le refrain est ordinairement un *Ranz des vaches*. Dans ces chants, il y avait beaucoup d'amour ; après chaque couplet, elle s'arrêtait pour traduire les paroles en français, en ajoutant les commentaires les plus naïfs !

« C'est le printemps qui tarde à revenir, car il est retenu

par sa bien-aimée. On aperçoit enfin des fleurs bleues le long des haies : C'est lui! c'est lui! le voilà! s'écrient les jeunes filles. Mais le printemps, cueillant ces fleurs, les offre uniquement à sa bien-aimée en lui disant : Garde-les! et ne m'oublie pas! *Vergiss mein nicht!* »

—

Nos préférences pour le genre rustique, nous ont peut-être rendus injustes envers l'aristocratique Reichenbach : pourtant il faut en dire un mot. Après une première chute le long des roches grises, au-dessus d'un enchevêtrement d'ormes et de chênes, le Reichenbach coule à fleur de terre, entre deux rangées d'aulnes.

Plus haut des roches nues, des sapins noirs. A l'extrémité de la vallée, une lumière rougeâtre sur le Rothorn, qui élève son ballon au-dessus d'autres montagnes étagées. Toujours plus haut! Chacun de ces sommets superposés semble dire : encore plus haut!

Des nuages pourpres, orangés, violets, or, sur un ciel d'azur, flottent autour des cimes dentelées. Comme un immense dôme écarlate, le Rothorn surgit au-dessus des autres crêtes encore éclairées, pendant que la vallée plonge dans le crépuscule. Peu à peu une vapeur bleuâtre confond les lignes des sommets ; les ruisseaux portent leurs eaux argentées au torrent, leur faible voix se mêle au grondement du Reichenbach. Une jeune fille court à travers les prés, poursuivant sa vache mutinée qui refuse de rentrer à l'étable ; les paysannes reviennent aux chalets et nous saluent de leur mot cordial : Dieu vous salue! Le fronton de notre Panthéon s'enflamme une dernière fois ; après la rouge lueur de l'incendie une épaisse fumée, le pic gris cendré surgit encore, puis tout rentre dans l'ombre, la nuit tombe rapidement comme un noir rideau sur le spectacle.

La noce de Marianne a mis en joie tout le village. Ce matin, grand cortége devant la porte de notre moulin; femmes et enfants rangés d'un côté, jeunes gens de l'autre, tous des fleurs à la main; la voiture des fiancés est au bas du perron, les chevaux même sont empanachés.

Marianne, grave et charmante dans son sévère costume : corsage de satin noir, épaulettes de velours, deux chaînes d'argent, s'avance avec grâce et s'inclinant, émue, dit à l'exilé : « Bénissez-moi ! »

Le futur, un énorme bouquet à la boutonnière, s'assied à côté de la fiancée; garçon de noce, demoiselle d'honneur, tous fleuris, prennent place dans la voiture et les voilà en route pour Brientz où le mariage est célébré.

On tire des boîtes; singulier effet de l'écho. Quatre à cinq détonations répondent à un premier coup, d'abord le long des rochers du Hasli, puis deux échos retentissants roulent par-dessus le Reichenbach, à la fin l'écho s'engouffre dans l'échancrure et se perd contre les flancs du Wetterhorn, dans un mugissement lointain qui se confond avec celui de la cascade.

Le chalet devient triste, Marianne en était l'âme et la joie. Le ciel est menaçant; une traînée lumineuse projetée sur le fond sombre au pied du Hasli, ceint la tour de Resti d'une auréole.

—

L'organiste de Meyringen nous avertit aujourd'hui que l'église sera ouverte et l'orgue à notre disposition. Depuis longtemps je m'en faisais une fête. Nous traversâmes le petit cimetière du temple. Au milieu d'un parterre de fleurs, adossée contre une vieille tour à plein-cintre et à toit aigu, s'abrite la maison du pasteur, ombragée de saules. L'église est à côté.

Combien de temps les accords solennels de Beethoven,

de Weber et de Haendel remplirent-ils la nef? je ne sais. L'idée me vint d'essayer *la Marseillaise;* mais l'impression qui en résulta fut trop forte. Ce n'était plus le rhythme héroïque de la Victoire et de la Liberté, mais une prière dans la défaite, déchirante, lamentable, une sorte de *Miserere* funèbre qui vous donnait le frisson, la sueur froide.

Je sentis ce qui devait se passer dans le cœur de l'exilé. Il avait entendu l'hymne triomphal dans la bouche de tout un peuple en avril 1848; je me levai et le cherchai des yeux; au lieu de l'église déserte, je vis à ma grande confusion que la foule l'encombrait; tout le village était là, le pasteur, sa famille.

Nous nous dérobâmes par un sentier qui longe le pied du Hasli, et là sous un bouquet de noyers, près du Seilbach, le cœur ému de notre funèbre *Marseillaise*, nous tâchions de revenir à la note d'espérance en regardant les Engelhörner qui déployaient leurs ailes en face de nous. Là aussi nous apparut pour la première fois le glacier de Rosenlaui avec ses vagues pétrifiées, ses teintes roses et vertes, dominé par le fantôme blanc du Wetterhorn.

Tableau toujours mouvant des Alpes immuables! Que de fois n'avons-nous pas contemplé les pics des Anges, et sous combien d'aspects divers! Voilà leurs crêtes, leurs cimes dentelées, leurs ailes; on les a vues au fond de la vallée, il faut les revoir ici de la hauteur planer sur l'amphithéâtre.

Qui ne connaît pas les Alpes ne saurait se faire une idée de ce changement perpétuel de formes et d'aspect. Au milieu de cette nature multiple et immuable à la fois, l'âme en subit l'influence et ressemble tour à tour à la fleur épanouie, au rocher pétrifié, au torrent qui s'écoule; souvent aussi à l'arbre déraciné. Transformation passagère, car l'être pensant, un moment opprimé par des forces écrasantes, se redresse; le cœur se pénètre d'une paix

profonde, et, fortifié contre la lutte, il retourne plus vaillant au combat.

De cette heure, il me reste un mot ému :

« C'est le ciel qui s'entr'ouvre, et nous montre une terre nouvelle! t'écriais-tu en apercevant le Rosenlaui. Quel bonheur de penser qu'il y a encore des lieux sauvages, escarpés, où l'on peut se sentir libre, où la servitude n'a pas monté !... »

Et tu ajoutais tristement : « Peut-on dire d'un peuple qui n'a pas eu de liberté, *qu'il a vécu?* »

—

Ce livre, qui renferme nos joies de 1857, ne peut omettre la journée du 14 août. Comme d'habitude, nous attendions le courrier de l'après-midi à l'ombre des noyers. Il tardait. Je proposai d'aller à Meyringen à sa rencontre.

En ce pays de liberté, chacun fouille dans les casiers du bureau de poste; j'y trouvai quatre énormes liasses d'épreuves, brochures, lettres, journaux. En revenant par un soleil ardent vers l'enclos, quand tu me vis ployer sous ce cher fardeau, ce fut un cri de surprise. Ordinairement, on brise avec inquiétude l'enveloppe; les bonnes nouvelles sont si rares! Cette fois, sur quatorze lettres, pas une qui n'apportât une douce parole.

M. Michelet écrivait : « Quel bonheur pour moi de vous savoir à cette Jouvence éternelle, après vos combats, vos fatigues. » — Notre sage de Saint-Quentin : « Quoi, vous êtes encore à Meyringen? Où que vous alliez, rappelez-vous qu'il y a sans cesse une lampe allumée pour vous dans notre sanctuaire. Le jour disparaît, la nuit vient et s'efface, mais la petite lumière va toujours. » — La noble veuve d'Émile Souvestre nous envoyait, du fond de sa

douleur, des paroles de tendresse. — M. Baune, qui venait de rejoindre sa famille en Suisse, goûtait un moment de repos sous les ombrages de Frœnkendorf, et nous avouait que « son stoïcisme ne tenait pas devant les grâces naïves de ses deux petites filles ». — M. de Guelle, le cœur le plus loyal et le plus aimant (un esprit à la Montaigne), nous faisait part de sa découverte. Toujours en quête de quelque joie pour son ami, il venait de combler une lacune de notre bibliothèque par l'acquisition d'un précieux ouvrage. *Notre-Dame des Fleurs* envoyait le bulletin du jardinet, qu'elle avait pris sous sa protection. — Mes jeunes amies de Bruxelles demandaient : « à quand le retour? » Et quelle adorable lettre de mes bien-aimés parents!... — Nos compagnons du Righi demandaient des récits. — Enfin M. X..... rappelait à son ami les beaux jours de Heidelberg et de Lyon ; « c'est les larmes aux yeux que je presse en imagination les nobles mains de l'exilé. »

Oui, avides d'amitié, nous en étions comblés. Moment ineffable, où j'ai vu tes yeux aussi humides d'attendrissement.

Vint le tour des journaux. Lecture toujours amère. Mais quelle surprise! Un journal de Bruxelles reproduisait le fragment d'une admirable étude de M. Lanfrey sur les œuvres d'Edgar Quinet (*Siècle*, 1er août 1857). Depuis le départ de France, nous n'avions rien lu de pareil; nul langage plus ferme et plus fier. A ce passage où l'éminent écrivain appelle ta vie « une destinée inachevée », j'interrompis ma lecture ; mon émotion était trop vive.

Cette étude de M. Lanfrey m'est infiniment précieuse. Je me permettrai d'en citer non les éloges, mais une page qui répond à une pensée essentielle de ce livre :

« M. Quinet est arrivé à cet âge décisif et fécond où l'homme, ne trouvant plus une satisfaction suffisante dans le seul attrait de la spéculation, aspire à voir ses idées

prendre un corps, se réaliser et croître autour de lui, pour former un témoignage qui lui survive...

« Sa pensée, retrempée dans les dures épreuves de l'exil, y trouve, au lieu de s'y amollir, un accent mâle et austère, un souffle d'ironie, d'amertume et de fierté, qui rappelle les stoïciens, qui furent aussi des exilés au sein du monde antique.

« Ce qui fait de l'exil une peine unique, exceptionnelle, terrible, sans équivalent dans l'échelle des pénalités, c'est moins son effet apparent, qui est de ravir à ceux qu'il frappe leurs parents, leurs amis, la terre des aïeux, le ciel où leurs yeux se sont ouverts à la lumière, de briser, en un mot, tous ces liens chers et sacrés qui sont la patrie visible, que cette action, presque insensible mais sûre, au moyen de laquelle il leur ravit à leur insu leur patrie morale et brise à jamais la communion d'intelligence et de sentiment qui les rattache à l'âme de leur pays; en sorte qu'à la longue ils deviennent fatalement des étrangers pour lui. Voilà le véritable exil dont rien ne peut consoler les âmes fortes. Alors, les vertus mêmes de l'exilé se retournent contre lui; sa fidélité devient idée fixe; sa foi, illusion; sa persévérance, aveuglement. S'il se tait, c'est qu'il conspire; s'il se plaint, c'est la révolte d'un cœur aigri. Peu à peu l'isolement, le long ennui, les colères dévorées en silence, la constante obsession d'une pensée unique, rétrécissent son esprit qui, sous cette influence, devient ombrageux, exclusif et défiant à l'excès. Les changements, même légitimes, opérés en son absence, sont non avenus pour lui, parce que tout ce qui touche à la chère image qu'il porte dans son cœur la défigure et la profane. C'est la religion de l'exilé, la plus sainte, hélas! qui soit ici-bas. Il reste le regard fixé sur cette patrie, objet de son amour et de ses regrets; il la voit toujours telle qu'elle était au moment où elle a disparu à sa vue, et attend comme pétrifié dans cette immobile attitude, tandis qu'oublieuse et insou-

ciante elle poursuit vers d'autres horizons ses nouvelles destinées. Il ne songe pas qu'en son absence tout a changé, les hommes, les mœurs, les idées. Aussi est-il bien souvent pour lui une douleur plus grande que celle du départ : c'est celle du retour. Et je ne parle pas ici de celui qui est parti sous Octave et qui revient sous Néron ; celui-là est à plaindre, mais le mépris est un grand consolateur. Je parle du proscrit qui retrouve sa terre natale libre et prospère, et rentre inconnu au sein de ce peuple qui a oublié jusqu'à son nom pour prix de ses longues souffrances.

« Ce cœur fidèle reçoit alors une blessure qui saignera jusqu'à la tombe. Mais ce n'est point l'égoïste douleur de n'être plus reconnu par sa patrie, c'est le désespoir de ne plus la reconnaître.

« Il est déjà permis de le prédire. M. Quinet traversera victorieusement toutes ces épreuves, puisque loin de partager les illusions qui en sont presque inséparables, il n'a point cessé un seul instant d'être un des interprètes les plus fidèles et les plus aimés de la pensée de son pays, même depuis les revirements inattendus que les circonstances ont imprimés au mouvement des idées nouvelles. Quant au renouvellement qui s'est manifesté dans son intelligence, il atteste d'une façon éclatante que la droiture, la sincérité, l'honneur, le courage, sont encore, quoi qu'on fasse, les plus infaillibles préservatifs du talent et de l'inspiration. »

Une excursion au cœur des Alpes m'était promise depuis longtemps. Mon mari ne voulait pas lui donner plus de trois jours. Divers travaux l'attendaient à Bruxelles; à cette pensée, les Alpes disparaissaient; il me déclara qu'il entendait être installé à sa table de travail avant la fin du mois.

Une tâche restait encore à terminer.

Grand embarras; réimprimerait-on *Napoléon?* « Pourquoi non, disions-nous, après une première tentation de l'exclure de la nouvelle édition. Ce poëme n'a-t-il pas eu assez d'aventures? » Un sort singulier lui était réservé. Écrit en grande partie dans une cellule du cloître solitaire de Brou, qu'on avait mise à sa disposition, l'auteur perdit le manuscrit dans une course à cheval; un paysan des environs de Bourg le retrouva sur la grande route. Ce n'est pas tout : à peine imprimé, il fut brûlé jusqu'au dernier exemplaire dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer.

Ce souvenir te désarmait : d'ailleurs pourquoi des rancunes contre le héros de mon poëme de 1835? Est-ce parce qu'il m'a écrasé de ses débris? J'ai composé ce poëme quand ses cendres étaient proscrites. Et puis la haine du despotisme y est à chaque pas. C'est le dernier qui sera composé sur Napoléon. Il appartient désormais à l'histoire, de même que la légende de César ne s'est pas développée après Lucain.

Pendant que nous écrivions, à chaque heure retentissaient les chants joyeux, les *yodel* du frère de Marianne, qui sera notre guide.

Bon peuple! Du matin au soir il chante en travaillant, au chalet, dans les bois, sur les rochers à pic; toujours et partout des refrains joyeux font vibrer l'écho des vallées.

Peuple heureux! tu possèdes la liberté, sans exclure l'égalité. Nous comprenons maintenant ce qu'on nous disait à Bâle-Campagne des vertus de la liberté suisse. Comment, après cela, rentrer sous un joug quelconque?

XI

LA GRANDE-SCHEIDEK. — GRINDELWALD

1 septembre.

La journée s'annonçait peu favorable à une tournée dans l'Oberland; nuages amoncelés, cimes de montagnes à demi-enveloppées, surgissant et disparaissant en un moment, forêts traînant leurs chevelures dans les vapeurs; çà et là une éclaircie dans le ciel plombé; débrouillement du chaos: dans ce travail de la lumière, qui vaincra? Le soleil ou la sombre nuée? A huit heures, le temps s'éclaire, le soleil paraît: nous partons.

Cette première partie de la montée jusqu'au belvédère du Reichenbach est si fatigante pour les chevaux, que nous gravîmes à pied les petits escaliers de pierre taillés dans le roc au bord du précipice. Par un fâcheux malentendu, notre guide, emmenant les montures, alla nous attendre beaucoup trop loin dans la montagne.

Nous nous élevons insensiblement; les vallées se déroulent, le Hasli abaisse ses pentes au niveau des prairies de l'Aar; une cime après l'autre surgit au-dessus des croupes de montagnes, qui s'abaissent à leur tour et découvrent une foule de pics hardis qui escaladent les cieux avec leurs roches hérissées et leurs champs de neige. A un angle de rocher, le Titlis dresse fièrement sa tête au-

dessus du Platenstok. Cette ascension vers un monde supérieur, inconnu, n'était pas en désaccord avec nos pensées intérieures. On se demandait : « Où sommes-nous? Est-ce bien cette terre flétrie par la servitude, et d'où partent les soupirs étouffés des opprimés et les impuissantes imprécations des amis de la justice? »

Cheminant lentement sur le sentier que la rosée incessante du Reichenbach humecte, nous atteignons le belvédère, d'où l'on admire la cascade sans être aspergé par la vapeur d'eau. Le torrent se précipite le long des parois rocheuses creusées en profondes cavernes, puis l'énorme nappe d'eau s'en échappe en bouillonnant et forme cinq chutes avant de toucher le fond de la vallée.

Nous emportons du Reichenbach un plioir sculpté en corne de chamois, souvenir d'une de ces jolies créatures (si persécutées, bientôt extirpées) que nous venions de voir enfermée dans un enclos. On la montrait pour de l'argent; humiliée, attristée, elle aurait voulu mourir sous la balle du chasseur, au tournant d'un rocher, plutôt que de subir cette captivité.

Nous finîmes par retrouver les chevaux : le sentier longe toujours le torrent surplombé de roches à pic. Des prairies, des sapinières, de petits ponts sans parapet; puis on arrive dans la plus belle des forêts. Elle recouvre la montagne et vous enveloppe d'ombre et de fraîcheur. Partout les fontaines jaillissent des rochers couronnés d'arbres; la beauté des mélèzes et des sapins, leur forme pyramidale, les vieux troncs à moitié détruits, couverts de mousse épaisse et de plantes grimpantes, les fouillis d'arbrisseaux rappellent une forêt vierge. Notre sentier était barré parfois par d'immenses rocs, de vrais blockhaus; on entrait alors dans le lit des ruisseaux ombragés.

A Rizli, la cornemuse retentit, la toile de verdure se lève, et le Wetterhorn apparaît avec ses glaciers rugueux, verdâtres, sa coupole de neige et ses pentes herbues. Près

de lui, son inséparable compagnon, le Wellerhorn, hérissé de roches foudroyées; derrière les deux colosses, l'Eiger élève son beau cône, pareil à un chamois curieux qui dresse sa tête au-dessus des broussailles. Ce majestueux groupe, à demi-voilé d'arbres, était choisi de préférence par nos peintres de la pension Ruoff. Nous les retrouvâmes ici, absorbés devant ce cadre ravissant, chacun à son chevalet, à l'ombre d'un mélèze.

Le sentier descend en pente douce jusqu'au niveau du Reichenbach; ses ondes limpides et tranquilles coulent à fleur de terre dans la clairière. Eh quoi! ce calme ruisseau devient plus loin une furieuse et écumante cascade?

A l'issue de la forêt, nous atteignons Grindelalp, délicieuse prairie en pleine floraison alpestre. Si on avait le loisir de s'arrêter, quelle fortune pour notre herbier!

Encore un étroit défilé à travers bois et rochers, et nous voici à Rosenlaui.

—

Quel plaisir pour le voyageur fatigué de jeter les rênes, de sauter à terre sur le gazon velouté, de pénétrer par la haie de groseilliers dans la cour du chalet hospitalier et d'y trouver un excellent repas.

Peu exigeants, n'espérant à ces hauteurs qu'un frugal déjeuner d'œufs, de laitage et de miel, nous fûmes très-surpris des raffinements de ces parages. Après nos brouets de Bruxelles, le dîner nous parut digne du Café de Paris.

Le chœur des guides retentissait sous les fenêtres de la salle à manger. Chant d'un peuple libre, toutes les paroles glorifiaient la liberté, *les monts indépendants*, la joie de l'homme affranchi des trois servitudes : despotisme, ignorance et misère.

Ils chantaient aussi des ballades populaires : c'est un

chasseur tombé dans un précipice, la jeune fille qui l'aimait meurt de désespoir, etc.

Que d'analogies entre les Suisses et les Grecs! Peuples pasteurs et montagnards, amoureux de sculpture, de poésie, de chants, et surtout d'indépendance.

A cent pas au-dessus du chalet recommence la forêt profonde, impénétrable au soleil; les pâturages montent en gradins, le fond du tableau est fermé par les tours noires du Wetterhörn, cathédrale alpestre.

Nos Engelhröner « nos anges menaçants » reparaissent à Rosenlaui, mais tout différents. Chacun de ces pics a un caractère à part, un mouvement. Ici, ce groupe fait penser à Laocoon; les rochers se tordent, comme des membres contractés par la douleur, bras crispés, chevelures hérissées, serpents enroulés sur le torse. D'autres pics semblent des vagues courroucées, subitement pétrifiées; elles gardent l'agitation d'une mer en furie qui vient d'engloutir sa proie; l'Océan, soulevé en montagne d'eau, récèle maint naufrage.

Au-dessus d'un massif de sapins, entre la muraille crénelée des Engélhörner et le dôme du Wetterhorn, est enclavé le glacier de Rosenlaui; bleuâtre et rose, il réfléchit comme un prisme les rayons décomposés de la lumière. Pour le voir de plus près, nous montons vers un bouquet de pins ruisselants de résine. Comment le glacier est-il retenu sur une pente si forte?

Bien reposés dans cette charmante retraite de Rosenlaui, où il faudrait passer au moins huit jours, nous continuons à travers bois et prairies. Le temps favorise notre ascension; après la grande forêt, les frais pâturages de Breitboden, où se rassembleront bientôt tous les troupeaux de Meyringen : ils sont en ce moment dans des stations plus élevées de la montagne.

L'avalanche roule; des coups de fusils, répercutés par

l'écho, succèdent à ce bruit sourd. Nous traversons dans toute sa profondeur la forêt, et, près d'une scierie, on voit blêmir le glacier de Schwarzwald. Cette antique forêt, aux arbres centenaires couverts de longs voiles blancs, est la plus imposante de toutes celles que nous avons vues en Suisse. A chaque moment le sentier est obstrué par ces géants abattus; l'avalanche ou l'orage les ont brisés, d'autres succombent sous le poids des siècles; ils ne se soutiennent qu'en s'adossant les uns aux autres; leurs squelettes décharnés, dressés au bord de la route, menacent le voyageur.

A la Scheidekape, nous cueillons des gentianes bleues couleur du glacier qui se découvre tout à fait.

Désormais, le paysage s'assombrit, la température se glace, les arbres prennent d'épaisses fourrures de lichen, la végétation décroît; elle disparaît insensiblement : d'abord, les sapins diminuent de hauteur, les voilà changés en nains, en arbrisseaux rampants; l'herbe courte est flétrie, la vie finit au sommet de la Grande-Scheidek.

—

Rien de plus saisissant que ces Alpes chauves, ces hauteurs désolées où l'œil ne rencontre plus un brin d'herbe qui lui sourit. A cette élévation de six mille pieds, ce qui frappe, c'est l'absence complète de plateau. On est sur une arête. Le toit de l'auberge, au sommet de la Grande-Scheidek, n'est pas plus aigu que le terrain sur lequel la maison est bâtie.

Qui oserait peindre ce prodigieux panorama : glaciers, montagnes couronnées de neiges éternelles, et le groupe de l'Oberland? Nous avions devant nous dans toute leur élévation, le Mettenberg aux noirs contreforts; à gauche les masses verticales du Wetterhorn, au milieu l'Eiger, grand prisme couvert de neige, de la forme la plus extraor-

dinaire (long cou, tête de girafe); au fond le Moine, embarrassé dans les longs plis de sa robe noire; et par delà un amas confus de montagnes, les unes étincelant dans l'azur, les autres voilées.

L'air vif et froid abrége notre halte. Nous descendons le revers de la Grande-Scheidek, ayant constamment en face le glacier supérieur de Grindelwald, vers lequel nous nous dirigeons.

La pente herbeuse est glissante, le chemin affreux pour les chevaux, peu agréable au piéton. Nous continuons, à pied, par les prairies très-inclinées et pourtant marécageuses; le bruit sourd des avalanches, le son des cornemuses interrompent le silence de ce désert.

Nous atteignons enfin le glacier bordé d'une frange de sapins; une rivière, la Lutschine noire, en sort; nous la remontons jusqu'à l'entrée de la grotte d'azur.

On reprit haleine dans cette caverne de cristal bleu taillée dans la glace. Les blocs de glace inclinés sont posés contre des rochers schisteux, la terrible Lutschine noire bouillonne à vos pieds comme un fleuve de l'enfer. Le gardien ne manqua pas de raconter l'aventure de Christian Bohren, englouti dans le glacier en 1787, et qui revit pourtant le jour en suivant à tâtons le cours souterrain de la rivière.

On pénètre par une ouverture oblongue dans les profondeurs caverneuses, en défiant l'abîme sur l'humide et frêle planche jetée par-dessus le torrent. La lumière qui s'infiltre dans la grotte s'adoucit au reflet bleuâtre d'un milliard de petites pyramides de glace qui forment la voûte et la paroi.

Enfin, nous les touchons, nous les palpons, ces fantastiques glaciers auxquels on a tant de peine à croire dans le lointain à travers la lunette! Ici, on monte sur leur piédestal, on descend dans leur antre; les yeux fatigués, la

poitrine altérée se rafraîchissent à cette belle glace d'azur. Au sceptique, le doute n'est plus possible.

Et quelle soirée pour notre arrivée à Grindelwald ! Prairies émaillées de primevères et de crocus incarnats, cerisiers chargés de fruits, bouquets de roses offerts par les enfants, moissons mûres près du glacier, riches bois communaux où les soins de la fenaison occupent une population florissante, chalets élégants à l'approche du grand village, quels contrastes, quelle progression de beautés à mesure qu'on pénètre dans les Alpes ! Chaque contrée nouvelle effacerait l'impression que vous venez d'éprouver, si les facultés humaines ne s'agrandissaient pas et ne se renouvelaient pas avec les lieux. Le corps aussi acquiert une vigueur inconnue. Après une journée de marche, nous nous retrouvons le soir aussi dispos que si nous eussions retrouvé sur les cîmes la vingtième année.

—

GRINDELWALD

Meyringen a pour lui son air rustique, son agreste solitude. Grindelwald, c'est la beauté des contrastes : les parures du printemps et les dons de l'été à côté de l'hiver éternel des pôles. Voilà son originalité. Si le Wetterhorn est le roi (ou plutôt le landamman) de Meyringen, ici c'est l'Eiger qui règne sans rival.

Le village s'étend sur une de ses premières rampes, la Lutschine coule à ses pieds ; un gigantesque rempart de montagnes enserre la florissante vallée, le glacier inférieur s'y précipite comme un Niagara de cristal du haut de la mer de glace qui relie toutes les cimes du groupe central. Dans leur isolement, les Alpes n'ont d'autre lien

entre elles que la vaste ceinture de glace qui s'étend d'ici au Saint-Gothard et au Valais. C'est leur base commune, leur fortification.

A nos fenêtres surgissent le Mettenberg, le Wetterhorn, et au milieu le glacier supérieur de Grindelwald qui déborde ; puis, entre le Mettenberg et l'Eiger, le glacier inférieur crevassé d'ornières, d'empreintes profondes, comme s'il eût été foulé de pas gigantesques, disais-tu, ou sillonné par des roues.

Ces colosses plongent leurs pieds dans les glaces, pendant que leurs têtes sont chargées de neiges éternelles. A leur base, la verdure, les chalets; dans les prairies, la rivière. Mais, encore une fois, l'Eiger domine tout ici; il surgit au-dessus des nuages comme une gloire.

Vous voilà donc, divinités capricieuses ; vous nous avez leurrés pendant deux mois, vous nous fuyiez au moment où l'on pensait vous atteindre. Maintenant, nous vous embrassons du regard, rien n'est entre vous et nous, pas un arbre, pas une fleur.

Quelle prodigieuse hauteur ! On lève la tête vers le ciel, et là où l'étoile polaire apparaissait, scintille la blanche cime de l'Eiger.

—

Le lendemain, en nous réveillant, nous vîmes avec chagrin l'horizon couvert de nuages; les montagnes n'étaient plus là, elles avaient disparu. Le glacier seul était visible. mais terne, sans éclat, comme du sel détrempé. La pluie ne tarda guère, fine, serrée, impitoyable. Que faire? continuer ce voyage de plaisir? On n'y pouvait songer. Le plus sage était de renvoyer les chevaux, d'attendre que le temps s'éclaircît assez pour monter à la Wengernalp sans déception.

Malgré cette contrariété, nous sommes ravis d'être ici. Quand partirons-nous? Dieu le sait.

Une mer de brumes voile tous les sommets : on respire une vapeur d'eau glaciale, le brouillard descend des hauteurs dans les ravins, volant avec rapidité, s'ouvrant, se fermant tantôt sur un pic, tantôt sur les flancs des rochers; enfin, la brume couvre tout, enveloppe tout : la pluie tombe par torrents.

Cet arrêt forcé ne sera pas perdu. L'un écrit, l'autre médite sur les problèmes des soulèvements et affaissements des monts en éventail. Surtout on se pénètre de l'effet merveilleux des cimes, apparitions fugitives dans les nues.

Tu peux aussi, tout à loisir, étudier la naissance des nuages. De nos fenêtres, nous voyons très-bien leur formation, leur fabrication. La prairie est couverte d'une sorte de fumée rasant le sol; ce qu'on prend pour de la fumée s'étend, serpente, se gonfle, s'élève, et partout où le soleil donne, partout où s'arrête un rayon, un regard du soleil, le nuage est formé. Cela commencc comme un petit feu de berger, d'abord très-rare, un flocon grisâtre. Ailleurs, on ne voit qu'une seule nuée; elle s'étend en bas, en haut et dans les sillons que laissent entre elles les bandes des forêts sur l'Eiger. D'autres nuages, nés de la même manière, se joignent à ce premier, qui est d'un blanc pâle et ne peut encore se détacher de la montagne.

Ils finissent par se rejoindre et se déploient sur les flancs de la montagne, en immenses draperies rasantes, ou allongées, ou à longs replis. Du fond des gorges montent de noirs tourbillons. Tous les pics sont transformés en cheminées et vomissent l'épaisse fumée. Sur le glacier, point de vapeur : les roches bleues à la base de l'Eiger et l'éclatant groupe des Fischerhorner percent la brume,

bientôt masqués par une bande noire, une armée de nuages.

—

Que nous avons étudié ce fier Eiger pendant notre réclusion, quand ses pics foudroyés, ses brèches consentaient à se découvrir ! Le versant gauche est taillé en escaliers. Nous comptions neuf gradins jusqu'à la cime Est, arête aiguë perpendiculaire. Nous le divisions aussi en cinq étages pour mieux fixer son souvenir : au premier, des forêts de sapins sillonnées d'ornières tracées par l'avalanche, puis la roche nue, puis encore la région de sapins, des rochers en gradins, enfin les pics couverts de neige ; au couchant, cette neige est d'une blancheur immaculée ; à l'orient, parsemée de roches grises. C'est de là que descendent les neuf marches colossales.

Tel, il se présente de nos fenêtres. Mais quoi ? tout est illusion. Faites un pas dans la rue, l'aspect est complètement changé.

Le temps s'éclaircissait un peu. La vue dont nous jouissions dispensait à la rigueur de toute promenade. N'était-ce pas une magie que ces vergers, ces arbres fruitiers avec leurs pommes vermeilles, les poires jaunes, les cerises à deux pas de la mer de glace, et un peu plus loin un champ de froment couleur d'or? Printemps perpétuel des contrées légendaires : l'été fécond touche ici à l'hiver des régions arctiques.

Dans les Alpes, à mesure qu'on s'élève ou qu'on descend, on traverse toutes les saisons.

—

Les vagues pétrifiées du glacier s'avancent jusqu'au bord du jardin de l'hôtel, où fleurissent des plantes exotiques. Ce jardin en terrasse domine la Lutschine ; au delà, les montagnes s'alignent ; si on ne les voit pas toujours, si

leurs cimes se dérobent, on sait néanmoins qu'elles sont là. Une seule nous tint constamment rigueur : le Finsteraarhorn. — Quoi ! ne le verrons-nous pas ? — Qui peut se flatter d'avoir jamais vu le Finsteraarhorn? répondais-tu avec une gravité plaisante.

Heures délicieuses passées à la fenêtre pendant toute cette matinée du 5 septembre ! Tu te plaisais à remonter le cours des âges jusqu'aux époques primitives ; tu me faisais assister à l'origine de cette vallée, nous refaisions notre voyage du temps des mers jurassiques, alors que ces orgueilleuses cimes, aujourd'hui cachées dans les nuages, plongeaient encore au fond des océans. Autre voyage de touriste : nous remontions à l'époque carbonifère; nous empruntions les ailes, les poumons des insectes, pour respirer l'acide carbonique à l'ombre des grandes fougères et des cicadées dans les ilots qui s'élevaient au sein des mers suisses. Nous vîmes Grindelwald à l'époque glacière, et l'image de cette immensité polaire qui embrassait tout dans sa morne uniformité, réduisait le glacier actuel à des proportions bien méprisables. Il a aussi diminué de taille, comme tant d'autres colosses, et cependant ce qui en reste est encore suffisant.

Si la mer brisait son rivage, elle déborderait avec cette fureur. Ne dirait-on pas qu'elle s'est trouvée arrêtée, immobilisée à l'endroit où elle a fait irruption ? Par quel jeu terrible de la nature, par quelle force aveugle ces blocs erratiques furent-ils transportés sur ces sommets ? Est-ce l'avalanche qui les a escaladés pour y déposer son fardeau? Est-ce un flot de pierre, entraîné par un flot de glace? Quel cataclysme a précipité jusqu'au milieu des fleurs du jardin ces noires moraines ?

— Non, reprenait mon géologue, la nature ne procède pas toujours avec violence, ni par coups d'État. Le plus souvent elle met une douceur, une lenteur, une prudence

infinie dans ses mouvements. Vois ces blocs énormes, transportés si délicatement qu'ils n'ont pas subi de frottement malgré la distance du lieu de leur origine.

Le temps! quel savant ouvrier! Il entre dans l'explication des phénomènes les plus extraordinaires. Que de siècles il a fallu à cet étrange voyageur, le glacier de Grindelwald, pour transporter sur son rail ces wagons de moraines alignées en collines sur le côté latéral contre le flanc de la vallée, et au milieu en longues bandes, tribut des vallées voisines! Parvenu sur sa pente, notre voyageur, un peu pressé de décharger sa marchandise, culbute dans la vallée les fardeaux qu'il a chariés avec tant de précaution depuis l'extrémité supérieure.

Si la force, la grandeur et la beauté apparaissent dans les Alpes, elles offrent aussi l'image de l'éternité. Oui, une éternité visible se dresse derrière nous; elle raconte l'histoire du globe. Les dates historiques ne représentent plus qu'un point éphémère en face de cet infini accumulé dans le passé et révélé par les découvertes géologiques. Que sont les chroniques des marbres de Paros, les inscriptions cunéiformes de Ninive, auprès de ces empreintes que les grains de sable, les blocs erratiques portés par le glacier laissent sur la surface des rochers dans les parois latérales des hautes vallées? Des milliers de siècles sont représentés par les stries horizontales qui racontent le voyage en aval du glacier, et par ces autres stries obliques gravées dans le mouvement de bas en haut du glacier exhaussé.

Et ces annales du globe, chaque jour le géologue, le botaniste en déchiffre une page. Quel sentiment de respect on éprouve pour une science qui représente le travail collectif de tant d'esprits désintéressés! Une légion d'intelligences fournit le trésor des observations, des découvertes pour bâtir l'édifice de la connaissance. Ces livres, aujourd'hui populaires, dans la main de tous, même des enfants, tous ces faits établis, la plupart irréfutables, ont absorbé

la vie de plusieurs générations de savants, chercheurs patients et intrépides de tous pays, d'époques diverses.

La science s'édifie avec la sûreté et la lenteur de la nature, qui corrige son ouvrage patiemment. L'observation persévérante, la comparaison simultanée de tel accident de terrain, de telle composition de roche, un nouveau fossile, ont déterminé un nouveau progrès. L'aile d'un moucheron, un brin de fougère empreints dans la pierre marquent une époque de la création. Ainsi, la géologie et la paléontologie s'éclairent mutuellement. Mais il a fallu une patience, une abnégation uniques pour recommencer vingt fois l'investigation minutieuse. Quand on reconnaissait une erreur, alors, on reprenait la question au point de départ, pour arriver à des résultats tout autres par une voie différente.

Voilà pourquoi nous admirons ces modestes ouvriers de l'esprit, qui consacrent toute leur existence à fournir un grain de sable à la science; ce grain, ajouté à un autre, édifie le monument. Ainsi, les polypiers bâtissent en commun le banc de corail qui deviendra terre ferme.

Le poëte, le musicien acquièrent une gloire impérissable par une œuvre de pure inspiration, création spontanée de la pensée ; mais ces observateurs persévérants confondent leur labeur dans une œuvre qui ne portera pas leur nom.

—

Après le dîner, la pluie un peu ralentie, nous allons voir de près le glacier. N'était-il pas à portée de la main, au bout du jardin? Toujours ce mirage de la distance! Il fallut près d'une heure pour l'atteindre.

La ceinture de pierre du glacier (blocs énormes détachés des montagnes), se dessinait de loin en sombres couleurs brunes, grises, noires. La nature tâche de sourire au milieu de cette désolation ; au pied de la moraine, à travers

le désordre des rocs amoncelés, verdoient de petits bouquets de noisetiers, un taillis; et, ce qu'il y a de touchant, ce faible rempart arrête les ravages, les débordements de la moraine. Là où la végétation oppose une résistance, les pierres se sont arrêtées. Partout ailleurs, elles ont roulé en avant jusqu'à la terrasse de l'hôtel.

Le milieu du glacier est tout bleu, les bords grisâtres saturés de cailloux broyés, de grains de sable. « Imagine cela en grand, me disais-tu. Voilà l'explication des blocs erratiques. »

Quand la pluie cessait, les petits prismes de glace agencés les uns dans les autres, réfléchissaient le bleu, le vert, l'orangé; d'autres, obstrués de fragments broyés, résistaient à la lumière. Toutes ces roches de glace sont à pic; plus haut, des pyramides, crêtes ou cônes blancs de neige; au sommet, la mer de glace.

Ce qui te frappait le plus, ce sont les sillons, les ornières profondes remarqués déjà de loin. Un noir ravin traverse le glacier dans toute sa longueur. « On dirait des routes sacrées que les roues d'un char ont tracées ».

Nous nous attendions à sentir un grand froid en approchant, mais on ne s'aperçoit d'aucune différence de température, même dans la grotte du glacier. L'entrée en est fendue obliquement : on y monte par des marches taillées dans la glace et par une échelle. Ces ouvertures bleuâtres varient d'architecture : les unes ovales, d'autres à frontons. Il y a différents ordres d'architecture : l'un te rappelait l'entrée du tombeau de Mycène. Tout cela d'aspect lugubre, portant aux noires réflexions. Ces coupoles, d'une ténuité extrême, vont se briser, vous ensevelir vivant; un faux pas sur les planches glissantes, et on est entraîné dans le gouffre. Le bruit de la Lutschine noire, le profond silence du glacier sont d'un effet saisissant.

Contrariés par la pluie qui recommençait à flots, nous cherchâmes un refuge dans la hutte du gardien; il passe sa

vie dans cette misérable baraque mal jointe, en planches bourrées de mousse. De grosses pierres formant l'âtre, un petit canon pour faire répercuter l'écho, des outils à sculpter le bois, un banc; voilà l'intérieur.

Nous y trouvâmes deux jeunes mariés anglais qui attendaient comme nous la fin de l'averse; ils ne desserrèrent pas les dents, et nous serions restés en présence pendant toute l'éternité sans échanger un signe de sympathie humaine. Une tête de chamois égorgé, supendue au mur, nous regardait d'un œil plus sensible et plus sociable que ces jeunes touristes.

Au bout d'une heure, la petite fille envoyée par le gardien à Grindelwald nous tira de ce tête-à-tête. Il fallait voir l'enfant courir agilement sur les glaciers! Le gardien nous dit que c'était son dix-septième enfant, et il ajouta : « Mon père en a eu vingt-sept. »

XII

LA WENGERN-ALP

Nuit d'inquiétude en songeant au lendemain. La journée sera-t-elle belle? Comment l'espérer après l'affreuse pluie? Les vapeurs du soir ne pouvaient monter, traînaient à terre. Vingt fois on se lève, on épie les signes du temps; mais on n'aperçoit que le glacier qui scintille dans le crépuscule; pas une étoile. Enfin l'aube paraît, une lumière rose colore les neiges de l'Eiger, sa crête se dessine sur un ciel d'azur, étincelant. Joie inespérée! Réveille-toi! viens, regarde! quel beau jour!

Les chevaux sont commandés; mais quel dommage d'avoir renvoyé ceux de Meyringen, on les regrettera plus d'une fois, surtout le bon guide. Ma malheureuse bête asthmatique s'arrêtait essoufflee dans les passages les plus scabreux. Il est vrai qu'on lui faisait gravir une échelle; le sentier rocailleux débute en escalier aussitôt qu'on a franchi la Lutschine; ici la rivière fait penser à Ruysdaël.

Nous longeons les flancs de l'Eiger, dans les sapins, les pâturages semés de bergeries. Maintes fois on se retourne pour revoir Grindelwald encadré de montagnes neigeuses, les Fischerhorner, leurs pointes éclairées, et la mer de glace de l'amphithéâtre.

Le chemin humide, étroit, côtoie le torrent; à tout moment j'entends cet avis : « Tu ne tiens plus la bride. »

Et c'était régulièrement auprès d'un précipice. Occupée à grossir le trésor de nos souvenirs, notant chaque détail du paysage, je ne songeais guère qu'il y eût imprudence. C'était si commode de se fier à l'instinct de la bonne bête, à la sûreté de son pied alpestre; peut-être la confiance était-elle aventurée? Toi, tu avais un système tout particulier pour te préserver du vertige à ces passages périlleux où l'on est littéralement suspendu sur l'abîme. Tu te posais une question scientifique : « Ces roches qui surplombent le gouffre sont-elles de granit, de schiste, de calcaire? » Et, méditant la réponse, le mauvais pas était franchi.

Après la rude montée, hommes et bêtes reprennent haleine. On met pied à terre près d'un chalet, à mi-côte de la petite Scheidek; elle ne prend son nom de Wengern-Alp que sur le versant de Lauterbrunnen. Deux chanteuses, s'accompagnant de la *zitter*, font vibrer l'air d'une chanson tendre et grave.

L'astronome qui découvre tout à coup et pour un moment rapide l'étoile dont il a calculé le passage, n'éprouve pas de plus grand ravissement que le voyageur épris des Alpes en apercevant une cime longtemps espérée et qu'il ne reverra peut-être jamais. A Vergisthal, le Schrekhorn se déploie en éventail, et, après quelques pas le long du ruisseau, nous revîmes le grand manteau blanc de l'Eiger.

On remonte à cheval; le sentier tourne dans les alpages; la montagne escarpée d'un côté s'abaisse en pente douce jusqu'au torrent, on le passe à gué, et au bout de la forêt voici de vastes prairies où errent d'innombrables troupeaux; les chèvres bondissent à l'appel du berger; un taureau noir, à l'œil farouche, nous barre le chemin, harcelé par un effronté caniche, qui s'obstine à suivre le guide de Grindelwald; méprisant un si chétif adversaire, il nous fit le plaisir de retourner à ses pacifiques génisses; on passa au plus vite.

A ce moment, le cor des Alpes se mêle aux sonneries des clochettes; les échos répètent en chœur ces harmonies inattendues. On eût dit un orgue gigantesque, des centaines de harpes qui produisent ces modulations, vraiment sublimes. Prolongé à l'infini par l'écho, ce concert aérien était plus suave encore dans la forêt. Le son des harpes invisibles, modulé à travers les branches de sapin, vibrait, tremblait, expirait avec la brise; la montagne en face renvoyait aussi le son métallique, s'il frappait un rocher.

Nous approchons du sommet. La nature s'appauvrit encore, les arbres rabougris reprennent leur fourrure grise, ils diminuent de nombre et disparaissent; on passe un torrent profondément encaissé; soudain surgit la pointe argentée du Silberhorn, puis une forme vague, colossale : c'est le pied de la Jungfrau.

Après une dernière rampe très-raide, le sentier aboutit au chalet de la Wengern-Alp.

Il est onze heures et demie, nous montons à pied le long de la barrière jusqu'au drapeau rouge, planté sur le point culminant; une émotion inconnue s'empare du cœur et de l'esprit; la Jungfrau est là entourée de son brillant cortége : le Silberhorn, le Pic du Midi, le Breithorn, le Moine, l'Eiger, le Wetterhorn.

—

Comment dire dans la pauvre langue humaine ce que les yeux étonnés découvrent à la fois du haut de ces sommets austères, dépouillés, désolés comme l'exil? Sous nos pieds un sol appauvri, nu, quelques tronçons d'arbres brisés par l'avalanche, l'herbe courte, rude et flétrie au lieu du tapis de fleurs printanières. Le silence morne, inexorable... interrompu par le gazouillement plaintif d'un

oiseau égaré dans ces régions, par le bruit lointain du torrent ou par la vague sonnerie des troupeaux qui monte du fond des ravins. A perte de vue se déroulent les vallées heureuses, les contrées prospères, fécondées par le soleil de la liberté, blondes moissons récoltées par un peuple de frères. Plus loin, plus loin, cachées dans les brumes indécises, flottent les contours d'autres montagnes, barrières de pays moins fortunés. Nos yeux ne les aperçoivent pas; le regard de l'esprit, seul, perce les nuées, franchit l'espace et colore d'une flamme d'espérance l'horizon voilé vers le pays de notre amour. Instinctivement nous étions tournés vers le couchant; à ce moment un bruit formidable, le bruit de l'avalanche, éclate au milieu du silence, les vallées en retentissent. N'est-ce pas ainsi que les échos de la terre entière tressaillirent autrefois à l'explosion de la Révolution française?

Spectacle écrasant, immensités entrevues dans les cieux, dans la plaine; non, cette vue n'est pas faite pour l'homme. Le regard éperdu cherche un refuge dans un horizon plus familier et s'arrête sur la verdoyante vallée de Grindelwald, avec ses maisons, ses vergers et le glacier inférieur qui blanchit entre les sapins. Le glacier supérieur semble crouler dans le gouffre; par un côté il fait arcade, ou plutôt il pend comme une mamelle de vache sur la prairie très-inclinée.

Faut-il passer en revue les géants, du haut de la Wengern-Alp? Ferai-je leur dénombrement à la manière des héros d'Homère? Voici d'abord nos anciens alliés : le Mettenberg aux épaules colossales; l'Eiger, héros unique entre tous par la fierté de sa stature; le Wetterhorn couvert de son glacier comme d'un bouclier, armé de ses aiguilles, sillonné de profondes déchirures.

Au milieu du groupe principal trône la Jungfrau, aux trois diadèmes dentelés. Sa rivière de diamants étincelle

au soleil. Rien ne ternit sa blanche couronne, les nuages la respectent, tandis qu'ils voilent par moment les autres sommets.

Auprès d'elle, le sombre Moine s'enveloppe de sa bure.

Chacune de ces vénérables montagnes a son trait particulier. Le Silberhorn a pour lui les éblouissantes vallées neigeuses ; le Pic du Midi et le Breithorn ferment l'enceinte au midi. Le reflet du soleil jouant sur leur tapis neigeux produit des effets fantastiques, on dirait que les neiges vont s'allumer.

Nos guides tirent des boîtes, l'écho répond, d'abord dans la grande Scheidek, puis dans l'Eiger, puis dans le Moine, le fracas se perd au pied de la Jungfrau.

C'est vers la souveraine des Alpes que le regard est ramené perpétuellement.

Est-ce son nom virginal, emblème de pureté, est-ce la majesté de l'innocence, qui émeuvent en sa présence? On se sent dans une vaste église, prêt à rendre un culte à la Madone des Alpes.

Images d'une âme accomplie, ces blanches cîmes rivalisent entre elles de pureté, de hauteur et d'éclat. Donnons-leur des noms nouveaux. Voici la cime de la Bonté, celle de la Raison, la cime de l'Amour, la cime de l'Héroïsme. Cette autre sera la cime du Sacrifice, et toi, la plus inaccessible, tu es la plus voilée, hélas! ô cime de la Liberté!

Une grande âme qui porte en soi la majesté et la pureté de ces sommets, voilà la création divine que j'adore! Vers cette région de sainteté morale monte incessamment ma pensée! Alpes sublimes, vous n'êtes qu'une vision de l'esprit!

Il est des heures où toute l'existence se déroule à nos yeux, le passé est derrière nous comme ces vallées, l'avenir semblable à l'horizon voilé. On l'embrasse du regard,

on s'oriente sur sa route. Le soir venu, heureux qui peut dire : Je l'ai fidèlement suivie. J'ai préféré l'isolement, la solitude, le roc âpre, au chemin battu où l'on cueille les fleurs faciles. J'ai sans cesse remonté le courant, au lieu de descendre le fleuve tranquille entre les rives joyeuses. J'ai lutté contre la tempête, j'ai signalé l'écueil aux imprudents, je les ai quelquefois arrachés au naufrage. J'ai semé pour d'autres et n'ai rien récolté pour moi-même. J'ai vécu non d'espérances, ni d'illusions, mais d'intrépide vérité. J'ai redouté l'éclat et n'ai désiré passionnément la gloire que pour mon pays, mais la vraie gloire, la couronne morale des nations.

—

A midi nous quittâmes le chalet de la Wengern-Alp. Un dernier regard sur l'incomparable tableau et nous descendons vers Lauterbrunnen. Le déploiement prodigieux de la Jungfrau dépasse l'imagination, on l'a constamment de face ; les rochers à pic atteignent un cinquième de sa hauteur, ses bancs de glace sont bordés de sapins, plus haut l'éblouissante neige, puis la mer de glace qui la réunit aux autres pics; tout au fond du ravin le torrent. Bientôt la forêt nous en dérobe la vue.

Après ces terribles montagnes, on aspire à la vallée, au chant des oiseaux, à la paix. Tu préférais marcher, traînant le cheval par la bride; la mienne m'échappe tout à fait, dans ma ferveur de crayonner; le guide étant sans cesse en arrière ou trop en avant, c'est le pauvre animal qui se tire d'affaire comme il peut, chargé de réfléchir lequel vaut mieux, ou la droite ou la gauche pour éviter la culbute. La forêt était si charmante qu'on voudrait n'en pas sortir, disais-tu. Oui, c'est à la Wengern-Alp, sur le versant de Lauterbrunnen, qu'on reçoit la vraie impression de l'Oberland proprement dit. A travers

la fraîche verdure des bois brillent les masses neigeuses, de temps en temps une clairière, un chalet isolé. A l'issue de la forêt le rideau de pierre s'abaisse, le précipice se creuse à nos pieds; par intervalle et dans un grand lointain apparaît Interlaken, planète très-éloignée de notre orbite.

Accompagnés par la voix gémissante d'un torrent invisible, nous arrivons à trois heures devant une hutte abandonnée, chalet-étable en sapin blanc, grenier à foin, je ne sais, mais tout neuf, tout propre, jonché de feuilles, et qui jamais n'abrita homme ou animal; la porte grande ouverte. Heureux de ce refuge contre la pluie, nous nous y installons; quel bon repos sur ce tas de feuilles mortes, sous ce toit de mousse, pendant que les torrents tombaient du ciel. Le majestueux groupe que la forêt nous avait longtemps dérobé se montra de nouveau, la Madone souriante au-dessus des nuages, le vieux Moine plus bourru que jamais.

On ne ressent pas sur la Wengern-Alp les épouvantements du Saint-Gothard; pénétré de je ne sais quelle radieuse sérénité, on l'attribue à la Jungfrau, elle agit sur le cœur, sur l'imagination. C'est ici, dans ce fenil, que j'aimerais écrire le journal de la solitude, noter le moindre bruit de la nature, l'avalanche qui se précipite avec fracas, le frôlement d'un papillon, le mugissement du torrent, le pinson des montagnes qui lance sa note tremblotante, le cor des Alpes et les échos qui forment un orphéon mélodieux. Ici j'écrirais d'une main sûre, je m'éviterais la peine de déchiffrer péniblement mes hiéroglyphes au crayon, tracés en chevauchant, et que le cahot de la monture rend illisibles; pour les débrouiller, il faut les yeux de l'amour.

La pluie cesse, nous remontons à cheval, le précipice est maintenant à gauche, on n'en peut voir le fond; des sapins vénérables à longue barbe recouvrent la paroi à pic, ils

semblent plantés sur la tête les uns des autres. Le Wengbach gronde dans les profondeurs de l'entonnoir : voici le village de Wengen. Sur le perron d'une jolie maison se tenait une bonne vieille à la physionomie très-noble ; elle nous invite à entrer ; la maison nous tente pour l'année prochaine, mais les clefs sont introuvables.

Au pied des vertes montagnes une crevasse ; et là, tout au fond, Lauterbrunnen. Ce bout de fil blanc pendu sur le rocher, c'est le Staubbach.

De Wengen il faut descendre à pied, les chevaux ont une peine infinie à avancer sur cette échelle. Mais que cette descente pénible est rachetée par la vue! Quelle surprise pour les yeux, pour l'imagination que ces précipices béants à vos pieds, abîmes creusés sous des abimes ; au-dessus de votre tête des pics entassés sur des pics, mondes inconnus qu'on voit à la fois en haut, en bas. La Jungfrau remplit tout de son immensité ; sa cîme surplombe la vallée, ses pieds rocheux en forment le fronton ; la paroi qu'on longe, c'est le petit doigt de son pied.

Des masses neigeuses ferment l'amphithéâtre, les cascades se précipitent de toutes parts. Nous passons la Lutschine blanche. Il est temps d'arriver, la pluie aussi tombe en cascades.

XIII

LAUTERBRUNNEN

Oui, nos yeux ont vu en trois jours tout ce que la nature renferme de grandeur; l'Oberland est le joyau de la Suisse, la Suisse le joyau de l'Europe.

L'imagination dominatrice des mondes est vaincue, la réalité la dépasse.

Mais le trésor sans pareil que j'emporte, c'est le souvenir de cette heure passée à la fenêtre de Lauterbrunnen où ta figure eut une expression de bonheur sans mélange; tu regardais avec un étonnement mêlé d'orgueil les pentes verticales que nous venions de descendre; le plaisir d'une difficulté vaincue dilatant le cœur, la joie s'exhalait en mille sentiments habituellement refoulés, en paroles gaies, attendries.

Il en est toujours ainsi : avant le succès on objecte le péril des entreprises irréfléchies; mais si elles réussissent, vous êtes une nature d'improvisation et de réflexion. Enchanté d'un voyage si bien combiné, si parfaitement heureux, on placerait dans son estime l'être chéri plus haut que la Jungfrau : « Est-ce bien de ces sommets que nous descendons? Comment? apprends-le moi? Quel pied humain peut tenir sur ces parois à pic? Comment avons-nous abordé dans cette délicieuse Ithaque? Quel nuage olympien nous a déposés dans cette corbeille de fleurs? N'étions-

nous pas, il y a un moment, sur cette cime, à 6284 pieds de hauteur? Tu me montrais au fond du gouffre une pâle arète de rochers, et ces mêmes rochers surplombent maintenant la vallée de leurs pics aigus! Qui donc m'a porté sur ses ailes et m'a amené ici? Nos âmes insatiables d'élévation, de beauté, de liberté sont-elles enfin satisfaites? Faut-il s'attendre à des spectacles nouveaux? Quant à moi je déclare que je ne veux plus rien voir; je ferme les yeux. »

Disant cela, tu regardais avec ravissement cette perle des vallées où Dieu semble avoir fixé son sourire.

Au premier plan nous avions une muraille de douze cents pieds couverte de forêts et de pâturages, au levant l'éblouissant Silberhorn, en face la verte montagne que nous venions de descendre. Les prés inclinés, couronnés de pics dentelés, étaient d'une fraicheur printanière malgré la saison; tout en haut se déployaient les blanches cimes de la Jungfrau; la vallée est fermée par le Pic du Midi bien encadré dans les arbres et les rochers, et par le glacier verdâtre du Breithorn.

Un piano se trouvait dans la salle à manger fort à propos. Nous étions seuls, nullement fatigués, sinon de trop de sublimités. Sur le pupitre des cahiers de musique, souvenir des Italiens à Lauterbrunnen! L'ouverture de *Tancrède*, son élan admirable, la vie qui pétille dans la musique de Rossini, firent une diversion des plus aimables aux émotions alpestres.

Il est très-possible que le récit de ce bonheur, cette jeunesse d'impression fassent sourire les gens *sérieux, positifs;* mais qu'on veuille bien se rappeler quelle fut notre vie durant les dernières années. Après six hivers rigoureux, tant de vapeur de charbon respirée dans l'étroite maison-

nette, rue Traversière (et dans l'humide maison, place de Cologne, bâtie sur pilotis); après les maussades horizons de brique, se figure-t-on l'épanouissement du cœur au milieu du vaste amphithéâtre des Alpes? le ravissement de reposer ses yeux sur les fleurs des vallées qui vous infusent la santé du corps et de l'âme? Après tant de silencieuses douleurs, discussions fiévreuses, amères récriminations, auxquelles nulle sagesse ne peut se soustraire, plongé dans un élément de trouble et d'indignation perpétuelle, humilié dans la pensée et la dignité humaine par les menaces perpétuelles d'expulsion (car telle fut sa vie jusqu'à ce jour), l'exilé était neuf à la joie de se sentir libre ; peu difficile en fait de bonheur, appréciant vivement, ingénument les plaisirs les plus simples. Certes, il avait à Bruxelles deux grandes compensations : le travail, l'amitié; mais il faut savoir s'arracher au travail pour en fortifier l'instrument; ces heures de paix sont les trêves de Dieu. L'esprit rapporte des hauts sommets plus de force et plus de lumière aussi, pour lutter contre l'obscurité et l'aridité des villes.

On n'oubliait nulle part les bons compagnons, on aurait voulu envoyer aux jeunes amies des poignées de fleurs odorantes, l'air vivifiant, pour colorer leurs joues pâlies.

Nous leur donnions à tous une pensée de regret; mais si la grande famille des proscrits était unie par une solidarité de principes et d'espérances, les sentiments se concentraient plus intimement dans un petit groupe, grâce aux amitiés des femmes et des enfants.

—

Le lendemain un temps radieux nous promet encore un jour de fête, le dernier de ce voyage.

A sept heures nous nous enfonçons dans la vallée; elle va du nord au midi, se rétrécit en défilé; ses hautes parois

de rochers font que le soleil s'y lève tard et se couche de bonne heure ; à trois heures il disparaît.

De tant de vallées que nous avons visitées en Suisse, et elles étaient toutes charmantes, nulle ne nous a laissé de si doux souvenirs que Lauterbrunnen ; tout est là : le rustique et le sublime, le terrible dans les sommets, le champêtre dans le vallon.

Nous avancions dans ce nid de verdure, à l'ombre de deux parois qui enserrent le défilé ; au-dessus de nous le ciel, une bande d'azur ; dans les prés parsemés d'arbres et de chalets la rivière fuyante, à travers les aulnes ; l'haleine des fleurs rafraîchie par d'innombrables cascades tombant des rochers ; les aigrettes de neige, blanches colombes planant sur la verdure des monts, tout ici est empreint de la grâce dans l'infini.

Jamais depuis la France nous n'avions éprouvé un tel apaisement. Oui, c'était un moment de trêve pour celui qui a tant souffert pendant l'exil et qui a peu joui des choses de la terre.

Dès l'heure de sa jeunesse, retiré dans une Thébaïde intellectuelle, il sacrifia les plaisirs du monde et concentra ses forces dans la création de l'esprit, dans la passion et le respect de la pensée. Aujourd'hui, après tant d'épreuves, il est juste que la Flore de Lauterbrunnen déroule ses tapis de violettes sous ses pas, qu'elle suspende au flanc des montagnes des écharpes de cristal.

Le Staubbach est formé de trois filets d'eau répandus en vapeur irisée, arc-en-ciel sur un voile flottant ; vingt autres cascades aussi belles lui font cortége, ruisseaux adorables qui vont se perdre entre les fleurs au bord de la blanche Lutschine. C'est bien comme son nom l'indique : la vallée des Sources pures, claires, limpides.

Restons à jamais ici ! t'écriais-tu, pendant qu'une har-

monie ravissante montait du fond des vallées latérales et des cavernes où s'engouffrent les échos.

Les fées des Alpes recommencent leur concert dans ce berceau fleuri ; un oiseau chantait aussi, et toutes ces mélodies se joignaient à celles des sources, des forêts, de la rivière, de la nature, éternelle enchanteresse.

Comment ne pas croire ici aux esprits invisibles? Pourtant rien n'est plus simple que cette féerie : le cor des Alpes est fait du tronc d'un jeune sapin ; l'embouchure est à l'extrémité supérieure de l'arbre, le tout entrelacé de mousse et de racines. On l'incline à terre ou sur une planche, de manière que le son soit renvoyé plus loin et grandisse d'échos en échos. Je l'ai déjà dit, cela produit un effet de harpes, d'orgues et de plusieurs instruments métalliques, surtout au milieu des forêts de sapins ; le timbre en est plein de douceur et d'éclat.

Au delà du Staubbach le défilé se rétrécit encore et le fond du ciel aussi. A gauche un ciel de neige, à droite un ciel de pierre d'où retombent des gerbes d'eau colorées par la lumière. Après le dernier chalet, dans une prairie en face du Trumelbach, la vallée se dilate. On fauchait l'herbe ; pendant une heure à l'ombre d'un noyer, nous tâchions de saisir les contours du tableau : les cimes de la Jungfrau et du Pic d'Argent, les glaciers de diamants, les colliers d'émeraude au-dessus des forêts et des prairies.

Le mois de mai habite cette vallée ; elle nous révéla une beauté de plus. Une jeune fille vint à nous, jolie à ravir, ses cheveux noirs roulés en bandelettes ; elle marchait avec grâce et légèreté portant un banc qu'elle nous offrit en souriant ; elle pouvait avoir quinze ans, et se nommait Lucie. Son petit frère était couché dans l'herbe ; impossible de voir des lignes plus pures, un type plus accompli de beauté raphaélique. Elle s'éloigna, reprit son râteau et continua à ramasser l'herbe. Une troisième figure vint compléter le tableau : c'était une belle fille de vingt ans :

prenant entre ses bras l'enfant elle le porta vers Lucie ; à eux trois ils formaient le groupe de Titien : sainte Agnès, la Vierge et Jésus.

Pour retourner par un autre chemin, nous passons la Lutschine (rivière profonde, rapide, semée de blocs) sur une frêle planche qui menace de se rompre. Le long de cette rive, on marchait sur la tête et sur la couronne de la Jungfrau qui se prolongeait en ombres mobiles dans les prés. Revenus à l'hôtel, on s'aperçut que plusieurs objets étaient restés oubliés dans la prairie : c'étaient une lunette d'approche et un petit sac, renfermant quoi? les notes écrites heure par heure, minute par minute, à cheval, en voiture, en bateau et à pied.

Le départ fut retardé de quelques heures. Tant mieux ; j'avais l'occasion de revoir ces lieux magiques ; le soleil de midi dardait ses rayons, mais au bord de la rivière et dans cette avenue de cascades, on respirait le frais aux heures brûlantes. Tout fut retrouvé grâce à la petite Lucie et à sa cousine Anna von Almen ; toutes deux nous accompagnèrent jusqu'à la voiture et de loin elles nous firent encore des signes d'adieu.

Pourquoi si pressés de repartir? Chaque heure dans les Alpes, se paie au poids de l'or ; et la bourse de l'exil est légère. Voilà pourquoi j'amassais avidement ces paysages, ces fleurs, sachant bien que cette bonne fortune ne nous serait plus accordée une seconde fois.

C'est mon excuse, s'il en faut une, pour avoir noté avec trop de complaisance ce voyage de trois jours. Nous ne le referons plus. Jouissons donc encore du trajet de Lauterbrunnen à Interlaken, le long de la Lutschine dans une forêt surplombée de rochers ; ils s'écartent par moment pour faire voir un colosse blanc : le Wetterhorn.

Haies de rosiers de Bengale, jasmins et chèvre-feuilles en charmilles, villas somptueuses annoncent le voisinage

d'Interlaken. Nous lui tournons le dos et juste à temps nous arrivons pour le bateau de Brientz.

Ce lac nous frappe par son extrême solitude ; sur la rive sud pas une seule habitation, au nord un petit village ; les montagnes prolongent leur escarpement jusqu'au niveau de l'eau où elles se creusent en coupe ; point de chemin au bord ; les sapins trempent leurs branches dans l'eau dormante. Giesbach avec ses trois chutes, son illumination *à giorno*, nous plaît moins que notre Alpbach. Tel était ce lac solitaire en 1857, alors qu'il n'y avait ni route, ni sentier sur la rive. Maintenant on en fait le tour en voiture.

A sept heures du soir nous étions rentrés au bercail dans notre bonne pension Ruoff où Marianne et les peintres nous reçurent avec joie.

Une bonne nouvelle nous attendait : le volume de *la Grèce* (qui eut tant d'aventures) a été retrouvé et il a paru ; tu me dis cette parole que je n'oublie pas : « Ne pas être ingrat envers les choses et les hommes. »

XIV

DE BRUNIG A ZURICH. — RETOUR A BRUXELLES

Le 9 septembre, nous nous séparâmes de nos bons pâtres du Hasli. Marianne demanda à M. Quinet quelques mots dans son album; on se promit d'écrire, et en effet, après onze ans, nous recevons encore un fidèle souvenir de ces braves gens... Ils étaient tous sur le perron, nous disant adieu... Adieu, Meyringen, où notre vie fut si paisible! d'autres vallées sont peut-être plus belles que toi; nulle part l'exilé ne trouva un abri champêtre aussi tranquille. Aujourd'hui les voyageurs y affluent sans doute, depuis que la grande route de Brunig relie le hameau de Stein aux contrées plus fréquentées; mais de notre temps c'était une retraite inviolable.

A mesure que les voyageurs s'élèvent sur la rampe du Hasli, toutes ces cimes devenues familières, de Brientz au Grimsel, leur envoient aussi leur dernier adieu, puis le sentier tourne brusquement vers Unterwald; l'immense forêt du Brunig les enveloppe. A ce moment, Édouard, le joyeux guide, fait vibrer les airs de sa voix la plus sonore; c'est un chant d'Appenzell :

« Hoch am Santis an...

« Là-haut sur le Santis où les pics s'illuminent,
Dans le ravin sauvage aux torrents écumeux,

Sur la prairie en fleur où les troupeaux ruminent,
Où la jeune faneuse entonne un chant joyeux,
C'est là ! C'est là qu'est ma patrie,
O doux pays, Suisse chérie ! »
etc., etc.

Édouard causait volontiers; ses entretiens ne respiraient que liberté, patrie : « Mais le service mercenaire, disions-nous, c'est la honte de la Suisse. — Vous nous le reprochez? Nous en avons horreur! s'écriait-il. Ce ne sont pas les gens du Hasli qui prennent service à l'étranger et reçoivent la paye des rois. Le vrai Suisse exècre l'état de mercenaire. »

Que d'intéressants détails il nous donna sur l'organisation de l'instruction populaire dans son pays! — « Voyez-vous là-haut ces petits hameaux perdus dans les alpages et les forêts? partout nous y avons des écoles, aux lieux les plus inaccessibles, menacés par l'éboulement des roches, et où s'amoncèlent les neiges, la maison qui protége le village et le domine, c'est l'école. » Le programme d'études primaires diffère peu entre les cantons. Avant tout, l'enfant apprend l'histoire de son pays, l'histoire de la liberté; grammaire, géographie, arithmétique, musique, dessin : que faut-il de plus pour des pâtres, de rudes montagnards?... — Et le latin? — Ah bien oui, dit-il en riant, à quoi ça sert-il? C'est bon pour la religion romaine, pour dire des prières qu'on n'entend pas. — Et la religion, on vous l'enseigne à l'école? — Du tout; le maître d'école n'a rien à y voir : l'enfant va chez le pasteur recevoir l'instruction religieuse. »

Tous les droits de la libre conscience ne se trouvent-ils pas ainsi respectés?

La forêt et la montagne de Brunig, aujourd'hui traversées par une route carrossable, n'étaient accessibles que par un sentier de piéton et de cavalier. Des arbres centenaires, des blocs de rochers couverts de mousse,

dressés comme des dolmens, des fourrés épais où toute vue est interceptée par la végétation, des ravins qui se creusent subitement à vos pieds et se perdent en ondulations de terrain ; au milieu de la forêt sombre de riantes clairières, une solitude d'autant plus imposante qu'elle règne plusieurs lieues à la ronde ; pas un chalet, pas une cabane, des écureuils sautillant de branches en branches, un silence profond, solennel, un océan de verdure, la grande nature des Alpes proportionnée aux forces humaines, voilà le Brunig.

A l'angle d'un rocher en saillie, le guide plongea sa main dans un trou qui sert de baromètre aux gens du pays. Si le courant d'air est froid, le beau temps est assuré ; le pronostic fut exact.

A onze heures, nous franchissons la limite du canton de Berne, nous entrons dans le canton d'Unterwald ; solitudes alpestres adorables de fraîcheur, d'ombrages, vraies forêts primitives; le sentier, jusqu'ici très-facile, descend en escalier sous une arcade de rochers. Les chevaux, au pied si sûr, ne bronchèrent pas même sur ces échelles de pierre; seulement en atteignant la grande route, ma monture s'abattit tout à coup, et encore avec tant de précaution qu'elle ne dérangea pas son fardeau.

Nous arrivons à Lungern, comme la diligence allait repartir ; les deux places de coupé libres, nous voilà embarqués avant d'avoir repris haleine. Notre bon guide rentre dans sa mystérieuse forêt de Brunig, nous dans la région des jardins et des routes civilisées ; celle-ci continue à mi-côte de la montagne, longeant le bassin supérieur du lac de Lungern, desséché et rendu à la culture. On voit ici le revers du Stanzerhorn qui, à Lucerne, dominait le fond du lac des Quatre-Cantons.

Sur le Landenberg fut jadis le château impérial que les républicains d'Unterwald prirent d'assaut le 1er jan-

vier 1308. Cinq cent soixante ans d'indépendance, de liberté! Là sans doute est le secret de la joie qui s'épanouit sur les figures. Chacun s'aborde en riant; les visages n'ont pas cet air contraint que la compression, l'autorité excessive imposent à d'autres peuples. Les souvenirs des efforts héroïques pour conquérir la liberté et pour la conserver, se mêlent aux pures jouissances qu'inspire la nature alpestre. Il est vrai que les fêtes nationales tiennent les Suisses en haleine douze mois de l'année. On dirait que ce peuple passe sa vie à s'amuser, et cependant nul ne travaille davantage.

A ces fêtes, point de programmes officiels, ni lampions, ni tambours, ni revues. Sociétés de chants fédérales, cantonales, fêtes des officiers, tir fédéral, tir cantonal, alternent toute l'année, de l'une à l'autre ville ou village des vingt-deux cantons; si bien qu'on a peine à suffire aux innombrables occasions de déployer le drapeau cantonal près du drapeau rouge à la croix blanche de la République. Ce sont les fêtes Olympiques de la Suisse, les Néméennes, les Isthmiques; c'est là que se resserrent les liens des races et des citoyens dans l'unité de la patrie; la distribution des prix, à la manière antique, stimule le talent des chanteurs, l'adresse des tireurs; les dons généreux affluent de toutes parts, pour couvrir les frais de cette fête qui ne grèvent point le trésor de l'État. Même les Suisses d'Amérique, d'Asie, d'Australie ne manquent jamais de répondre à l'appel de leurs concitoyens : ils envoient leurs souscriptions, coupes de vermeil, argenterie, armes précieuses.

—

Voici nos anciennes connaissances, le Righi, la ville de Stantz, Winkelried la main sur son cœur; une jeune fille à la fontaine nous reconnaît et nous apporte un verre

d'eau. En vingt-cinq minutes, nous atteignons Stantzstadt; tout est aussi frais que le mois passé, les bois et les prairies traversent la canicule sans être brûlés ni vieillis d'un jour.

Sur la jetée nous n'attendons qu'un moment le bateau; il est en vue; ce point noir, cette traînée de fumée grandissent; nous voilà à bord avec un cortége de jolies Unterwaldoises vêtues comme pour le bal : coiffure en torsades de perles; vrai costume d'opéra comique.

Tout est organisé d'une façon simple et commode, les rouages d'une montre ne sont pas mieux agencés et ne fonctionnent pas plus régulièrement que le service des bateaux et voitures dans les endroits les plus reculés. On arrive, on repart; tarifs fixés à l'avance, nul débat, aucune lenteur, tous les tracas évités.

Jusqu'à Lucerne le temps est si couvert, qu'on a peine à reconnaître ce lac enchanteur noyé dans les brouillards; à la tristesse de sa physionomie s'ajoute le regret de retourner au sein des villes.

Le lendemain matin, encore un doux moment aux bords de la Reuss; les orgues de l'église voisine accompagnent le sourd murmure des flots. En regardant les eaux bleues de la rivière, je rêvais à cette parole mélancolique : *une destinée inachevée.*

Mon Dieu! donnez-nous assez de vie pour voir l'accomplissement des grandes choses qu'on est en droit d'attendre.

A Roth, on retrouve la Reuss; de grandes plaines encadrées de collines, et vers Zurich la chaîne de l'Albis. La voiture s'arrête à Zug; comment ne pas profiter de ces cinq minutes pour revoir les Alpes? Courir sur le quai, embrasser du regard le Pilate et le Righi, l'Eiger et le Wetterhorn, ce fut l'affaire d'un instant. Déjà la voiture s'ébranlait, on s'élance dans le coupé. On gravit une côte

escarpée, le groupe des Alpes surgit et nous accompagne jusque sur les hauteurs de l'Albis pour nous récompenser de les avoir cherchées au risque de manquer le départ.

—

Le champ de bataille de Capel et la grande figure de Zwingli maintiennent ici le cœur à une hauteur d'espérance affermie par le sang des martyrs. Ce sang a fécondé la terre suisse. Sous ces arbres où expira le héros réformateur, naquirent au même moment la liberté politique et la liberté religieuse; sa mort est changée en une gloire impérissable. Aussi le proscrit qui va retrouver d'autres proscrits salue la pierre brute élevée à l'endroit où tomba Zwingli. Ce bloc de rocher est bien le monument qui convient au libérateur des Alpes. On voit encore le rejeton de l'arbre sous lequel finit cette grande vie. Une espérance infinie remplit le cœur en songeant qu'à cette heure-là tout semblait perdu ; tant d'immenses sacrifices inutiles; pourtant la victoire a surgi du fond de la défaite.

Au sommet de l'Albis le petit lac bleu de Turl apparaît à travers la forêt de chênes, et au terme de cette forêt toute la vallée et le lac de Zurich étincellent de lumière. Non moins éclatants, les immortels souvenirs républicains de 1799. Déjà préoccupé de la campagne de 1815, tu me racontais la victoire de la République; tu remarquais que la Sihl ne pouvait être un bien grand obstacle pour nos Français.

Cette bataille de Zurich, gagnée par les derniers volontaires de 1792 commandés par Masséna, remplit l'horizon : elle lutte de grandeur avec la chaine des Alpes orientales, les Sept-Margraves, le Santis, le Glarnisch, qui forment l'amphithéâtre du lac et de la ville étagée sur les deux rives de la Limmat.

—

Nos pensées prirent un autre cours en apercevant la ville qu'habite un de nos plus chers amis, un des plus fermes amis de la liberté.

Il nous attendait dans la cour des messageries entouré de ses trois fils; de loin nous reconnûmes notre petit Jean-Paul, bien qu'il eût grandi de la tête et qu'on eût coupé ses cheveux à la mal-content. Plus d'une page des Mémoires d'exil de 1852-1856 est consacrée à ce gentil enfant que tout le monde chérissait dans la proscription, à cause de sa jolie petite physionomie grave et réfléchie, de ses reparties spirituelles et sensées, et de ses boucles blondes.

On se le disputait le jeudi et le dimanche. Inséparable compagnon de son père, que de fois il me mit en frais d'invention! pour l'occuper et l'amuser pendant les entretiens des exilés, je lui racontais d'interminables et palpitantes histoires dont je ne savais pas le mot en commençant et en finissant; il me révélait le phénomène de la double audition. Attentive à ce qu'on disait à l'autre bout du salon, mon récit dramatique restait tout à coup en suspens. Et l'enfant de me tirer par la manche : « Eh bien! comment ça finit-il? — Écoute ton papa, il va nous l'apprendre. »

Jean-Paul et ses frères étaient élevés à la façon de d'Aubigné, leur compatriote, avec plus de tendresse pourtant. La vérité est que ce n'était guère un gouvernement paternel despotique; la plus tendre, la plus indulgente des mères n'aurait pas le cœur autrement fait que cet homme admirable, qui reportait sur l'éducation et l'amour de ses enfants son ardent patriotisme.

Parfaitement studieux à l'heure des classes paternelles, appliqués au grec et au latin, les enfants s'en dédommageaient par de bruyants ébats le reste du jour. Nous les appelions les *trois jureurs*, à cause de leurs bras toujours levés vers le ciel; à la façon de David, ils menaçaient aussi de la fronde. Il est juste d'ajouter que leur petite sœur

Marguerite en était préservée ; ils la protégeaient tendrement : « Toi, tu es une fleur, » disait notre brave Jean-Paul.

Il nous avait accompagnés à Waterloo en 1852 : mais cette fois, il ne fut pas des nôtres.

Pour causer en paix, librement, nous allâmes seuls avec notre ami visiter le champ de bataille de Zurich au passage de Diétikon. Il venait d'y conduire le général de Lamoricière, dont le coup d'œil sagace rectifia plusieurs graves erreurs commises par les historiens de cette campagne. La découverte de la tête de pont élevée en 1799 était un fait des plus intéressants. Notre cher cicérone avançait à travers broussailles et taillis déjà explorés avec le général Lamoricière.

Le temps et le paysage étaient superbes ; les commentaires des deux amis, leur bonne humeur, ces rapports aimables, affectueux, la joie de se trouver là ensemble, au milieu de ces grands souvenirs, tout cela nous fit des heures ineffaçables !

Rentrant à l'hôtel, Edgar Quinet put écrire dans son carnet les lignes qui résument les pensées de cette journée :

« La France venait d'être sauvée par la bataille de Zurich. En revoyant presque intacts au passage de Diétikon, recouverts d'une épaisse végétation, les vastes travaux de l'armée à sa tête de pont, je n'ai pu m'empêcher de me dire : « Celui qui verra ces travaux, ces redans, ces bas-
« tions faits pour un jour avec une solidité qui a bravé
« plus d'un demi-siècle (car ils semblent faits d'hier),
« celui-là pourra juger de la prudence consommée qui se
« mêlait aux entreprises les plus hardies des armées ré-
« publicaines ; et il ne pourra guère songer que ces ar-
« mées eussent grand besoin du 18 brumaire pour sauver
« chez elles la discipline ou les traditions de l'art mili-
« taire. »

Le soir, nous vîmes Flocon. Sa mort est encore trop récente pour que je puisse parler sans une douloureuse émotion de cette noble vie. Sous ce toit hospitalier de proscrit, c'était la France stoïque, mais pleine d'humanité. Un autre proscrit, italien, M. de Boni, âme valeureuse, intelligence d'élite, vint aussi. Celui-là a retrouvé sa patrie affranchie.

Pendant ce premier séjour à Zurich, nous ne fîmes que jeter un coup d'œil sur la cathédrale; il nous suffit pour rester frappés du rude châtiment que lui infligea Zwingli. La porte d'entrée murée, le portail transporté sur la façade opposée, tous les ornements arrachés; le *fœhn*, l'ouragan des Alpes, souleva la moitié de l'église pour la réformer. Nudité absolue à l'intérieur, pas une seule fleur d'acanthe; sur le second pilier, on a oublié un roi et un pauvre saint qui tient encore sa palme à la main.

La statue de Charlemagne, fondateur de la cathédrale, ne laisse pas d'étonner en pays républicain et protestant. Nous errions sous les arcades du petit préau du cloître plein d'ombre, de fraîcheur et de bosquets fleuris, jouissant de la solitude et du silence. En jetant un regard vers une des portes entr'ouvertes d'un couloir, nous vîmes une nombreuse réunion d'enfants; ils écrivaient, travaillaient dans un ordre si parfait, avec un tel recueillement, qu'on aurait entendu le vol d'un papillon. C'était l'école des jeunes filles; les enfants sur leurs bancs avaient l'immobilité des bas-reliefs de marbre; l'institutrice allait, venait, inspectant l'ouvrage sans proférer une parole.

Tant d'édifices publics consacrés à l'instruction populaire, ne seraient-ils pas convertis dans maints pays en casernes, en prisons? L'honneur et le salut des républiques protestantes est dans cette forte union de l'instruction et de la Réforme.

Nous fûmes longtemps à la découverte de la maison de Zwingli; bien des doutes s'élèvent. Est-ce le numéro 385

ou le 185? On ne sait. La femme du pasteur nous introduisit dans une vieille chambre qu'on suppose celle de Zwingli ; la très-ancienne boiserie d'une armoire date de cette époque.

Le portrait du moins (au Musée) est parlant ; la raison brille sur le front ; l'œil est plein de lumière, le regard clair, assuré, calme et résolu ; à mesure qu'on l'observe il flamboie. La main droite, soulevée au-dessus des livres, lance d'un geste une objection, et cette main a toute la délicatesse féminine ; la ligne du cou est inflexible.

Sur sa bible, qu'on touche avec respect, il a écrit en marge les dates de la naissance de ses enfants ; pour l'un, il ajoute : « Né dans la maison Schultens ; » et l'autre : « Dans la maison des Écoles. »

L'université où notre ami fait son cours de Droit, domine des jardins et en est entouré. Nous causions sous le peuplier de la place Saint-Pierre, près de cette église où Lavater prêcha vingt-cinq ans, et où il périt si malheureusement... tué (hélas! faut-il s'en souvenir?) par un des nôtres!

Rêvant au passé : « J'envie, disais-tu, les hommes de la Réforme ; ils avaient la liberté d'écrire ; ils avaient surtout la faculté de parler en public à des foules. La parole seule édifie dans le véritable sens de ce mot; elle porte avec elle son explication, son commentaire, et c'est la parole de prédication qui a fait la Réforme en la portant au fond des masses. Pour nous, à quoi sommes-nous réduits? Nous avons pour nous des livres savants que le monde ne lit pas, des revues où nous sommes obligés de calculer, de glacer chaque mot. Mais cette cathédrale de Zwingli à Zurich, qui nous la donnera! »

« Ah! si le dix-huitième siècle avait pu parler comme il a pu écrire, que ses résultats eussent été différents! La révolution par les idées aurait pris un corps, une vie dans les masses, elle ne serait pas restée à la surface des choses.

La Réforme a réussi partout où elle a eu l'appui du gouvernement. Si les réformateurs eussent été traqués sur le continent, s'ils eussent été placés dans l'impossibilité d'écrire et de parler, je ne dirai pas que la Réforme n'eût pas fini par se produire ; mais je suis certain qu'elle eût fait son chemin plus lentement, plus difficilement. Pour nous, nous n'avons pas, à vrai dire, un seul point du continent où nous puissions écrire en liberté. Ce qui vient de se passer sur la tombe d'Eugène Sue prouve que nous ne pouvons même parler sur nos morts. »

« Tous les gouvernements nous sont hostiles au même degré. Quelle différence avec les choses et les hommes du seizième siècle ! Aujourd'hui trop de réflexion paralyse l'esprit. Nous ne pouvons que continuer à lutter, à vivre, à dire la vérité à travers les soupiraux, sans être en état d'annoncer comment et quand elle règnera. Nous sortirons vainqueurs, je le crois; mais comment se fera la victoire, voilà ce que personne encore ne peut dire. »

—

Ici comme à Bâle, le peuple se sent chez lui, pénètre partout, envahit tout; les marchandes de fruits étalent leurs échoppes sous les arcades de la Bibliothèque nationale. Qu'on se figure les femmes de la halle dans les corridors du Louvre et du palais Richelieu. L'intérêt du peuple prévaut en Suisse sur toutes choses. Est-ce là une république *bourgeoise ?* Depuis, nous avons entendu de singuliers arguments. On cherchait à nous prouver que la Suisse n'est pas une république : nid d'aristocrates, disait-on.

Toujours est-il que, la Suisse et la Belgique exceptées, les pays les plus civilisés d'Europe étaient plongés en 1857 dans un vrai néant politique. Tel grand État autrefois renommé pour sa philosophie ne représentait plus qu'un livre poudreux. Pas un cœur d'homme ne battait sous cette

poussière; on ne rencontrait que des ombres indifférentes au bien et au mal, hostiles aux vaincus.

On se sentait partout sur un sol ennemi de la pensée, où les espérances les plus légitimes sont taxées d'exaltation, et la persévérance d'obstination. Il fallait éviter tout entretien politique, religieux, philosophique, sous peine de déchaîner les plus âpres discussions. Imagine-t-on la souffrance d'une telle compression morale?

La vie semblait concentrée dans un petit nombre, et nous étions forcés de nous avouer que c'est dans des âmes françaises que l'étincelle sacrée se conserve encore.

Ce fut avec une ferme intention de revenir en Suisse que nous dimes adieu à nos amis de Zurich et de Bâle.

—

RETOUR A BRUXELLES

Nous touchions à la date fixée pour le retour; la maisonnette rue Traversière et la table de travail exerçaient maintenant plus d'attraction que les hautes cimes.

On reprit le chemin de Bruxelles déjà tracé par les brouillards d'automne, repassant aux mêmes lieux que nous avions parcourus dans l'enchantement du printemps.

La vue d'une grande intelligence en ruine attrista singulièrement notre passage à Heidelberg. J'en dirais autant des arcs de triomphe et trophées de fleurs dressés dans la Bavière rhénane. Nous pensions que c'était à l'occasion de l'entrevue des souverains. On nous détrompa, il y avait à Ludwigshafen grande foire de bestiaux.

Sur le bateau de Mayence, par le plus affreux temps et la plus insipide compagnie, nous remarquions deux choses: l'esprit de servilité et la tendance des hommes à voir dans

les événements la répétition exacte du passé. On était sûr d'un nouveau partage de l'Europe, la carte du monde remaniée à Stuttgard, mais personne n'était choqué de cette vente de peuples faite de gré à gré. Il y avait là des dames agenouillées, extasiées devant l'affreux roquet d'une altesse; il pleuvait à verse, le froid était vif sur le pont, les cabines rendues insupportables par les conversations; nos premières impressions alpestres submergées, un immense ennui recouvrait tout.

Notre humeur se tourna contre la cathédrale de Cologne.

Il faudrait des semaines et des mois pour étudier cette histoire universelle en pierre. Mais si l'art consacre l'esprit vieilli du passé. faut-il encore l'admirer? Ce monument du catholicisme élevé par des mains protestantes, la patrie de Luther édifiant la basilique romaine et y mettant son orgueil, cela déconcerte. Il est vrai que le roi de Prusse déclarait ouvertement ses regrets que la Réforme ait affranchi le temple et l'esprit de l'Allemagne.

Les pompes du paganisme, nous dit-on, sont nécessaires à l'architecture gothique. Les temples grecs ne conservèrent-ils pas leur beauté éternelle même après la disparition des mystères d'Eleusis? Sans doute, il ne s'agit plus de reprendre le marteau de Zwingli pour détruire les ornements de pierre. C'est dans l'esprit humain qu'il faut abattre les tours gothiques du despotisme et arracher les fondements de pierre de la servitude. Quelle révolution morale sera assez forte pour en extirper les racines!

Voilà ce qui s'agitait en nous, pendant que l'orgue retentissait sous les gigantesques arceaux, dans la forêt de granit de la cathédrale.

A Verviers, nous reconnûmes la frontière aux nuées grises et noires, et au tapage musical de ce brave peuple musicien et remuant. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un peuple qui ait moins changé que les Belges, et je me hâte d'ajouter que c'est un de leurs titres d'honneur, puisqu'ils ont conservé ainsi l'humeur indépendante de leurs aïeux, jaloux de leurs libertés communales, ne souffrant nul empiétement du pouvoir. Un essai de tyrannie trouverait ici la même résistance que chez les braves bourgeois flamands du moyen âge. La liberté communale a marqué de sa forte et fière empreinte cette société à tous ses degrés : peuple, bourgeoisie, noblesse.

Ils ne sont pas très-sympathiques aux exilés, cela est vrai ; mais quel est le pays où l'on aime aujourd'hui les vaincus? D'ailleurs le reproche n'atteint que les gouvernements, puisque les peuples ne veulent plus en être solidaires.

Après cette vie des champs, mon mari avait une peine infinie à se faire à Bruxelles, à reprendre, comme il disait, les chaines de la ville. Il avait goûté cette indépendance, cette liberté qui fut toujours un besoin de sa nature. « Je croyais qu'il n'existait plus rien de semblable dans le monde ! » s'écriait-il.

Et pourtant nous étions puissamment attirés vers la Belgique. Nous sentions que dans un temps d'hostilité universelle, c'est par l'identité des principes, des espérances, que la famille spirituelle se fonde, surtout par les épreuves subies en commun. A une époque de défaillance où les notions du juste et de l'injuste sont confondues, chers exilés, vous témoignez par vos actes, par votre vie, que la conscience humaine n'est pas morte. Aussi avec quelle juste fierté on retrouva la tribu d'exil ! Un jour viendra où l'on se souviendra de ce petit groupe d'hommes inflexibles que l'Europe affecte d'ignorer.

Oui, nous avons revu avec bonheur ceux dont l'amitié est aussi une patrie. La plupart n'ont pu se donner des vacances, et ils ont l'air un peu prisonniers. D'ailleurs rien n'est venu changer la situation en trois mois; on se retourne toujours vainement dans ce cercle sans issue. L'exil! peine odieuse plus terrible que la mort, car elle est sans gloire aux yeux du vulgaire. Les autres peuples ne comprennent pas ce qu'elle a d'amer pour un Français.

Je le crois bien; les habitants d'une partie de l'Europe s'exilent volontairement pour habiter la France et ne s'émeuvent pas à l'idée de ceux qui vivent loin de leur pays. Mais le Français ne se fait pas à la vie étrangère, même librement choisie. Qu'est-ce donc qu'une vie forcément passée loin de France?

TROISIÈME PARTIE

—

HUITIÈME ANNÉE

I

1815 — CHAMP DE BATAILLE DE LIGNY

Le lendemain matin le frais souvenir de Lauterbrunnen flottait encore devant mes yeux dans un demi-rêve. Mais hélas! le roulement des omnibus sous les fenêtres remplace le bruit des cascades de notre vallée de Tempé. Chassons les pensées alpestres; il s'agit maintenant de reconstruire le nid abandonné; de reprendre les habitudes régulières de travail, réchauffer, embellir la maisonnette froide et poudreuse, arranger le cabinet de travail au second étage. Et vraiment un rien suffit pour le rendre joli; là, dans cette retraite, refaisons-nous une solitude chérie.

Beaucoup de lumière, un feu clair et joyeux, mon piano pour être plus près de toi, le tapis bleu de ta mère sous la table et, sur cette table, le précieux carton vert renfermant divers manuscrits.

J'ai déjà dit qu'un besoin instinctif de la nature d'Edgar Quinet est de se renouveler en changeant de sujet et en prenant une corde nouvelle. Il se repose de l'œuvre achevée par une œuvre d'un caractère diamétralement opposé; l'histoire succède à la question religieuse, la poésie à la philosophie, l'art militaire à la politique. Plusieurs travaux d'un ordre différent étaient parfois menés de front, mais il terminait de préférence le livre le plus urgent, le

plus opportun; le devoir l'emportait sur l'attrait du sujet.

Nous étions au seuil d'un long hiver; on eût aimé une société agréable : Quel choix feras-tu? — Première question posée le lendemain.

En plongeant le regard dans le mystérieux carton vert (qui me faisait l'effet d'un réservoir de la nature où se trouvent en germe les créations qui vont éclore), que trouvait-on? L'ébauche de presque tous les livres publiés jusqu'à ce jour. En effet, il y avait déjà une partie considérable de *Merlin* (les Limbes, Bonne Aventure de Jacques Bonhomme, Pèlerinages). J'avais copié dans un cahier tes lettres d'enfance qui me suivent partout (leur encre pâlie eût fatigué tes yeux); premier point de départ à l'*Histoire de mes Idées*. La *Révolution* était représentée par plusieurs centaines de pages sur le 18 Brumaire et l'Empire; enfin la *Campagne de* 1815 était ébauchée quinze ans avant sa publication.

Le motif déterminant pour donner une plus grande extension au petit manuscrit de 1835 et au Mémoire adressé dès 1846 au duc d'Elchingen sur l'affaire des Quatre-Bras, fut le désir de rendre une justice éclatante au cher compagnon d'exil, dont le beau livre, *Histoire de la Campagne de* 1815, venait de paraître à Bruxelles, mais ne pénétrait pas en France.

Charras désirait que son ami en rendît compte; il accepta avec joie. C'était l'unique moyen de faire connaître en France l'esprit de cet ouvrage « qui plaçait l'auteur au premier rang des écrivains militaires de notre temps; l'amour de la vérité et de la France l'emportait chez lui sur toutes les considérations ordinaires de complaisance, de routine ou de vanité; enfin, par-dessus tout, il était libre d'idolâtrie envers Napoléon. »

Acte politique en même temps qu'élan d'amitié. Mais que d'obstacles! Le moindre, c'était d'écrire avec des en-

traves. Il y avait encore d'autres inconvénients; on les fit valoir au colonel, qui tint bon; et il fut convenu que la *Revue des Deux Mondes* publierait dans le courant de l'hiver une partie du travail d'Edgar Quinet.

Cela mit fin à toute hésitation : il reprit ses notes écrites en 1835 pendant le séjour qu'il fit à la ferme du Caillou, sur le champ de bataille de Waterloo. Le manuscrit jaune fut tiré du carton de préférence à d'autres travaux.

Ce n'est pas sans un effort de volonté qu'on s'arrachait à une œuvre de paix qui eût adouci les frimas et les tristesses de cet intolérable présent. Mais il était désirable, nécessaire, de répandre le plus de lumière possible sur l'événement important entre tous, celui qui pèse sur les destinées de la France dans le passé, le présent et l'avenir. On s'attendait chaque jour à revoir le fantôme de 1814; M. Thiers publiait le volume renfermant Dresde et Leipzig; d'autres ouvrages sur le même sujet fourmillaient d'erreurs périlleuses; les relever, les combattre, établir une enquête rigoureuse relativement à cette terrible époque, source de tant de calamités contemporaines, quoi de plus opportun?

Nous vivions du matin au soir de ces cruelles pensées. Nous fîmes plus que d'en parler, nous revîmes l'un après l'autre ces champs de bataille, maintes fois visités depuis 1851. Par une amère ironie du destin, les proscrits de décembre étaient internés dans un rayon de souvenirs navrants; partout des étapes qui marquaient l'agonie de la France en 1815. Après chaque excursion aux champs funèbres de Waterloo, on revenait saisi d'indignation et de douleur. Sur les lieux mêmes, ces revers semblaient plus cruels; on prenait en pitié, en dégoût l'humanité, que rien ne guérit de son aveugle fanatisme pour la force.

Oui, on savourait toute l'amertume de la défaite morale. Oh! qu'elle était chèrement payée cette vérité : la servitude tue le génie d'une nation, et produit un lent suicide de ses

facultés les plus belles! Le despotisme flétrit et vieillit une nation, il trace autour d'elle un désert; à l'heure du péril, la voilà seule et dépouillée.

—

La liberté est si fortement implantée sur le sol américain, que même dans les États catholiques la résistance à l'envahissement de l'esprit clérical se produit par les actes des gouvernements et par le ton général de la presse. Dans notre vieille Europe, il n'en va pas ainsi. En présence des attaques furibondes des ultramontains, certains hommes politiques étrangers renièrent l'auteur de la *Révolution religieuse* et firent retirer leurs noms qui figuraient en tête de la publication des œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde.

En même temps une revue belge était assaillie d'articles hostiles signés de noms libéraux, et qui prétendaient néanmoins faire la guerre au catholicisme.

On a toujours cru que l'union fait la force, et qu'en face de l'adversaire commun, l'intérêt réciproque oblige tous les alliés à se grouper en un faisceau. Le besoin de discussion peut être une innocente manie en temps de paix, mais combien périlleuse à l'heure des rudes assauts! Pendant le siége de Jérusalem et pendant celui de Byzance, les sectaires discutaient, et sans doute admirablement! Serions-nous déjà dépouillés de passion et de volonté, au point de sacrifier notre cause aux disputes métaphysiques, l'*être* au *non-être?*

La mission des écrivains de la liberté est plus sérieuse. Il s'agit à cette heure non-seulement d'extirper les vieilles idées enracinées dans les mœurs, mais aussi d'empêcher la démocratie de devenir ultramontaine et césarienne. Faire aimer le bon sens, rendre la liberté synonyme de justice et d'humanité; réveiller la conscience, la créer

de nouveau pour ainsi dire... Résumant toutes les calamités qui ont égaré l'opinion publique, Edgar Quinet concluait qu'il est grandement temps de refaire l'histoire.

Nous touchions aux derniers jours d'automne; le temps était redevenu très-beau; mais que sert le beau temps en ville? On se traîne péniblement sur le pavé, quand on pourrait s'élancer d'un pas léger vers les collines! Il faut un surcroît de sagesse maintenant pour se contenter du Parc de Bruxelles. Pourtant on était sûr d'y rencontrer des amis; sans cet attrait, on n'eût guère dépassé le seuil de la maisonnette. Dans la chambre bien close, avec nos chères occupations, tout me semblait bon; même en un désert j'eusse été heureuse. L'exil reparaissait au dehors, avec les bruits du jour, avec les entretiens politiques, toujours les mêmes, hélas! On ne voyait paraître aucun symptôme de vie; mais des secousses terribles venaient de temps en temps troubler la torpeur universelle.

Par une belle et chaude soirée du 31 octobre, nous apprîmes au Parc une cruelle nouvelle : la mort subite du général Cavaignac.

C'en était trop! Rude était le coup qui frappait la liberté! Depuis six ans, nul malheur plus grand pour la démocratie. Mon mari le ressentait comme un deuil personnel. Il revint à la maison brisé de douleur. Sa souffrance concentrée, muette, ne fut que plus profonde.

Il y fallait une puissante diversion : je proposai pour le lendemain la course, depuis longtemps projetée, au champ de bataille de Ligny.

Le 1er novembre, le soleil se levait au moment où nous

entrions à la gare du Luxembourg; dans quelles dispositions d'esprit!... Notre situation présente nous semblait aussi désespérée qu'à Waterloo! A tous les points de l'horizon les désastres s'amoncèlent à l'heure où l'on attend le secours! O France! pauvre arbre qui se dépouille de toutes les feuilles de sa couronne!... Où est la force qui vaincra la douleur? — Aimer au-dessus de la mort.

Et, me voyant dans une profonde affliction, tu ajoutais :

« Les jours de Cavaignac étaient marqués. S'il était mort au faîte du pouvoir, couvert de gloire, président de la République, on eût dit : C'est une vie bien remplie! une destinée achevée! Mais s'il y a des moments où la justice éternelle est voilée, elle brillera encore, elle aura son jour! A cette heure, la liberté est sur la croix, elle a sa passion. »

Madame Cavaignac a été admirable de stoïcisme ; ce retour à Paris avec son mari mort à ses côtés, accompagnée de l'enfant qui répétait : « Mon père dort! » c'est une action antique. Puisse cet enfant, élevé par une aussi noble mère, égaler le général Cavaignac et Godefroi!

Que de coups répétés! Quel acharnement de la destinée! Mais, dans l'excès même de la douleur, on puise une force nouvelle de résistance. L'âme retrouve son énergie; et rejetant loin d'elle les mesquines souffrances, les petites pensées, elle se retrempe et se raffermit dans sa voie.

—

Grande journée que de parcourir avec toi le champ de bataille de Ligny! Nous en fîmes le tour de huit heures du matin à cinq heures du soir. Nous traversâmes d'abord la longue rue de Ligny, affreusement fangeuse; on marchait dans la boue. Un petit enclos de pierres, d'où les Prussiens tiraient sur les Français, fortifie chaque mai-

son; elles gardent les traces de l'incendie; les chaumes sont noircis.

Nous montons du côté de Sombreffe, d'où nous revenons sur les villages de Boigne, Tongrinelle; nous longeons la grand'route de Louvain à Fleurus, et ce fameux champ près du chemin vicinal où se rangea la réserve, la vieille garde; nous passions en revue le front de la ligne française.

Le sol est partout creusé de puits d'extraction pour le minerai de fer.

Du haut d'un tertre appelé la Tombe, où l'artillerie était placée, l'horizon se découvre de toutes parts; nous grimpons jusqu'au mamelon où Napoléon se tenait près du moulin; de là nous continuons vers Saint-Amand. Le village est caché dans un bois; ce que nous prenions pour un bosquet de bouleaux était un verger dont on avait blanchi les poiriers à la chaux, hygiène d'horticulture de ce pays.

Les habitants sont de race française, vive et gaie. Madame Flappart, qui nous donna à dîner dans son cabaret, parlait un vieux français des plus pittoresques : « Je vous monstrerai l'enclos emmuraillé. »

Elle avait douze ans lors de la bataille et s'en souvenait très-bien : « Les habitants de Saint-Amand ont couché plusieurs nuits dans les bois, disait-elle. Voici le verger où l'Empereur, sur son cheval blanc, passait des revues; je le vois encore! » Revues inutiles qui lui firent perdre, le 17, un temps précieux.

Nous revînmes par Brye, où les Prussiens bivaquèrent à cinq minutes des Français. Voici le moulin où Blücher tomba de cheval, nos cuirassiers passant sur lui sans le reconnaître. Si on l'eût pris, la destinée du monde était-elle changée?

« Quelle inconcevable faute de n'avoir pas poursuivi Blücher le 17 à la pointe du jour, après Ligny! Quelle faute de n'avoir pas appelé d'Erlon au feu! » disais-tu

Ah! que ces champs de Belgique sont saturés de sang français!

Vers Fleurus, le paysage s'amollit; au loin surgissent entre les arbres les pointes des clochers et les villages disséminés. Dans ces immenses plaines ondulées, à pentes inclinées, dans ces replis de terrain, les troupes étaient parfaitement cachées. En ce moment, un splendide coucher de soleil éclairait Sombreffe; les fenêtres des maisons rougissaient comme des boulets ardents.

Nous nous sentions à l'aise au milieu de ce vaste horizon peuplé de grands souvenirs; l'âme y retrouve l'entrain du combat. Ces huit heures de courses furent salutaires; je marchais derrière toi, rêvant à 1815, à la triste nouvelle d'hier.

Et je pensais à cette âme vaillante toujours prête à se jeter dans la mêlée confuse où le génie d'un peuple menace de disparaître. Ah! si on l'écoutait, ils seraient sauvés!

Que répondre à ceux qui vantent le progrès infaillible : « *l'idée marche!* » Qu'ils visitent ces champs de bataille, les réflexions naîtront d'elles-mêmes; tout leur dira que le siècle a dépassé la moitié de sa course sans avoir encore renouvelé l'horizon des idées et des événements. Samson aveugle tourne la meule dans un cercle sans issue.

Nous revînmes à Ligny, causant de ces hommes de 1815 rampant devant la force, insultant le vaincu qui les faisait trembler d'un regard au temps de sa puissance. Comment employaient-ils les heures suprêmes où il s'agissait d'organiser la défense nationale et de sauver la France de l'horreur d'une seconde invasion? Ils affectaient de prendre à la lettre le mot de la coalition : nous ne faisons pas la guerre à la France, mais à l'usurpateur. Et Paris fut livré.

Que d'hommes valeureux dans la mêlée, soudainement aplatis en politique! Qu'est-ce que Waterloo en comparaison des jours désastreux qui suivirent? La défaite était glorieuse, l'armée héroïque; elle succomba sous le nombre; tous moururent avec honneur. Mais ceux qui abandonnèrent la France, qui ne voulurent ni prévoir la marche en avant des Hollandais, ni couper les ponts de l'Oise; ceux qui laissèrent l'ennemi filer sur Paris, abandonnant Compiègne à la coalition, simulant le combat d'Issy pour tromper le peuple et l'armée, ces mêmes hommes déclarèrent aux Chambres que la défense était impossible : « Il faut capituler! » Et à Blücher ils écrivaient : « Nous contenons à grand'peine le peuple. » Ils le conjuraient de ne pas pousser à bout les Parisiens.

Trahison : c'est le mot inscrit en 1815 sur le sol français; le peuple le plus intelligent de la terre se laisse duper par quelques paroles dorées; la France est livrée pieds et poings liés. Que de pleurs ces souvenirs nous ont arrachés! Jamais je n'ai regardé du côté des barrières de Bercy sans frémir, je voyais étinceler au loin les baïonnettes de l'étranger.

La démocratie ne put organiser la lutte de la liberté selon l'esprit héroïque de la Révolution. Quinze ans de césarisme avaient fait la nuit dans les consciences. Où était le peuple? Aux armées. Ses os blanchissaient tous les champs de bataille de l'Europe. Plus de citoyens. Il ne restait qu'une foule anonyme, accablée d'une immense lassitude.

Enseignement terrible. Mais l'esprit national, la vie politique finirent par se réveiller dans un groupe d'âmes intrépides. Ce sera l'honneur éternel de Manuel, de Foy, de Benjamin Constant, d'avoir refait l'âme de la France après une si longue mort.

L'injure de l'invasion avait laissé dans tous les cœurs un ferment de haine: le peuple n'a pas sanctionné cet op-

probre; des éclairs de liberté sillonnaient la nuit profonde, elle fut suivie d'un réveil libéral.

Gloire militaire, passion funeste de la France! comment te combattre? Par une autre passion aussi nationale et plus noble : l'amour de la liberté.

II

UN GRAND PATRIOTE AMÉRICAIN

En rentrant, nous trouvâmes des lettres de Buenos-Ayres et, dans une *Revue* du Chili, un admirable compte-rendu de l'ami que nous appelions *l'Araucan*.

Francisco Bilbao était le lien d'Edgar Quinet avec l'Amérique, l'écho fidèle de la voix du Collége de France dont il continuait la prédication au delà des océans.

Jamais maître n'eut un disciple dont la pensée s'identifiât davantage avec la sienne. Un jour il paiera sa dette à la mémoire de ce fils intellectuel, mais dès cette heure nous évoquerons ici la noble figure d'un des plus grands patriotes de l'Amérique du Sud. Il a tant aimé et servi la France! Elle lui doit un souvenir.

Homme d'action, penseur, écrivain, Bilbao réunissait au suprême degré l'intrépidité de la pensée à un ardent amour de la vérité et de la liberté. L'héroïsme était l'élément naturel de son âme. Il tenait du Cid et de l'Araucan, la fierté castillane dans une nature primitive indomptée. En même temps apparaissait chez lui je ne sais quel reflet des temps antiques; sans doute parce qu'Homère et Platon étaient, comme il le disait, son école d'action et de beauté.

Sa vie fut une lutte constante pour la liberté : au Chili,

au Pérou, dans les républiques orientales, partout où se livrèrent les combats de l'indépendance.

Né à Santiago, dont son père était gouverneur, il entraînait à dix-huit ans ses cinq frères sur les champs de bataille. Son parti vaincu, lui-même exilé, après un procès politique où se mêlèrent déjà les persécutions religieuses des congrégations, le jeune proscrit arrive à Paris au moment où l'enseignement du Collége de France enflammait la jeunesse.

La première fois qu'il assista au cours d'Edgar Quinet, il entendit ces paroles qui semblaient s'adresser à lui :

« Le seul Chili semble garder encore l'âme des anciens Araucans. »

Le lendemain il se présente rue du Mont-Parnasse, 4 : Edgar Quinet voit entrer un grand et beau jeune homme à l'aspect et à la parole un peu spartiates, qui lui tend une lettre et prononce ce seul mot : « Lisez. »

C'était une profession de foi brûlante d'enthousiasme, animée du souffle des Cordillières.

L'adoption morale était faite, elle dura jusqu'à la mort.

Son autorité était grande sur les jeunes gens des Écoles ; ils lui portaient encore plus de respect que de tendresse. Tous pressentaient le haut avenir qui attendait leur condisciple.

« La force et la lumière faisaient le fond de sa nature restée primitive, virginale et marquée du sceau des grandes destinées. Il érigeait l'idéal de la justice et de la vérité en loi des nations et des individus. »

Tel est le sentiment que Bilbao encore adolescent inspirait à ses jeunes amis français.

Intimement lié avec Lamennais, Mickiewicz, Michelet, Quinet, Bilbao resta toute sa vie en correspondance avec ceux qu'il appelait ses *maîtres et amis*.

Dès son premier séjour à Paris, il publia dans la *Revue indépendante*, dans la *Réforme*, dans la *Tribune des peuples*

des travaux où l'esprit philosophique s'alliait au patriotisme le plus pur.

L'avénement de la République sembla à cette âme généreuse la réalisation de son idéal, l'aurore d'une humanité nouvelle, la régénération de la France et de toutes les patries. Aussi quelle fut plus tard sa douleur à la défaite de la liberté! douleur patriotique, car il aimait la France en véritable fils adoptif.

Doué d'une puissance de concentration et de concision singulière, il avait de ces paroles où se gravaient comme sur une médaille les traits profonds de sa nature; ses amis répétaient à l'occasion ces mots : *à la Bilbao,* qui circulaient entre eux.

« *Michel-Ange, tu m'entends!* » Par ce seul mot, à Rome, dans la chapelle Sixtine s'exhalait l'indignation de son âme frémissante; il prenait à témoin de ses espérances frustrées le héros de l'art.

Il disait aussi : « Chacun de nous est un artiste chargé de sculpter sa statue pour son tombeau, chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image. Tâchons qu'elle soit belle et digne d'attirer les regards. »

Mais ses déceptions dans le vieux monde ne ralentissaient pas l'œuvre patriotique de sa vie : la liberté de l'Amérique du Sud. Traversant de nouveau l'Océan, au milieu des tempêtes équinoxiales qui faillirent engloutir la frêle coquille de noix sur laquelle il fit le trajet, il se jeta encore dans la lutte, partout où se livrait le combat du bon droit. Sa famille, exilée du Chili, s'était établie à Buenos-Ayres. Cependant le proscrit tournait toujours les regards vers son drapeau chéri : « Voyez! écrivait-il, l'étoile des Araucans, dans le bel azur de notre ciel! plus bas le sang rouge de nos pères qui nous ont donné l'indépendance! Rien qu'à voir ce symbole sacré, je sens les brises de mes grandes vallées et le souffle d'une immortelle jeunesse! Souffle vivifiant qui a balayé les

traces de la conquête sur la terre et sur l'Océan. Quand on sent en soi l'âme d'un peuple, qu'est-ce que la mort? *Adelante!* »

A l'heure des épreuves, Bilbao ne faillit pas à cet engagement envers lui-même. L'intrépidité qu'il portait sur les champs de bataille l'accompagnait dans tous les actes de la vie. Elle devait aussi causer sa mort. A la fin de 1857, se trouvant sur un paquebot, dans le Rio de la Plata, une femme du peuple tomba par accident, du pont, dans le fleuve, à l'endroit où le Rio est plus périlleux que la mer. Bilbao se jette dans les flots, réussit à sauver cette inconnue, mais ses efforts surhumains amenèrent une rupture de vaisseau dans la poitrine, des vomissements de sang.

La femme du peuple était sauvée, mais la vie de son libérateur ne fut plus dès-lors qu'une lente agonie.

Ce n'est que longtemps après et par sa famille que nous avons su cet acte d'humanité et de courage, la lettre qui nous apprenait sa grave maladie n'en disait qu'un mot :

« Mon maître et ami,

« Votre lettre m'arrive dans de tristes moments, elle est comme votre parole une infusion de vie. Je suis fort malade. J'ignore ce qui peut arriver. J'ai eu une grande aventure dans le fleuve. Je me suis préparé en silence pour le grand voyage et j'ai passé la revue de mes années, de mes faits et gestes.

« J'ai pensé à vous, car il est impossible que vous ayez une âme plus rapprochée de vous que la mienne.

« Mourir jeune! J'ai trouvé une grande volupté à cette pensée. Je sais que nous sommes dans la bonne voie, et nous nous aimons tant, cher maître, que jamais la terre ne suffira à nos étreintes. Malgré tout, ma pensée ne fait que rouler des projets, idées, campagnes.

« Je puis maintenant rentrer dans ma patrie ; mais je ne pars pas encore.

« Votre dernier ouvrage (1) m'indique mon poste dans la grande ligne d'opération contre Rome.

« Vous avez fermé la polémique des siècles.

« Maintenant que vous avez écarté les broussailles, les ruines, les guet-apens, l'horizon idéal devient la politique du bon sens.

« J'attends de vous des choses incroyables. Noblesse oblige, *Marnix* oblige. Ainsi, quoique vous ne vous en aperceviez pas, votre pensée féconde tout un univers moral. Veillez sur vous, car vous portez la lumière. »

Et il ajoutait : « Le maître, par ses révélations et ses élans, bâtit en moi un monument. »

Dirai-je ici la fin de cette belle vie ?

Grâce au climat de Buenos-Ayres, qui soutint pendant quelques années cette existence profondément atteinte, ses amis purent se faire illusion sur sa guérison.

Des rechutes mortelles, au printemps, alternaient avec des mois de répit, et, dans ces intervalles, il multipliait ses écrits. Fixé près des siens, à Buenos-Ayres, il venait en ce moment de fonder la *Revista del Nuevo Mondo*, remplie du souvenir et des œuvres d'Edgar Quinet.

Ces travaux, que pendant vingt ans il mena de front à travers luttes et voyages, lui acquirent une juste popularité d'écrivain politique dans sa patrie.

Livres, brochures, revues, que ne publiait-il pas? et toujours dans l'esprit de la Révolution, et en accord filial avec son maître et ami.

La *Révolution au Chili*, *Messages du proscrit*, le *Gouvernement de la liberté*, *Initiative de l'Amérique*, *Idée d'un congrès fédéral*, *Lamennais*, représentant du dualisme de la

(1) *Révolution religieuse.*

civilisation moderne; le *Clergé ultramontain*, la *Société chilienne*, *Société d'éducation américaine*, de la *Future organisation politique de la République argentine* (collection des articles publiés dans la *Revista del Nuevo Mondo* qu'il avait fondée), le *Président Monte*, la *Contra-pastoral*, *Étude sur la Vie de Jésus*, de M. Renan; tous ces écrits étaient tellement harmoniques à l'esprit de son ami, qu'on eût dit un fil électrique entre le proscrit français et le proscrit chilien. Bien souvent, avant d'avoir reçu un nouvel ouvrage de M. Quinet, Bilbao s'occupait d'une publication exactement sur le même sujet. Ainsi, pendant qu'à Bruxelles paraissait la *Révolution religieuse*, à Buenos-Ayres la *Contra-pastoral* de Bilbao était mise à l'index. Plus tard, quand Edgar Quinet publia l'*Expédition du Mexique*, le patriote américain lançait son *Ameriga in Pelligro*; en même temps il traduisit la brochure de son ami et la popularisa, saisissant toutes les occasions pour propager la libre pensée et la fraternité humaine jadis enseignée par la France.

Déjà en 1856 il écrivait: « Oui, les Araucans *sont;* jamais les *Godos* (les Goths) d'Europe n'auront prise sur notre continent affranchi. Ah! si je pouvais prendre mon essor dans ma patrie, quel bonheur! Les probabilités sont pour l'amnistie au mois de septembre, alors je serai au Chili en 1857. Sinon, je ferai mon œuvre en pèlerin et ma proscription sera un fait providentiel. Je demande dix ans de vie pour présenter la liberté comme religion et gouvernement dans le Nouveau Monde. Et ce ne sont pas les dix ans de César dans les Gaules que je demande. Si le Sud sommeille, s'il ne veut pas se lever, je me concentre à Sparte; et vous verrez quel avenir, quelle nationalité se dessinera sur la carte du Sud et dans la pensée secrète de quelques-uns d'entre nous. »

Il fondait un grand espoir sur les peuplades araucanes au milieu desquelles il vécut assez longtemps pour recon-

naître en elles les représentants de la nationalité chilienne; en les rattachant à la patrie commune, il la fortifiait.

Il organisa, tant à Santiago qu'à Buenos-Ayres, des associations populaires pour répandre l'instruction et propager dans les masses les idées politiques et morales qui fondent la vraie civilisation, secondé dans cette grande entreprise par les hommes les plus éminents du pays. Mais sa grande pensée, celle à laquelle il travailla partout, en France, à Lima, à Buenos-Ayres et plus tard à Parana, ce fut la fédération des républiques du Sud en une vaste république des États-Unis du Sud.

L'obscurantisme et le despotisme avaient en lui un infatigable et énergique adversaire; aussi les persécutions des ultramontains ne lui manquèrent pas, depuis sa première jeunesse.

Avant 1852, une conjuration des plus romanesques se forma contre le jeune athlète. Le croira-t-on? Rien de plus vrai, pourtant; les belles dames et demoiselles d'une des grandes villes de l'Amérique du sud organisèrent une souscription pour solder deux assassins chargés de délivrer l'Église du Chili de son adversaire. La somme était bien près d'être complète, lorsque des amis de Bilbao, avertis des projets de ces enchanteresses, le forcèrent de s'expatrier pendant quelque temps.

Malgré l'extrême faiblesse physique où il était tombé, il voulut mettre encore son épée au service de la République Argentine.

Au mois de novembre 1859, se trouvant à Parana et ne pouvant plus écrire, il dictait le récit de cette nouvelle épopée pour ses amis d'Europe : « Engagé dans une grande cause, celle de l'intégrité de la République Argentine, après deux ans de grands travaux, nous venons de triompher. La République est sauvée. Nous retournons à Buenos-Ayres en vainqueurs, nous sommes dans des jours de joie. »

Incidemment, il ajoute : « En vérité, peu s'en est fallu que je ne fisse le grand voyage. J'ai eu assez de temps pour envisager tranquillement la mort en face, et j'en suis sorti content. »

L'impitoyable mort l'arracha en pleine félicité. Cette noble existence connut aussi le bonheur intime. Bilbao put enfin triompher des difficultés que lui suscitait le clergé pour l'empêcher de se marier, sous prétexte qu'il avait nié toutes les religions. Il épousa celle qu'il aimait et dont la tendresse le disputait à la mort. Un an avant de quitter cette terre, il nous dépeignait ainsi son Éden :

« Buenos-Ayres, 1er janvier 1864.

« Je vous écris devant la fenêtre entr'ouverte, au milieu d'un jardin en fleurs. Ma femme bien-aimée, vêtue de blanc, chante en s'accompagnant de la harpe... La grande nature est toujours plus belle et notre âme ne s'abaissera pas, mais grandira davantage. Qu'il est beau de vivre avec des horizons infinis ! »

La vie lui a manqué pour l'achèvement des grands desseins qu'il méditait.

Sa dernière heure fut digne de toute son existence. En souriant, il comparait sa mort « à la première bataille qu'il lui eût été donné de commander en chef ». Sentant venir la mort, il s'écria comme Lamennais : « Voici les bons moments. »

Il expira en prononçant les noms chéris de ses maîtres : Michelet ! Quinet !

Destinée trop tôt brisée ! M. Michelet a exprimé la pensée de tous les amis de Bilbao :

« J'avais rêvé d'un Washington du Sud. »

III

LA FRANCE IDÉALE.

Je conçois un livre : *la France idéale,* qui renfermerait tous les sentiments d'un enfant enthousiaste, épris d'un grand amour pour cette patrie inconnue. On y verrait comment ce jeune cœur douait la France de toutes les beautés morales et comment elles ne furent réalisées que par quelques êtres d'élite.

Immense responsabilité envers les peuples éloignés. On se prosternait devant son nom, symbole de lumière, d'héroïsme, de liberté.

« Qu'elle était belle alors! »

E pur si muove. Malgré tout, la France reste la patrie des grandes âmes.

Quelle nation moderne peut compter tant d'illustres bannis?

Le cortége de cette France exilée, non vaincue, commence avec d'Aubigné, Marnix, Duplessis-Mornay, avec les héros de la Réforme, les victimes de la Saint-Barthélemy, Coligny, Ramus; plus tard avec Descartes, Bayle, Saint-Évremond, Voltaire, Rousseau...

Ces héros de la pensée emportent avec eux le génie et le cœur de la France. Elle règne sur le monde par ses pros-

crits; sa souveraineté est universelle et grandit dans la défaite. C'est par ses écrivains que la France devient la nation invincible, même quand ses frontières sont envahies; elle est pour tous l'étoile matinale de l'esprit humain, et son éclat est si vif, que les peuples étrangers aperçoivent encore les rayons lumineux qu'elle projette, alors qu'elle est déjà descendue dans la nuit.

Oui, ces voix éloquentes, passionnées, saintes, ont soutenu au dehors notre gloire nationale et ont empêché la patrie de succomber dans les heures mortelles.

Aux plus mauvais siècles, quand la liberté de conscience était persécutée, la parole bâillonnée, nos grands proscrits relevèrent ailleurs l'enseignement de la libre pensée : à Zurich, à Berlin, à la Haye, à Amsterdam, à Genève.

Réforme ou Révolution : anéanti sur le sol natal, le génie français renaît aussitôt en exil et résume toutes les énergies de la patrie, toutes les voix indépendantes.

Depuis le seizième siècle, le réformateur, l'homme d'État, le jurisconsulte, l'historien, le poëte, le législateur des républiques (Genève, Provinces-Unies), toutes les lumières modernes ont émergé du sein de la tribu errante; elle garde comme Israël aux temps de la captivité l'arche sainte de la liberté.

Dans ce grand combat livré pour conquérir les droits modernes, le génie français saisit toutes les armes; il tourne toutes les difficultés, il réussit à tromper les cent yeux d'Argus, et parvient à se faire écouter pendant la Saint-Barthélemy et sous le règne classique des jésuites. Le bourreau qui brûle le livre, place de la Grève, en augmente la popularité. Jamais ni la ruse, ni la violence n'ont su créer ce genre d'habileté dont un grand cœur a le secret. Les œuvres qui semblent s'adresser aux étrangers (de Marnix à Voltaire) ont surtout en vue la France elle-même. Opprimé par les événements, par les persécu-

tions, par la distance, l'esprit français crée mille formes, mille moyens ingénieux, inconnus des anciens, pour pénétrer jusqu'au fond des oubliettes. Comme l'amant désespéré d'une captive étroitement gardée, le proscrit de tous les siècles a trouvé dans le secret de son amour et de sa passion de vérité, un langage, une correspondance tacite, invisible, ailée, qui brave les barreaux et les verroux des geôliers. La victime l'entend ; sous les chaînes qui pèsent sur elle, son cœur tressaille...

La conscience humaine est aussi personnifiée par notre France idéale. C'est elle qui ranima par sa force magnétique les nationalités expirantes ; c'est elle qui soutint les grandes causes méconnues et niées ; son ardent amour pour les vaincus leur créa une patrie adoptive. Un jour, elle dit aux peuples ressuscités : J'ai lutté pour vous, je serai encore avec vous à l'heure du péril ; mais si jamais le flambeau tombait de mes mains, ressaisissez-le, gardez la flamme divine...

« *Souvenez-vous de ma douleur.* » Cette parole d'une âme en deuil a-t-elle été comprise par le monde ?

Si la vieille terre des Gaules a manqué à la liberté, qui donc est venu à son secours ? Qui lui a tendu la main dans l'adversité ? Les peuples l'ont rendue responsable de tout ce qui s'est passé d'inique dans l'univers. Que ne parlaient-ils à sa place ? ils étaient libres de tout dire ; ils sont demeurés muets ; ou s'ils ont élevé la voix, c'était pour accuser et railler.

Une race qui a fourni un si prodigieux nombre de victimes, atteste une puissance de vie, une richesse morale indestructible. L'immortalité d'une nation s'affirme ainsi par ses glorieux vaincus.

Je sais que mon maître a dit le dommage irréparable causé à un pays qui arrache de son sein, après la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, toute une armée de libres intelligences et de caractères indé-

pendants; mais la pensée qu'on exprime ici, est aussi la sienne.

Quel prodigieux travail de régénération entrepris par ces hommes en dépit du terrorisme des pouvoirs absolus! Et ce ne sont pas seulement des individualités illustres, c'est tout un peuple d'exilés qui a représenté au delà des frontières la France idéale. Depuis trois siècles elle a réalisé le 89 de l'esprit humain.

Quelle contrée d'Europe offrit jamais spectacle semblable?

Une loi historique, providentielle, exigerait-elle la proscription, comme consécration d'une vérité qui finit par s'intrôniser grâce à la constance de ses apôtres? Pour un individu, et pour une cause, l'exil fut toujours aux yeux de l'univers un titre de noblesse, un apostolat. Le baptême de feu de l'exil a créé la diversité des langues de l'esprit moderne.

O France, tu es le Verbe du monde! Quand tu ne parles plus, le droit disparaît sur toute la surface de la terre; nulle parole de justice ne résonne plus, c'est toi qui donnes le diapason de la vérité.

Voilà pourquoi tes enfants, même reniés, te gardent encore leur foi; ils t'aiment avec une filiale piété, ils voudraient guérir tes blessures.

Ton génie sympathique vit toujours dans tes écrivains; il rayonne à Guernesey, sous les brouillards de la Tamise, au pied des Alpes, aux bords du lac d'Annecy, sur le champ de bataille de Zurich et à l'entrée du grand chemin battu de l'exil, vers Jemmapes et Fleurus. Oui, l'alouette gauloise élève encore son chant matinal; elle réveillera le monde.

IV

COMPAGNONS D'EXIL

Charras venait d'arriver à Bruxelles. Nos meilleurs moments, c'étaient ses visites quotidiennes. Qui nous eût dit qu'elles devaient être si vite interrompues? On l'aimait pour sa haute droiture, la sève de son esprit gaulois, son exquis bon sens, la simplicité, l'originalité de sa belle et grande nature. Si nous ne l'avions connu à Bâle-Campagne, nous n'aurions pas su tout ce que cette figure austère cachait de tendresse et de parfaite amabilité.

Tout lui assurait une grande place dans l'avenir de la démocratie : un courage à toute épreuve, l'inflexibilité des principes dans un caractère de bronze; enfin c'était une épée et, à ce titre, il avait conquis aussi les suffrages des peuples étrangers et de ceux qui s'inclinent volontiers devant la force; mais c'était une épée au service du droit et de la liberté. Sa popularité devait bientôt s'accroître par la publication de son *Histoire de la campagne de* 1815 et par l'interdiction même de ce livre en France.

Charras avait été autorisé à rentrer en Belgique, et personne de nous ne doutait que le ministère belge nous laisserait un compagnon si aimé.

Très-souffrant vers ce temps-là, mon mari recevait ses amis dans une grande chambre nue sans autres meubles

que le lit, quelques chaises de paille et un affreux petit poële de fer qui nous avait coûté quatre francs sur la Grande-Place (qu'on juge de sa beauté). Je vois encore le colonel arpentant cette pièce démeublée et répétant en riant un vers de *l'Énéide* sur « les vastes et superbes appartements des héros. »

Charras n'était que *momentanément* à Bruxelles, et chacun était pressé de jouir de sa courte présence. La veille de son départ pour La Haye, en novembre, un déjeuner d'adieu le réunit chez nous à un autre ami doublement exilé, dont le grand crime fut une activité généreuse, infatigable à soulager les infortunes des proscrits et à leur créer une caisse de secours dont il était le trésorier. Qui n'a reconnu M. Étienne Arago?

Pourquoi le ministère libéral inaugura-t-il son avénement par une loi qui consacra l'arbitraire et, dans les circonstances où nous étions, fut une vraie cruauté? Les précédents ministères l'avaient appelée une dure nécessité. Elle fut sanctionnée à l'occasion du colonel Charras. Il s'agissait de donner pour trois ans au gouvernement la faculté d'expulser un étranger par simple mesure administrative, sans intervention des tribunaux. Malgré les assurances formelles par lesquelles le gouvernement l'autorisait à rentrer en Belgique immédiatement après les élections, Charras fut obligé de quitter Bruxelles. Il revint encore en décembre, mais au grand regret de ses amis, il dut retourner bientôt habiter La Haye.

L'opinion publique, à Bruxelles, donna au colonel de vifs témoignages de sympathie et reprocha sévèrement au gouvernement sa conduite si peu en harmonie avec ses précédentes déclarations ; il créait au proscrit un exil dans l'exil.

Le général Bedeau venait aussi très-souvent. Ce nom signifie loyauté, dignité, sous les formes de la plus exquise

courtoisie; la noblesse de ses manières réfléchissait une âme intègre et fière. Il parlait avec une touchante sensibilité de son ami Cavaignac qui, disait-il, attendait un Plutarque. Il l'avait accompagné dans cette même maison de la rue Traversière six mois auparavant; on se rappelait les derniers mots de ce grand citoyen à Edgar Quinet : « Comment le peuple se relèvera-t-il? » Nous avions encore à nos oreilles l'accent indéfinissable de tristesse patriotique avec laquelle ils furent prononcés.

Qu'elles sont rares ces âmes fortes et indulgentes à la fois, assez équitables pour garder une juste mesure entre l'inflexibilité et la tendre compassion due au malheur! l'écueil est dans les extrêmes.

Il y a des esprits doués d'une grande droiture, mais d'une implacable sévérité; dévorés par la soif de justice, froissés par le triomphe de l'iniquité, ils perdent quelque peu leur sensibilité à la vue des souffrances humaines. D'autres, trop facilement émus par ces souffrances, font bon marché des principes. Mais des âmes qui conservent un juste équilibre, que rien ne fléchit, et qui ne se ferment pas à toute commisération, est-il rien de plus beau?

Vers ce temps, les généraux restés en exil reçurent l'autorisation de rentrer en France sans condition. Ce fut l'occasion pour le général Changarnier d'écrire une lettre très-belle; il déclara que la France entière l'approuvait dans sa résolution de ne rentrer que le jour où tous les citoyens seraient en possession des lois protectrices de leur sécurité et de leur dignité. Le général Bedeau de son côté, dans une lettre très-noble aussi, disait que par l'autorisation de rentrer en France accordée aux généraux, on avait voulu donner le change à l'opinion publique; mais que toute une classe de Français étant privée de ses droits et

de toute sécurité, il ne jugeait pas à propos de profiter de cette autorisation.

Ces deux lettres honoraient infiniment les deux généraux, jadis la gloire de notre armée, et qui prolongeaient volontairement leur exil.

—

A cette même époque nous revîmes M. Joigneaux. Il habitait toute l'année le pays sauvage de Saint-Hubert; en six ans, il n'était venu que deux fois à Bruxelles. Peut-être de tous les proscrits est-ce lui qui a le moins senti la dure impression d'une terre étrangère, en vivant sur la frontière de France au milieu des populations rurales : L'air qui vient de France est pourtant meilleur pour mes enfants, disait-il.

L'agriculture, les préoccupations champêtres le défendaient mieux contre les tristesses de la situation.

Très-populaire et très-aimé dans sa Bourgogne, il n'était pas moins apprécié de ses rustiques voisins de Saint-Hubert.

Depuis la proscription il publiait *le Cultivateur;* c'était sous un autre titre, *la Feuille du village*. L'œuvre était la même : originalité et fraîcheur, langue populaire, verve inépuisable, et l'art de vous passionner pour la question fourrage et engrais. On lisait cela avec autant d'intérêt qu'un roman champêtre de Georges Sand. Ces détails rustiques du *Cultivateur*, tout parfumés de fleurs et de foins odorants, étaient un précieux antidote à la politique; on respirait l'haleine des prés et des champs, on se reposait dans l'intérieur des fermes, près de ces bons et paisibles ruminants; la pensée agitée se pacifiait dans ce cadre agreste. Ce qui était aussi admirable que son style, c'était son zèle ardent pour tout ce qui concerne le bien-être des masses.

—

Le départ de M. Victor Versigny pour Neuchâtel avait laissé un vide dans le cercle de ses amis. Même dans l'intimité, c'est une fête d'entendre cette parole lumineuse et passionnée. Pendant son séjour à Bruxelles, cet homme d'un rare talent et d'un grand cœur entreprit de créer un enseignement libre du droit. Il fit en manière d'essai une première leçon, qui a laissé un souvenir ineffaçable chez tous ceux qui l'ont entendue. Ce qui nous surprend encore aujourd'hui après tant d'autres expériences, c'est qu'une parole si droite, si élevée, si irréprochable, si savante, ait pu être interdite. Elle le fut, et dès le lendemain. Était-ce donc ce mot seul de *Droit* qui faisait scandale? L'idée de la justice, même sous une forme abstraite et métaphysique, semblait-elle un reproche? Il le faut bien imaginer. « Conscience, que me veux-tu? » Voilà le cri que tous les échos nous renvoyaient, même dans un pays libre. Le cours de M. Versigny, aussitôt fermé qu'ouvert, est un des signes de ce temps-là ; je ne pouvais l'oublier.

—

M. Bancel faisait partie de ces bons amis toujours bienveillants. Si parfois un ouragan de neige se déchaînait au dehors et si l'on se disait en riant : Qui osera l'affronter aujourd'hui pour nous? il n'était pas rare de le voir apparaître. Les jours où son ami ne pouvait assister à ses cours, il venait le lendemain nous lire ses leçons. Nous nous rappelons surtout deux études sur Montesquieu et d'Alembert. Quels appels généreux à la fierté de l'âme, à l'indépendance du caractère! Chaque sujet était largement traité et sans capitulation, sans aucun des sophismes de nos jours. L'exil, qui est pour certaines natures une tombe, révéla, fortifia ce beau talent. Il réunissait déjà tout ce qui fait l'écrivain et l'orateur : l'enthousiasme tempéré par le bon sens, la poésie par la rai-

son, l'imagination par un solide savoir; son style était nourri de pensées fortes, d'images nobles et colorées.

—

Un matin il rencontra chez nous un *pauvre sublime*, autrefois président de la Diète polonaise, le grand patriote, le savant historien, le martyr Lelewel.

Ses habits râpés, bien mieux, déchirés en lambeaux, le misérable taudis où il travaillait tout l'hiver sans feu, vous pénétraient de respect. Car ce *pauvre* en guenilles était sans cesse sollicité par des princes, comtes, nobles polonais et par tous les puissants de diverses nations. S'il eût voulu, il eût été riche; du moins il aurait vécu d'une manière tolérable. Malgré son glorieux passé et ses soixante-treize ans, il préférait l'existence d'un indigent. Voilà comment il portait le deuil de la Pologne.

L'argent gagné par d'immenses travaux scientifiques, par ses célèbres cartes de géographie, etc., il le distribuait tout entier aux pauvres exilés polonais, ne se réservant que le strict nécessaire pour payer le chétif loyer de son taudis, un bouillon et la tasse de café à l'eau qui formaient ses repas dans un estaminet enfumé. Depuis son séjour à Bruxelles, on ne lui vit jamais que cet unique habit bleu en haillons. Les domestiques le prenaient pour un mendiant; à sa première visite, il fallut veiller soi-même à la porte pour le recevoir. Ah! qu'il portait fièrement, avec une pieuse austérité, le deuil de sa patrie! Et pourtant il conservait l'espérance. Un sourire sublime éclairait, transfigurait sa physionomie; lorsque tu lui demandais : « Le sentiment polonais subsiste-t-il toujours? — *Cela ne peut périr!* » dit-il.

Sourire à la fois désespéré et résigné, passionné et terrible. Avant de répondre, il se recueille, il sourit comme en face d'une vision intérieure de l'âme. Cette figure est

magnifique d'expression : « des yeux couleur de la glace, le profil des prophètes hébreux qu'on voit à la Chapelle Sixtine. » Ce sont tes paroles en le quittant. Sa voix, ordinairement faible et même flûtée, a par instants des éclats sonores et devient tonnante pour exprimer le mépris.

Il jugeait les événements exactement comme l'exilé français. Le souvenir des fautes commises par les Polonais avant et après la chute de leur patrie, les divisions et l'égoïsme des chefs, quel enseignement navrant dans la bouche de cet homme qui représente une nationalité détruite, une cause vaincue! Glorieux pauvre qui survit au meurtre de son pays, à toutes nos questions sur la Pologne, il répondait immuablement : « *Elle ne peut périr !* »

—

Cet hiver, comme les années précédentes, nous passions nos soirées solitaires au coin du feu. Une fois pourtant, cédant aux instances d'amis auxquels nous ne savions rien refuser, nous assistâmes à une réunion d'enfants et de jeunes filles de la proscription; deux d'entre elles, deux charmantes Marie, nous ont été enlevées depuis! Mais ce soir-là, ces fraîches fleurs brillaient de tout leur éclat printanier. L'innocente gaieté de ces enfants était douce à voir; elles entraînaient les plus graves dans leurs rondes joyeuses; on dansa... oui, on dansa, et ce n'était pas le bal des victimes.

La soirée d'hiver étant fort belle, nous revînmes à pied du centre de la ville à notre faubourg de Schaerbeek. Il était deux heures après minuit; au moment de congédier la femme de ménage, je m'aperçus que je venais de perdre un précieux bijou de famille donné à ma mère le jour de son mariage : le portrait de mon père monté en camée dans un cercle de petits diamants. Perdu! dans la rue ou dans le salon de notre ami? Je suppliai cette brave femme d'y retourner à l'instant. Mais quoi, retrouver une épingle

dans l'obscurité, dans les rues couvertes de neige? quelle folie ! — Il faut se résigner. — Se résigner ? jamais.

Au bout de vingt minutes, un violent coup de sonnette retentit, la bonne revient triomphante. Sur la grande place où stationnent les voitures, près de la grille de la porte de Schaerbeek, elle vit briller sur la terre neigeuse le précieux camée.

Alors mon mari s'écria :

— Si on a pu retrouver après minuit ton diamant perdu, ne désespérons pas de retrouver un jour la France.

Nous assistâmes aussi deux fois aux répétitions de l'*Association des Artistes musiciens;* c'était une bien plus grande satisfaction que les représentations du soir où il fallait attendre, veiller.

Nous étions abonnés à ces concerts, et nos cartes nous servaient uniquement comme droit d'entrée aux répétitions; le chef d'orchestre y mit au reste beaucoup d'obligeance.

Cachés dans un coin de la salle obscure, nous entendîmes deux divines symphonies de Beethoven et de Haydn, et d'autres merveilles de l'art. Ces concerts étaient admirablement composés et exécutés, sous l'habile direction de M. Hanssens.

Un chef d'orchestre a l'air de représenter le pouvoir despotique, disais-tu ; en réalité, il représente la justice, c'est-à-dire la règle, l'harmonie, le rhythme. Assujetti à la loi musicale, elle s'incarne en lui ; sa toute-puissance est le contraire de l'arbitraire. Quelle serait l'anarchie, si le chef d'orchestre n'exerçait pas une autorité absolue ?

La première fois que nous entendîmes la symphonie en *fa*, elle nous jeta dans une rêverie inexprimable. Chaque son évoquait des images suaves, des situations enchantées. C'était le poëme de la nature divinisée, la voix des insectes murmurant dans l'herbe, dans les blés mûrs, sous un soleil

splendide, le bourdonnement des abeilles folâtrant dans l'air tiède du printemps, la voix des fleurs exhalant leur parfum; c'était le chant des oiseaux, qui lançaient leur note d'allégresse; le repos délicieux sous l'arbre séculaire : d'un côté l'ombre de l'épais feuillage, de l'autre une lumière éblouissante inondait les prairies et les revers de la montagne; ravissements de deux amants, murmures des sources, voix de tous les êtres doués de vie, éclatant dans un vaste *alleluia* de la nature.

J'ignorais dans ce temps-là que Beethoven aimait passionnément la campagne et qu'il méditait la plupart de ses chefs-d'œuvre en errant toute la journée à travers bois et prairies.

Un autre jour, mon mari interpréta en imagination la symphonie en *la*. L'*adagio* lui faisait l'effet d'une *Marche des esprits*. Nous voyions une vaste cathédrale vide, sombre, silencieuse. Tout à coup les pierres sépulcrales s'entr'ouvrent, et les âmes des ensevelis sortent une à une; elles se rejoignent, s'élèvent en spirales le long des colonnes; elles errent sous les arceaux dans les galeries ténébreuses. Lasses du froid de la nuit et de la mort, aspirant à la lumière, elles montent, elles montent, plus haut encore; à mesure qu'elles approchent du jour, leur murmure sourd et confus devient plus distinct. La soif de vie et de lumière, la joie de la retrouver, ne fût-ce qu'un instant, éclate dans la reprise du même motif jusque-là répété en notes basses, étouffées. Un hymne triomphal roule maintenant sous les voûtes de la cathédrale et la remplit de ses ondes sonores. Après le chuchotement lugubre des âmes mortes, voici le chant d'allégresse des esprits ressuscités. Mais les voix s'affaiblissent, la vie se ralentit, le cortége des âmes redescend des hauteurs lumineuses et se replonge peu à peu dans la nuit, dans l'obscur caveau funèbre; les pierres tombales se referment : un grand silence recouvre tout.

Ces interprétations sont téméraires, je le sais. Pourtant elles sont permises avec Beethoven, dont le génie a tout embrassé, tout deviné.

Beethoven et Platon! nos dieux lares du foyer! Ils s'harmonisent et s'éclairent l'un par l'autre. Les *Dialogues* de Platon me font l'effet de symphonies dont le motif parcourt toutes les modulations de la pensée; la musique de Beethoven, qui renferme les grandes voix de la nature et les orages de l'âme humaine, s'est aussi inspirée du *Phédon* et du *Banquet;* oui, elle rend visibles les ondulations de la lumière de Platon.

V

CHAMP DE BATAILLE DES QUATRE-BRAS

A l'approche d'une date cruelle, nous recherchions notre refuge habituel, les champs de bataille de 1815. Le 1er décembre, ce fut le tour des Quatre-Bras. Matinée froide mais sereine, la lune voilée; en approchant de l'embarcadère, une ligne rougeâtre indique l'aube. Pendant les premières stations, il faisait encore si obscur, qu'on ne distinguait que les aigrettes scintillantes du givre sur les prairies. Dans notre waggon, de braves Flamands s'entretenaient joyeusement de leurs élections; musique et politique, tout cela va de front jovialement; c'était une scène de Téniers en chemin de fer.

Certes, la bonne humeur associée à la politique rend la liberté plus attrayante que les sombres soucis dont certains États l'escortent, sans doute pour en dégoûter les hommes.

Cependant le jour commençait à éclairer les bois que nous traversions. Après Ottignies, dans un pays accidenté, les sapins, les mélèzes, les buissons verts entre les rochers, firent encore illusion sur la saison; ici, dans un pli de terrain, une allée de chênes verts; là, dans quelques vergers mieux abrités, des pommiers conservant leur feuillage, des haies vives, touffues.

Ceux qui ne profitent pas des jouissances de la ville y trouvent l'hiver plus triste qu'à la campagne, où la nature

garde mainte surprise à qui sait l'apprécier. A la ville, il faut vivre comme la chrysalide renfermée six mois dans son cocon; elle file, elle tisse jusqu'au retour de la vraie vie, du printemps. Que de choses à tisser cet hiver! Déployons encore les ailes avant les grands froids!

A huit heures nous étions à Genappe, petite ville devenue célèbre par la terrible nuit qui suivit Waterloo. L'armée en déroute s'y trouva aux prises avec les Prussiens qui la poursuivaient. Voici l'étroit pont de la Dyle avec l'horrible encombrement de voitures, chevaux, caissons, fourgons de blessés. Des milliers de soldats écrasés, Napoléon lui-même sur le point d'être pris, ont fait de ce passage de la Dyle, une nouvelle Bérézina. Le pont est beaucoup plus étroit que ne le dit Napoléon dans ses Mémoires, plus étroit que la moitié de la rue de Genappe, qui y aboutit. De là l'affreux pêle-mêle : ces voitures arrivant à trois, à la file, par l'immense rue qui vient de Waterloo et débouche par un coude au pont étroit jeté sur la rivière, peu profonde, il est vrai, mais très-encaissée; entre ses bords à pic, les ténèbres, la confusion, l'ennemi qui serrait de près, tout augmentait le péril.

Nous regardions ce malheureux pont avec angoisse, avec pitié, comme si c'était d'hier. Plusieurs fois nous traversâmes la ville, mais revenant toujours à ce pont fatal. Un vieux bonhomme, très-éveillé malgré ses soixante-quinze ans, et qui se dit postillon de l'Empereur, nous raconta la nuit du 18; il a vu Napoléon au milieu du désastre. Nous l'accompagnâmes à ses carrières de marne, pour entendre son récit légendaire en vieux français de Froissard; le voici textuellement :

« Oui, c'est ici qu'il y a eu le grand encombrement, la nuit de la déroute, après la bataille; mais la bataille a été perdue par trahison. Un aide de camp de l'Empereur monte sur la colline et regarde avec la lunette au loin, et dit : « Sire, je vois une armée *innombreuse*. Ce sont les Prus-

« siens. » L'Empereur monte sur la colline, regarde à son tour avec la lunette, et répond : « Vous vous trompez, ce « sont nos gens, c'est *Grouchié*. Vous vous trompez, dis-je, « vous avez peur. — Sire, dit encore l'aide de camp, je « vois très-bien, c'est une armée *innombreuse!* Ce sont les » Prussiens! — Alors, dit l'Empereur, nous sommes « trahis, nous sommes perdus. »

Il ajouta : « Voyez-vous là-bas, la route vers Bizy ; c'est là que fut renversée dans un champ la voiture de l'Empereur, avec ses trésors, ses diamants. Deux ans après la bataille, des officiers prussiens venaient encore, prenaient la terre et la lavaient pour retirer les diamants. »

« C'est moi qui étais le postillon de l'équipage impérial ; dans les villes où nous passions, tout le monde tendait aux fenêtres des tapis, des draps de couleur; on nous faisait tout plein de *cirimonies*, mais l'Empereur ne tournait la tête ni à droite ni à gauche; il ne faisait pas *semblance* de voir ces *cirimonies*. »

Quand il eut épuisé ses légendes, nous le remerciâmes, et il s'enfonça dans les marnes.

Nous voilà seuls sur la route pavée de Genappe, aux Quatre-Bras; montée assez rude. Déserte est la campagne: les arbres dépouillés; peu de villages à l'horizon ; de verts plateaux s'étendent de tous les côtés: la ville de Genappe disparaît bientôt dans son profond défilé. Au bout d'une heure de marche, nous aperçûmes les premières maisons des Quatre-Bras, hameau plutôt que village, ou mieux encore maisons groupées au bord de la grande route.

Un autre chemin, de Nivelles à Sombreffe, la traverse à cet endroit; c'est dans l'angle de la route des Quatre-Bras à Frasnes que se trouvent les vastes plateaux où Kellermann exécuta ces brillantes, ces immortelles charges de cavalerie. Voici le fossé où les soldats anglais se couvraient du talus contre les tirailleurs français ;

à gauche, des vergers, des enclos, reste d'un bois détruit après 1815 par le duc de Wellington; de l'autre côté, d'immenses champs d'orge. Wellington reçut en toute propriété le champ de bataille, pour prix de sa victoire; aujourd'hui encore, les fermiers paient les revenus au receveur de *Sa Grâce.*

Un vieillard, témoin de la bataille, nous dit : « C'est le duc qui a fait *déroder* ce bois. »

On déploie les cartes, les plans, pour voir la position de l'armée française. Ney a fait des prodiges de valeur en tenant tête à l'ennemi dans une plaine ouverte de tous côtés, n'ayant pas une seule ligne de défense et d'appui, pas même un ruisseau, car ce filet d'eau qui passe sous le petit pont est une rigole artificielle. Au contraire, le prince d'Orange s'était parfaitement retranché dans la ferme de Gémioncourt, pour masquer l'infériorité de ses troupes. Il avait occupé les vergers, les taillis; il y était à couvert et il fit illusion aux Français sur son petit nombre.

Le combat fut très-vif à Gémioncourt, dans le bois, à gauche, où le duc de Brunswick a été tué, et à droite, sur ces fameux plateaux de Kellermann.

Non contents d'étudier les Quatre-Bras, nous continuâmes une lieue plus loin, jusqu'à Frasnes. A l'auberge du *Petit-Caporal*, le grand homme à redingote grise et petit chapeau se balançait au vent, sur l'enseigne. La fortune, qui lui avait tout repris, n'avait pu lui ôter ce petit chapeau.

Un vieillard, une femme debout devant la porte de la première maison à Frasnes, nous dirent en étendant la main vers les hauteurs : « C'est là que la bataille a donné le plus fort, c'est là que nous avons trouvé le plus de cadavres; il y avait surtout des Français tout habillés de fer. Nous étions réfugiés dans les bois, et nous n'en sommes sortis que le mardi (le 20), quatre jours après la bataille. En rentrant chez nous, il n'y avait plus rien, pas une

chaise, pas une cuillère, les Prussiens avaient tout pris. »

Le tombeau de Brunswick se trouve sur la route de Nivelles. Nous y allâmes ; tombeau abandonné, pierre tumulaire sans inscription au bord du chemin, entouré de ronces. On sait que le corps en a été retiré.

Cette excursion nous prit une heure de plus.

Pour restaurer les forces, on ouvrit le havre-sac, muni du strict nécessaire ; le grand air, la longue marche, méritaient mieux qu'une croûte de pain ; un Belge vint à passer dans un élégant cabriolet. De quel air ébahi il regarda ces étranges promeneurs de décembre, mangeant sur la grande route de Nivelles aux Quatre-Bras. Le pavé nous meurtrissait les pieds ; nous étions si las qu'on s'adossait de temps en temps aux arbres de la route.

—

Conserver son âme jeune, la préserver des atteintes de la vieillesse ! Mieux vaut mourir que de vivre dans les glaces de l'indifférence. L'apathie est le trait dominant de notre époque ; elle ensevelit les nouvelles générations : « Restons jeunes en dépit du temps qui marche ! — Nous ne trouvons plus *des jeunes gens de notre âge,* » disais-tu en plaisantant.

La grande nature ou les grandes actions, voilà le cadre digne d'une âme de feu.

—

Combien les temps offraient de contrastes au milieu de cette contrée placide, qui n'a gardé aucune empreinte des événements terribles dont elle fut le témoin ! Sur cette route encombrée par l'armée française dans la nuit désastreuse du 18 au 19 juin, au milieu de ces champs arrosés

de sang, que tant de hauts faits ont illustrés, nous passions une journée sereine de décembre; nous songions quel spectacle c'eût été pour un observateur de sang-froid qui se fût trouvé, sur la hauteur, s'il avait pu voir, à minuit, Napoléon fuyant et l'armée en déroute.

Nous regagnâmes Genappe avec peine; il n'y avait plus qu'une heure jusqu'au départ du dernier train; mais le tombeau du général Duhesme est à Huy. « Il ne faut que sept minutes, » assurait une femme qui nous servit de guide. Au lieu de sept minutes, on mit un quart d'heure, et toujours au pas de course, comme si on n'eût marché de la journée. Ce chemin accidenté et le paysage doivent être charmants en été.

Nous vîmes à la hâte le monument élevé à la mémoire de ce brave général. On avait dit, et Napoléon a répété que Duhesme fut assassiné par les Prussiens sur la porte de l'hôtel du *Roi d'Espagne;* blessé à la bataille, il s'était retiré dans cette auberge. Lorsqu'il reçut le coup mortel, il se traîna dans la cave, où on le trouva expirant. La légende heureusement n'est pas vraie.

Pour ne pas manquer le dernier convoi, nous suivions les rails; la terre glaise détrempée, les cailloux ralentissaient le pas militaire; de plus, on avait l'agréable perspective d'être pris entre deux trains ou précipités au bas du talus, brûlés, écrasés, noyés; la rivière, large et profonde, passe sous le chemin de fer.

Nous échappâmes à ces désagréments; les machinistes virent nos signaux; le convoi, qui s'ébranlait, nous attendit.

Notre ami, M. Dupuich, que nous trouvâmes sonnant à la petite porte verte, me rappela souvent l'impression qu'il reçut de cette chambre glacée où s'acheva la soirée. En vain la maîtresse de maison, descendant elle-même à la cave, chercha un boisseau de charbon pour alimenter le

feu, rien ne put réchauffer cette journée de décembre passée en plein air. Aussi le lendemain des Quatre-Bras, l'état-major payait les frais d'une campagne d'hiver dans le rude climat du Nord.

VI

ÉTRENNES DE 1858. — APRÈS LE 14 JANVIER.

Que ne puis-je raconter ici toutes les difficultés qui entravent à chaque instant l'écrivain en exil, celui-là surtout qui s'est juré depuis dix-sept ans de ne jamais écrire une page qui ne soit un combat pour la liberté! Comment lutter sans cesse contre les obstacles matériels, quand il est de l'essence de l'esprit de planer librement dans les sphères sereines?

Nul ne saura ce qu'il faut d'énergique volonté, de patience surtout pour percer enfin à jour la montagne de difficultés.

Et tout ce que j'en dis ne s'applique pas seulement aux temps de Belgique, mais bien plus aux dix années de solitude à Veytaux. Les ressources d'une ville, la proximité de Bruxelles et de Paris, rendaient la surveillance de l'impression moins difficile qu'elle ne l'est depuis que nous sommes confinés dans un hameau perdu au pied des Alpes.

Le lecteur qui tient à la main un livre écrit en exil, imprimé à Paris, ne se doute pas des peines infinies qu'il a coûtées à l'auteur. Un détail insignifiant en apparence l'expliquera : l'écrivain vit à cent lieues de l'imprimerie. Aussi tant que dure le travail, tant que le cher manuscrit est sur

votre table, c'est le bonheur, la société idéale dont on ne voudrait se séparer jamais; car, si le plus pur patriotisme, si le plus ardent désir de servir la vérité anime l'exilé à chaque ligne, parfois il songe à la différence de langage et de sentiments qui le sépare de son époque; dans ces moments-là, oubliant le public, il n'écrit que pour sa seule conscience, comme jadis, dans le désert d'Hippone, l'auteur des *Confessions* ne voulait d'autre auditoire que Dieu.

Enfin le jour arrive où il faut livrer à l'éditeur ce livre qui représente plusieurs années de votre existence, qui renferme une partie de votre âme. Adieu le repos, la sécurité. Et pourtant on a confié ces précieuses pages, non aux messageries, mais à une personne sûre, à un ami qui le remettra à Paris. Il a emporté votre paix.

Ici commence le supplice. A-t-il passé la frontière? Est-il arrivé? Aura-t-on bientôt des nouvelles? A quand les premières épreuves? Comment les renvoyer? Transmission difficile, retards inévitables, cent lettres pour une virgule oubliée, silence aux plus pressantes instances pour obtenir telle explication, telle vérification. Que de moyens ingénieux dépensés en pure perte! que d'efforts de patience, d'inutiles labeurs inconnus à celui qui imprime sur les lieux mêmes! Mille ennuis inénarrables vous font redouter le moment où votre manuscrit achevé quittera le foyer et se transformera en un volume abandonné sur la voie publique.

Ajouterai-je le reste? On sait à quel degré arrive aujourd'hui l'art de la réclame, la mise en scène, qui font à un livre un succès triomphal. L'exilé ne peut prétendre à ce genre de popularité, de même qu'il ne peut espérer aucune sorte d'avantages matériels et mondains; car son livre a été écrit contre le courant, au lieu d'être porté par le fleuve aux paillettes d'or. Non, il ne connaîtra le plus

souvent d'autre récompense que l'austère satisfaction du devoir accompli.

Si du moins il avait la joie de publier toute sa pensée! Mais quel supplice de mutiler cette pensée! Écrire et ne pouvoir rien dire, effacer dix lignes sur vingt, comparer les pages qu'on envoie à celles qu'il faut retrancher, sentir que tout est faible et décoloré! pas un seul mot qui exprime assez énergiquement à votre gré la réalité des choses! voilà une souffrance qu'il est à peine permis d'indiquer.

Mais je n'avais en vue ici que les difficultés matérielles. Qu'on me permette encore quelques détails; ils entrent strictement dans mon sujet : la vie d'exil.

—

On s'occupait de la composition du tome X, et il semblait qu'on n'eût que l'embarras du choix; certes, on eût fait un beau volume en réunissant aux œuvres politiques de 1840 à 1852 l'*Enseignement du peuple* et la *Révolution religieuse*. Nulle difficulté pour l'*Enseignement du peuple*, qui avait eu déjà cinq éditions en France; mais l'imprimeur et l'éditeur refusèrent de publier les écrits politiques de 1848 et plus encore la *Révolution religieuse*. Pour compléter cet infortuné tome X, on fut tenté un moment de détacher quelques chapitres déjà achevés de la *Révolution*. Morceler ce grand ouvrage? Cette idée ne se soutenait pas; cependant il s'agissait de terminer à tout prix le dernier volume, attendu par les souscripteurs.

C'est alors que la pensée me vint (j'ose la revendiquer) de l'*Histoire de mes Idées*, qui relierait les trente ouvrages contenus dans cette édition, en les commentant d'une facon brève et populaire et qui embrasserait en même temps la vie de l'écrivain. Il sortirait enfin de ce cercle impersonnel où sa modestie avait toujours renfermé

sa propre individualité. Dans ce plan primitif, l'*Histoire de mes Idées* ne dépassait pas une centaine de pages; ce serait un morceau littéraire, des pages intimes qui adouciraient la couleur de ce volume politique. Surtout je me réjouissais de tenir le commencement des souvenirs d'enfance et de jeunesse d'Edgar Quinet, qui seront continués un jour.

Ces dispositions *irrévocablement* arrêtées, on se mit à l'œuvre. Combien nous étions harcelés! On n'avait plus le temps d'être malade.

M. Dumesnil réclamait à chaque courrier la préface générale et les brochures de 1840 à 1848.

La *Revue des Deux-Mondes* demandait la suite de la *Campagne de* 1815. Pour éviter tout retard, on prolongeait indéfiniment le travail de la matinée, si bien que le second article put partir le 26 décembre. Les épreuves ne tardèrent pas et nous parurent un joyeux don de bonne année. Charras, qui était revenu à Bruxelles, se trouvait précisément chez nous. On allait paraître *irrévocablement* le 15 janvier.

Libre de ce côté, tu commenças enfin l'*Histoire de mes Idées*, et la dédicace fut ma chère Étrenne.

— Nous commençons 1858 sous les meilleurs auspices, disions-nous en devisant de l'avenir avec MM. Charras, le général Bedeau, Fleury, Rousseau (de la Nièvre), tous réunis chez nous le 31 décembre.

Sur ces entrefaites, le paquet de brochures envoyé à Paris, impatiemment attendu, s'égara; où et comment? La suite de la *Campagne de* 1815, était également introuvable; cette perte fut très-sensible à l'auteur :

— Trois mois de travaux perdus ! s'écriait-il douloureusement.

Mais ces contrariétés devaient être noyées le lendemain par la nouvelle de graves événements.

Une députation de Valachie se trouvait dans le cabinet de travail d'Edgar Quinet ; on le priait de reprendre la question de la nationalité roumaine ; l'union des principautés venait d'être votée à l'unanimité ; tous les proscrits de 1848 se retrouvaient à la tête des affaires après neuf ans d'exil, c'était une vraie satisfaction pour l'ami des Roumains. Tout à coup, quelqu'un entre, il annonce : « l'attentat Orsini. »

Elle aggrava la situation de la proscription à un point impossible à décrire ; elle suscita des mesures de plus en plus rigoureuses de la part du gouvernement belge. Jusque-là l'internement, l'humiliante surveillance de la police, n'avaient guère fait aux exilés une vie douce. Il s'en fallait de beaucoup que tout fût paix et sourire autour d'eux. Maintenant on ne parlait de rien moins que d'une expulsion en masse, d'une transportation générale en Amérique sur des vaisseaux frétés exprès pour déposer au-delà de l'Océan ceux qu'on nommait les *réfugiés*. Malgré tout ce qu'il y avait d'improbable dans ces rigueurs excessives, qui pouvait vivre rassuré ? Chacun se tint prêt à toute éventualité ; on se forgeait en esprit de nouvelles chaînes ; on se voyait attaché les uns aux autres comme des galériens et jetés sur les parages malsains dont on ne revient pas.

En tout cas, plus de sécurité pour le lendemain, pour la nuit même ; il fallait s'attendre à tout : visites domiciliaires, violation de papiers privés. La terre se dérobait sous les pieds des naufragés ; le continent allait-il vraiment leur être interdit ? Cette perspective d'un exil aux États-Unis ne souriait à personne... Patrie de la liberté sans doute, mais si éloignée de la France !

La terre belge apparaissait à présent comme un sol natal, en comparaison de ces solitudes transatlantiques. Ceux des proscrits qui n'avaient pas les moyens d'emmener leurs femmes, leurs enfants, étaient les plus malheureux; déjà ils se voyaient arrachés à leurs familles. D'autres, plus fortunés, se juraient de ne pas se séparer de leurs compagnons en détresse et de les associer aux lointaines pérégrinations inconnues. Perspective déchirante pour tous.

En face de cette situation terrible, on recueillait toutes ses forces, on tâchait même de sourire, de plaisanter. Tu me peignais d'avance notre vie dans les pampas, dans quelque savane.

— J'ai toujours eu la passion des chevaux, disais-tu; eh bien, je me ferai *gaucho*, gardien de chevaux; toi, tu auras une hutte, des vaches, des poules.

Et comme à Certines, au bord des étangs solitaires, tu te voyais sur la croupe des chevaux indomptés.

Aucune de nos appréhensions ne se réalisa, aucune de ces folles menaces ne fut mise à exécution. Le ministère belge ne céda point aux conseils violents d'une réaction furieuse et aveugle. On se borna à maintenir dans toute sa rigueur la situation faite aux exilés ; elle était suffisamment intolérable ; on suspendit sur leurs têtes une épée de Damoclès ; surtout on ranima l'esprit de terreur qui pesait alors sur toute l'Europe.

Les menaces faites à l'Angleterre par les chefs des régiments exaspéraient l'opinion publique des trois royaumes et fortifiaient la résolution unanime de ne pas céder sur l'expulsion des proscrits. Quelle alternative! Si l'Angleterre tenait bon, la guerre éclatait: *L'invasion au printemps. Cela sent la poudre*, répétaient les échos. Si l'Angleterre cédait, les exilés n'avaient d'autre choix que l'Amérique.

De France personne n'osait plus écrire aux proscrits.

. . . .

En Piémont comme en Belgique, on proposait contre eux des lois presque aussi sévères que la loi de *sûreté générale* décrétée pour la France. Mais la Chambre des Communes rejeta la loi sur les conspirateurs.

Respect aux vieilles libertés de l'Angleterre! Honneur à cette force indestructible de l'esprit public! Il y aurait là un bel enseignement à tirer de la puissance de l'opinion. Parfois elle semble éteinte, les faits les plus iniques ne la révoltent pas; tout à coup une explosion atteste que la conscience humaine vit encore.

Non, il n'est jamais permis de désespérer.

Les anglophobes les plus acharnés avouaient qu'Albion venait de racheter bien des fautes. Ce peuple a des aïeux: six cent cinquante ans de liberté.

Le parlement piémontais, par la voix de Valerio, repoussa aussi la loi sur le jury.

Daniel Manin venait de mourir.

En songeant à ces patriotes tombés par milliers et qui n'ont pas vu le triomphe de leur cause, on a besoin de croire à une immortalité pour les nations comme pour les individus.

Un brin d'herbe est l'image microscopique du chêne et du palmier; un grain de sable reproduit la forme des Alpes. Analogies de l'univers, ne révélez-vous pas l'existence des patries idéales? Là, se retrouveront peut-être les martyrs, les héros, non comme des ombres vaines errant au bord du Styx, mais reprenant l'œuvre brisée ici-bas avant l'heure.

Là, Jeanne Darc a retrouvé sa France, Madame Roland la république triomphante, les martyrs italiens une Rome délivrée...

Et toi aussi, enfant sublime, qui brûlais de marcher sur

la trace des héros, tu as retrouvé une patrie idéale où se sont réalisés les rêves généreux de ton cœur, puisque, hélas! nous n'avons pu te conserver pour notre amour!

Qu'importe à un grand citoyen de mourir, quand c'est pour une cause sacrée! Par le sacrifice de sa vie, il acquiert l'immortalité; il devient pour son peuple le saint de la patrie; dans tout cœur d'homme, il entretient le culte de la liberté; son exemple luit comme un phare dans les ténèbres. Voir disparaître ces nobles individualités, c'est une amère douleur sans doute; mais faut-il se plaindre de cette puissance morale qui vous identifie avec les souffrances d'autrui? Qui voudrait d'une vie végétative, indifférente? On aime, on souffre, mais on existe. La plénitude de l'âme est révélée par chaque vive émotion, dans tout événement qui intéresse la justice. Comment limiter son existence, se renfermer étroitement dans ce *moi* individuel, ce *moi* qui n'a encore rien accompli d'héroïque, ce *moi* insignifiant s'il se borne à lui-même, mais qui s'enrichit de la vie universelle?

Cette grandeur morale que j'admire chez autrui élève ma propre nature; elle fait palpiter dans mon cœur tous les cœurs qui sont l'honneur de l'humanité; ils vivent en moi, ils m'ennoblissent. Notre vie n'était qu'un point dans l'espace; par l'amour, par l'enthousiasme, elle s'unit aux rayons infinis de lumière que projettent les grandes âmes. Et cette fusion morale est déjà un commencement de la vie bienheureuse qui réunira les justes, les frères d'une même pensée dans la patrie céleste de la justice et de la liberté. Ah! ne nous plaignons pas de souffrir avec tant de véhémence pour toutes les nobles causes auxquelles nous ne pouvons prendre part autrement. Nous leur donnons notre âme entière; Dieu sait que volontiers nous donnerions aussi notre existence.

Je ne puis malheureusement raconter ici les quatre

mois d'agitations, de trouble inexprimable dans lesquels se consuma la vie d'exil jusqu'à la fin de notre séjour de Belgique. Tout devait s'en ressentir, la santé, bien entendu, les entretiens, les pensées de chaque jour, les rêves. Plus de calme, sauf à l'heure du travail qui nous reportait à cinquante ans en arrière de ce triste présent et qui ramenait l'équilibre. On n'entendait parler que de lois de suspects, d'adresses qui demandaient « l'égorgement des bêtes féroces ». On assurait que nous n'avions vu jusqu'ici que des roses. Des jours terribles allaient commencer; après l'âge d'or où nous vivions, l'âge de fer plein de violence et de panique. C'était vraiment une suspension de l'existence.

— Non, non, disions-nous, cela ne peut être ainsi.

Et vraiment il n'y avait rien de nouveau, rien de plus que ce que nous avions depuis six ans, rien de plus que des mots atroces. Mais pour des hommes navrés de tant de coups, les mots peuvent ajouter un degré de plus à la souffrance. Pour des Français surtout, les choses désignées par des paroles acquièrent une réalité plus terrible. La puissance des mots est immense en France. On pardonne les choses, on est blessé par les mots. Les faits, tant qu'on n'en parle pas, ne sont pas censés exister. Les morts lointaines, silencieuses, par milliers, font moins de bruit qu'une seule exécution sur la place publique. La France a mal aux nerfs : elle redoute le spectacle des atrocités; qu'on ne lui en parle jamais, elle n'y pensera jamais.

Je ne sais ce qu'on serait devenu, si cet état des esprits se fût prolongé. Sûrs de retrouver l'immortelle société d'âmes saintes dans un monde de justice, on eût quitté sans regret cette terre de malédiction, pourvu qu'on partît tous deux à la même heure, la main dans la main.

On était poursuivi jusque dans le sommeil par ce cauchemar qui pesait sur l'exil. J'eus un rêve si épouvantable que tu m'as demandé de le noter :

Nous étions à bord du *Léviathan*, frété pour les proscrits, en voile pour l'Amérique. Tout à coup le ciel est obscurci par une pluie de cendres et de soufre comme aux derniers jours d'Herculanum. Les étoiles filantes se mêlaient à cette tempête de cendre; les clameurs de la multitude redoublent plus sinistres; ce ne sont pas des étoiles filantes, mais les planètes qui se précipitent du firmament : « C'est le dernier jour du monde ! » criait la foule. Dans les ténèbres, dans l'angoisse de l'âme, je serrais ton bras, je t'entraînais, toi et mon fils.

Jupiter et ses satellites tombent de la voûte des cieux : « Mon Dieu! sauvez l'ancien monde! » Cet immense cri s'éleva dans l'horreur de la nuit.

Alors distinctement je sentis le choc, la séparation de l'âme et du corps; toutes mes facultés se concentraient dans une seule pensée : toucher ensemble l'autre rive. Nous abordions.

VII

VISITES DE FRANCE

Depuis le 14 janvier. les visites de France devinrent rares, très-rares ; si parfois des voyageurs se hasardaient à passer la frontière, c'était toujours pour parcourir les musées de Hollande ou pour aller aux bains de mer.

Le pavé de Bruxelles leur brûlait les pieds, ils arrivaient pour se sauver. « Je suis pressé, je n'ai qu'un moment à vous donner. »

On était d'autant plus touché, reconnaissant envers ceux qui venaient bravement, publiquement pour les proscrits, les recherchant un à un ; d'ordinaire un banquet les réunissait aux compatriotes de l'intérieur.

Il était impossible de ne pas remarquer à ces occasions la différence de ton, de manières, entre les exilés et les Français restés en France. Ceux-ci, malgré la fermeté de leurs convictions, justifiaient encore l'ancienne réputation de gaieté, d'insouciance, de légèreté française, tandis que les nôtres s'accusaient de changer de tempérament et d'accent :

« N'avons-nous pas altéré notre langue ? » demandaient les Français de Bruxelles, et ils craignaient d'avoir pris les idiotismes belges. Les pèlerins les rassuraient, affirmaient que de ce côté des frontières on parlait même un français plus correct, plus pur.— « Voyons, nous reconnais-

sez-vous encore ? Notre figure est-elle bien la même ? Ne sommes-nous pas devenus graves, pesants, sentencieux, tragiques ? »

« Il y a bien de quoi. L'exil n'est pas fait pour émoustiller l'esprit. Vous autres, vous conservez votre verve ; elle est attachée au sol natal ; on ne l'emporte pas à la semelle des souliers. Le sel des plaisanteries n'a pas la même saveur de ce côté de l'Achéron. Où est le babil joyeux, le caquet spirituel, l'argot pittoresque des boulevards? »

Les autres reprenaient : « Allez ! nous avons bien changé aussi ; vous ne nous reconnaîtriez pas si vous rentriez en France. La nécessité nous donne de la réserve et elle nous laissera peut-être un fond de dureté... »

Le dialogue continuait à la façon d'Ulysse et des ombres évoquées de l'empire des morts.

—

Tous n'étaient pas aussi modestes, et il était difficile de réprimer un sourire amer quand certains grands politiques commis-voyageurs assuraient qu'il s'était fait un grand travail dans les esprits, un énorme progrès dans l'opinion publique. Ces illusions eussent été permises tout au plus aux exilés qui avaient besoin de relever les courages abattus. Mais les hommes d'affaires qui menaient rondement leurs intérêts industriels et vivaient grassement au soleil de France, n'étaient peut-être pas aussi bons juges.

Aujourd'hui encore, après plus de seize ans d'attente, M. Quinet reçoit souvent des leçons de philosophie de quelque jeune touriste de passage. Remontrances très-amusantes, l'hiver surtout, sur les chemins glacés de Veytaux à Villeneuve, mais auxquelles il a peine à se convertir. En cette saison, au bord de notre lac noir et mélancolique, dont le silence n'est troublé que par le vol et

le cri des mouettes qui rasent l'eau avec un gémissement d'enfant, il rencontre un jeune voyageur qui lui dit : « Eh ! Monsieur, au point de vue de la philosophie de l'histoire, qu'est-ce que dix-sept ans, vingt-sept ans, quarante-sept ans, dans la vie d'un peuple ! Ce n'est rien ! il faut voir les choses de plus haut ! — D'accord, mon ami, mais vous êtes jeune et vous rentrez en Bourgogne. Moi je ne suis pas *Celui* qui est patient, parce qu'il est éternel. »

—

Je ne sais si la vie d'exil, déplaçant le point de vue, fait acquérir plus de lucidité de jugement ou simplement plus de sévérité. Peut-être la pénombre d'où l'on envisage les choses et les hommes, les dessine-t-elle avec plus de netteté. Ces visites de France et d'Allemagne représentaient tant de spécimens différents qu'ils eussent servi à établir une classification de caractères. Nous remarquions surtout que la vanité surnage dans la défaite ; c'est la dernière puissance qui survivra au globe.

La prodigieuse ignorance de tant de gens *honnêtes et sensibles*, sur les faits les plus notoires, eût semblé incroyable si on n'eût soupçonné qu'elle était feinte. On *veut ne pas savoir*. Peut-être aussi l'Europe ne s'intéresse-t-elle plus à la France, depuis que la France a cessé de s'intéresser à elle-même.

On recevait parfois des lettres inouïes d'indifférence, d'apathie. Une ancienne amie reprochait à l'exilé *son bonheur égoïste ;* personne douce et bonne, qui n'avait assurément nulle intention d'être blessante ; elle se plaignait qu'il n'eût rien fait pour se rapprocher de son pays. « Il y a plus de sept ans que vous n'êtes venu en France, écrivait-elle, vous êtes tout entier à votre bonheur égoïste. »

Elle n'avait pas l'air de se douter qu'on ne vivait pas à

Bruxelles uniquement pour son plaisir ; sans doute, on s'y plaisait parce que c'était une belle grande ville, avec un excellent opéra, les bains de mer à proximité, la saison de Spa, etc.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher. On riait.

« Les destins sont changeants, s'écriait l'exilé. Si jamais ces belles indifférentes, atteintes à leur tour dans leur fortune, leur bonheur, jetées sur la terre étrangère, poussent les hauts cris, sera-t-il permis de leur rappeler que nous subissons aujourd'hui notre sort en silence? Nous les engagerons à nous imiter. »

Ce n'est pas la province seule qui languit dans cette somnolence. Quand il nous venait d'autres pays d'Europe une bonne âme sympathique, la même inertie se révélait aux singulières questions adressées à l'exilé. De la proscription, on ne savait mot : « Eh quoi ! Mais j'ignorais complétement. Comment, n'est-ce pas Louis-Philippe qui vous a éloigné de Paris ? N'est-ce pas lui qui a brisé la chaire du Collége de France ? N'est-ce pas à cause d'un différend de programme sur votre cours, que vous êtes à Bruxelles? » Autant valait reprendre l'histoire du Collége de France depuis son fondateur François Ier.

Ceux qui étaient parfaitement au courant des événements connaissaient l'arrestation des généraux, l'exil de MM. Changarnier, Bedeau, Lamoricière. Aux yeux de l'Europe, c'étaient les seuls proscrits. Et n'avons-nous pas entendu cet amusant propos : « Ses généraux l'ont trahi ! » disait la foule.

Brouiller les choses était commode ; mais établir les faits, recommencer sans cesse l'historique, l'a, b, c, des événements, quoi de plus fastidieux ?

Quelquefois il valait la peine de faire des frais d'éloquence pour prouver que deux et deux font quatre, vérité obstinément niée par les esprits subtils, exténués à force

d'habiter les régions métaphysiques, incapables de s'intéresser à une vérité vivante, saisissable, à un devoir strict, immédiat.

Si l'ignorance était involontaire, on cherchait à la dissiper; tel qui arrivait insouciant s'en allait le cœur ému, frémissant. Mais toute peine était perdue avec ceux qui, repoussant l'idée de patrie, s'intitulent vaguement *les Amis de l'humanité.*

On peut les considérer comme les anachorètes de la pensée, ermites de je ne sais quelle philosophie, retirés dans leur désert pour méditer leurs théories d'une abstinence et d'un vague effrayants. Leur indifférence prouve le danger des systèmes qui garrottent l'âme et lui ôtent sa liberté. L'esprit infini de sa nature cesse de s'intéresser à la patrie, à la liberté s'il est enchaîné par des formules; son activité se reporte sur des hypothèses chancelantes; tout ce qui ne rentre pas dans le cadre du système leur demeure à jamais étranger.

On nous répétait aussi : « Le peuple n'est pas mûr pour la liberté; la génération révolutionnaire est devenue réactionnaire à cause des *sauvages brutalités de* 1848, etc. » Toujours la légende. Axiome et cercle vicieux dans lequel on tourne sans cesse!

Ah! croyez-moi! s'écriait l'exilé: le mal vient de l'absence des caractères. Abattre le despotisme, ressaisir les rênes du pouvoir, appliquer les mesures urgentes au salut de la société, tout cela s'est vu; mais ce qui peut seul fonder la liberté et la rendre durable, ce sont les caractères; ils valent mieux que les plus belles théories, ils honorent un parti; c'est par leur persistance qu'une nation peut être sauvée.

Alors l'interlocuteur se rejetait le plus souvent dans une confuse dissertation sur les bons et les méchants, les confondant dans la même sympathie humanitaire. M. Quinet finissait par une plaisanterie . « Je soupçonne que vos

sympathies sont même beaucoup plus grandes pour les méchants que pour les bons. Ces pauvres méchants! vous avez bien raison de les plaindre! tant de pauvreté morale au milieu de la richesse et de la puissance très-réelle, très-palpable; cela, en effet, crève le cœur! pleurons donc sur eux, puisque vous le voulez. »

D'autres s'apitoyaient sur les maux matériels : maladies, pertes d'argent; au demeurant, parfaitement indifférents sur tout le reste.

Involontairement on réagissait contre ces tendances, on devenait plus sensible aux maux de l'intelligence. Il est certain que l'isolement moral, l'angoisse de cœur de nos amis nous émeuvent autant que la détresse matérielle. Un attentat commis contre l'esprit humain, un outrage à la conscience publique étaient mille fois plus poignants qu'un fait brutal. On se sentait aussi blessé quand la langue française, notre héritage, notre trésor de beauté, servait l'hypocrisie.

Mais ces sentiments restaient incompris, et plus d'un visiteur se retirait, exprimant l'*espoir que le printemps adoucirait nos cœurs.*

Nous observions aussi qu'une des choses qui tendent à disparaître complétement de nos jours est la curiosité d'esprit. Les hommes ne sont plus comme autrefois avides de pensées nouvelles; si nous en cherchons la cause, si nous voulons justifier la jeune génération, peut-être avouerons-nous qu'elle a été trop nourrie d'idées contradictoires sous les régimes divers qui se sont succédé depuis 70 ans. Peut-être en sortant de ce long jeûne, après le désert, retrouvera-t-elle le goût de l'esprit, comme cela s'est vu dans les premières années de la Restauration; alors aussi les hommes eurent soif de vie intellectuelle après le temps aride de l'empire.

Certains visiteurs d'outre-Rhin confirmaient Edgar Quinet dans cette opinion que l'Allemagne (en 1858) négligeait les grandes œuvres et les grands esprits qu'elle a produits : Kant, Hegel, Goëthe ; elle préférait alors une littérature frivole d'imitation ; des publicistes choisissaient ce moment pour réhabiliter l'inquisition dans la patrie de Luther. Preuve nouvelle que des époques inférieures succèdent aux grandes explosions de l'esprit humain. L'Allemagne, élevée à l'apogée de la gloire par ces immortels génies, n'était plus à leur hauteur.

Il fut une époque où la Grèce ne comprenait plus Homère, ni l'Italie le Dante ; ce n'est pas que le siècle ait dépassé ces génies lumineux ; au contraire, c'est le siècle qui s'est abaissé, qui n'est plus à leur hauteur. Alors la réaction se fait. L'Allemagne était entrée dans une voie de réaction philosophique et littéraire, de même que nous sommes entrés dans une réaction politique ; c'est le même fait qui se traduit chez les uns et les autres.

L'Allemagne fait peau neuve, disions-nous en 1858 ; et il est fort possible qu'un organisme nouveau, une créature régénérée sorte de l'informe larve germanique avant que le papillon français ait retrouvé ses ailes diaprées.

D'ailleurs, l'unité de l'Allemagne existait déjà de fait. Oui, l'unité de l'Allemagne est dans ses écrivains et ses poëtes : Goëthe, Schiller, Beethoven et Mozart ont fait la fusion du Nord et du Midi ; l'Allemand du Danube et celui de la Sprée et du Rhin se sentent compatriotes par les symphonies et les chef-d'œuvres des maîtres, populaires dans chaque chaumière. Chez nous, en France, je ne vois rien de semblable. Au contraire, bien souvent, je crois apercevoir plusieurs races de Français différant totalement entre eux d'esprit et de cœur. Quant aux grands écrivains qui prolongent depuis des siècles le prestige de la France à l'étranger, les honorons-nous, les aimons-nous assez ?

VIII

SOUVENIRS D'ENFANCE

Le premier effet des rigueurs qui suivirent le 14 janvier se fit sentir dans la presse. Il fallut renoncer pour le moment à la publication de la *Campagne de* 1815, dont les épreuves étaient déjà corrigées. Elle fut ajournée jusqu'en octobre 1861.

D'autre part on éleva de nouvelles objections contre la composition du tome X; sous le coup des événements qui bouleversaient tout le monde, on demanda à exclure trois cents pages. — Où trouver sur-le-champ trois cents pages pour remplacer celles qu'on éliminait? Et quel sujet paraîtrait assez inoffensif? — Les souvenirs d'un enfant. Au lieu de servir de préface, l'*Histoire de mes Idées*, agrandie, comblera le vide au milieu du volume déjà imprimé; voilà pourquoi elle s'arrête brusquement à l'année 1820; voilà pourquoi cette fraîche fleur est étouffée entre deux pierres miliaires.

L'étroit espace assigné à ces souvenirs obligea l'auteur de supprimer plus d'un détail qui m'était cher, et que me racontait Madeleine Husson lorsque nous allions la voir dans son faubourg d'Anderlecht. Comment l'avions-nous retrouvée?

Edgar Quinet l'a raconté : « Dans les premiers jours de

mon exil à Bruxelles, je fus reçu par une dame inconnue. « Votre plus vieille amie, me dit-elle en entrant. Ne la « connaissez-vous pas? Je suis Madeleine. » Ce nom me ramena en un clin d'œil à ce passé d'un demi-siècle. Pendant que j'écris, elle est ici, près de moi, mon témoin pour ces jours éloignés et mon guide là où ma mémoire hésite. »

Hasard plus charitable que les combinaisons humaines! La personne dévouée qui guida les premiers pas de l'enfant fut aussi la première à tendre la main à l'exilé lorsqu'il arriva sur la terre étrangère, et précisément dans cette même ville de Bruxelles, où elle avait accompagné l'enfant de deux ans. Elle me montrait l'hôtel de Bellevue, où Madame Quinet descendit dans ce voyage de 1806 en rejoignant son mari au quartier général de Wesel.

Douée du caractère le plus aimable, cette bonne Madeleine conservait à soixante-dix ans toute la précision et la vivacité de ses lointains souvenirs; élevée à une condition sociale supérieure, elle rappelait sans cesse le temps passé dans la maison Quinet, comme le plus heureux de sa vie. Je ne me lassais pas de l'interroger; elle me disait mille anecdotes qui m'étaient précieuses. « L'enfant avait dix-huit mois quand j'entrai au service de Madame Quinet; c'était un enfant délicat, très-doux, mais très-malin. Nous partîmes pour Wesel; la guerre s'étant rallumée, nous revînmes après quatre mois à Colmar chez la femme du général Puthod, et de là à Bourg. L'enfant s'amusait avec moi toute la journée, il aimait tant jouer! Dès que j'avais fini mon ouvrage, j'habillais mon garçon et nous allions promener. L'été, j'allais le baigner dans la rivière claire et limpide; séché, r'habillé, je le ramenais à la maison; souvent on trouvait le père sur l'escalier, une badine à la main. Malheur s'il eût entendu des pleurs! Cela arrivait très-rarement; en ce cas, je me sauvais avec mon garçon dans un fenil d'où on ne pouvait l'entendre. »

Entre mille traits que je recueillais de la bouche de ce premier témoin de sa vie, en voici un qui prouve l'idée que se faisait Edgar Quinet à l'âge de trois ans de la toute-puissance maternelle. Ayant entendu dire que les vrais pénitents pétrissaient leur pain dans la cendre, il voulut se faire un gâteau de cendre. Un coup de vent lui remplit les yeux de cette fine et mordante poussière. Il se crut aveugle; sa mère accourut à ses cris; alors le pauvre petit, d'une voix lamentable, désespérant déjà de revoir la lumière du jour, lui dit : « Si j'ai les yeux crevés, sauras-tu m'en faire d'autres? »

Évidemment il attribuait à sa mère une puissance surhumaine, surnaturelle.

—

Les origines maternelles d'Eugénie Quinet sont à peine indiquées dans l'*Histoire de mes Idées;* nous ne connaissions pas encore les *Généalogies genevoises*, que publie M. Galiffe, et qui contiennent aussi le tableau généalogique de la famille maternelle d'Edgar Quinet. Certains biographes ont répété à tort qu'il était Allemand par sa mère. Voici le fait :

Les Lagis, originaires de Vérone, se réfugièrent à Genève au temps de la Réformation, comme d'autres familles huguenotes d'Italie et du midi de la France (les Saladini, Turretini, Calandrini). Madame Lagis-Sarasin, arrière-grand'mère d'Edgar Quinet, était établie dans sa propriété près Céligny. Ses fils se fixèrent à Cassel auprès d'un de leurs oncles et épousèrent des Françaises (Marie et Jeanne Landré). L'aîné devint chef du consistoire.

C'était le moment où Frédéric le Grand francisait toutes les cours d'Allemagne. La jeune Wilhelmine, élevée dans l'intimité de la famille régnante, épousa un Français du Midi, le jeune et brillant secrétaire d'ambassade M. Rozat.

Celui-ci était un des amis de Rulhières, qu'il accompagna à la cour de Russie et de Suède.

Plus tard il habita Versoix dont il fut maire ; (son petit-fils a sous les yeux le même horizon.) C'est le premier magistrat français qui harangua à la frontière Bonaparte, à son retour de Campo-Formio.

C'est aussi par Madeleine que nous trouvâmes la chanson de l'*Hirondelle*, couplets dans le goût du dix-huitième siècle, que M. Rozat s'amusa un jour à composer pour une comédie de société.

Ils appartiennent à ces *Souvenirs d'Enfance* (1) :

Il était un petit oiseau
Qui voyageait sur un petit bateau.
Il vit dans un nid d'hirondelle
Une hirondelle jeune et belle.
Ah !...

— Pourquoi, dit-il, n'allez-vous pas
Chercher l'été dans de nouveaux climats?
J'ai vu partir nos hirondelles,
Que ne partiez-vous avec elles ?
Ah !...

L'hirondelle en pleurant lui dit :
— Monsieur, j'étais mourante dans mon lit
Au moment où nos hirondelles
D'ici partaient à tire d'ailes.
Ah !...

— Et quoi! l'on vous abandonna,
Mademoiselle, et pourquoi donc cela ?
— Monsieur, c'est qu'étant jeune et belle,
Au Dieu d'amour je fus rebelle.
Ah !...

Je maltraitais tous les amants
Qui sont venus me conter leurs tourments ;
Et comme je n'aimais personne,
Dans mon malheur on m'abandonne.
Ah !...

(1) L'air naïf et original faisait valoir ces vers qui s'adressent à des enfants.

Je vois bien qu'il faudra périr,
Car de mon lit je ne saurais sortir;
Et quoique près soit la fontaine,
La soif est ma plus grande peine.
Ah!...

L'oiseau lui répondit d'abord :
— Mademoiselle, ah! vous avez grand tort
Mais enfin vous êtes souffrante,
Et mon âme est compatissante.
Ah!...

Aussitôt le petit oiseau
Dans son petit bec va chercher de l'eau.
— Buvez, dit-il, mademoiselle,
Et ne faites plus la cruelle!
Ah!...

— J'y consens, dit-elle en tremblant:
Mais qui voudrait être encor mon amant?
— Ce sera moi, mademoiselle.
— Je le veux bien, dit l'hirondelle.
Ah!...

Ils s'aimèrent tous deux longtemps
En élevant de beaux petits enfants,
Qui, dans les bois du voisinage,
Au Dieu d'amour rendaient hommage.
Ah!...

. . . .
. . . .

Ceci vous prouve, mes enfants,
Qu'il vous faut bien aimer tous vos parents.
Si votre âme est pour eux cruelle,
Craignez le sort de l'hirondelle!
Ah!...

Rien ne m'était aussi doux que de te ramener aux temps de Bourg, de Certines, de Charolles, en ce moment surtout où l'on avait besoin d'être soutenu par un esprit de paix.

J'étais seule à recevoir ces confidences. Les entretiens entre proscrits sont empreints des amertumes de la situation; naturellement, la note sévère y domine. D'ailleurs on n'aime à parler de soi qu'à des amis dont les racines plongent dans le même sol.

Les compagnons d'exil étaient unis par une même foi politique, mais rien ne les liait les uns aux autres dans le passé et n'autorisait ces effusions; il faut avoir longtemps vécu ensemble pour oser échanger des souvenirs de famille.

Alors s'éveillait parfois le regret d'être séparé des anciens témoins de la jeunesse. Nous les évoquions en esprit; nous revoyions au plus lointain horizon quatre enfants du même âge, intimement liés de parenté ou d'amitié; ils marchaient gravement, en procession, portant chacun un cierge au baptême de la petite sœur Blanche déjà tant aimée. C'était Edgar, son bon cousin Lucien Aillaud, Adrien de la Tournelle, enfin notre fidèle Albert de Saint-Germain, né dans la même maison, la même année, la même semaine que son ami Edgar, et qui fait encore tous les ans le pèlerinage de Veytaux.

« Toi seule t'intéresses à ces détails, » disais-tu. — Si je m'y intéresse!... Un seul jour de ta vie m'est plus cher que ma propre existence.

Du reste, j'étais persuadée que ces pages ingénues toucheraient chaque cœur d'homme. Le public m'a donné raison; il a même dépassé les espérances que je fondais sur le succès de ce livre. Aujourd'hui encore, pas un des visiteurs et des correspondants de Veytaux qui ne rappelle l'*Histoire de mes Idées* et la promesse de la continuer.

La présence du piano dans le cabinet de travail fit sortir de son étui sombre le violon; nous reprîmes nos sonates de Mozart; nos duos finissaient par plonger mon mari dans la rêverie; il continuait seul, en se promenant

dans la chambre quelques préludes de Viotti, qui réveillaient ses souvenirs ; mainte image du passé fut ainsi évoquée : c'était le meilleur procédé mnémotechnique pour lui, d'autant plus utile, qu'il était séparé de la plus grande partie de ses papiers.

Un jour qu'il neigeait à flots, il prit le violon, et trouvant toutes les cordes brisées, ne pouvant plus en remettre que trois, sur cette espèce de lyre primitive il joua tous les airs qui dataient de l'enfance ; à mesure que ces réminiscences musicales lui revenaient, de gracieuses figures, à demi-effacées, surgissaient à l'appel de ses sons. L'image raphaélique de mademoiselle Genevier et le profil impérial de la belle Pulchérie se ranimèrent sous les sombres teintes des tableaux contemporains.

Je jouissais de ces heures; mais nos petits concerts étaient souvent interrompus par le courrier ; en ouvrant un journal, on lisait des nouvelles telles que celles-ci : « Six cents transportés viennent de partir à bord de *l'Adour*, pour être déposés sur les rives de l'Amazone. »

IX

PHILOSOPHIE DU FOYER

Comment n'aurais-je pas aimé et béni ce doux et pacifiant sujet qui offrait à l'exilé un refuge contre tant de cruelles pensées dont on était assiégé jour et nuit?

Heureusement, il trouva encore une diversion salutaire dans un autre sujet : la *Question de l'origine des Êtres.*

J'ai déjà dit que le grand ouvrage de Darwin n'avait pas encore paru. Edgar Quinet ne le connaissait pas.

Intimement lié, dès 1834, avec l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire et avec son fils, notre cher et regretté Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, il s'était familiarisé avec les questions de philosophie naturelle dans cette maison du Jardin des Plantes qui fut à la fois un temple de la science et de l'amitié.

Il se posait déjà ces questions qui lui paraissent aujourd'hui enfantines :

« Est-il croyable que le mastodonte ait surgi du limon animé, tout armé de défenses?

« Comment est né le premier homme? »

A coup sûr, il ne lui donnait pas trente ans; il n'en faisait pas un *beau*, bien vêtu, avec un lorgnon, un porte-

feuille sous le bras, prêt à aller au ministère. Il se le figurait enfant, faible nouveau-né.

Là commençait la difficulté : la nature prévoyante a-t-elle créé avec prodigalité des milliers d'individus pour assurer l'existence d'un seul? Entre mille glands de chêne tombés de l'arbre, combien peu deviendront le géant des forêts! Des milliers d'oiseaux périront dans l'œuf avant qu'un seul puisse éclore. Le plus vigoureux a survécu et a fondé le type de son espèce.

La création a-t-elle commencé par une première cellule à l'époque où la vie végétale et animale étaient confondues sur l'extrême limite embryonnaire?

Autre difficulté : la préexistence des germes. Contiennent-ils la série de tous les êtres qui se succéderont jusqu'à l'extinction de l'espèce? Une graine contient-elle tous les arbres futurs, ou bien cette graine ne renferme-t-elle que l'individu qui va la perpétuer? Elle lui a communiqué un principe actif, puissance créatrice, la *force formatrice* par laquelle il se reproduira à son tour dans un nouvel individu. Il s'assimilera les molécules organiques dont l'air, la terre et l'eau sont saturés. L'atmosphère, ce grand réservoir de la création, renferme, invisibles, les matériaux où la nature puise sans cesse pour réparer et continuer la création.

Comment les premiers-nés (sans parents) ont-ils survécu? Comment allaités? Par une louve? par la nature, mère nourricière du genre humain? A-t-elle mis à la portée de ces frêles êtres une plante laiteuse, un rayon de miel, un fruit tombé de l'arbre? Dans les climats heureux, quelques-uns ont-ils pu échapper aux périls de l'enfance? Entre des milliers de victimes, quelques individus devinrent-ils les types de l'espèce humaine?

Hypothèses invraisemblables, mais non pas plus absurdes que celles de tant d'illustres rétrogrades.

Le lendemain, en reprenant l'entretien de la veille, on rejetait l'idée acceptée, qui ne satisfaisait plus la raison, et on ne se lassait pas de poser le problème de nouveau.

Les mêmes germes, sous des influences différentes, produisent-ils des organismes différents, conçus sur un plan unique : poissons, crocodiles, éléphants, proviennent-ils du même type modifié par des transformations successives?

Buffon renversait l'hypothèse de l'œuf. L'œuf, ce grand symbole du berceau de tous les êtres animés, adoré par la sagesse indienne, couvé à l'aurore de la création par un soleil plus puissant.

Comment donc expliquer la transformation des espèces? — A l'aide puissant du temps et d'un milieu différent, on pouvait admettre que le même germe produira une organisation modifiée : les arêtes du poisson solidifiées deviendront des côtes, les nageoires se transformeront en pattes; les cétacés expliquent ainsi les quadrupèdes.

Surtout il fallait être prodigue de siècles, de milliers de siècles. On maintenait ainsi un plan primitif, unique, une organisation unique variée à l'infini. Ce mode de transformation laissait à chaque espèce son individualité originaire. Le cétacé ne s'est pas transformé en quadrupède, mais leur embryon fut le même : modifié par le climat, par les âges successifs de la terre, le milieu, il donna naissance à des organismes variés, s'élevant sans cesse d'un degré inférieur à un degré supérieur. Marche lente, mais progressive que la nature observe dans toutes ses œuvres.

Toutes ces ébauches d'idées, encore informes, fortifiaient chez Edgar Quinet le projet de les creuser, en écrivant un ouvrage sur ces grands sujets; le 16 février 1858, le titre même en fut arrêté : *la Création*.

Ce livre et tant d'autres que j'entrevoyais dans un lointain lumineux prolongé à l'infini, démontrait aussi la préexistence des germes. De cette semence de pensée, je

voyais naitre l'arbre dont le feuillage et la couronne abritent mon bonheur.

—

Il faut avoir été en exil pour comprendre tout ce que cette vie a de précaire. On n'ose s'établir, se créer un chez-soi, former un projet pour le lendemain. Comment songer à des préparatifs d'installation quand on se dit : « Demain, peut-être, je planterai ma tente ailleurs? »

Dans le domaine de l'esprit seulement, on se sent sur un terrain inébranlable. Cette patrie morale, rien ne peut nous l'ôter; dans les régions sereines de la pensée, aucun orage ne vous atteint. C'est le foyer lumineux où l'on convie les bienfaisants génies de tous les âges; on bénit leur société; elle remplace celle que le malheur des temps a dispersée.

Trois héros dé l'intelligence nous tinrent compagnie en ce moment de crise : Fichte, Kant et Condorcet. La *Vie bienheureuse* nous convenait en ce temps-là, car elle fait de l'univers visible un rêve. Et quels appels sublimes à la dignité humaine, à ce *Fils de l'Éternité!* La *Doctrine de la vertu* (dans la belle traduction de M. Barni) contenait cette parole que devraient méditer les peuples : *Celui qui se fait ver de terre peut-il se plaindre d'être écrasé?*

Avec quel respect on touchait le livre deux fois sacré qui renferme le testament politique du sage de la révolution! Pendant qu'il le méditait, l'échafaud réclamait sa tête.

La mort! il l'attendait avec sérénité. Rêver au bonheur des hommes au moment où ils vont l'immoler; nul retour sur soi-même, nulle amertume de pensée, des méditations sublimes sur les progrès de l'humanité, n'est-ce pas une fin qui sert de pendant à celle de Socrate?

Où est la statue de Condorcet? Où est la légende de notre saint? C'était une épreuve à tenter que de relire après soixante-dix ans en exil ces rêves généreux, ces espérances à l'*aurore d'une humanité nouvelle*. Comparez ces rêves à la réalité!

Oui, j'ose le dire, nous vivions déjà de l'éternité, de l'infini, tant nous étions loin et séparés du présent!

En effet, quelle était l'existence matérielle? On s'en apercevait à peine. Absorbées par la méditation, les heures n'ont que la durée de l'éclair, d'un éclair immortel. — Qu'avons-nous fait aujourd'hui? — Nous avons eu un moment fugitif de vie idéale; mais c'est de ces moments que l'éternité se compose.

Quel champ illimité, toujours ouvert, toujours libre! Nul despote ne le peut circonscrire. J'aime et je pense, donc je suis.

Les causeries mondaines bannissent la paix, réveillent la tristesse née de la réalité des choses. Mais les grands sujets qui embrassent la destinée de l'homme et des nations nous élèvent au-dessus d'un temps de misère. Envisagé de très-haut, chaque objet offre sa fleur divine. Heureux qui a l'amour des choses immortelles! Un creuset divin épure pour lui la matière et en dégage l'essence impérissable.

—

Vers la fin de février, nous eûmes mieux que des livres; la philosophie elle-même vint à nous, représentée par deux esprits éminents qui conservaient le charme de la simplicité et de la cordialité sous l'abstraction des idées. Edgar Quinet prenait grand plaisir dans la société de M. Tiberghien, professeur à l'Université de Bruxelles, belle intelligence, avec laquelle on abordait familièrement et

d'une façon aimable, sans nulle pédanterie, les plus hauts problèmes de la destinée humaine.

Je ne raconterai pas ces soirées où l'on causait de la renaissance céleste. Ces préoccupations immortelles ne sont pas aujourd'hui du goût de tout le monde. De nouveaux Dialogues de Platon lui-même marqueraient l'esprit d'un stigmate rétrograde.

On s'interrogeait sur ce que deviendrait le souvenir après la mort. Nous le défendions, parce qu'il nous semble identique à l'individualité. Si vous m'ôtez le souvenir des affections et des aspirations qui font la meilleure partie de mon être et de mon droit à l'avenir, je ne suis plus moi-même.

Le sommeil efface le souvenir! dites-vous. — Non, il le suspend ; le lendemain est relié a la veille par le souvenir. *Ce qui est digne de mémoire* survit seul à la journée terrestre.

Pour pénétrer les mystères de l'avenir, il suffit de se replier sur soi-même, de s'interroger, d'écouter ses instincts, et de se fier aux impressions spontanées qui naissent de cet examen intérieur. Si on se livre à ces recherches avec l'ingénuité primitive, alors les faits les plus simples et les phénomènes de la vie morale comparés à ceux de l'univers visible nous révèleront le grand inconnu, objet de notre inquiète curiosité.

L'existence terrestre et la vie immortelle forment une seule ligne qui part de la terre et se projette à l'infini sans solution de continuité. Dans les moments de ravissements, l'âme plane au-dessus de la vie ; rapides élans, où une âme enthousiaste atteint d'un coup d'aile les cîmes de l'invisible et embrasse d'une seule étreinte la vie sans limites; du haut des Alpes, nous apercevions ainsi à la fois la terre et le ciel, abaissés à nos pieds.

Dans ce même mois de février, nous fîmes la connais-

sance de Madame de Marenholtz (belle-fille de Benjamin Constant), ardente missionnaire de la doctrine de Frœbel; elle vint fonder en Belgique ses *Jardins d'enfants*, qui prospéraient en Allemagne et en Angleterre. Cette noble femme, qui s'est vouée avec passion à l'œuvre de l'enfance et qui a consacré toute sa fortune et ses rares facultés aux intérêts de ce monde en miniature, nous pénétra de respect par l'élévation de ses sentiments. Elle expliquait ses vues avec autant d'éloquence que de modestie.

Ce système dont il y a quelques traces dans Rousseau a pour base l'axiome : *Revenez à la nature;* c'est toute une réforme radicale dans l'éducation.

En contact direct avec la nature et dans la société de ses petits semblables, l'enfant apprend en s'amusant; il cultive la terre, il élève des animaux, il reçoit les premières notions de géométrie qui développent à son insu sa future vocation d'artiste ou d'artisan. L'idée de la solidarité humaine, les bienfaits de l'association et du travail germeront d'une façon inconsciente dans ce jeune esprit. Mon mari supposait que la doctrine de Frœbel, est « la philosophie de Hegel mise dans des jouets d'enfants. » Madame de Marenholtz s'en défendait vivement : « Tout le secret de notre méthode, c'est que l'enfant ne s'aperçoit jamais du rapport scientifique entre des jeux qui l'amusent et les questions les plus hautes. Tout effort lui serait funeste. »

En exerçant à son insu ses facultés, son intelligence aura la souplesse que la gymnastique développe dans ses membres. Il acquiert ainsi la vigueur de l'esprit et du corps. Dans l'éducation routinière, on n'éveille qu'une seule faculté; les autres sommeillent; ces paralysies partielles se rencontrent chez beaucoup d'individus.

Avec la méthode de madame de Marenholtz, cet engourdissement n'est pas possible; les facultés de l'intelli-

gence s'harmonisent, à moins que l'enfant ne naisse complétement disgracié.

« Nous ne réclamons, disait-elle, que les premières sept années de l'enfance, perdues jusqu'ici, autant pour l'intelligence que pour l'exercice du corps. » Tout l'avenir dépend précisément de ces années obscures ; si on s'en empare pour les cultiver, chaque point deviendra lumière ; les premières empreintes sont ineffaçables.

Il est évident qu'un enfant dirigé dès le berceau avec tant d'intelligence aura une flexibilité supérieure pour manier plus tard les idées et les outils. Ce ne sera ni un ouvrier, ni un artiste ordinaire.

On prenait un intérêt infini à ces démonstrations; mais on concluait que la liberté seule peut faire fleurir les *jardins d'enfants*, et empêcher une imitation mécanique, j'allais dire automatique.

Madame de Marenholtz et M. Tiberghien se rencontrèrent plusieurs fois chez nous ; chacun cherchait à entraîner l'autre dans son système philosophique.

Le disciple de Frœbel trouva un aide efficace dans le ministère belge ; deux jardins d'enfants furent aussitôt fondés à Bruxelles.

Elle nous quitta au printemps pour continuer son œuvre en Hollande, où son amie la princesse Henri des Pays-Bas appuya ses efforts persévérants.

Elle faisait à la Haye sa propagande en voiture de cour pour rallier l'aristocratie à cette fondation utile ; en même temps, par sympathie naturelle pour ce qui est grand et noble, elle choisit le modeste hôtel qu'habitait Barbès, avec qui nous l'avions mise en relation.

X

CHAMP DE BATAILLE DE WAWRE

Ces entretiens, alternant avec les occupations de la matinée, eussent été efficaces en temps ordinaire ; mais trop de chagrins et d'agitations avaient marqué le commencement de l'année. Jamais le sentiment de la situation politique ne fut plus poignant à l'exilé.

Il venait de fournir cinq mois de travail, sans un jour de relâche, avec plus d'ardeur qu'à aucune autre époque. Tout à coup les cruelles insomnies et les maux nerveux dont il souffrit avant le voyage de Suisse, s'aggravèrent; il était près de s'évanouir; impossible de faire un pas sur le pavé.

Une suspension de travail eût été très-pénible en ce moment; harcelés par l'ouvrage commencé, il fallut employer les moyens héroïques. Nous essayâmes, dès le mois de mars, le remède tout-puissant : la vie en plein air.

Nul symptôme de printemps! La température, rude encore, ne favorisait guère ces pérégrinations, et cependant elles se succédèrent régulièrement jusqu'à l'achèvement de l'*Histoire de mes Idées*. Après le travail, une voiture nous conduisait, vers deux heures de l'après-midi, à l'embarcadère du Luxembourg ; nous ne rentrions que le soir, recommençant le lendemain, à la même heure, cette vie

errante dans la forêt. Cinq heures d'air pur et d'exercice garantissaient une nuit de sommeil et une matinée de travail.

Nous commençâmes la série de nos excursions *extrà-muros* par une journée à Wawre.

Le pauvre chroniqueur était si préoccupé de ta santé chancelante, qu'il négligea cette fois de noter les détails des lieux, comme il avait fait à Ligny et aux Quatre-Bras. Il n'en dira donc que fort peu de chose.

Du reste, sur ce champ de bataille, on était pénétré d'un sentiment étrange : l'inanité de cette journée, les efforts de la valeur humaine non-seulement dépensés en vain, mais mal à propos. En effet, l'obscure victoire de Wawre causa l'éclatante défaite de Waterloo. Au moment suprême où Grouchy était attendu de minute en minute, pendant que tous les yeux le guettaient à l'horizon, sur les hauteurs de Saint-Lambert, il livrait ici des combats acharnés et stériles contre le corps de Thielmann ; il dépensait les dernières ressources de la France autour de la Dyle, tandis qu'elles eussent peut-être changé les destins de Waterloo.

Nous errâmes longtemps sur les bords de l'étroite rivière, où la lutte entre Vandamme et le corps de Thielmann dura plusieurs heures. Onze fois les Français renouvelèrent l'attaque ; mais les Prussiens, débouchant par les rues de Wawre, il fallut chercher à les tourner.

Nous restâmes une grande partie de la journée vers le moulin de Bierges, situé à 1,200 mètres de la ville. C'est ici que l'action principale eut lieu ; les deux armées se disputèrent ce point, qui domine Wawre. Ici fut tenté le second passage ; là Gérard tomba frappé, à l'attaque du pont. Ce pont débouche dans la cour du moulin, entourée de murailles et de créneaux.

Le passage de Bierges n'ayant pas réussi non plus, Grouchy tourna Wawre à Limale, culbuta les Prussiens, franchit enfin la Dyle.

Nous suivions tristement le cours de cette rivière ensanglantée par les terribles combats de nuit. On embrassait d'un coup d'œil la petite ville au milieu de l'étroite vallée; les collines assez élevées et même escarpées; les prairies marécageuses entrecoupées de canaux et traversées par la Dyle, qui rendait la prise de Wawre si difficile aux Français. Ils s'en emparèrent enfin, mais quand? Le 19, à neuf heures du matin, quand tout était fini de la veille.

M. Quinet examinait tout avec la plus extrême attention, car ce combat de Wawre a été négligé par l'histoire. Il me montrait le plateau de Limale, les bois de Rixensart, tant de fois pris et repris; les collines par où les Français débouchèrent de Gembloux.

Les maîtres du moulin étant absents, on ne voulut pas nous faire entrer dans la ferme. Il pleuvait, le temps était âpre. Edgar Quinet s'assit philosophiquement sur une brouette pour dresser la topographie des lieux. La pluie redoublant, il s'abrita dans un chenil; heureusement le dogue était aussi absent, et on put profiter de son logis. Hospitalité antique! Enfin le garçon de ferme consentit à nous apporter un escabeau.

La nature encore endormie, la plaine marécageuse, le pays nu en cette saison, notre disposition d'esprit, l'historien récapitulant les fautes de cette journée, tout était triste.

Nous remontâmes assez loin la Dyle; à certains endroits, elle forme de petites cascades sur des rochers en miniature; ailleurs, l'eau est presque stagnante; des milliers d'insectes tourbillonnaient sur les deux bords comme les escadrons ennemis dans la soirée du 18. A travers leur

bourdonnement, nous nous obstinions à écouter le bruit lointain des armées.

Nous revoyions en esprit ces détails maintenant acquis à l'histoire, et qui l'illuminent d'une sombre lueur : ce simple rideau d'arbres au bord de la Dyle, cachant au corps de Grouchy les éclaireurs envoyés par Napoléon pour établir les communications; l'aveuglement qui fit rejeter la proposition de Gérard de marcher au canon; la scène mémorable dans le jardin de Sart-lez-Walhain, les officiers collant l'oreille contre terre pour écouter le bruit du canon, en discerner la direction, les soldats prêts à s'élancer, et Grouchy inexorable à la prière de tous.

Nous étions sur le théâtre où il voulut réparer son erreur, mais trop tard !

Ces paysages flamands sont tellement placides, qu'on a peine à y placer en imagination des scènes de carnage et de désolation. Hiver comme été, la nature y garde un caractère indolent un peu effacé; elle étend un voile uniforme sur les souvenirs de ces meurtres en masse; elle les ensevelit silencieusement dans les replis des vastes plaines entrecoupées de légères ondulations de terrain.

Et cependant, quelle contrée fut plus ravagée par les armées du seizième et du dix-septième siècle et par les guerres de l'Empire? Si on se laissait aller à la pente des choses, à quoi rêverait-on en regardant ces champs d'orge que traverse lentement la charrue traînée à deux chevaux, les canaux qui fertilisent la grasse terre wallonne, le bouquet d'arbres isolé, le moulin et son ruisseau, la ferme sur la hauteur. les pointes de clochers dans le lointain ? On songerait à Potter, à Van der Bergen, à Wynants, à Van den Velde, bien plus qu'au duc d'Albe, à Louis XIV et à Napoléon. Le génie des peintres flamands a laissé ici une empreinte de paix qui domine l'histoire et la guerre elle-même.

XI

LE REFUGE. — MA BIBLIOTHÈQUE. — DEUX PAGES INÉDITES

Les mesures terrifiantes qui se succédèrent après le 14 janvier pesaient cruellement sur les proscrits, elles redoublaient un état d'incertitude et de malaise intolérable. On n'y pouvait échapper qu'en s'étourdissant à force de travail. Et vraiment, pour la plupart, ce ne fut pas seulement un refuge d'intelligence, une noble distraction, mais l'impérieuse nécessité, en un mot, *la lutte pour l'existence.* Ceux qui pouvaient s'occuper à domicile, on les trouvait à toute heure du jour, penchés sur leur ouvrage.

Le Français est né écrivain, orateur en même temps que soldat; il manie la plume aussi allègrement que le mousquet; heureux quand cette plume devient une arme généreuse comme dans la main des nôtres. Anciens représentants, jurisconsultes, médecins, avocats, notaires, rentiers, hommes d'affaires, soldats, tous cultivaient la vie de la pensée et la faisaient fructifier. Les uns donnaient des leçons privées dans des pensionnats, les autres préparaient leurs conférences; d'autres écrivaient pour les journaux. L'intelligence et le talent de nos Français trouvaient

moyen de s'exercer en dépit des obstacles, de l'étouffement général.

Ils se rendaient encore bien plus utiles aux autres qu'à eux-mêmes. Livres, brochures, traductions, travaux plus humbles, corrections d'épreuves, chacun accomplissait sa tâche ; il y en avait qui entreprirent le *raccommodage* de manuscrits ; je veux dire qu'ils mettaient en bon français des ouvrages allemands, belges, espagnols, italiens qu'on leur soumettait.

Les meilleures sympathies que les proscrits aient rencontrées en Belgique leur vinrent des membres de l'Université. Beaucoup de nos amis (MM. Baune, Songeon, Bancel, Madier, Deluc) donnaient des leçons dans plusieurs institutions privées. La directrice d'un pensionnat de demoiselles adopta la fille d'un proscrit qui venait de mourir. Ces traits de générosité ne doivent pas s'oublier.

Un jour nous rendrons témoignage aux Belges ; qu'ils reçoivent ici une pensée d'affection.

Parmi tant de personnes à qui nous devons un souvenir, et que nous retrouverons dans les *Mémoires d'exil* de 1851-1856, nommons avant tout nos amis Dupuich et la famille Bourson. Française de naissance et d'esprit, d'une beauté égale à sa parfaite bonté, madame Bourson fut la providence des exilés, et sa maison un refuge d'une douceur et d'une grâce incomparables.

M. Altmeyer, l'historien de la Belgique, a aussi de véritables droits à notre gratitude. MM. Delhasse, Van Meenen, Lacroix, qui devait être un éditeur et un ami ; Ruelens, conservateur de la Bibliothèque ; Van Bemmel, auront toujours nos meilleures sympathies.

Quant à l'excellent M. Colard, il mérite une place à part ; nous le considérions comme un des nôtres : jamais cœur plus dévoué aux infortunes, dont il était le confident.

La mort d'un proscrit, Mongin, vint encore attrister la proscription ; il laissa deux orphelins qui trouvèrent une famille, grâce au dévouement d'un autre exilé et à la solidarité fraternelle de plusieurs.

Hélas! combien des nôtres ensevelis dans cette terre de Belgique!... Ils revivent dans notre cœur... La suite de ces *Mémoires* consacre pieusement le souvenir de nos amis Charras... Flocon... Buvignier... Labrousse... Guilgot... Servient, mort dans la traversée, en retournant aux Antilles... Bourzat... et ces quatre jeunes filles, fleurs de Mai, tombées dans la nuit!... Et tous ceux que nous avons perdus!...

. . . .

Profondément ébranlés, nous tournions déjà nos pensées vers les *monts indépendants*. « Revoir la Suisse, c'est être enlevé à soi-même. » Mais ce second voyage n'apparaissait que dans un vague lointain. Il fallut l'acheter par trois mois de cruelles perplexités politiques.

Le grand refuge, je l'ai dit, c'était le livre sur le chantier. Pour moi, il y avait encore un autre lieu de refuge contre les avalanches de mauvaises nouvelles et les coups foudroyants : c'était ma bibliothèque. Avant d'y entrer, arrêtons-nous un instant dans la tienne.

Elle était loin de te donner les mêmes joies. Un rideau vert recouvrait les livres échappés au naufrage, afin d'en masquer les innombrables lacunes. Dans leurs rayons de bois blanc se trouvaient rangés maint vénérable in-folio

de l'aïeul Quinet de Certines, maire de Bourg, et les jolis petits elzéviers tant relus, étudiés au collége.

Lorsque Edgar Quinet dut quitter précipitamment sa maison rue du Mont-Parnasse, en décembre, parmi tant de reliques chéries, abandonnées, celles-là furent des plus regrettées. La plupart des livres lui venaient de sa mère, feuilletés par une main sacrée qui marquait d'une fleur les passages préférés. Une des grandes privations pendant les six premières années fut de vivre séparé de ces livres, anciens témoins de ses labeurs. Comment leur faire passer la frontière dans une existence précaire de proscrit, quand on n'avait pas un seul jour assuré devant soi? Et pourtant nous venions précisément de les retirer de la mansarde qui les abritait à Paris.

Grand événement, grande consolation, pensai-je. Hélas! non. Ce fut un vif chagrin : on découvrit que tous ces précieux livres étaient dépareillés; pas un seul ouvrage auquel il ne manquât le premier ou le dernier volume; malheur inévitable attaché à tout bouleversement; il n'y eut de la faute de personne.

Mais ce fut une vraie douleur pour celui que n'avait pu émouvoir aucun désastre personnel : perte de fortune, dispersion des meubles de famille, argenterie volée en voyage, tous les effets (tapis, lingerie, etc.) détruits, avariés dans une maison abandonnée. Rien de tout cela ne l'émut un seul instant; mais ces livres dépareillés, il ne s'en consolait pas. J'ai beau les remplacer à toutes les dates où l'on aime offrir ses petits cadeaux : étrennes de nouvel an, jours anniversaires. Les lacunes sont comblées aujourd'hui, la pauvre bibliothèque a fini par être complétée; mais comment remplacer ces vénérables amis, deux fois consacrés par le temps et par l'affection filiale? Les nouveaux volumes blancs et frais contrastent avec les vieilles reliures et font le même effet qu'une tête moderne sur un torse antique.

Les œuvres complètes de mon mari étaient enfin réimprimées. Je les avais maintenant sous les yeux, rangés sur ma petite table; c'était *ma bibliothèque à moi*, mes *auteurs favoris*, le trésor et l'ornement de mon sanctuaire. Aujourd'hui encore, en les regardant, une pensée m'attriste; la dirai-je à haute voix? (même nos bienveillants amis vont sourire :) « O mes livres chéris! que ne puis-je vous emporter avec moi au-delà de cette vie! »

J'ai fait ailleurs leur histoire succincte à la date de chaque publication, je dirai seulement un mot de ceux qui nous occupèrent depuis notre retour de Suisse.

Le Génie des religions est le résumé du cours de Lyon; voici le jugement que l'auteur en porte lui-même après vingt-quatre ans :

« Aucun écrivain ne m'avait montré la voie où je cherchais à déduire les Révolutions politiques et sociales des principes religieux. J'entrai dans un sujet où j'étais seul : je voguais alors sur une mer infinie, car les Allemands, qui avaient tant examiné les symboles, n'en avaient déduit aucune conséquence sur le développement social des peuples. Le reproche qui m'était adressé était de tenter une voie encore trop peu explorée. Les personnes les plus bienveillantes s'effrayaient de me voir entrer dans un horizon sans limites où tout devait être écueil; elles m'accompagnaient de leurs vœux, mais comme un voyageur que l'on salue au départ pour une terre inconnue et dont on espère peu le retour.

« Dans cet intervalle de vingt-quatre années, que de changements dans les esprits, dans les choses, dans les individus, dans les peuples! Et cependant, à travers ces révolutions d'idées, ce livre est plus vrai aujourd'hui qu'au moment de sa première apparition.

« Tout l'a confirmé : la science et les événements. Les vues que j'avais établies le premier et qui m'ont été le plus contestées, par exemple l'Unité de Dieu chez les peuples sémitiques enfants du désert, ont été reproduites et mises hors de doute par les recherches postérieures, et cette joie m'a été donnée de voir que les germes que j'ai semés ont produit des arbres, que mes inductions sont devenues des vérités, que dans ce voyage de découvertes, où j'avais tant de chances de m'égarer, mes pas ont été assez sûrs pour servir de direction à d'autres. J'ai

tracé l'itinéraire des dieux, et cette marque n'a pas été effacée. De nouveaux esprits se joindront à moi, ils éclaireront des détails qui, à une première vue, devaient rester dans l'ombre ; mais les fondements posés dureront. L'expérience m'autorise à le dire : ceux qui voudront faire de nouvelles conquêtes solides, repasseront par le même chemin que j'ai servi à ouvrir (1). »

—

On trouva à propos de placer à la fin du poëme d'*Ahasvérus* les pages juvéniles : *Tablettes du Juif errant*, qui parurent sans nom d'auteur en 1822, et que la librairie retira presque aussitôt; plus loin on verra pourquoi.

MM. Jules Janin et Harel avaient consacré des articles sympathiques à ce hardi opuscule. Nous n'en possédions pas un seul exemplaire, on dut le faire recopier à la Bibliothèque nationale : il nous arriva défiguré par une écriture de concierge illisible, surchargée de fautes. Recopié à Bruxelles et renvoyé au retour du courrier, il reparut à la lumière.

Bien des côtés du caractère d'Edgar Quinet s'y révélaient : la pensée philosophique, l'inflexible droiture. Mais cette jeune intelligence n'avait pas encore d'ailes. Une ironie légère est le ton dominant de ces pages; les principales lignes d'une vie de combat s'y dessinent déjà : lutte contre le moyen âge, lutte contre le despotisme sous toutes les formes, sympathies pour les nationalités opprimées et même un vague pressentiment du Collége de France. Aussi, à peine l'ouvrage fut-il publié, le libraire prit peur, il le détruisit pour échapper au réquisitoire dont on menaçait cette première audace philosophique.

—

En relisant cet hiver *Ahasvérus*, quoiqu'au seul point de vue typographique, je crus plus d'une fois sombrer dans un océan de douleur. Cette vie ardente du poëte, cette

(1) Lettre [illegible] Nicolas M[illegible], traducteur du *Génie des re[illegible]*

jeunesse traversée d'affreux déchirements de cœur, cette âme palpitante vous emporte dans un tourbillon de feu, dans un orage de passion; les mots brûlent le papier, il en a l'air consumé, jauni...

Comment a-t-on pu dire qu'*Ahasvérus* est le livre du scepticisme, le chant du doute?

Pérégrination éternelle de vie en vie, d'étoile en étoile, chant d'adieu au vieux monde écroulé, quelle plus magnifique promesse d'immortalité!

Le grand peintre que la France a perdu, Ary Scheffer, a composé, d'après *Ahasvérus*, d'admirables dessins; quelques-uns ont été gravés, par exemple celui où le maître a représenté *Rachel au berceau du Christ*. Il orne le salon de Veytaux.

Les *Femmes ressuscitées* et le *Départ d'Ahasvérus* sont le sujet de deux bas-reliefs exécutés par la princesse Marie d'Orléans, sous la direction d'Ary Scheffer. Il y a aussi de la même main un beau groupe, *Rachel* soutenant l'éternel voyageur défaillant sous le fardeau de la vie. Abandonnés à Paris, rue du Montparnasse, ces objets d'art nous ont souvent manqué depuis seize ans, trop fragiles pour nous suivre dans une vie errante. Est-ce à Paris que nous les retrouverons?...

—

Une chose douce et consolante pour l'écrivain, c'est d'entendre l'écho de sa propre pensée; cet écho lui arrive maintenant d'Italie et chaque jour il constate avec joie le nombre croissant des courageux amis de la vérité dans ce pays qui a tant souffert par le sophisme classique et par l'obscurantisme.

On ferait chaque année un volume des lettres d'Edgar Quinet aux Italiens : jeunes gens des Écoles, journaux fondés dans un esprit de liberté, publicistes politiques,

écrivains philosophes, traducteurs de ses œuvres, à tous ceux qui lui demandent un mot d'encouragement, un conseil.

Je n'en citerai qu'une seule :

« Les Italiens n'avaient point de patrie. Je cherchais l'Italie comme eux, mais je sentais parmi vous le tressaillement lointain d'une nation qui redemandait à vivre. La foi dans son avenir m'a soutenu. J'ai eu la joie de voir renaître l'Italie que j'avais vue tant de fois mourir dans le passé.

« J'ai cru à ses destinées, lorsque la plus grande partie du monde s'obstinait à les nier. J'ai eu ce rare avantage que tous les principes contenus dans mon livre ont reçu et reçoivent chaque jour des événements une confirmation qui équivaut désormais à l'évidence. Si je l'écrivais aujourd'hui, l'expérience sanglante des quinze dernières années ne m'obligerait d'y rien changer. Tout au contraire, je ne pourrais que répéter ce que je disais alors. Je n'éprouvais aucune incertitude sur les principes fondamentaux lorsque j'étais seul à les soutenir. Que serait-ce maintenant qu'ils sont devenus, des Alpes à la Sicile, le cri unanime de la conscience publique ?

« Plus fermement que jamais, je crois que c'est en les suivant, que l'Italie achèvera de s'affranchir. A mesure qu'elle s'élève, d'autres s'abaissent. Mais j'ai appris de votre peuple à ne pas désespérer des choses qui semblent mortes, et cette espérance, je la garde pour tous ceux qui vivent encore ensevelis (1). »

Pourquoi s'occuper de l'Italie? dira-t-on. C'est de la France qu'il s'agit. — M. Quinet pense que partout où l'on sert la liberté, on sert la patrie elle-même.

La race orgueilleuse des Anglo-Saxons vous répète à satiété que les peuples Latins sont incapables de vivre de l'esprit nouveau. Si l'Italie veut donner un démenti à cet axiome, ne faut-il pas que les vrais fils de la France lui tendent la main?

Aussi on peut dire que toute une littérature est née depuis dix ans du *Génie des religions* et de la *Révolution religieuse au dix-neuvième siècle.* Une littérature? Bien plus. Les axiomes deviennent des faits. Les derniers évé-

(1) Lettre à Nicolas Monténégro, traducteur des *Révolutions d'Italie.*

nements l'ont prouvé avec une éloquence qui me dispense d'insister.

Pendant que dans d'autres contrées les ténèbres s'entassent sur les ténèbres, il est naturel que l'on soit avide de lumière dans l'antique foyer de la Renaissance, et qu'on la cherche d'autant plus passionnément, que la rénovation politique y est inséparable de la rénovation religieuse (1).

Je dirai une autre fois par quelle touchante manifes-

(1) Entre les innombrables écrits sur la question politique ou religieuse que M. Quinet reçoit d'Italie, il est pénétré d'une sympathie toute particulière pour les travaux de MM. de Boni, Aldisio Sammito, ses jeunes amis Tamburini et Monténégro et M. le colonel Frygiesi.

Voici une lettre de l'illustre Montanelli, dans laquelle on peut voir comment l'ouvrage des *Révolutions d'Italie* a été jugé au delà des monts :

« Parigi, 28 décembre 1856.

« All' autore del più bel libro che finora sia stato scritto sulla storia d'Italia, io scriverò in italiano. Ella ha torto di ringraziarmi d'avere messo il mio nome sotto al manifesto della nuova edizione delle sue opere. Quali grazie non debbo io renderle d'avere in pagine cosi luminose scritto il Vangelo della nostra nazionalità?

« Certamente quei suoi pensieri sono del' tempo..... ma il tempo non li aveva scritti. Ed è questa appunto la gran prerogativa dei grandi ingegni di somministrare il verbo alle confuse visioni della coscienza dell' umanità.

« Se la mia patria *potesse* adempire il suo dovere, i nomi d'associazione alle sue opere non dovvrebbero essere d'individui ma di comuni. Ogni città Italiana dovvrebbe pagarle il suo tributo di riconoscenza. Spero che il tempo verrà in cui mi sia concesso fare una proposta di tale specie di manifestazione!

« Quel che ella mi dice del mio poema drammatico in verità non potrebbe essere più lusinghiero per me. Anche in questa forma di poemi drammatici ella è stato un iniziatore col suo *Ahasverus*. Come mi dispiace non mi ha giunto lo scritto che ella dice avermi indirizitto!

« Era un gran pezzo che io desiderava poterle significar la mia ammirazione. Noverò la sua lettera fra le consolazioni dell' anno spirante e la tengo a buono augurio per l'anno che comincia. Mi permetta stringerle la mano col sentimento della profonda affezione che le porto insieme alla riverenza per lei, ispiratami da suoi libri e dalla sua vita.

« MONTANELLI. »

tation les Italiens ont voulu exprimer leurs sentiments à Edgar Quinet.

Une joie profonde est venue couronner toutes les autres : l'amitié de Garibaldi.

—

Je ne me permettrai pas d'apprécier les *Révolutions d'Italie* après l'admirable introduction de M. Dufraisse, placée en tête de l'édition belge de 1852, et qu'à notre grand regret on ne pouvait joindre actuellement à la réimpression française. Cette étude des Républiques italiennes, pages de haute critique et de savante analyse, révélaient déjà les fortes qualités de l'écrivain ; en même temps nous vîmes dans sa bienveillance un pacte nouveau entre exilés.

Le troisième volume m'est sacré pour une autre raison : C'est le premier livre né de l'exil. Après le cataclysme, l'âme meurtrie se retrouva peu à peu, et comme dans une renaissance qui succède à la mort, l'esprit se refit par les *Révolutions d'Italie*. Le proscrit s'y abrita ; depuis Décembre 1851 à juillet 1852, ce fut le foyer, l'horizon aimé ; asile inviolable dont le suppliant embrasse les autels, auquel nulle puissance ennemie ne saurait l'arracher.

Notre bonheur intime est attaché à ces pages ; aussi j'aurais voulu graver sur les murs de notre demeure les pensées qui terminent ce livre. Notre âme s'en nourrit depuis l'heure où nous perdîmes de vue la patrie ; l'histoire morale de la proscription y est résumée. Je les inscris ici comme les versets qui nous ont soutenus et qui ont sanctifié l'entrée de cette longue route, commencée il y a plus de seize ans :

« Celui-là est en exil qui est condamné à vivre hors du droit. Celui-là est en exil qui est emprisonné dans la maison de l'injustice. Le banni

est celui qui dans son champ paternel, à son foyer, se sent proscrit par la conscience des hommes de bien.

Mais toi, tu habites avec le droit. Partout où tu es, si tu restes fidèle à toi-même, tu es dans le pays de ton père. Ils ne t'enlèveront pas la cité de ta conscience. Réchauffe-toi à la flamme de la justice; te croiras-tu alors absent de ton foyer ?

Si la patrie se meurt, deviens toi-même l'idéal de la nouvelle patrie. Pour refaire un monde, que faut-il? Un grain de sable, un point fixe, pur, lumineux. Travaille à devenir ce point incorruptible. Sois une conscience. Un nouvel univers n'attend, pour se former, que de rencontrer dans le vide des cieux un atome moral. »

XII

L'HIVER DANS LES BOIS — LE LION DU MAROC

Cependant notre vie des bois continuait. Du premier coup la recette avait été infaillible ; aussi, en dépit du froid et du sens commun, car il neigeait, nous reprenions tous les jours le chemin de la forêt de Soignes, qui aboutit à Waterloo: les exilés ne pouvaient échapper à ce rayon.

Sans les flocons de neige qui tourbillonnaient autour de nous, la verdure des mélèzes et des pins eût fait illusion sur la saison; mais ce n'était pas la « neige odorante d'avril. » le printemps était si loin ! Nous marchions silencieusement dans ces bois dépouillés, sous ces arbres au feuillage mort; quittant les sentiers battus, nous choisissions un terrain jonché de feuilles sèches; transis de froid nous demandions un abri au garde-chasse pour nous réchauffer; puis on continuait à errer, tantôt vers la chapelle, tantôt dans les hautes avenues. On s'égarait volontiers; grand désappointement quand le hasard nous ramenait vers les étangs près de la gare.

Grâce à cet exercice, quel que fût le temps, les nerfs se fortifiaient, le travail avançait.

Si l'air se radoucissait, nous nous arrêtions dans un carrefour du bois où se trouvaient entassées des planches

équarries; sur ces siéges rustiques nous lisions quelques livres d'histoire naturelle.

Vainement on explorait des yeux les buissons; pas un seul ne voulait reverdir! En cherchant bien sous la mousse et les ronces, au pied des grands hêtres, à peine une pâle anémone belge plissée, frileuse; sa corolle n'était point nacrée comme dans les Alpes; pourtant c'était la première fleur, une promesse.

Quand le temps redevenait trop rude pour s'asseoir dans le carrefour, on demandait l'hospitalité à quelque bûcheron, à des charbonniers dont les huttes se trahissaient de loin par la fumée bleuâtre; mais ces réduits enfumés ne convenaient guère à une poitrine affamée d'air.

S'égarer dans la forêt, voilà quel était un des grands plaisirs de la journée, et j'excellais à embrouiller le fil du labyrinthe. J'avais beau incliner vers un certain bois de conifères tout parfumé de cette bonne odeur résineuse qui nous rappelait la Suisse; ton instinct topographique retrouvait infailliblement le sentier qui ramène à Bruxelles, et je ne réussis jamais à te faire manquer le chemin de fer.

Cette forêt était vraiment une retraite bénie; je lui devais l'*Histoire de mes Idées;* elle n'aurait pu s'achever sans les bienfaisantes heures où tu respirais les pures haleines des jeunes plantes, élixir de vie pour l'âme et pour le corps. Une végétation nouvelle refleurissait dans l'esprit; la nature renaissante dictait ces pages printanières; toi aussi, pareil aux plantes neuves qui s'assimilent l'air, la lumière, tu les convertissais en fleurs.

Journées délicieuses! Ah! la ville ne vaut pas un regret. La nature seule vous fait sentir la plénitude de l'existence. Nous qui voudrions retenir chaque jour qui fuit, qu'avions-nous à regretter, puisque chaque lendemain nous rendait le bonheur, la solitude de la veille? Assis à la lisière du bois de pins, quand le soleil brillait à

travers les branches vertes, on sentait moins l'exil; chaque arbre devenait notre foyer; les pinsons, les alouettes essayaient déjà leurs voix... Le cœur défaille en exil à force d'entendre toujours les mêmes récriminations et de rouler les mêmes pensées. Brises parfumées, emportez les soucis amers, les sujets brûlants qui dévorent l'esprit!

Cette vie nomade dans la saison mal raffermie, ces travaux accumulés entre un retour et un départ, nous rendirent complétement invisibles. Nos amis ne savaient plus ce que nous devenions. Personne ne soupçonnait que nous errions à toute heure dans la vaste forêt de Soignes, lorsque la campagne offrait encore si peu d'attraits, car nous touchions aux derniers jours de mars, et en Belgique le printemps est tardif. Impatients, nous allions à sa rencontre, nous inspections les faibles progrès de la végétation; la paresseuse filandière a-t-elle préparé le fil pour le tissage des feuilles?

Un jour enfin, dans une clairière soleillée, nous eûmes la joie de trouver sur un arbuste des bourgeons, et un peu plus loin un groupe de jeunes arbres recouverts de ce léger duvet, sorte d'auréole verdâtre qui annonce un prochain épanouissement.

Dès lors, surtout les jours de loisir, on partait à sept heures du matin pour Boitsfort, on rentrait à huit heures du soir. Qu'est-ce que Boitsfort? C'est le printemps qui renaît, ce sont les premières feuilles, les premières violettes, les premiers chants d'oiseaux, c'est le silence vivifiant, la forêt immense, solitaire, qui touche à Bruxelles et à Mont-Saint-Jean. Nous y passions maintenant notre vie en compagnie des chevreuils, ils commençaient à s'apprivoiser pour nous, à force de nous voir hanter leurs taillis; ils savaient que nous y venions sans ombre d'hostilité, amicalement. Nos humeurs se ressemblent; que ne pouvait-on trouver comme eux un creux de rocher, une tanière pour y passer la nuit et ne plus quitter ces solitudes bocagères?

Nous en partagions paisiblement la possession avec les habitants ailés et les innocents ruminants avec lesquels nous vivions en frères. Ces charmants chevreuils s'approchaient deux à deux, ou seuls, à quelques pas de nous. Mais nous ne broutions pas comme eux les jeunes pousses et l'herbe tendre. Le repas était une des difficultés de notre existence dans les bois ; nous l'apportâmes de la ville ; étalé sur l'herbe rare des Sapinières, il nous semblait un festin.

En voyant tous les jours cet horizon circonscrit dans la forêt, on s'imaginait y avoir passé l'hiver, cachés dans les mêmes fourrés que les daims, les lièvres et les perdrix dont ce bois abonde.

Un jour nous manquâmes le convoi ; il fallut se contenter du jardin zoologique tout près de la gare. Tes études de sciences naturelles nous faisaient aimer les animaux ; chacun de ces êtres en apparence si distincts, au fond semblables, acquérait une signification précise. Nos anciennes connaissances du Jardin des Plantes, les antilopes, les cerfs, les petits bœufs indiens, apparaissaient sous un aspect nouveau ; il me semblait les comprendre pour la première fois.

L'autruche aux formes disproportionnées étonne comme une créature construite de plusieurs pièces avec les membres d'animaux différents : le corps d'un chameau, les pieds d'un cheval, le cou d'un serpent, la tête d'un cygne ; toute sa tête n'est qu'un œil.

L'éléphant, fossile animé, masse grossière, informe, inerte, qui se meut avec un balancement machinal, révèle son intelligente personnalité par le regard ; ses pieds sont

des troncs d'arbres; par ses racines, il plonge encore dans le limon des premiers âges. Mais l'œil doux et brillant dit le caractère sociable, bienveillant, patient, la supériorité d'un être sensible, captif dans sa gangue pétrifiée; les mouvements agiles et adroits de sa nerveuse trompe attestent l'intensité de vie du vénérable brahmane.

Un petit ours brun, dans l'attitude d'un moine quêteur, tendait la patte à travers les grilles de sa cellule; il cherchait à nous apitoyer de sa mine doucereuse, larmoyante; mais dans le tremblement convulsif de son museau roux on voyait des colères, de sanglantes férocités. Son voisin, un grand boyard moscovite enveloppé de riches fourrures, se promenait gravement dans le vaste parloir; tout à coup il s'élance sur l'arbre avec une dextérité merveilleuse, l'entoure de ses bras velus, y grimpe avec une souplesse et une prudence humaine. Un autre ours blanc passait son temps à se jeter à l'eau, bondissant sur le rocher, recommençant le plongeon. Celui-là tenait du phoque autant que de l'ours; un coup d'œil sur l'un et sur l'autre révélait la complète différence de caractères.

L'immutabilité des facultés chez nos *frères inférieurs*, qui nous semblerait humiliante pour nous-mêmes, opposée à la loi du progrès, au perfectionnement dont nous sommes si fiers, est-ce un bien, est-ce un mal?

Il est des époques où l'on est tenté d'envier la permanence et la fidélité de leur langage que rien n'a altéré. Depuis l'origine des choses le lion rugit, l'ours gronde, le bœuf mugit, l'âne brait, le cheval hennit, le loup hurle, le corbeau croasse, la grenouille coasse, le cerf brame, la brebis bêle, le chien aboie avec la même véracité. Peut-on en dire autant de la langue humaine? Depuis quelques années les mots répondent-ils au sens qu'on leur donnait primitivement?

Cette unité de type, cette confraternité avec toutes les

créatures, on la repousse en voyant la hyène; sa démarche chancelante, cauteleuse, son hypocrisie, ses habitudes nocturnes, sa férocité lâche, sa sombre taciturnité, lui donnent l'aspect du malfaiteur.

Le héros du jardin était un lion du Maroc, récemment débarqué. Pauvre et fier captif! qu'il était beau et menaçant au sein de l'infortune! Ses yeux lançaient des éclairs d'indignation, de rage contenue. Pour se soustraire à l'humiliant aveu de la défaite, il feignait de dormir; mais un sourd rugissement prolongé comme une note tenue faisait trembler son frêle cachot.

C'est contre toi que sa colère éclatait. Assoupi, immobile, pacifique devant la foule de promeneurs qui s'arrêtaient devant sa loge, aussitôt que tu paraissais, ses yeux étincelaient d'une lueur fauve et le roulement du tonnerre recommençait. Pour nous convaincre de son antipathie, nous nous cachions derrière la porte de la salle, aussitôt le lion s'apaisait; dès que tu apparaissais sur le seuil il grinçait les dents, et à mesure que nous approchions, sa rage augmentait. Vingt fois nous répétâmes ce jeu avec le même résultat. Pourquoi? Les curieux qui défilaient nonchalamment devant lui, nourrices. bonnes d'enfants, troupiers, le regardaient avec insouciance. Est-ce notre ardent intérêt, ou peut-être notre muet dialogue qui l'exaspéraient? Il est certain qu'il t'honorait d'une haine particulière, et tu disais en riant : « Tout vaut mieux en ce monde que l'indifférence. »

On apprend à ses dépens l'utilité des ennemis; ils attestent avec éclat votre existence. Grand Dieu! que deviendrait-on aujourd'hui, si on n'avait que des amis? »

XIII

AUBE DU PRINTEMPS. — DÉPART DE BELGIQUE

Savoir se renouveler! Besoin impérieux pour une âme jeune et libre. Comment se contenter d'une vie qui tournerait éternellement dans le même cercle d'idées et d'actions, ou plutôt d'inaction. Répéter, repenser le lendemain ce qu'on a dit et pensé la veille, refaire machinalement l'avenir sur le modèle du passé! Quand la nature se transforme autour de lui, l'exilé resterait-il immobile? Voici le printemps; les branches de jasmin et de lilas sous nos fenêtres reverdissent. Cette transformation de vie appelle chez l'homme un renouvellement analogue de l'être intérieur et extérieur : pensées nouvelles, autres vêtements, lectures et chants nouveaux. Les plus belles sonates de Beethoven paraîtraient monotones si on y bornait son répertoire. Doux printemps, renouvelle l'atmosphère de l'exil! Ah! qu'un souffle de France vienne ranimer l'espoir!

—

La renaissance de la nature ne parvenait guère à dissimuler la mort de l'univers moral; on n'osait saluer Pâques fleuries comme un symbole de résurrection; le sommeil

durait depuis trop longtemps. Revenons à ta devise : « Travailler pour l'avenir, pour le Dieu inconnu, sans trop attendre des hommes. »

Nous voici hors de la ville, transportés par enchantement au milieu des bois ravissants, comme dans un conte de fées. Toute peine, toute douleur s'arrête au seuil.

Cette faculté de se rendre invisible à volonté, de se dérober en un clin d'œil aux ennuis, aux agitations de la ville pendant certaines heures, est un plaisir supérieur à celui d'habiter la campagne, où l'on emporte avec soi le train des affaires. De cette façon, la liberté est bien mieux assurée. Qui pouvait découvrir une retraite toujours nouvelle et changeante?

La correspondance était négligée; les absents s'en plaignaient. Mais à moins d'écrire sur les écorces de hêtres et de confier ses messages aux hirondelles, aux ramiers, on n'aurait su comment s'y prendre.

Bientôt nous prîmes possession de la vaste forêt entière, remontant le cours des petits ruisseaux à travers les sapins, selon l'heure et la direction du soleil. Nous gagnions un ravin ombragé sur le penchant d'un coteau couvert de pins ; leurs colonnettes corinthiennes, sveltes, détachaient sur le fond bleu du ciel leurs élégants chapiteaux ; les oiseaux voltigeaient de branche en branche; nous suivions leurs mouvements ; tu m'apprenais à discerner les chants et les vols différents de tes amis d'enfance.

Le temps était magnifique; un tapis de violettes remplaçait maintenant le tapis d'anémones. Qui les a colorées?

Nous avions le sentiment d'une double existence : le devoir, la lutte, pendant la première moitié de la journée, puis, comme récompense, sept heures de liberté, de lectures, de causeries aimées sous nos mélèzes.

Tu me parlais de cette génération d'hommes blasés, de ces héros de l'ennui, mis à la mode par l'école de Chateau-

briand et par Obermann : « Ce qui cause ce vide mortel, c'est l'absence de tout amour de la justice. Oui, l'amour de la justice empêche l'âme de s'allanguir dans l'adversité comme dans le bonheur ; car si la justice souffre, on souffre avec elle, et si elle renaît, on renaît aussi. Mais les âmes uniquement préoccupées d'elles-mêmes, qui n'ont aucune idée de cette union avec un principe supérieur, ne peuvent manquer de s'affaisser, de s'anéantir ; le vide se fait en elles. L'homme sans la justice est moins qu'un insecte, un infusoire. »

A force d'invoquer les puissances de la nature, le soleil s'était ranimé ; quels progrès en huit jours ! Transformation complète lorsque nous revenions vers telle partie de la forêt que nous avions laissée en costume d'hiver. Plus d'arbres morts, de feuillages jaunis, de noirs buissons. A ce moment la verdure est encore si tendre, qu'elle participe du soleil, dont elle émane ; de chaque arbrisseau s'élançaient comme de petites flammes brillantes, des jets de lumière.

On a décrit le lever du soleil ; qui décrira la première aube de la végétation, premières lueurs, aurore du printemps?

Le bourgeon, enveloppé dans sa coque brune, dort sous le linceul ; un rayon du ciel vient entr'ouvrir le suaire ; la vie renait. Du fond des ténèbres surgit un point lumineux, il grandit ; le bourgeon laisse entrevoir la petite feuille plissée, colorée, se tissant elle-même, comme un ver-à-soie, son vêtement avec le fin duvet qui l'enveloppe. Elle se réveille tout à fait ; au bord de son berceau flottent le reste des fils de soie qui ont servi au tissage.

Sur une même branche, on peut observer tous les progrès de cette éclosion : depuis le bourgeon brun, sec, mort en apparence, jusqu'au bourgeon entr'ouvert renfermant

les feuilles agencées les unes dans les autres, jusqu'à la feuille épanouie, triomphante, brillante de verdure.

Viviane a décrit mieux cette aube du printemps dans une de ses lettres à Merlin, datée de la forêt de Grœnendaal.

—

Cependant la première partie de l'*Histoire de mes Idées* terminée, il fut convenu que plusieurs personnes seraient convoquées à une lecture. Avec sa modestie ordinaire, l'auteur hésitait à continuer. Serait-ce assez intéressant? De quel droit parler de soi? Qui a parlé de soi de son vivant? Je répondais : « Tout le monde, excepté Edgar Quinet. Ce qui manquait jusqu'ici à tes livres, c'est le côté humain, personnel, qui fait entrer dans l'intimité de l'être vivant, non abstrait. De quel droit? dis-tu. Du droit de l'exil, qui t'a privé de la société de tes anciens amis. »

Ce même droit autorise aujourd'hui ce livre; il raconte à nos absents quelle fut ta vie loin de France.

Notre séance de lecture réussit à peu près comme celle des *Confessions* de Rousseau, à la différence que l'auteur attendit plusieurs heures les amis peu exacts au rendez-vous (l'exactitude n'étant pas précisément une vertu démocratique). Découragé, il sortit; dans la rue, il rencontra nos gens qui le ramenèrent au logis; la lecture commença, d'une voix d'abord mal assurée, puis émue, trop émue...

Quant à moi, j'avais peine à retenir mes larmes; elles n'étaient pas douces. Cette santé ébranlée, cette pure et touchante histoire d'enfance, l'inquiétude de savoir quelle serait l'impression des assistants, tout me troublait. Ta voix même me semblait transformée. Et la langue française aussi : grave dans les sujets de philosophie et d'his-

toire, tu ne l'avais jamais encore maniée avec la simplicité de l'intimité. Après les sévères leçons du moraliste, de l'homme politique, ce ton nouveau, familier, étonnait l'oreille; plus de sentiment amer : un attendrissement doux, un sourire mêlé de larmes, une pureté de cœur angélique, un esprit enjoué, une variété de détails, de portraits, d'anecdotes, une série de tableaux animés, réunis dans un cadre simple, tout cela me paraissait exprimé avec une ingénuité qui devait toucher jusqu'au fond de l'âme.

Eh bien, l'auditoire ne souffla mot; personne ne desserra les dents, ni pour approuver, ni pour blâmer; le mot de Rousseau me revint : « Quand j'eus fini ma lecture, personne ne m'en dit mot. »

Je souris maintenant en y pensant. Mais alors je me disais : « D'où vient ce mutisme de pierre qui empêche les hommes de nos jours de se livrer aux sentiments simples de la bonne vieille nature humaine? Louer ou blâmer selon le cœur et l'inspiration, est-ce déroger à l'indépendance du caractère? La raideur, la sécheresse conviennent aux habitudes aristocratiques bien plus qu'aux amis de la liberté. Se font-ils un devoir, un principe, de ne jamais encourager un des leurs pour ne pas manquer à l'égalité, qui exige un nivellement parfait des intelligences comme des conditions sociales?

Peut-être pense-t-on qu'un esprit sincère dédaigne tout éloge? Non, car on voyait bien qu'un témoignage quelconque était souhaité. Eh bien, nous ne l'avons pas eu; cependant nous apprîmes depuis que les assistants étaient très-satisfaits. Le public surtout se chargea de me rassurer.

—

Un trait entre mille prouvera la timidité des esprits à cette époque et l'idée qu'on se faisait des exilés.

J'avais brodé un beau tapis de table qui portait au milieu, dans un encadrement, ces mots en lettres de soie jaune : *Souvenir d'Exil*. Pour le faire monter, je le confiai à un magasin de broderies qui, à mon insu, lui fit l'honneur de l'exposer aux vitrines. Mais on eut soin de recouvrir d'un épais carton solidement assujetti cette inscription. Bien entendu, je m'empressai de retirer au plus vite ma broderie de cette vitrine, qui miroitait d'or et de soies aux couleurs éclatantes, mais qui reniait l'exil.

—

Le dimanche, quand le mois de mai arriva, il devint difficile de maintenir la solitude à Boitsfort ou à Grœnendael, et cependant on y réussit. La foule, toujours routinière, suivait les grandes avenues; nous prenions à travers bois et taillis, au hasard, fuyant le tumulte des joyeuses compagnies flamandes. Réfugiés dans les halliers les plus écartés, quand les feuilles sèches qui bruissent sous les pas interrompaient seules le silence, nous reprenions nos livres de zoologie : lièvres, lapins, chevreuils, perdrix, passaient comme l'éclair, pendant qu'à haute voix je lisais leur histoire. On interrompait la description des chardonnerets et des merles pour écouter leur ramage au-dessus de nos têtes; au moment où l'on s'indignait des forfaits du coucou, qui vole aux autres oiseaux leur nid, sa voix moqueuse répondait dans un coin de la forêt, et tu le comparais à ces malheureux auteurs qui se dérobent l'un à l'autre un sujet.

Les roucoulements des ramiers dominaient les bruits de la forêt; vagissements d'enfant plutôt que soupirs amoureux.

Tous les oiseaux étaient revenus et animaient ces solitudes. Où ont-ils passé l'hiver? A Lambessa? En combien de jours font-ils le trajet? Voyagent-ils de nuit? Ils répondaient à leur façon, et l'on retombait dans la rêverie : « Écoute ces voix qui remplissent l'air, le ciel ! Regarde ces magnifiques ombres qui passent au fond de la forêt. »

Oui, c'était un bonheur de remplir ses yeux de cette immensité de verdure et de voir au-dessus de nos têtes le balancement des pins agités par le vent.

Puissance magique du génie! Nulle peinture, nul poëme, ne rendent mieux le silence solennel des forêts que les huit premières mesures de l'ouverture du *Freyschutz*. Dans ces notes tenues, vibrantes, prolongées, je revois la profondeur des longues avenues... puis tout rentre dans le silence.

Quelle variété dans la solitude de ces halliers! Voici un épervier qui passe d'un air effaré; il poursuit un oiseau qui s'est trahi par son chant. — A notre droite, deux mésanges babillent sur une branche. — Un glorieux pousse des glapissements au fond du taillis. — Malheur! c'est le cri de la chouette ! — Un pinson lance ses notes graves et aiguës, en double octave, variant à l'infini la mesure et le ton; des triolets alternant avec des deux-quatre. — Les coups de hache du bûcheron retentissent dans le silence. — Le vent fait craquer la cîme des pins; ils s'entre-choquent comme les mâts d'un vaisseau naufragé. — Tout à coup, l'arbre entamé par le bûcheron tombe avec le fracas du tonnerre. — Dans la profondeur des bois, on entend le roulement lointain d'un pesant chariot. — La forêt frissonne au vent qui s'élève; de nouveau, silence prolongé; on n'entend plus que la feuille sèche qui tombe sur le gazon. Puis encore les voix rustiques un peu barbares de deux petites paysannes qui ramassent les branchages, les pommes de pins. Elles chantent à tue-tête un air monotone, moyen âge, d'une voix un peu rude

et rauque, d'une naïveté étrange; gentilles fillettes qui ne s'effarouchaient plus en nous voyant : nous faisions déjà partie de leur forêt; quant à nous, leur gaieté entrait aussi dans les harmonies naturelles qui nous charmaient.

Au bord des ruisseaux fleurissaient des giroflées sauvages, des pâquerettes; je les déracinais soigneusement avec leur mousse et leur terreau, et le lendemain, à l'aube, nous les transplantions dans notre jardinet.

Elles ne survécurent pas à notre départ; nos chers voisins et *Notre-Dame des Fleurs*, avaient quitté la Belgique.

—

Marianne, de Meyringen, nous appelait « au nom des pâtres de la vallée » et nous envoyait des violettes : « Elles embaument l'air, écrivait-elle; les monts reverdissent, les avalanches se précipitent, le printemps est là. »

Dans notre pensée, ce second voyage devait durer si peu, que nous ne prîmes aucune des dispositions commandées pour une longue absence. En quittant nos amis pour deux ou trois mois, nous ne pressentions guère que c'était le commencement de la dispersion, et que jamais plus nous ne retrouverions notre vaillante tribu de Bruxelles.

L'amertume des adieux nous fut au moins épargnée.

Tout est contraste dans la vie. La dernière fois que nous vîmes nos chers compagnons, ce fut la veille de notre départ, dans une fête de famille, chez Madame Baune. L'austérité stoïque de cette existence et de cette demeure disparut ce soir-là sous les fleurs. L'humble appartement, transformé en salon de verdure, nous réunit tous par une belle soirée de mai; de fraîches parures printanières remplacèrent les mornes robes noires, costume uniforme des dernières années.

A minuit, nous quittâmes nos amis, emportant l'image de ces jeunes filles, figures souriantes où la grâce et la gaieté française effaçaient pour un moment le mal du pays.

—

Dans ce livre intime, qui renferme surtout les joies de l'exil et qui n'embrasse qu'un an et demi, nous n'avons pas assez raconté la vie des proscrits. Nous y reviendrons avec affection. Les *Mémoires d'exil* de 1851-1856 contiennent plus de détails sur leurs travaux, leurs souffrances, les épreuves traversées en commun, les liens impérissables formés dans l'adversité. Nous reprendrons tout ce lointain passé.

Comment se sont écoulées ces seize années? Comme un éclair. Ah! qu'une grande foi et une grande tendresse sont des puissances invincibles!

Nous n'oublierons rien. Si jamais l'oubli effleure l'âme des proscrits, c'est uniquement pour y effacer le souvenir de quelque tort individuel éprouvé dans leur vie errante à l'étranger; mais nul sentiment amer ne s'attache aux personnes et ne survit à la peine du moment. L'âme des proscrits est trop absorbée par l'amour de la cause sainte et par l'horreur du mal: oui, le mal a seul le pouvoir de leur inspirer une douleur immortelle.

Qui nous eût dit, en quittant Bruxelles le 26 mai 1858, que le 26 octobre de la même année nous serions installés, non pas rue Traversière, mais au bord du lac Léman, et que 1868 nous retrouverait dans la même étape?

« Je suis à ma place de combat et j'y reste (1). »

(1) Lettre d'Edgar Quinet publiée dans des journaux français, mai 1868.

Ces montagnes qui nous protègent et dont je connais chaque sentier, dont mainte fleur m'a tenu lieu d'amie dans notre profonde solitude, je leur dois un souvenir. Un autre jour nous dirons leur puissance vivifiante et quelles péripéties nous amenèrent à Évian, à Amphion, puis dans ce village, au pied des Alpes, dans le *Verger de Veytaux*.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

SEPTIÈME ANNÉE

SECONDE PARTIE

L'OBERLAND

TROISIÈME PARTIE

HUITIÈME ANNÉE

FIN DE LA TABLE

2265. PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

